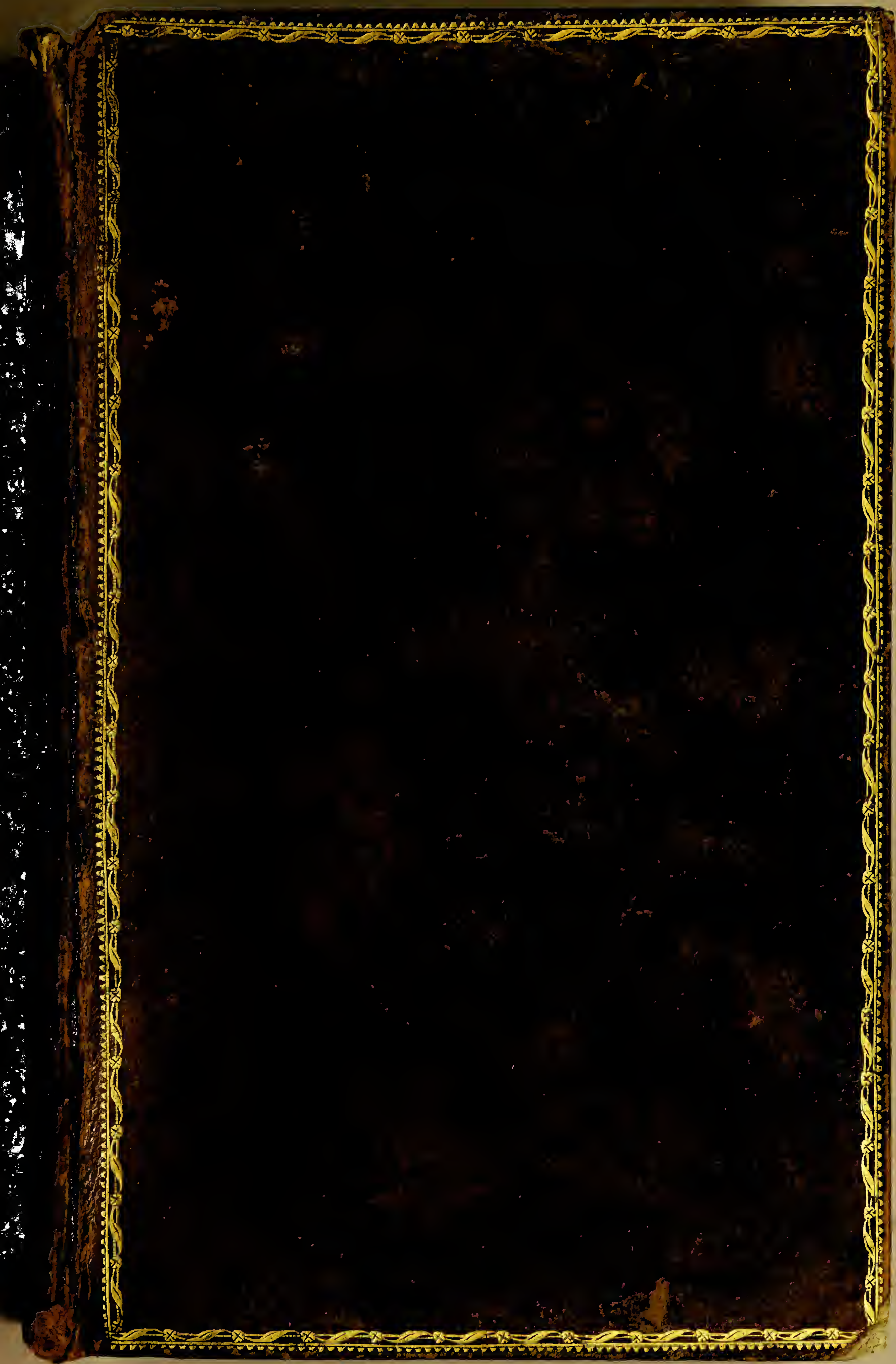






U75

1st (orig.) edition

12 vols.

78 engraved plates, 6 folding maps

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on sousscrit, à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, rue et maison des Mathurins Saint-Jacques, Arthus Bertrand, rue Haute-feuille. Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France.

Le premier volume paroît du 1er. Mai 1808, les autres paroitront successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes. Libraires.

à *Rouen*, chez Vallée frères.
Idem, Renault.
Lyon, Maire.
Idem, Garnier.
Idem, Pillon.
Bordeaux, Melon et Compag.
Idem, Bergeret.
Toulouse, Bonnefoi.
Idem, Douladoure *cadet*.
Agen, Noubel.
Bayonne, Bonzom.
Idem, Gosse.
Nismes, Melquiond.
Lille, Wanakere.
Idem, Hautecœur.
Dunkerque, Frémaux
Montargis, Gille.
Genève, Manget.

Villes Libraires.

Limoges, Bargeas.
Angers, Fourrier-Mame.
Clermont, Rousset.
Nantes, Sicard,
Tours, Pescherard et Mame.
Bruxelles, De Mat.
Idem, Le Charlier.
Liège, Colardin.
Cologne, Keil.
Mons, Hoyois.
Douay, Tarlier.
Mayence, Le Roux.
Cambray, Hurez.
Strasbourg, Levrault.
Idem, Treutel et Wurtz.
Perpignan, Alzine.
Toulon, Curet (Alex.)
Brest, Egasse frères.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*, Perthès frères.
Idem, Hoffmann.
Londres, De Boffe.
Idem, Deconchy.
Idem, Dulau et Compag.
St.-Pétersbourg, Klostermann.
Idem, Bouvat.
Leipzic, Besson.
Idem, Grieshammer.
Turin, Bocca.
Madrid, v.e Ramos de Aguillera.
Idem, De Sancha.
Valence, Mallen.
Breslau, Korn.
Berlin, Umlang.
Stockhom, Ulrich.
Copenhague, Brummer.
Milan, Margaillan.
Idem, Giegler.
Gênes, Gravier.
Naples, Romilly.
Florence, Faure frères.
Lisbonne, Borel frères.
Idem, Angelotty.
Barcelone, au Bureau du Journal.
Idem, Girard.
Vienne, Schalbaker.
Francfort-sur-Mein, Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.



CHRISTOPHE COLOMB.

Gabriel Sculp.t

COLLECTION ABRÉGÉE DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE

[illegible]

TOME PREMIER.

PARIS,

[illegible]

COLLECTION ABRÉGÉE
DES
VOYAGES
ANCIENS ET MODERNES
AUTOUR DU MONDE;

AVEC des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; CONTENANT des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre, enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR F. B******L.

TOME PREMIER.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FR. DUFART PÈRE.
1808.

AVANT-PROPOS.

Ce n'est que par l'étude ou la société des gens éclairés, que nous pouvons parvenir à savoir quelque chose. C'est pour cela qu'on convient généralement de l'utilité des voyages. On les regarde comme une source féconde et variée d'amusement et d'instruction. En lisant les écrits de *Cook* ou d'un autre navigateur célèbre, l'homme sensible apprend à chérir ses semblables, et devient citoyen du monde entier. En parcourant l'univers, il apprend à connoître les lois, les productions, les richesses particulières à tous les climats : sans sortir de chez lui, il s'identifie en quelque sorte avec le genre humain. Trouve-t-il sur sa route un peuple heureux, il sent son cœur palpiter de joie ; en le quittant, il est navré des maux qui sont répandus avec profusion sur ce malheureux globe.

Les ouvrages de l'abbé Prévôt, de M. de la Harpe ont fait sans doute éprouver ces sensations à plusieurs lecteurs. Mais malheureusement ces collections sont volumineuses, rares, très-chères,

et par conséquent hors de la portée du plus grand nombre d'amateurs. Nous avons pris ici l'ouvrage estimable de Béranger pour guide : comme beaucoup moins étendu et plus resserré par sa nature, il a servi de base à notre travail. Nous y avons fait des additions importantes, telles que les voyages de *Colomb* et de *Gama*. Quoique rigoureusement parlant ces deux navigateurs n'aient pas fait le tour du globe, nous les avons placés les premiers à titre d'ancienneté et de mérite ; ce sont eux en effet qui ont rendu les plus grands services à l'Europe et à la navigation. Avant eux à peine connoissoit-on quelque côte d'Afrique, et on ne se doutoit pas encore de l'existence de l'Amérique. Nous y avons joint aussi le voyage de l'infortuné la Pérouse et du naturaliste Péron.

Pour ne laisser rien à désirer d'utile et d'agréable sur les productions des pays et les mœurs des différens peuples dont il est fait mention dans cet ouvrage, nous avons fait une analyse rapide des voyageurs les plus accrédités et les plus

véridiques, tels que *Chardin* et *Olivier*, sur la Perse, la Troade, l'Attique, la Mingrelie, la Circassie et Constantinople; *Niebuhr*, *Shaw*, *Bruce* et *Wood*, secrétaire du fameux lord Chatam, sur l'Arabie, *Thunberg*, sur le Japon et Ceylan; le commodore *Phillip*, sur la nouvelle Hollande; *Vancouver*, sur les changemens survenus à Otaïti et dans les îles Sandwick, depuis la mort du capitaine Cook; *Holmes*, *Macartney*, *Van-Bram* et *Sonnerat*, sur la Chine; *la Loubere* et *Sonnerat*, sur l'Inde, Siam, le Pégu, Borneo et Madagascar; *Symes*, au Thibet et au Boutan; *Volney*, *Denon*, *Browne*, *Sonnini*, *Norden* et *Pocoke*, sur l'Égypte; *Jédidiah-Morse* et les savans de l'Amérique angloise, sur les Etats unis; *Isaac-Weld*, sur le Canada; *Barenz*, sur le Spitzberg et la nouvelle Zemble; *Regnard*, sur la Laponie.

Thunberg et *Paterson*, sur le Cap de Bonne-Espérance, les Hottentots, les Boschimans et les Caffres; James *Bruce*, sur les sources du Nil, la Nubie, l'Abyssinie, les Gallas, les Agows; *Browne*,

sur le Darfour ; *Mungo-Park*, sur l'intérieur de l'Afrique ; *Shaw*, sur Alger, Tunis, Fes et Tripoli ; *Chenier*, sur Maroc. Sparte, les îles principales de la Grèce, d'après *Pococke*, *Tournefort*, *Choiseul*, *Olivier*.

Nous n'avons mis dans ces extraits que les faits sur lesquels les voyageurs se sont accordés ; toutes ces relations ont été insérées à leur place dans le corps de l'ouvrage. En un mot, le lecteur peut se flatter de trouver ici à-peu-près tout ce qu'il y a de plus curieux, de plus vrai dans les immenses collections des voyageurs anciens et modernes.

Le Public a accueilli avec empressement cette Collection de Voyages, telle qu'elle a paru pour la première fois il y a près de vingt ans. Ce nouveau travail sur les différentes parties du globe, dont nous venons de rendre compte en partie, les additions importantes que nous y avons insérées, ne peuvent qu'ajouter à son prix et fixer l'attention des personnes jalouses de ce genre de littérature. Pour moi, j'avoue que je n'ai pu

lire sans un vif intérêt les journaux de ces braves qui ont passé leur vie au milieu des hasards pour enrichir notre commerce et agrandir le cercle des connoissances humaines. Si l'on veut se faire une idée des périls qui menacent sans cesse les foibles humains, lorsqu'ils parcourent la vaste étendue des mers; si l'on desire voir le tableau d'un naufrage avec les horreurs qui l'accompagnent, écoutons le réçit de *Bontekoe*, il porte tous les caractères de la vérité, il terminera le préambule de cet ouvrage.

Guillaume *Isbrantz - Bontekoe*, hollandois, commandoit en 1618 le vaisseau la *Nouvelle-Hoorn*, et fut envoyé aux Indes pour des intérêts de commerce. Vers le détroit de la Sonde, à la hauteur de cinq degrés et demi de latitude méridionale, il entendit crier au feu. On lui raconta aussitôt que le maître-valet d'eau étant descendu, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie, une étincelle ou plutôt une flammèche étoit tombée dans le bondon du baril, et que l'eau-de-vie enflammée avoit coulé jusqu'au charbon

de forge. Il faut que cette peinture paroisse sous les couleurs simples de la nature, c'est-à dire, dans les propres termes de l'auteur.

« Une demi-heure après, quelques-uns de nos gens recommencèrent à crier au feu ; j'en fus épouvanté, et descendant aussitôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond de calle ; l'embrasement étoit dans le charbon, et le danger paroissoit d'autant plus pressant, qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres ; nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins seaux ; mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble. L'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse et si puante, qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y restois néanmoins pour donner les ordres et pour faire faire le service tour-à-tour. Enfin, me trouvant forcé de sortir moi-même, soupçonnant déjà que plusieurs de mes gens avoient été étouffés, je dis à *Rol*, qu'il me paroissoit nécessaire de jeter la poudre à la mer. Il ne put s'y résoudre. Si nous

jetons la poudre, me dit-il, que deviendrons-nous contre les ennemis que nous pouvons avoir à combattre.

« Cependant le feu ne diminuoit pas, l'épaisseur et la puanteur de la fumée ne permettoient à personne de rester au fond de calle. On prit la hache, et dans le bas pont vers l'arrière, on fit des grands trous par lesquels on jeta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jeter en même tems par les écoutilles. On mit la grande chaloupe et le canot à la mer; on ne voyoit que le feu et l'eau dont on étoit également menacé, et par l'un desquels il falloit nécessairement périr. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler et à descendre sous les porte-haubans pour gagner à la nage la chaloupe et le canot.

« *Rol* étant allé par hasard dans la galère, fut étonné de voir tant de gens dans le canot et dans la chaloupe; ils lui crièrent qu'ils alloient prendre le large, et l'exhortèrent à descendre avec eux. La vue du péril lui fit prendre ce parti. En arrivant, il leur dit: mes amis, il faut attendre le capitaine; mais aussitôt qu'il

fut embarqué, ils coupèrent le cordage et s'éloignèrent du vaisseau.

« Comme j'étois toujours occupé à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restoient, vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante : ah ! capitaine, qu'allons-nous devenir ? la chaloupe et le canot sont à la mer. Je criai aux gens : *efforçons-nous de les joindre, et s'ils refusent de nous recevoir, nous ferons passer le navire sur eux pour leur apprendre le devoir.*

« En effet, nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du vaisseau ; mais ils gâgnèrent au vent et s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi : *mes amis, vous voyez qu'il ne nous reste d'espérance que dans la miséricorde de Dieu et dans nos propres efforts, il faut les redoubler ; courez à la soute aux poudres et jetez-les à la mer.*

« Peu de tems après le feu prit aux huiles ; ce fut alors que notre perte nous parut inévitable ; plus on jetoit d'eau, plus l'incendie paroissoit augmenter ; l'huile et la flamme qui en sortoit se répandoient de toutes parts ; dans cet af-

freux état, on poussoit des cris et des hurlemens si terribles, que mes cheveux se hérissoient, et je me sentois tout couvert d'une sueur froide.

« On jetoit cependant les poudres à la mer et de l'eau dans le navire; on en avoit déjà jeté soixante et dix demi-barils, mais il en restoit encore trois cents; le feu y prit et fit sauter le vaisseau, qui, dans un instant fut brisé en mille et mille pièces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf hommes. Je me trouvois alors sur le pont et j'avois devant les yeux soixante et trois hommes qui puisoient de l'eau, ils furent emportés avec la vîtesse d'un éclair; tous les autres eurent le même sort. Pour moi qui m'attendois à périr comme eux, j'étendis mes bras et mes mains vers le ciel et je m'écriai : *O Seigneur ! faites-moi miséricorde.* Quoiqu'en me voyant sauter je crusse que c'étoit fait de moi, je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau entre les débris du navire; dans cette situation mon courage se ranima; en regardant

autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés, et le mât de misène à l'autre. Je me mis sur le grand mât : je fus quelque tems sans apercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abîmois dans mes réflexions, je vis paroître un jeune homme nageant des pieds et des mains, il saisit la cagouille de l'éperon qui flottoit sur l'eau, et dit en s'y mettant : *me voici encore au monde.* Ce jeune homme se nommoit *Harman-van-Kniphnisen*, et étoit né à *Cyder.* Je vis auprès de lui un petit mât. Comme le grand sur lequel j'étois ne cessoit de rouler et de tourner, ce qui me causoit beaucoup de peine, je dis à *Harman*, *pousse-moi cette épare, je me mettrai dessus, je la ferai flotter vers toi pour nous y mettre ensemble.* Il fit ce que je lui ordonnai, sans quoi, brisé de ma chute, le dos fracassé, blessé à deux endroits de la tête, il m'auroit été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étois pas aperçu, commencèrent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me sembla que je cessais de vivre et d'entendre. Nous

jetions la vue de tous côtés pour découvrir la chaloupe, à la fin nous l'aperçûmes, mais fort loin de nous. Le soleil étoit au bas de l'horizon ; je dis au compagnon de mon infortune : *ami, toute espérance est perdue pour nous ; il est tard ; il n'est pas possible que nous nous soutenions toute la nuit dans cette situation ; élevons nos cœurs à Dieu, et demandons-lui notre salut avec une entière résignation à sa volonté.* Nous nous mîmes en prières et nous obtînmes grace, car nous vîmes bientôt le canot et la chaloupe près de nous. Je criai aussitôt : *sauve, sauve le capitaine.* Ils s'approchèrent des débris. *Harman*, qui avoit été peu blessé, se mit à la nage, se rendit dans la chaloupe. Pour moi je m'écriai, *si vous voulez me sauver la vie, il faut que vous veniez jusqu'à moi, je n'ai pas la force de nager.* Le trompette s'étant jeté dans la mer avec une ligne de sonde, en apporta un bout entre mes mains, je la fis tourner autour de ma ceinture, et par ce moyen j'arrivai heureusement à bord. Ils me regardèrent tous avec ad-

miration. J'avois fait faire dans la chaloupe une espèce de *tengue*, qui pouvoit contenir deux hommes; j'y entrai pour prendre un peu de repos. Cependant je dis à *Rol* : *je crois que nous ferions bien de passer la nuit auprès des débris; dès qu'il fera jour demain, nous pourrons sauver quelques vivres, peut-être trouverons-nous une boussole pour nous aider à découvrir les terres.* Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les rames comme s'il eût été jour, et après avoir vogué toute la nuit, il se vit le matin bien loin de son attente, en reconnoissant qu'il étoit également éloigné des terres et des débris. On vint me demander dans ma retraite si j'étois mort ou vivant : qu'*allons-nous devenir cher capitaine?* me dirent-ils affectueusement, *venez nous conduire.* On se trouvoit au nombre de quarante-six dans la chaloupe, et de vingt-six dans le canot. Je demandai quels étoient les vivres; on me montra sept ou huit livres de biscuit. Le chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament; il eut recours à du biscuit mâché qu'il mettoit sur

mes plaies ; une capotte bleue de matelot et un coussin me furent cédés en faveur de ma situation. Tous ces soins, par la protection du Ciel, me guérirent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises ; je les fis coudre toutes ensemble pour en faire des petites voiles : cet exemple fut suivi dans le canot. On envergua et l'on mit au vent le 20 de novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connoissions fort bien le lever et le coucher. Je gravai une carte marine sur une planche, j'y traçai l'île de Sumatra, de Java et le détroit de la Sonde qui est vers ces deux îles. Des sept à huit livres de biscuit, notre unique provision, je réglai des rations pour chaque jour, et tant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Quand il pleuvoit, on amenoit les voiles et on faisoit couler l'eau dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés. Je coupai un bout de soulier qui servoit de tasse pour puiser les jours qui se passoient sans pluie. Enfin nous arrivâmes au comble de notre misère, le biscuit nous man-

qua tout-à-fait, et nous ne découvrîmes point les terres. J'employois tous mes efforts pour leur persuader que nous ne pouvions en être loin. Ils commencèrent à murmurer contre moi-même : la faim devenoit fort pressante, lorsqu'une troupe de mouettes vint se reposer sur la chaloupe. Chacun en prit facilement quelques-unes, on les pluma et on les mangea crues. Mais c'étoit un seul repas qui suffisoit à peine pour nous conserver la vie. Un jour que le désespoir s'emparoit de nous, nous vîmes un assez grand nombre de poissons volans de la grosseur des plus forts merlans, qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jeté dessus, ils furent distribués et mangés crus. Ce secours étoit léger, il y en avoit qui buvoient leur urine. Ainsi le mal croissant d'heure en heure, on commençoit à se regarder d'un air farouche comme prêt à se repaître chacun de la chair de son voisin ; quelques-uns en parlèrent même et dirent qu'il falloit commencer par les plus jeunes gens. *Amis*, leur dis-je, *qu'allez-vous faire, quoi ! vous ne sentez*

pas l'horreur d'une action si barbare ; ayez recours au Ciel, il regardera votre misère avec compassion. Ils m'accordèrent l'espace de trois jours. Nous étions au 2 décembre, qui étoit le treizième jour depuis notre naufrage. L'air se chargea, il tomba de la pluie, chacun en but à son aise, et les deux petits tonneaux restèrent remplis. A peine le quartier-maître eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une côte et cria, *terre, terre.* L'île (car c'en étoit une,) s'enfonçoit par un petit golfe où nous eûmes le bonheur d'entrer.

L'ardeur fut extrême pour se répandre bien vîte dans les bois et dans les lieux où l'on espéroit pouvoir trouver quelque nourriture. Nous ne trouvâmes que des noix de coco, et on n'y put même découvrir d'eau douce. Tout le monde ayant mangé à l'excès de ces fruits, nous sentîmes des tranchées et des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable les uns près des autres. Elles finirent heureusement le lendemain par des évacuations qui nous ren-

dirent la santé. Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles et fraiches, nous levâmes l'ancre et nous gouvernâmes sur l'île de *Sumatra*, dont nous eûmes la vue le lendemain. Celle que nous quittions en est à quatorze à quinze lieues. Nous abordâmes au côté droit d'une rivière dont l'eau fut trouvée douce. Nous nous procurâmes bien quelques vivres dans *Sumatra*, mais nous y courûmes bien des dangers, et nous y éprouvâmes des pertes considérables. En faisant la revue de mes gens, je trouvai qu'il m'en manquoit seize dont douze avoient été tués au rivage par les naturels du pays ; les autres quatre furent laissés dans un village de l'île. Leur sort fut amèrement déploré ; rien ne me parut si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner. Nous mîmes donc à la voile et nous arrivâmes le lendemain à *Java* où nous trouvâmes vingt-trois vaisseaux hollandois sous le commandement de Frédéric d'*Alcmaar*. Cet amiral nous reçut à bras ouverts, et nous fit oublier nos malheurs.

COLLECTION

COLLECTION ABRÉGÉE
DES
VOYAGES
ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE DE CRISTOPHE COLOMB.

COLOMB est le premier mortel qui ait osé parcourir des mers inconnues, braver les tempêtes pour découvrir un nouveau monde. Jamais le génie de l'homme n'a rien produit d'aussi glorieux, d'aussi mémorable. Aucun chef intrépide n'a si puissamment influé sur les destins de l'univers et des générations futures. Mais hélas ! que de torrens de sang ! que de crimes occasionnés par cette découverte ! ce seroit être injuste que de les imputer à Colomb ; il n'en est pas coupable, l'homme abuse de tout. La fortune de ce navigateur, le forçant de communiquer des vues qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec des puissans secours ; il crut devoir la préférence

à sa patrie ; mais les génois rejetèrent ses propositions comme des fables. Il offrit alors ses services à la cour de Portugal, où son mérite étoit plus connu qu'à Gênes, d'où il étoit sorti dès l'enfance ; d'abord, écouté favorablement, il fut cruellement trompé dans la suite. Le roi fit partir en secret une caravelle avec ordre de suivre exactement les mémoires qu'il avoit donné. Le pilote portugais, n'ayant ni les talens ni le courage du génois, revint bientôt publier à Lisbonne que ces nouveaux projets étoient inexécutables et n'étoient que des chimères.

Colomb voyant des résultats si funestes à sa gloire et à sa fortune, s'embarqua furtivement pour l'Espagne, avec son frère et son fils. Il fut là, près de cinq ans à luter contre des préjugés et des obstacles de toute espèce. Fatigué de tant de refus, il perdit l'espérance du succès, et revint au projet qu'il avoit formé autrefois de passer en Angleterre. Heureusement pour la cour de Madrid, avant de quitter l'Espagne, il alla voir un fils qu'il avoit d'un second mariage, qui s'étoit mis dans un couvent de cordeliers. Le père Marchena, supérieur de la maison, ayant goûté beaucoup Colomb, l'engagea a suspendre son départ, lui promit de le servir au-

près de la reine, dont il avoit l'honneur d'être estimé. Colomb, en effet, fut presque aussitôt appelé à la cour; la reine, elle-même, loua son plan et ferma la bouche à ses détracteurs, mais aussi elle jugea qu'il portoit trop haut ses prétentions, et finit par craindre d'avoir pris trop de confiance aux promesses d'un étranger. Il demandoit d'être nommé amiral et vice-roi perpétuel et héréditaire de toutes les terres et mers qu'il pourroit découvrir. Le cardinal de Mendosa, chef du conseil de la reine, ne voulut pas cependant laisser partir un homme qui pouvoit être utile à l'état, sans l'entendre. Il parut satisfait de son esprit, de ses projets, mais il n'entreprit rien en sa faveur.

La reine, enfin, vivement pressée, par Santangel et Quintanille qui étoient à sa cour, d'augmenter l'éclat de sa couronne, par une découverte possible, voyant d'un autre côté que les avantages offerts par Colomb, pouvoient tomber entre les mains de quelqu'autre prince, ennemi de l'Espagne, déclara que son dessein étoit d'engager une partie de ses pierreries pour cette nouvelle expédition, et lui donna enfin des lettres patentes dans lesquelles on lui accordoit plus d'honneurs qu'il n'en avoit desiré. Muni des pouvoirs néces-

saires, Colomb se rendit aussitôt à Palos. Il avoit fait choix de ce port, parce qu'il y avoit les meilleurs matelots de l'Espagne. Il y trouva deux Caravelles et en équipa une troisième qu'il monta lui-même, et qu'il nomma la *Sainte-Marie*. La première des deux autres étoit *la Pinta*, capitaine Martin Alphonse Pinçon, riche et habile navigateur du pays. Vincent-Yanes Pinçon, frère du précédent, commanda la deuxième qui se nommoit *la Nina*. L'équipage de ses trois navires consistoit en quatre-vingt-dix hommes. On embarqua des vivres pour un an, et l'on mit à la voile un vendredi 3 août 1492. L'on arriva le 11 à la vue de la grande Canarie, île de douze mille de longueur sur autant de largeur, à quatorze lieues de Tenerife, dont on partit le premier septembre. Le jeudi 7 septembre, il avoit déjà perdu de vue la terre des Canaries, en gouvernant vers l'occident, où il se flattoit de faire ses découvertes. Quelques-uns de ses gens effrayés alors, de se voir dans une mer inconnue, sentirent diminuer leur courage et répendoient des larmes. Il leur fit honte de leur foiblesse, et tous ses soins furent employés à les soutenirpar de magnifiques espérances. On fit dix-huit lieues avant la nuit; mais Colomb

eut l'adresse de cacher chaque jour une partie du chemin pour rassurer les timides qui craignoient de s'éloigner trop de l'Espagne. Le 11, à cent cinquante lieues de l'île de Fer, on rencontra un mât de navire entraîné par le courant. Bientôt Colomb s'aperçut que les courans portoient au nord avec beaucoup de force, et le 14 au soir, cinquante lieues plus loin, à l'occident, il observa que l'aiguille déclinoit d'un degré vers le nord-ouest. Le 15, à trois cent lieues de l'île de Fer, on vit tomber dans les flots pendant la nuit, et dans un tems fort calme, une grande flamme au sud-ouest, à la distance de quatre à cinq lieues des vaisseaux; deux jours après, pendant la nuit, quantité de thons s'approchèrent si près des vaisseaux, que l'équipage de la Nina en prit un. Le 18 septembre, Alphonse Pinçon, voyant beaucoup d'oiseaux, crut n'être qu'à quinze lieues de terre; mais Colomb l'assura qu'il se trompoit. L'amiral se contentoit d'observer tous les signes, avoit toujours l'astrolabe et la sonde à la main. Le 20, on vit quantité de nouvelles herbes. Le 21 une baleine; pendant trois jours, un vent sud-est causa beaucoup de chagrin à l'amiral. Il affecta néanmoins de s'en applaudir comme d'une faveur du ciel; il se permettoit ces

petits artifices pour calmer l'esprit de ses gens.

Cependant, la navigation avoit duré trois semaines, on ne se croyoit pas plus avancé que le premier jour ; cette réflexion, jointe à la crainte que les vents ne rendissent le retour en Espagne impossible, produisit, tout-à-coup, une révolution étonnante. Ils se croyoient au milieu d'un abîme sans fonds et sans bornes, toujours prêt à les engloutir, on ne parla plus dans les trois navires que de reprendre la route d'Europe ; il y en avoit qui proposoient hautement de jeter cet aventurier dans les flots, et de dire, en Espagne, qu'il y étoit tombé par malheur en observant les astres. L'amiral comprit la grandeur du péril ; mais loin d'en être abattu, il rappella toute sa grandeur d'ame pour conserver un visage tranquille, et feignant de ne rien entendre, il employoit tantôt les caresses, tantôt les menaces et l'autorité du roi dont il étoit revêtu. Le mardi 27 septembre, Pinçon s'écria le soir, *terre*, *terre*. Cet avis, qui n'étoit qu'une invention concertée avec l'amiral, eut la force de calmer les mutins. Leur joie devint si vive qu'ils rendirent à Dieu des graces solennelles. Les oiseaux et les poissons se présentoient sans

cesse, on ne voyoit que dorades, qu'empereurs, on reconnut que la violence des courans étoit fort diminuée. Colomb se fortifioit lui-même par tous ces signes ; et n'apportoit pas moins d'attention à ceux du ciel.

Le premier octobre, le pilote Pinçon, jugea qu'il étoit à cinq cent quatre-vingt-huit lieues des Canaries; un autre, à six cent cinquante. Le 7, au lever du soleil, on crut voir une terre ; la plus petite caravelle tira un coup de canon avec d'autres marques de joie ; mais on reconnut que c'étoit une erreur causée par des nuages ; les murmures recommencèrent. Alors l'amiral se vit plus en danger que jamais par le désespoir de ceux à qui le naufrage et la mort paroissoient inévitables ; les trois frères Pinçon, sur qui l'amiral comptoit le plus, se détachèrent de lui, et se rangèrent du côté des mutins. Enfin, la révolte fut si générale, que Colomb prit le parti de promettre aux plus furieux, que si dans trois jours la terre ne paroissoit pas, il s'abandonneroit volontairement à toute leur vengeance. Ce discours les calma et les toucha, mais ils jurèrent aussi, que si dans trois jours ils ne voyoient rien, ils reviendroient en Europe. On a été toujours persuadé que l'amiral

avoit couru peu de risque a prendre un terme si court, parce que depuis quelque tems il trouvoit fond avec la sonde. On ne peut douter non plus qu'il n'eut trouvé terre plutôt s'il eut tourné au midi, vers lequel les petits oiseaux prenoient leur vol depuis quelque tems. Déjà les thons étoient en plus grand nombre encore ; les matelots de la Pinta, virent flotter une canne fraîchement coupée, ceux de la Nina, virent une branche d'épine avec son fruit, on respiroit un air plus frais, et ce qui fit encore plus d'impression sur Colomb, c'est que les vents étoient inégaux et changeoient souvent la nuit. Il ordonna des prières publiques, et recommanda aux pilotes d'être sur leurs gardes ; enfin, il promit à celui qui verroit le premier la terre, un manteau de velours outre la récompense ordonnée par le roi.

Vers dix heures du soir, se trouvant sur le Château-de-Poupe, il découvrit une lumière ; il fit appeler secrètement Pierre Guttierez ancien valet de garde-robe de la reine, qui crut la voir comme lui. Ils appelèrent ensemble Rodrigue Salcedo, contrôleur de la flotte, qui ne la distingua pas tout d'un coup. Mais bientôt ils virent tous trois que la lumière changeoit de place avec ceux qui

la portoient, apparemment d'une maison à l'autre. Les matelots de la Pinta crièrent *terre, terre.* Rodrigue Tiana, qui l'aperçut le premier, crut sa fortune assurée, mais, sur le rapport de Salcedo et de Guttierez, les dix mille maravédis furent adjugés à Colomb. Ils lui ont été payés toute sa vie sur les boucheries de Seville.

Les premiers rayons du jour firent reconnoître une île d'environ vingt lieues. Tous les équipages aussitôt se jetant à genoux devant Colomb, réparèrent par des transports d'admiration et de respect, les chagrins qu'ils lui avoient procuré dans la route. Il donna, sur le champ, à l'île le nom de *San-Salvador*, les habitans la nommoient *Guanahani.* Tous les équipages s'étant empressés de débarquer, ils baisèrent humblement la terre; l'amiral se fit conduire dans l'île, dans une barque armée, l'épée à la main, l'étendard du roi déployé. On vit bientôt paroître sur le rivage des hommes nuds; ils avoient les cheveux noirs, les traits du visage assez agréables, quoique couleur d'olive, ayant la plupart la taille dégagée, et peinte d'une manière bizarre. On sut dans la suite qu'ils avoient pris les trois caravelles pour des animaux. Colomb planta une croix

sur le rivage et prit possession de l'île au nom de sa *majesté* catholique. Bientôt les naturels du pays prirent la fuite; ils avoient été effrayés de voir écrire l'acte de prise possession, et s'imaginoient qu'on jetoit quelque sort sur eux ou sur leur île. L'amiral les fit suivre. On en arrêta quelques-uns qu'on combla de caresses et de présens, et qui eurent aussitôt la liberté de joindre les autres indiens. Ces bonnes gens connoissoient si peu le fer, qu'ils prenoient un sabre par le tranchant et se faisoient des blessures dont ils étoient surpris ensuite en voyant couler leur sang. Dès le même jour, Colomb fit rembarquer tout son monde. Plusieurs indiens le suivirent à bord; le lendemain, ils revinrent en plus grand nombre, avec des perroquets, du coton; ils donnoient au moins vingt-cinq livres de coton pour un morceau de verre, ou pour quelques petites sonnettes qu'on leur attachoit aux jambes et au cou.

Ils donnèrent à entendre, par des signes, que leur île étoit au milieu de plusieurs autres, et que les habitans de toutes ces îles se nommoient *Lucayos*; de-là le nom de *Lucayes*, que nous avons conservé à toutes ces îles. Ils montrèrent aussi le côté du sud,

en faisant entendre qu'il s'y en trouvoit de bien plus grandes. Le 15, Colomb, après avoir aperçu quantité d'îles vastes et peuplées, s'approcha d'une autre qu'il nomma la *Conception*, à sept lieues de la première. Le 17, il alla faire de l'eau dans une troisième, dont les habitans lui parurent plus civilisés. Les femmes y étoient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, d'une toile de coton ou de feuilles d'arbres; elle reçut le nom de *Fernandine*. Cette île offrit aux Castillans plus de maisons qu'ils n'en avoient encore vu. Elles étoient en forme de tentes avec une sorte de portail couvert de branches, qui les mettoit à l'abri des vents et de la pluie.

Leurs meubles étoient des ustensiles grossiers et quelques pièces de coton; leur lit consistoit en filets suspendus à des poteaux, que les Indiens nommoient *hamac*. On y vit des petits chiens muets. Il passa de-là dans une quatrième qu'il nomma *Isabelle*, les Indiens l'appeloient *Saamoto*. Les deux jours suivans lui firent voir du nord au sud huit nouvelles îles. Il leur donna le nom d'*Arena*. Le 27, il découvrit une grande terre, que les Indiens, qui l'accompagnoient, disoient être Cuba. Le 28, il entra dans un grand

fleuve, les bois y étoient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, les oiseaux en très-grand nombre. Il s'avança vers un deuxième fleuve, auquel il donna le nom de *Luna*, et plus loin, il entra dans un autre qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent peuplées; mais la vue des trois vaisseaux fit prendre la fuite aux Indiens. Il employa quelques jours à faire radouber son navire, et pendant ce tems-là il envoya, pour visiter le pays, deux Castillans avec les deux Indiens qu'il avoit amenés avec lui. Au retour des deux Espagnols, qui amenoient trois naturels de Cuba, on apprit d'eux, qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étoient arrivés dans un village composé de cinquante maisons, qui contenoient environ mille habitans nus, hommes et femmes, mais d'un caractère si doux, si bon, qu'ils s'étoient empressés de venir leur baiser les pieds, de les porter sur leurs bras; qu'on les avoit pressés de passer quelques jours dans l'habitation pour se reposer; ils ajoutèrent que dans tous les hameaux ils avoient reçu le même accueil; qu'on leur avoit fait manger des racines cuites, ayant le goût de nos châtaignes; qu'on les avoit fait asseoir sur

des siéges d'une forme bisarre, garnis d'or; que leur méthode, pour avoir du feu, étoit de frotter un morceau de bois avec un autre; qu'ils avoient reconnu, parmi diverses especes d'oiseaux, des perdrix et des rossignols, que les terres étoient couvertes de *maïs*; qu'ayant demandé s'il y avoit de l'or dans l'île, on leur avoit fait comprendre qu'il y en avoit beaucoup dans Bohio et dans Cubannacan.

L'amiral sut bientôt que Cubannacan étoit une province située au milieu de l'île, et que Bohio signifioit toute terre où il y a beaucoup d'habitans. Que ne peut la soif de l'or? L'espérance d'en trouver ailleurs l'obligea de partir avec des Indiens de Cuba qu'il prit pour guides. Le 19 novembre, il remit à la voile, après avoir élevé une grande croix à l'entrée du port Del-Principe. Le 21, il eut un vif chagrin en apprenant que la Pinta s'étoit séparée volontairement de lui. On fit inutilement quantité de signes pour le rappeler à la soumission. Colomb prit à l'est vers l'île d'Hayti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues. Il entra dans un port auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*. L'île lui parut si grande, qu'il lui donna le nom d'île *Espagnole* (1). Les Indiens qui aperçurent les

(1) Nous l'appellons actuellement *Saint-Domingue*.

premiers les vaisseaux, prirent la fuite; leur récit répandit l'alarme dans toutes les parties de l'île. Quelques matelots qui pénétrèrent dans un bois, y découvrirent une troupe d'Américains accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans. Ils prirent une femme, lui firent toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement et reconduite ensuite à sa troupe, avec les trois sauvages de Saint-Salvador qui entendoient sa langue; ce procédé réussit.

Le lendemain, on vit un grand nombre d'insulaires qui prenoient volontairement le chemin du port. Quelques-uns portoient sur leurs épaules la femme qu'on leur avoit renvoyée; son mari l'accompagnoit pour en faire ses remercîmens à l'amiral. Ils étoient plus blancs que ceux des autres îles, de taille moins haute et moins robuste, d'un visage assez laid, mais d'un caractère doux et traitable; ils avoient la tête à découvert, et le crâne si dur, que dans un tems moins paisible les Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre.

On vit arriver aussi au rivage un jeune Cacique ou seigneur du canton, accompagné de deux cents personnes qui le portoient sur leurs épaules. La curiosité l'amenoit pour

voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'amiral, lui déclara que ces étrangers étoient descendus du ciel; il le crut. L'amiral lui offrit des rafraichissemens qu'il accepta. Les Castillans échangèrent tout ce jour des grains de verre contre des feuilles d'or. L'ambition de l'amiral étoit d'en porter en Castille.

Le 21 décembre, Colomb reçut une députation du roi Guacanagari, qui lui envoyoit un riche présent, et le prioit de se rendre à sa cour. Le présent consistoit dans un masque, dont la langue, le nez et les oreilles étoient d'or battu, avec une ceinture de quatre doigts de largeur, bordée d'os de poissons très-menus, travaillés en forme de perles. L'amiral promit de s'y rendre; mais il crut plus prudent de commencer par y envoyer quelques officiers. Les envoyés revinrent si satisfaits de l'accueil et des présens du roi, qu'il ne balança pas à faire le même voyage; le roi résidoit à quatre ou cinq lieues du port Saint-Thomas. Le résultat de l'entrevue fut un traité de commerce qui parut établir la confiance. Les insulaires baisoient la terre où les Castillans avoient passé; les perroquets, le coton, l'or, tous les biens de l'île étoient abandonnés à la discrétion de ces étrangers.

Comme l'amiral avoit passé deux jours sans dormir, il se jeta sur son lit après avoir recommandé aux pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins pressés de sommeil que lui, ils confièrent leur charge à un jeune homme sans expérience. Le navire de Colomb, entraîné par des courans sur le sable, échoua. La Nina servit à sauver sa personne et ceux qui avoient couru le même danger.

Le roi, informé du malheur de ses nouveaux alliés, lui offrit, les larmes aux yeux, toutes sortes de secours, lui rendit plusieurs visites; les habitans partagèrent les sentimens du souverain; en portant des lames d'or sur leur tête, ils paroissoient craindre que leurs offres fussent refusées. Un d'entre eux, qui en tenoit à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre pour recevoir une sonnette, donna son or, et se mit à fuir de toutes ses forces, dans la crainte apparemment que l'Espagnol ne se crût trompé.

L'amiral voyant tant de candeur, tant d'amitié dans ces peuples, résolut un établissement dans l'île; il falloit l'agrément du roi; il s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance par des présens et des caresses.

Mais

Mais il ne crut pas moins nécessaire de lui inspirer du respect; il fit faire des décharges d'artillerie. Les insulaires tomboient à terre en se couvrant la tête de leurs mains; la foudre descendue sur eux ne leur eut pas causé plus de frayeur que le bruit du canon. Le roi lui-même n'étant point exempt de crainte, Colomb lui dit : *avec ces armes je vous rendrai victorieux de vos ennemis* (1). Le roi croyant l'amiral maître du tonnerre, lui donna la liberté de construire un fort qui fut établi en dix jours des débris du vaisseau, et dans lequel on mit des pièces de canon.

Les insulaires ayant dit à l'amiral qu'ils avoient vu un vaisseau à l'est autour de la côte, il ne douta pas que ce ne fût la Pinta; il lui dépêcha un officier avec une lettre, pour l'exhorter à rejoindre son chef. On fit plus de vingt lieues sans le trouver, et on ne douta plus que Pinçon n'eût fait voile en Espagne, pour s'attribuer, peut-être, la gloire des découvertes.

Ce soupçon détermina l'amiral à hâter son

(1) Les ennemis dont le roi s'étoit plaint à Colomb, étoient des habitans des îles voisines, avec lesquels il étoit toujours en guerre : il les appelloit *Caraïbes*, et les disoit les plus cruels des hommes.

départ. Il choisit trente-neuf hommes des plus forts et des plus résolus, et leur donna pour commandant un gentilhomme de Cordoue, nommé Diégo d'Arana, auquel il donna les mêmes pouvoirs qu'il avoit reçus lui-même. Il nomma Pedro Guttierez et Rodrigue d'Escobedo pour le remplacer en cas de mort; il leur laissa les vivres nécessaires, des grains pour semer, un tailleur, un cordonnier et un charpentier; leur recommanda l'union, de ménager les insulaires et d'apprendre la langue de ces peuples. Il prit congé du roi qui lui donna un de ses parents pour gage de sa fidélité.

L'ancre fut levée le 4 janvier : après avoir doublé le Cap-Français, on aperçut une montagne fort haute qu'il nomma *Monte-Christo.* Un grand fleuve qui sort à côté de ce mont, reçut celui de *Rio d'el Oro*; il y avoit quelques feuilles d'or dans le sable.

Le dimanche 6, il découvrit la Pinta qui faisoit voile avec le même vent; l'amiral écouta ses mauvaises raisons, et finit par recevoir ses soumissions.

Le 12 janvier 1493, se trouvant dans la grande baie de Samana, il envoya des matelots dans une chaloupe pour la reconnoître; des sauvages armés d'arcs et de

flèches ne les empêchèrent pas d'aborder. Les Castillans se crurent cependant en danger, parce qu'ils en virent plusieurs cachés derrière les arbres; ils prirent le parti de se sauver; mais pour se faire redouter de ces insulaires, ils en blessèrent deux de quelques coups de sabre; c'est le premier sang que l'Europe a fait couler dans le nouveau monde.

Cependant le vaisseau de l'amiral faisoit beaucoup d'eau, et il fut surpris par une tempête si furieuse, que le naufrage lui parut inévitable. Il prit le parti de réduire ses mémoires en peu de lignes, sur un parchemin qu'il renferma soigneusement dans un baril, sans en rien dire à personne, et il jeta le baril dans les flots. L'autre caravelle avoit disparu; n'étant pas ramenée par le beau tems qui étoit de retour, on ne douta pas qu'elle n'eût péri. Il aborda le 18 au nord de Sainte-Marie, une des Açores. Don Juan de Castaneda, qui y commandoit pour le Portugal, lui fit porter des rafraichissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance, que ne pensant qu'à exécuter le voeu qu'il venoit de faire au ciel, s'il échappoit du naufrage, il fit descendre une partie de ses gens pour aller en procession dans une chapelle voi-

sine où il se proposoit d'aller lui-même le lendemain avec le reste de l'équipage. A peine ses gens avoient-ils perdu de vue le rivage, qu'ils furent faits prisonniers par les Portugais. Colomb ne les voyant pas revenir, étoit tenté de descendre lui-même, mais il ne fut pas long-tems à s'apercevoir de la trahison : il jura qu'il ne partiroit pas sans une vengeance éclatante. Pendant qu'il se disposoit à venger le pavillon espagnol, un officier de l'île, deux prêtres, cinq matelots s'approchèrent de la caravelle dans une barque, et lui demandèrent la permission de monter à bord. Ils venoient s'informer, dirent-ils, s'il étoit vrai que le vaisseau portoit un amiral espagnol, avec ordre, dans ce cas, de lui rendre tous les honneurs dus à sa dignité. L'amiral leur montra ses lettres, les ordres du roi qui le recommandoit à tous les souverains du monde; on lui rendit alors sa barque et ses gens, avec des excuses dont il affecta de paroître satisfait. Il apprit des prisonniers que le roi de Portugal avoit donné ordre de l'arrêter par-tout où on pourroit le trouver.

Le 4 février, la mer fut si grosse, que Colomb se crut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne.

L'amiral, après avoir dépêché un courier à la cour d'Espagne, écrivit au roi de Portugal, pour lui demander la permission de mouiller dans le port de sa capitale : on lui proposa d'abord des conditions qu'il n'accepta pas; mais enfin il reçut une invitation du roi de se rendre à sa cour, avec parole de lui faire un accueil distingué. L'ordre du roi étoit déjà expédié de fournir gratuitement à tous ses besoins. Colomb se fie aux promesses d'un monarque ami de ses maîtres; il part : le roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit asseoir et couvrir devant lui, et témoigna du plaisir à lui entendre raconter les circonstances de son voyage. L'audience finit avec les mêmes égards pour un homme que l'envie même ne voyoit pas sans admiration. Car tous les historiens observent que le Portugal sentit alors le tort qu'on avoit eu de négliger ses offres. A son départ, le roi le combla de présens; il remit à la voile le 13, et entra le 15, vers midi, dans le port de Palos. Ainsi, dans l'espace de six mois et demi il avoit achevé une entreprise qu'il avoit regardée, peut-être lui-même, comme l'ouvrage de plusieurs années. Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie à Palos. Les boutiques furent fermées, les

cloches sonnèrent, il reçut des honneurs destinés aux souverains. Sa modestie ne l'abandonna pas cependant dans son triomphe; son premier soin fut d'envoyer à leurs majestés catholiques le journal de son voyage. La Pinta, que la tempête avoit séparé de Colomb, avoit pris terre à Bayonne, et Colomb avoit déjà fait des plaintes de sa désertion.

L'amiral ne différa point à se rendre à Séville avec les richesses qu'il avoit apportées du nouveau-monde, et sept Américains qu'il avoit embarqués. Ferdinand et Isabelle lui écrivirent une lettre amicale à Séville, avec cette inscription : *A dom Cristophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales.* La cour le consultoit d'avance sur les ordres qu'elle avoit à donner pour achever son ouvrage. Colomb fit une réponse modeste, avec un état des vaisseaux, des troupes et munitions nécessaires. Déjà la renommée avoit annoncé son retour dans toute l'Espagne. Le voyage qu'il fit vers le milieu d'avril, avec ses Américains, à Barcelone, fut un véritable triomphe. On s'empressoit partout d'aller au-devant d'un homme aussi extraordinaire. Les courtisans,

surtout, suivis d'un peuple innombrable, se distinguèrent dans cette occasion. Il fut conduit avec cette pompe à l'audience de leurs majestés qui l'attendoient hors du palais sous un dais magnifique : il courut se prosterner à leurs pieds pour leur baiser la main; mais Ferdinand l'ayant relevé aussitôt, le fit asseoir auprès de lui. Colomb raconta alors d'un air si noble tout ce qui lui étoit arrivé de remarquable, que son récit charma toute l'assemblée. Tout le monde ensuite se mit à genoux, à l'exemple du roi, pour rendre graces au ciel, les larmes aux yeux.

Depuis ce jour, le roi ne parut plus dans la ville sans avoir à sa droite son fils, et Colomb à sa gauche. Barthelemi et Diego, frères de l'amiral, quoique absens, eurent part aux libéralités de la cour d'Espagne. Colomb, en prenant congé du roi, eut la permission de laisser ses deux fils à la cour, en qualité de pages, pour y recevoir une éducation digne de leur père. Ce fut alors que le pape Alexandre VI donna par une bulle, à Ferdinand, l'investiture de tout ce qu'il pourroit découvrir au couchant des Açores; le Portugal, par la même bulle, devoit avoir tout ce qui étoit à l'orient des mêmes îles.

Le roi d'Espagne envoya aussi douze prê-

tres avec un supérieur pour prêcher l'évangile aux Indiens, et veiller sur-tout à ce qu'ils ne fussent pas maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté, sur-tout au Mexique et au Pérou.

Le 25 septembre 1493, la flotte espagnole, forte de dix-sept vaisseaux bien pourvus de vivres et de munitions de toute espèce, sortit de la baie de Cadix. Le 2 octobre, elle eut la vue du pic de Ténérif.

Cette île, la patrie des Guanches, qui renferme une des montagnes les plus élevées du globe, est la plus grande des Canaries. Elle mérite une description particulière, à cause des mœurs de ses anciens habitans. On y voit d'ailleurs encore des restes de volcan et de mines précieuses au port d'Oratava. Un fondeur ayant fait porter chez lui sur deux chevaux leur charge de terre, en retira assez d'or pour en faire deux grosses bagues. Un autre a tiré deux cuillers d'argent de quelques charges de terre prises au bas du pic. On y voit des petites sources d'eau vitriolique qui décèlent des mines de cuivre; mais ce qui intéresse plus celui qui voyage dans ces contrées, c'est la vénération des Guanches pour les corps de leurs ancêtres. Ils prétendent qu'il y avoit parmi eux une tribu parti-

culière qui avoit l'art d'embaumer les corps. Cette même tribu, qui composoit le sacerdoce, a été détruite par les Espagnols, après la conquête de l'île, et le secret a péri avec eux. La tradition cependant a conservé quelque chose de cette opération. On sait qu'ils employoient du beurre mêlé avec de la graisse d'ours qu'ils faisoient bouillir avec la *lavande*, une autre plante d'une substance gommeuse, nommée *lara*, une sorte de *cyclamen*, de la *sauge* sauvage, et quelques autres plantes dont on a perdu le nom, qui, mêlangées, faisoient le meilleur baume du monde. Après ces préparatifs, ils ôtoient les intestins du corps, le lavoient plusieurs fois avec une lessive d'écorce de pin. Ils faisoient ensuite l'onction du baume au dedans et au dehors, avec grand soin de le faire sécher à chaque reprise. Il falloit que le baume eût pénétré le corps au point de faire paroître tous les muscles; et on connoissoit qu'il ne manquoit rien au procédé, lorsque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le cousoit dans des peaux de chèvre si bien passées et si fines qu'elles conservent encore leur douceur. Il est remarquable que, pour éviter aux pauvres cette dépense, on leur ôtoit le crâne, et on les mettoit dans des

peaux où on avoit laissé le poil. Les Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves où leurs rois sont inhumés, et que ces lieux ne sont connus que de quelques vieillards dépositaires de ce secret. Le chevalier Scory a vu dans Ténérif plusieurs de ces corps embaumés depuis plus de mille ans. Purchas a vu à Londres deux momies de Ténérif. Un médecin anonyme raconte, qu'ayant rendu des services signalés aux Guanches, ils lui permirent d'entrer dans plusieurs caves qui étoient creusées dans le roc. Il compta trois ou quatre cents momies d'une grandeur extraordinaire. Les unes étoient debout, les autres couchées sur des lits de bois si dur, qu'il n'y a pas de fer qui puisse le percer. Les corps étoient entiers, et avoient les yeux fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, la barbe, les lèvres et jusqu'aux parties naturelles. On présume que l'art d'embaumer leur a été enseigné par les Egyptiens.

Mais, pour revenir à Colomb, l'amiral avoit embarqué avec lui un grand nombre de chevaux et tout ce qui pouvoit servir aux progrès d'un nouvel établissement. La flotte consistoit en quinze cents hommes, parmi lesquels on voyoit beaucoup de jeunes gentilshommes aussi avides d'or que de gloire.

Colomb donna au commandant de chaque vaisseau des instructions cachetées sur la route à suivre, si l'on étoit séparé par la tempête, avec défense de les ouvrir sans un pressant besoin. Il souhaitoit que cette route ne fût connue de personne, et encore moins des Portugais.

Le 7 octobre, il découvrit la Dominique, la Guadeloupe, Marigalande, Antigoa, St.-Cristophe et Saint-Jean-Baptiste.

Le 27, il jeta l'ancre à l'entrée de Puerto-Réal. A peine débarqué, il reçut, de la part de Guacanagari, un présent assez riche en or. Le lendemain, en s'avançant du côté du fort, le premier spectacle qui s'offrit à ses yeux, fut la ruine entière de la forteresse. Il en fit visiter les débris; elle paroissoit avoir été détruite par le feu. Il n'y trouva aucun Espagnol; la terreur sembloit répandue parmi les insulaires. Les habitations voisines étoient désertes. Enfin, la vue d'une terre fraîchement remuée, lui fit naître le désir d'y fouiller. On y trouva sept à huit cadavres. Les habits dont ils étoient encore revêtus, prouvoient qu'ils étoient Espagnols. Le frère du roi parut alors avec une suite nombreuse, et demanda une audience. Il raconta, qu'après le départ de l'amiral, le

désordre n'avoit cessé de régner dans la colonie; que les insulaires avoient vu ravir leur or, leurs femmes, et commettre à leurs yeux toutes sortes de dissolutions; que Gutierez et Descovedo, après avoir tué un habitant du pays, étoient passés dans les états d'un cacique avec neuf de leurs compagnons. Ce prince, nommé Caonabo, dont les mines de Cibao dépendoient, alarmé peut-être pour ses richesses, avoit détruit par le feu la forteresse, après avoir massacré les étrangers. Guacanagari s'étant hâté de rassembler des troupes pour secourir ses nouveaux alliés, étoit arrivé trop tard pour les sauver; mais il avoit défait le cacique, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu des blessures dont il n'étoit pas encore guéri.

Il paroît que ce discours ne persuada pas trop Colomb, tout le portoit à la défiance; cependant il se rendit à la cour du roi, qui lui montra ses blessures. La confiance et l'amitié reprirent une nouvelle force. Le roi fit présent à l'amiral de huit cent petites coquilles connues dans le pays sous le nom de *cibas*, d'une couronne et de cent plaques d'or, de trois *calebasses* remplies de grains d'or, le tout du poids de deux cents livres. L'amiral, de son côté, lui pendit au cou

une image de la Vierge, lui donna des couteaux, des ciseaux, des épingles, des miroirs, qui furent reçus comme des trésors inestimables.

Après cette visite, Colomb ne pensa qu'à former un établissement durable. Non loin de Monte-Christo, il fit bâtir une ville, la première sans doute qu'on eut jamais vue dans le nouveau monde. Cette ville qui pouvoit être arrosée par une rivière, reçut le nom *d'Isabelle* à l'honneur de la reine de Castille. De son lit même ou la force du mal le retint plusieurs jours, il ne cessa de donner des ordres et d'en presser l'exécution. Il est vrai que bientôt l'expérience prouva que la situation de cette ville étoit mal saine, et n'étoit pas heureuse. Les vivres commençoient à manquer, il avoit observé que l'idée des trésors servoit a soutenir son monde contre la faim et la misère; il résolut la découverte des mines de Cibao, et ne pouvant y aller lui-même, il confia un détachement de quinze hommes bien armés à Alphonse d'Ojeda, déjà connu par son courage et son adresse. Le détachement s'avança au midi, reçut dans chaque bourgade un agréable accueil; les américains qui lui servoient de guide ramassoient sans aucune

peine des pailles, des grains d'or dans le sable; Ojeda reprit bientôt le chemin de la ville, son recit et ses richesses, les grains d'or qu'il fit briller aux yeux des Castillans, ranimèrent le courage de ceux que la faim et les maladies avoient jeté dans un mortel désespoir. Quelques années après, dans le tems des malheurs de l'amiral, Mathieu Bouadilla, acheta pour le roi d'Espagne un seul grain pesant trois mille six cents écus d'or, il étoit si large que les maîtres à qui il appartenoit, firent tuer un porc et le firent servir à leurs amis sur le grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier. Un esclave déjeûnant sur le bord de la rivière Hayna, et s'avisant de frapper la terre d'un bâton, sentit quelque chose de fort dur. Il remua la terre, souleva un peu le grain et le tira tout entier, sans se donner d'autre mal que de le porter à la maison. Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devoit la commander, l'or d'Ojeda, avec les présens qu'il avoit reçus du roi de l'île. De toute la flotte, il ne garda que deux vaisseaux et trois caravelles; tout le reste étoit parti, lorsqu'il apprit un complot d'enlever quelques-uns des cinq bâtimens restans

pour revenir en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire. Bernard de Pise, chef de la révolte, fut renvoyé sur le champ en Espagne avec les preuves de son crime; ses complices furent punis aux yeux de la Colonie.

Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut aller voir lui-même les mines de Cibao. Il laissa Diego son frère pour commander la ville, et se mit en marche le 12 mai 1494, il se fit accompagner des meilleurs soldats et de volontaires à cheval. On passa une nuit sur la rive de l'Yaqui. Les Indiens que Colomb avoit amenés avec lui, entroient sur la route, dans les maisons et prenoient tranquillement ce qu'il leur faisoit plaisir; ils en usoient de même dans Isabelle avec les espagnols qui eurent beaucoup de peine à leur faire perdre cette habitude qui prouvoit leur candeur et leur innocence.

Chose extraordinaire, ils reçurent les premieres leçons sur la propriété de ceux qui leurs donnoient les premiers exemples de brigandage. A dix-huit lieues de la ville ils avoient déjà trouvé plusieurs mines d'or, une de cuivre, des carrières d'ambre et d'azur. La vue d'un pays si vaste et si riche lui fit naître l'idee de s'en assurer la

possession. Il fit bâtir un fort pour mettre les habitans sous le joug. Il fut construit en pierre et en bois avec un bon fossé sur une montagne près de la rivière de Xarique; on lui donna le nom de Saint-Thomas, et il en laissa le commandement à don Pedre de Margarita, homme d'une naissance illustre, qui avoit cinquante-six hommes sous ses ordres.

En s'approchant de la Colonie, il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avoit fait semer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens melons. Les concombres étoient venus en vingt jours, le blé, semé au mois de janvier, étoit déjà en épi. Cependant, ces legers secours ne suffisoient pas aux besoins; les vivres d'Europe peu menagés dans la navigation, touchoient à leur fin. La farine manquoit, il fallut dresser des moulins. Les soldats et ouvriers occupés sans cesse à bâtir le fort et la ville, etoient foibles ou malades. L'amiral voulut employer les bras de sa noblesse; elle se crut humiliée; le mécontentement éclata. Boyl, chef des missionaires, traita l'amiral de cruel et fut un des plus emportés.

Colomb créa alors un tribunal composé de plusieurs juges, pour réprimer les délits qu'on pourroit

pourroit commettre, et nomma don Diègue, son frère, président de cette cour.

Ayant donné toutes les instructions, il partit le 24 avril 1494, pour faire de nouvelles découvertes; il découvrit d'abord la Jamaïque, il retourna ensuite à Cuba, dont il rangea la côte et où il rencontra un si grand nombre de petites îles, que désespérant de les compter, il leur donna le nom de *Jardin de la reine*. Colomb apprenant des pêcheurs qu'il trouveroit plus loin beaucoup d'autres îles, fit route à l'ouest. Une île plus grande que les autres reçut le nom de *Sainte-Marthe*. L'eau commençant à manquer sur les trois bords castillans qu'il menoit avec lui, il voulut aller en faire à Cuba, malgré les vents contraires: l'amiral y échoua, il ne dut qu'à son habileté la conservation de son vaisseau. Le 7 juin, pendant qu'on célébroit les saints mystères sur le rivage de l'île, un vieux Cacique s'approche de Colomb, lui offre des fruits et lui dit: *Tu es venu dans ces terres avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous: apprends néanmoins que nous reconnoissons deux lieux où doivent aller les ames dans l'autre vie, l'un redoutable et rempli de ténèbres pour les méchans; l'autre bon et délec-*

table, où reposent ceux qui aiment la paix et le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois que le bien ou le mal que tu auras fait te sera rendu; j'espère que tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en font pas. Tout ce que tu as fait jusqu'ici est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre graces à Dieu.

L'amiral s'étant fait expliquer ce discours par les interprètes, lui dit : *que les rois de Castille l'avoient envoyé pour savoir s'il y avoit dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disoit des Caraïbes; qu'il avoit ordre de les corriger et de faire régner la paix dans toutes les îles.* Le Cacique à qui l'on expliqua la réponse, versa quelques larmes.

De retour dans sa colonie, l'amiral n'y trouva que des peines et de nouveaux désordres; la disette des vivres s'y étant accrue, le soldat avoit employé la violence pour s'en procurer; les remontrances de don Diègue à Margarita, gouverneur du fort, avoient été inutiles.

D'un autre côté l'envie, la calomnie avoient ourdi leurs trames. Boyl de concert avec Margarita, souffroient avec peine l'autorité d'un chef, ils avoient résolu de passer

en Espagne; ils partirent en effet sur le même navire qui venoit de conduire à Saint-Domingue, don Barthélemi, homme rempli de prudence, de courage, et frère de Colomb. En arrivant à la cour, la haîne des factieux se déchaîna contre les Colombs, et contre sa découverte. Dans ces circonstances l'amiral résolut de porter la guerre aux Caciques ennemis de sa colonie, et nomma don Barthélemi, son frère, *lieutenant général des Indes occidentales*. On prétend que cette promotion déplut à Isabelle. On croit même que Ferdinand voyoit avec peine tous les pouvoirs confiés à Colomb qui étoit un étranger. Caonabo étoit le plus redoutable des Caciques, l'amiral lui envoya Ojeda avec neuf cavaliers bien montés, sous le prétexte de lui porter des présens. Ojeda fut reçu fort civilement, fit voir les présens qu'il avoit à lui offrir; c'étoient des fers de laiton si poli qu'ils paroissoient d'argent, mais ils étoient faits comme ceux qu'on met aux mains et aux pieds des forçats. Ojeda dit que ces instrumens étoient réservés aux rois de Castille, qu'il lui conseilloit de se retirer à l'écart, pour se parer de ce précieux ornement. Caonabo donnant dans le piége, fait signe aux gens de sa cour de

se retirer ; ceux d'Ojeda le saisissent alors brusquement, lui mettent les fers, l'intimident par la vue de leurs armes, le placent en croupe derrière leur chef qui reprend au galop le chemin de la ville avec sa proie. La joie de l'amiral fut extrême en se voyant maître du destructeur de son premier établissement. Il le tint enchaîné dans sa maison. Voulant savoir pourquoi Caonabo ne le saluoit jamais, tandis qu'il en usoit plus civilement à l'égard d'Ojeda : *c'est lui*, répondit Caonabo, *que ton officier a plus de cœur que toi, tu n'as pas osé venir me prendre dans ma maison.* Cet homme si fier jusques dans ses chaînes, périt par une tempête. Le bâtiment qui le portoit en Europe fut enseveli dans les flots.

On vit bientôt arriver Antoine de Torrez avec quatre grands vaisseaux bien fournis de vivres et de munitions et pourvus de lettres du roi pour l'amiral, dans lesquelles on décidoit que des deux hémisphères on feroit partir tous les mois une caravelle ; parce que les différens avec le Portugal étant terminés, on n'éprouveroit plus d'obstacles. On étoit à la fin de l'année 1494, lorsque Colomb apprit que l'enlèvement de Caonabo avoit soulevé l'île entière. Les trois frères du Cacique préparoient une armée formidable.

Le 24 mars, l'amiral sort d'Isabelle à la tête de deux cents hommes, vingt cavaliers, vingt chiens d'attache. Il découvre bientôt une armée forte de cent mille hommes commandée par Manicate, un des frères de Caonabo. Ces pauvres indiens tous nus, n'ayant la plupart que leurs bras pour défense, furent bientôt foulés aux pieds des chevaux qu'ils ne connoissoient pas. Ils étoient étrangement surpris de se voir enfilés trois ou quatre à la fois par les épées des Européens, de voir tomber parmi eux des files entières au bruit du canon, de voir de gros mâtins qui les renversoient ou étrangloient. Le champ de bataille fut bientôt couvert de morts; tout le reste fut mis en déroute. Colomb ordonna aux Caciques voisins des mines, de lui payer par tête tous les trois mois une petite mesure d'or, et aux autres vingt-cinq livres de coton. On assure que la faim, les maladies ou les armes des Castillans firent périr en peu de mois la troisième partie des habitans de l'île. L'infortuné Guacanagari, pour prix de sa bonté et de ses services, eut le même sort. On se rappelle sans doute qu'il avoit déjà reçu des blessures en voulant défendre les Espagnols contre Caonabo. Margarita et Boyl

ayant fait retentir sans cesse à la cour leurs plaintes contre l'amiral ; Ferdinand envoya à Saint-Domingue un commissaire nommé Jean d'Aguado, pour approfondir la vérité : c'étoit un esprit vain qui outrepassa de beaucoup ses pouvoirs ; il traita Colomb avec hauteur, employa même les menaces ; il publioit avec affectation qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs. L'amiral se conduisit avec une extrême modération, il défera tous les honneurs à son adversaire, et se revêtit même d'un habit de deuil qu'un historien nomme *un habit gris de moine* ; au moment du départ du commissaire d'Aguado, les navires qui l'avoient apporté se trouvèrent brisés par un ouragan terrible ; il ne restoit au Nouveau-Monde que deux caravelles neuves ; Colomb offrit noblement le choix de l'une des deux à son ennemi, mais lui déclara qu'il monteroit l'autre pour aller plaider lui-même sa cause au tribunal incorruptible de ses maîtres. Il confia pendant son absence le gouvernement général de l'île à ses frères ; et nomma Roldan Ximenès *chef de la justice.*

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 mars 1496. L'amiral prit avec lui deux cent vingt Espagnols les plus pauvres et les

plus infirmes de la colonie. Il fit gouverner à l'est vers le cap d'Engano; le 23, il alla mouiller à la Guadeloupe pour y faire de l'eau. Sa surprise fut extrême d'y voir un très-grand nombre de femmes armées qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Elles tirèrent une nuée de flèches dont personne ne fut heureusement blessé; quelques décharges d'armes à feu mirent ces amazones en fuite. Les Castillans entrèrent ensuite dans l'île; ils y virent des gros perroquets, du miel, de la cassave. Les caresses et les présens que l'amiral fit à ces femmes, établirent bientôt l'amitié à un tel point qu'elles procurèrent aux deux vaisseaux, pendant neuf jours, toutes sortes de rafraîchissemens.

On ne découvrit point la terre avant le 11 juin. Le 12, il entra dans le port de Cadix. Il se rendit à la cour, où il ne reçut que des éloges; il demanda huit vaisseaux, dont deux remplis de vivres, étoient destinés pour la colonie naissante; les six autres devoient servir sous ses ordres. Cette demande lui fut accordée, ainsi qu'une recrue de trois cents hommes, dans laquelle se trouvoient des médecins, des prêtres, des orfévres et des artisans de différentes professions, avec leurs femmes.

Il fut en outre permis à tous ceux qui voudroient passer dans la colonie, de s'embarquer. Le code pénal fut changé en Espagne; il n'y eut plus d'autre peine qu'un exil perpétuel dans la colonie, excepté pour les crimes atroces. Les coupables qui avoient mérité la mort, devoient travailler pendant deux ans aux mines; les autres, un an seulement. Outre tout ce monde, l'amiral eut la permission d'emmener avec lui, et à ses propres frais, cinq cents individus. C'est dans ce troisième voyage qu'il découvrit le continent de l'Amérique, dont il n'avoit encore aperçu que quelques îles, nommées *Antilles* ou îles *du vent*. Il prit à l'est, du côté de l'île de la Trinité, entre le golfe de Paria et la côte opposée. Il crut alors pouvoir juger avec certitude qu'une si vaste étendue de terre ne pouvoit être une île, et que c'étoit le continent. Il fit cette déclaration solemnelle le mercredi premier jour d'août 1498; mais précisément dans le même temps on travailloit à lui en ravir la gloire.

L'évêque de Badajos, qu'on regardoit comme le ministre des Indes, recevoit chez lui Alphonse d'Ojéda. Celui-ci, homme adroit, après avoir obtenu de l'évêque la communication des plans de l'amiral, et la

permission de partir, s'en va chercher des fonds à Séville pour armer quatre vaisseaux, prend avec lui Améric Vespuce, riche Florentin versé dans la navigation et la cosmographie.

La flotte se trouve en état de partir le 20 mai 1499. Au bout de vingt-sept jours, ils trouvent le même continent que l'amiral avoit découvert avant lui; et la terre vue par Colomb près d'un an auparavant, n'en porte pas moins le nom d'*Amérique.* Mais il étoit destiné à des peines plus cruelles. On ne peut se fier aux faveurs de la fortune ni à celle des rois. Les mécontens sortis de St.-Domingue avoient déjà passé les mers et entrepris de soulever toute l'Espagne contre lui; ils l'avoient déjà rendu odieux au peuple et suspect au roi. Pour le perdre dans l'esprit de la reine, qui avoit de l'estime pour lui, ils firent embarquer, contre les ordres de l'amiral, et conduire en Europe trois cents esclaves américains. La reine, qui avoit recommandé de ne point attenter à leur liberté, lui en fit un crime, et apprit avec une vive colère que ses ordres avoient été si peu respectés. Sans attendre aucun éclaircissement, le roi et la reine envoient à Saint-Domingue François Bovadilla, homme inté-

ressé, ambitieux et violent, avec le titre d'intendant de justice et de gouverneur général. Il part à la fin de juin 1500, et arrive avec deux caravelles le 23 août. L'amiral, pendant qu'on ourdissoit toutes ces trames, étoit occupé à bâtir un fort, et venoit d'achever une nouvelle ville qu'il avoit nommée *San-Domingo*, qui a donné le nom à toute l'île.

Bovadilla arrivé montre ses pouvoirs à Barthelemi et don Diégo, somme celui-ci de lui remettre les clefs de la prison : l'amiral, bientôt informé d'une révolution aussi étonnante, dit qu'il ne s'opposoit en rien à l'administration de la justice, qu'il alloit écrire en Espagne, et qu'en attendant les explications de la cour sur des objets qui lui paroissoient obscurs, il sommoit tous les sujets du roi de demeurer dans la soumission qu'ils lui devoient. On ne doutoit pas que cette lutte entre Colomb et Bovadilla n'amenât une guerre civile : tout fut éclairci par l'arrivée de Velasques, trésorier du roi, qui remit à Colomb une lettre conçue en ces termes :

Don Christophe Colomb, notre amiral, nous avons ordonné au commandeur don Bovadilla, de vous expliquer nos intentions; nous vous ordonnons d'y ajouter foi, moi,

le roi, moi, la reine. Les réflexions qu'il fit sur cette lettre, le déterminèrent à reconnoître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuoit. Il partit aussitôt pour San-Domingo. Il y apprit que le commandeur s'étoit logé dans sa maison, avoit saisi ses papiers, confisqué ses chevaux, ses meubles, son or, son argent, sous le vain prétexte de payer ceux qui se plaignoient de ne l'avoir pas été.

C'étoit dans sa propre maison que Bovadilla recevoit avec une secrète joie toutes les dépositions contre l'amiral et ses frères. A peine Colomb avoit-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il apprit que don Diégo étoit arrêté et chargé de chaînes dans une caravelle. Il se voit bientôt conduire lui-même dans la citadelle et mettre les fers aux pieds. Peu de temps après, Barthelemi, son frère, partagea son infortune. Enfin, à la honte de l'humanité, ce fut alors que ceux même qui lui devoient leur fortune, eurent la lâcheté de le trahir et de l'outrager : plusieurs, pour le perdre d'une manière plus sûre, l'accusèrent d'avoir voulu se rendre indépendant du roi d'Espagne. Mais Colomb ne fut jamais plus grand que dans ses malheurs, il souffrit toutes ses disgraces avec fermeté ; son courage parut alors

dans tout son éclat. *Notre ressource*, écrivoit-il à Barthelemi, *est dans notre innocence; nous serons menés en Espagne; qu'avons-nous à désirer de plus heureux que de pouvoir nous justifier.*

Cependant tant de violences, tant d'emportemens, faisoient craindre pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit. Bovadilla n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand officier de la couronne, mais il l'envoya en Espagne avec les pièces et l'instruction du procès, après avoir rendu contre eux un arrêt de mort.

Un historien raconte que, dans ces momens terribles, Alphonse de Vallejo étant allé prendre l'amiral pour le faire embarquer dans sa caravelle, l'illustre infortuné lui dit : *Vallejo, où me mènes-tu? — En Espagne, monseigneur. — Est-il bien vrai, reprit l'amiral? — Par votre vie, reprit le capitaine, j'ai ordre de vous embarquer pour l'Espagne.* En sortant du port, Vallejo voulut ôter les chaînes aux trois frères; mais l'amiral protesta qu'il ne les quitteroit que par les ordres du roi et de la reine. On assure que ce grand homme ne cessa jamais de conserver ses fers, et ordonna même, par son testament, qu'on les mît avec lui dans

son tombeau, comme un monument de la reconnoissance dont le monde paye les services. Il est impossible de refuser quelques larmes à un homme qui veut que les outrages de la haine soient placés à côté de sa cendre, qui veut emporter ses injures et ses maux jusque dans sa demeure éternelle. Comment ne pas pleurer au spectacle d'un homme de génie, sortant en cheveux blancs, les fers aux pieds, du même vaisseau avec lequel il avoit trouvé la route d'un nouveau monde?

Vallejo mouilla devant Cadix le 25 novembre 1500. Le roi et la reine, apprenant l'arrivée de Colomb, les violences, les énormes abus du pouvoir de Bovadilla, en furent indignés; ils se crurent même déshonorés. Ils envoyèrent sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois frères, de leur compter mille écus pour se rendre à Grenade, où la cour faisoit sa résidence. Ils y furent reçus avec des témoignages de compassion et de faveur. Comme l'amiral avoit plus de confiance dans les bontés de la reine, il lui demanda une audience secrète, dans laquelle, s'étant jeté à ses pieds, il y demeura quelque temps, la voix étouffée par ses sanglots. La reine, attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui répondre, finit par lui dire avec

douceur : *Je n'omettrai rien pour vous faire oublier le traitement qu'on vous a fait. Je connois vos ennemis, j'ai pénétré leurs artifices pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout le monde se plaignoit de vous, et personne ne parloit en votre faveur. Je n'ai donc pu me dispenser d'envoyer en Amérique un commissaire pour modérer une autorité qu'on vous accusoit de porter trop loin. Dans la supposition où vous fussiez coupable des crimes dont vous étiez accusé, Bovadilla vous devoit succéder au gouvernement général, et vous envoyer en Espagne; mais ses instructions ne portoient rien de plus. Je reconnois que j'ai fait un mauvais choix dans Bovadilla; j'y mettrai ordre, et j'en ferai un exemple. Conservez votre charge d'amiral; quand à votre gouvernement, les esprits y sont encore trop aigris contre vous. Laissez faire le reste au temps, et fiez-vous à moi.*

Colomb comprit, par ce discours, plus que la reine n'avoit voulu lui faire entendre; il s'imagina que le roi étoit peut-être sa partie secrète. Après l'avoir remerciée de sa bonté, il la pria d'agréer qu'il cherchât pour ses vaisseaux un passage de l'Amérique aux Moluques. Rien ne servit tant à justifier l'amiral dans l'esprit des gens honnêtes et de la cour,

que la conduite de Bovadilla dans la colonie; à la réserve de quelques officiers, le reste n'étoit qu'un composé de la plus vile canaille, sans mœurs, sans religion, la plupart criminels, ou sortis des prisons de Castille. L'amiral avoit été peut-être un peu trop sévère vis-à-vis des Espagnols; Bovadilla prit la marche opposée; les plus honnêtes gens étoient de droit exclus des graces; on étoit sûr d'être malheureux en faisant son devoir; il s'étoit déclaré pour les brigands : aussi il en coûta la vie à un si grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années Saint-Domingue parut désert. On ne lit pas sans horreur les traitemens barbares auxquels ces Indiens furent assujétis dans ces tems-là.

La cour, instruite de tous ces excès, fait équiper une flotte de trente-deux voiles, avec deux mille cinq cents hommes sous le commandement de don Ovando. Le rappel de Bovadilla est résolu. Ovando a ordre de le remplacer pendant deux ans, et de donner l'administration de la justice à Alphonse Maldonat, à la place de Roldan Ximenès. Ovando s'embarqua le 13 février 1502, et arriva le 15 avril au port de Saint-Domingue.

Bovadilla s'attendoit peu à recevoir un successeur; il se vit généralement abandonné

du moment que les nouvelles provisions furent lues devant les officiers de la colonie. Cependant il fut toujours honorablement traité par Ovando. Ce nouveau gouverneur, après avoir informé contre Roldan et ses complices prévaricateurs, les fit arrêter, et les distribua sur la flotte pour être conduits en Espagne. Les pauvres Indiens furent aussitôt déclarés libres par une ordonnance du roi et de la reine, qui portoit aussi qu'on paieroit au domaine la moitié de l'or extrait des mines, et que, pour le passé, on s'en tiendroit au tiers, suivant les réglemens de l'amiral.

On se borna dans la suite au quint des métaux, sur la représentation que les travaux des mines diminuoient. Les Indiens, en effet, se voyant libres, préférèrent dès-lors une vie tranquille à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisoient aucun cas.

Le bon ordre et la tranquillité régnoient déjà dans l'île par les soins d'Ovando, lorsque l'amiral lui fit demander la permission d'entrer dans le port de San-Domingo, pour y changer un navire qui ne pouvoit plus tenir la mer. Il étoit parti de Cadix avec quatre vaisseaux le 9 mai, et arrivé le 13 juin à la vue de l'île Martinico, dont nous avons fait *la Martinique.*

Martinique. Il étoit avec don Barthelemi son frère, et don Fernand, le second de ses fils, âgé de treize ans. Ovando lui fit dire qu'il craignoit que sa présence ne causât quelque désordre dans la colonie. Cette réponse parut le mortifier un peu; mais, apprenant que la flotte qui portoit tous ses ennemis en Espagne mettoit à la voile, il fut assez généreux pour dire à Ovando de faire différer le départ, parce qu'on étoit menacé d'une tempête prochaine. Son avis fut négligé par Torrez qui commandoit la flotte; elle étoit encore à la vue de la pointe orientale de l'île, lorsqu'un des plus forts ouragans fit périr vingt-un vaisseaux, sans qu'on pût sauver un seul homme. Le beau grain dont nous avons raconté la découverte périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avoit englouti tant de richesses. Torrez, Roldan, Bovadilla, presque tous les ennemis des Colomb furent ensevelis dans les flots. La perte des trésors, évaluée à dix millions, répandit la consternation dans les Deux-Mondes; il est impossible de rendre les regrets de la cour et de toute l'Espagne. L'or fut englouti; il ne resta que le souvenir des crimes qu'il avoit coûtés.

L'amiral, engagé dans son quatrième voyage, reconnut la côte de Veragua, et

le port qu'il nomma *Porto-Bello*: il y essuya des dangers infinis. *Je n'ai eu* (écrivoit-il alors à la cour) *jusqu'ici que des sujets de larmes, et je n'ai pas cessé d'en répandre; que le ciel me fasse miséricorde, et que la terre pleure sur moi!* Il faisoit entendre ensuite au roi, qu'après vingt ans de services assidus, accablé d'années, de maladies, abattu et presque mourant, il ne savoit pas s'il possédoit un sou dans tout l'univers; qu'il n'avoit pas une maison à lui dans toute l'étendue de ses états; qu'il n'avoit d'autre asile que les hôtelleries et les auberges; qu'un zèle constant pour les intérêts de leurs majestés l'avoit toujours plus animé que le soin de sa gloire et de sa fortune; et que s'il lui restoit assez de forces pour revenir en Castille, il leur demandoit d'avance la permission de faire un pélerinage à Rome.

Tandis qu'il étoit le jouet des tempêtes, on dévastoit, par des barbaries sans exemple, la colonie qu'il avoit fondée. La plume tombe des mains en écrivant le trait qui va suivre. Ovando, à la tête de trois cents hommes de pied et de soixante cavaliers, fait une visite à Anacoana, reine de Xaragua. Cette reine d'une grande partie de l'île vient au devant de lui; elle avoit ce jour-là plus de trois cents

Caciques qui formoient sa cour ; elle donne au gouverneur et à sa suite un grand repas dans une salle spacieuse ornée d'un grand nombre de colonnes, à la vue d'un peuple infini rassemblé sur la place. Ovando porte la main à sa croix d'Alcantara, signe fatal dont il étoit convenu avec ses troupes. Aussitôt l'infanterie fait main-basse sur le peuple rassemblé devant le palais de la reine ; les cavaliers entrent dans la salle, attachent les Caciques aux colonnes, et mettent le feu à la salle. La reine, destinée à des traitemens plus honteux, est d'abord chargée de chaînes, et suspendue ensuite à un poteau. On remarqua cette journée, que quelques cavaliers ayant eu pitié de plusieurs enfans qu'ils menoient en croupe, d'autres venoient les percer par derrière ou leur couper les jambes, et les abandonnoient ensuite dans cet état.

Cependant Colomb et son frère, battus sans cesse par la mer, avoient fait échouer leurs navires à la Jamaïque, île encore sauvage. Ses vaisseaux faisoient eau de toutes parts ; la traversée jusqu'à l'île espagnole n'étoit que de trente lieues ; mais, en suivant les côtes avec des canots, il y avoit deux cents lieues de route. Mendez et Fieschi risquèrent ce périlleux voyage dans des canots, pour

obtenir des secours de Saint-Domingue. Ces deux Castillans y arrivèrent après des fatigues inexprimables. Ovando, au lieu d'entrer dans les vues de l'amiral qu'il savoit, faute de vivres, dans un état déplorable, et exposé peut-être à ne revoir jamais sa patrie, fit naître mille obstacles qui retardèrent le retour des deux envoyés.

Colomb attendoit toujours avec impatience leur arrivée; il étoit réduit avec ses gens à vivre des foibles secours des sauvages de la Jamaïque, qui se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés. Il eut alors à essuyer une révolte terrible, fomentée par les deux frères Porras, dont l'un avoit commandé un des quatre vaisseaux de son escadre; l'autre étoit trésorier militaire. Pour comble de malheur, il se trouvoit retenu dans son lit par la goutte; de sorte qu'il avoit à lutter contre les Indiens, contre des compatriotes révoltés et contre une maladie cruelle. Il ne resta guère de fidèles à Colomb que ses amis particuliers et les malades; les autres avoient voulu d'abord s'embarquer dans dix canots que l'amiral avoit achetés; mais la grosse mer les força de rentrer aussitôt dans l'île, où ils ne cessoient de commettre toute sorte de violences contre les Indiens et contre l'ami-

ral. Colomb, voulant mettre fin à tous ces désordres, leur offrit un pardon général; mais ils s'avancèrent aussitôt, les armes à la main, en criant *tue*, *tue*. L'amiral frémit d'indignation, et voyant les Porras à la tête des rebelles, prêts à l'attaquer, il envoya contre eux don Barthélemi, son frère, avec cinquante hommes. Celui-ci, en chef habile, excita ses gens par des motifs d'honneur, et ne leur demanda rien dont il ne promît l'exemple. Le combat fut engagé ; une décharge faite à propos commença par renverser six conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers Barthélemi, et fendit son bouclier d'un coup de sabre; mais le frère de l'amiral, qui étoit d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps, le fit prisonnier, tua plusieurs révoltés, et mit le reste en fuite. Il est certain que dans cette journée l'amiral dut son salut et sa vie à la bravoure de son frère, qui ne perdit qu'un seul homme dans cette affaire. Le lendemain, les rebelles qui avoient pris la fuite vinrent se jeter aux pieds de l'amiral; il les reçut avec bonté, et leur pardonna à condition que Porras, leur chef, demeureroit dans les chaînes, et qu'ils recevroient un capitaine de sa main.

Il se passa une année entière avant l'arrivée du navire que Fieschi et Mendez avoient acheté à Saint-Domingue. Dès qu'il fut arrivé, l'amiral s'embarqua pour cette île ; c'étoit le 28 juin 1504 : il y arriva le 13 août. Ovando vint au devant de lui, lui donna un logement dans sa maison, et le traita fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne tardèrent pas à éprouver des mortifications : car le gouverneur s'étant fait livrer François Porras, le mit aussitôt en liberté ; il déclara aussi qu'il vouloit informer sur tout ce qui s'étoit passé à la Jamaïque, et savoir de quel côté étoient les coupables.

L'amiral voyant une injustice aussi inouie, se hâta de quitter une île qui étoit devenue, le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire ; il mit à la voile pour l'Espagne, avec son fils et ceux qui lui étoient attachés, le 12 septembre 1504. En sortant du port, le navire qu'il montoit perdit son grand mât ; il le renvoya à Saint-Domingue et passa dans le bâtiment de son frère. Le 19 octobre il essuya une deuxième tempête plus furieuse, le mât de son vaisseau se fendit en quatre ; il le fortifia avec des perches et d'autres bois, et continua dans ce dangereux état sa navigation l'espace de sept

cents lieues. Il mouilla enfin à Saint-Lucar avant la fin de l'année.

A son arrivée toute l'Espagne pleuroit encore, depuis le 9 novembre, la mort d'Isabelle, reine de Castille et princesse égale aux plus grands rois par ses qualités personnelles. Après lui avoir payé un juste tribut de larmes, il partit avec son frère pour Ségovie où la cour étoit alors. Ferdinand lui donna de belles espérances; mais Colomb s'aperçut bientôt qu'elles étoient peu sincères. Peu de tems après le roi fit proposer à l'amiral de renoncer à ses priviléges, et lui donna en échange, dans la Castille, une petite ville nommée Canion de los Condes, avec quelques pensions. Tel fut le fruit de ses travaux pour la gloire de l'Espagne. Colomb, privé de l'appui de la reine, frappé de l'idée que le roi, sous le voile de l'estime, lui portoit une haine secrète, fatigué de l'injustice des hommes, ne fait plus de cas de la vie, il néglige sa santé délabrée et meurt à Valladolid, le 20 mai 1505, dans sa soixante-cinquième année. Son corps, porté d'abord à Séville dans l'église des Chartreux, fut transféré ensuite dans la grande chapelle de la cathédrale de san Domingo.

Il avoit eu d'un premier mariage don

Diegue, qui lui succéda dans ses dignités; et qui occupa la première place du Nouveau-Monde, de Béatrix Henriquez, qu'il avoit épousée en Espagne, don Fernand, l'écrivain de sa vie, aussi ami du repos que son père l'avoit été des voyages. Cet homme illustre étoit d'une taille haute et bien proportionnée; son regard et toute sa personne annonçoient de la noblesse. Il avoit le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, le teint blanc quoiqu'un peu enflammé; ses cheveux, blanchis par l'âge, avoient été d'un blond ardent. Il avoit l'âme grande et forte, le cœur à l'épreuve de tous les dangers; il étoit enjoué avec ses amis, affable avec les étrangers, d'une humeur toujours égale. Il parloit peu et avec grace; il étoit sobre, modeste dans sa parure; personne ne connoissoit mieux que lui l'art difficile du commandement. Son esprit étoit toujours fécond en ressources.

Tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques légers défauts. On lui reproche de la dureté pour les Américains, des mouvemens de colère dont il ne réprimoit pas toujours les saillies. Mais ces légères taches n'ont pas empêché ses contemporains de lui rendre toute la justice qui lui étoit

due. Oviedo disoit à Charles-Quint qu'il falloit lui élever une statue d'or ; l'historien Herera le compare à ces héros dont la Grèce avoit fait des demi-dieux. Ferdinand revenu enfin de ses injustes préventions contre Colomb, ordonna qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire.

Nous plaçons à la suite de la découverte de l'Amérique la description des Etats-Unis ; les autres parties de ce nouveau continent se trouveront décrites successivement dans le cours de cet ouvrage. Celui dont nous donnons l'analyse a coûté plusieurs années de travail à Jedidiah Morse et à M. Pictet. Ce dernier y a inséré en 1795, les observations récentes et les recherches des savans de l'Amérique angloise. Cette république se gouverne par un président élu pour quatre ans, aux appointemens annuels de 5,625 liv. sterling ; elle admet tous les cultes sans distinction, et possède un territoire immense. Une réunion de tant d'avantages augmente tous les jours sa population d'une manière étonnante. Son indépendance, reconnue par les puissances de l'ancien continent, et par la paix signée le 3 septembre 1783 entre la France et l'Angleterre, a été cimentée du sang de plus de cent mille individus. Cette

guerre a occasionné à la Grande-Bretagne une dépense inutile de plus de cent millions sterling.

Nous joindrons à ce tableau de Morse une description du Canada, d'après Isaac Weld, Irlandois, qui, voulant se soustraire aux troubles de sa patrie, a visité ces contrées en 1795-96-97.

Je dois prévenir le lecteur que le dollar ou piastre des Etats-Unis vaut 5 livres 5 sols de France, l'acre américain contient 38,284 pieds de France de surface. Le pied anglais est au pied de 12 pouces de France, comme 15 est à 16. Le schelling vaut 13 sous 6 den.

DESCRIPTION DES ETATS-UNIS.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère National. Peuples indigènes. Agriculture. Navigation. Commerce. Érable. Manufactures. Militaire. Finances. Esclavage. Religion.

Les mœurs, les habitudes, l'origine, les causes d'émigration des habitans rassemblés en Amérique, sont trop diverses, leur réunion en corps de nation est trop récente, pour que les traits du caractère national puissent être déjà fortement prononcés. Mais la nature même des circonstances de la longue lutte de ces peuples pour l'indépendance, les épreuves qui ont accompagné leur apprentissage de la liberté, l'heureuse obligation du travail, les salutaires effets des propriétés et de la vocation agricoles sur la grande majorité de la population, et surtout cette influence lente et sûre d'une législation qui laisse l'essor aux vertus, et d'un gouvernement qui comprime les méchans, commencent à marquer le caractère de cette nation par des traits intéressans et respectables.

Il en est un qui est commun à la très-grande pluralité des Américains, soit qu'ils habitent les villes, soit qu'ils mènent la vie patriarcale des champs : c'est l'hospitalité ; elle s'exerce avec un empressement, une cordialité, une délicatesse qui préviennent les émigrés en faveur d'un pays que chacun s'empresse de leur rendre aimable, et assurent aux voyageurs, comme à ceux qui forment des établissemens dans les parties les plus reculées des Etats, tout ce qui adoucit les privations, répare les fatigues et soutient le courage.

L'aisance générale, la multiplicité des établissemens d'éducation, l'habitude de s'occuper des affaires publiques, à la discussion desquelles chacun se sent intéressé, le nombre prodigieux des papiers publics de tous genres, qui circulent dans les Etats, répandent les connaissances chez la masse du peuple, d'une manière plus universelle et plus égale que dans aucun pays du monde. Cela est surtout vrai des Etats de l'est et du centre, où les secours de l'éducation sont plus nombreux, où la population, plus rassemblée, donne plus d'action aux relations sociales, où l'esclavage moins commun, où le climat moins amollissant, laissent

à l'homme l'exercice des facultés que le repos énerve.

La langue et la teinte des moeurs anglaises dominent plus ou moins sensiblement dans toute l'étendue des Etats-Unis. Les villes populeuses rassemblent les avantages, les inconvéniens, les plaisirs, les ressources, les vices de celles d'Europe. Dans quelques-unes, la société offre de grands attraits. Les femmes, qui, dans tous les pays civilisés, en font le véritable charme, y réunissent, en général, les agrémens extérieurs à ceux d'une éducation simple et soignée, dans laquelle l'instruction et les talens ne s'acquièrent point aux dépens du naturel et de la modestie, et où les accessoires sont toujours subordonnés aux qualités et aux vertus, qui font les mères de famille respectables. Suivant M. Weld, les femmes en général sont très-jolies pendant leur jeunesse, mais un petit nombre de couches efface toute leur beauté; leur teint se flétrit, et elles perdent leurs dents de très-bonne heure. Il est rare de voir une femme de quarante ans conserver encore ses attraits; et on remarque en général que les hommes et femmes de race européenne, nés en Amérique, perdent leurs dents de très-bonne heure, tandis que les nègres et les sauvages,

vivant sous le même climat, conservent toujours les leurs d'une blancheur et d'une beauté surprenantes. M. Weld excepte cependant de cette règle les femmes de la Virginie, même les paysannes, qui pourroient servir de modèles parfaits pour représenter la fraîcheur et la beauté; elles ont, dit-il, les plus belles formes, la plus belle peau, et la légèreté de leurs vêtemens, qui ne consiste qu'en un corset et un jupon, semble les rendre encore plus séduisantes. Les hommes solidement instruits y sont nombreux. Les négocians, qui forment une partie considérable de la population des villes, ne sont pas tellement absorbés par leurs affaires, qu'ils ne participent et n'ajoutent aux ressources de la société. L'esprit d'entreprise, quelquefois séparé de l'esprit de conduite et de persévérance, leur a été reproché; mais on peut remarquer, à l'éloge de cette classe nombreuse, que le patriotisme y est allié au génie mercantile, et que les spéculations, qu'on peut qualifier de hasardeuses, ont le plus souvent pour objet des établissemens d'un intérêt public (1).

---

(1) Il s'est souscrit, en Pensilvanie, dans une seule année, une somme de *onze cent mille* dollars, pour

Les agriculteurs, dont la masse compose au moins les trois quarts de la population des Etats-Unis, participent aux avantages et aux défauts de ceux qui vivent près de la nature, et éloignés de la société. Le sentiment de la liberté, les habitudes rustiques et indépendantes, leur donnent une teinte de rudesse qui s'allie à la bonhomie.

La facilité avec laquelle le travail produit l'abondance, les tente trop souvent de négliger l'économie qui l'entretient ; le plaisir qu'ils ont à traiter leurs hôtes, les conduit à une habitude de bonne chère qui devient souvent un besoin, et dégénère quelquefois en débauche. Les agrémens, le profit, les ressources de subsistance qu'offre la chasse, principalement dans les contrées les moins habitées, rendent ce goût très-commun parmi les colons, et il se change en passion chez un grand nombre d'entre eux : souvent alors il occasionne l'intempérance, entraîne la négligence des affaires, et la ruine de ceux qui s'y livrent. C'est là une des causes de ces fréquentes émigrations, des états plus peu-

---

la confection ou la réparation des routes, des canaux et des rivières. Le dollar vaut 5 livres 5 sols de France. (*Coxe.*)

plés vers ceux qui le sont moins, qui ont fait accuser trop généralement les cultivateurs américains d'inconstance et de légèreté. Sans doute que ces déplacemens sont souvent dus à l'espérance peu raisonnée de biens nouveaux que l'imagination exagère; mais plus souvent encore ils sont le résultat naturel de l'augmentation des familles, et d'un calcul sage des pères, qui trouvent, dans le prix de leurs anciens établissemens, de quoi en former ailleurs de beaucoup plus vastes.

Il est une observation intéressante à faire sur les mœurs des Américains, parce que la circonstance qui la fait naître, affecte plus qu'aucune autre le bonheur des individus; c'est que la fidélité conjugale y est généralement respectée. Soit que l'éducation des femmes, qui se dirige à la fois sur des objets solides et sur les arts d'agrément, leur donne de l'attrait, sans les rendre légères, et les prépare à plaire long-tems à un mari; soit que le grand nombre des enfans, que favorise la certitude de se les rendre utiles, occupe les années fragiles, et resserre, par la douce communauté des soins, les liens formés d'ordinaire par les intérêts du cœur, plutôt que par ceux de la fortune; soit que la convenance de se marier jeune, et que l'obligation

ou

ou l'habitude du travail éloignent les occasions de vice qui naissent ailleurs de l'oisiveté de certaines classes de célibataires ; soit enfin que, dans l'ignorance de ces sentimens factices, de ces prestiges de l'imagination, qui, dans les sociétés corrompues, égarent les hommes loin de la nature, les heureux Américains sentent encore le prix des plaisirs simples, consacrés et rendus plus doux par le devoir même : c'est un fait constant qu'aucun pays n'offre si fréquemment à l'observateur ces ménages dans lesquels la tendresse et les égards assurent la paix et l'union des familles.

Enfin il est une vertu qui forme un trait prononcé dans le caractère national des Américains libres, et qu'on doit se plaire à voir ressortir en opposition avec les éclatans exemples du vice contraire : c'est la reconnoissance de cette nation envers les citoyens qui l'ont servie.

L'enceinte des Etats-Unis comprend un grand nombre de tribus indiennes ou sauvages, et plusieurs autres encore errent ou habitent sur les confins des Terres de l'Union. L'histoire du caractère et des mœurs de ces peuples, encore mal connus, quoique souvent dépeints, doit trouver place dans le

grand tableau qui nous occupe ; et l'on doit également chercher à se faire une idée juste de leur situation actuelle, parce que l'une et l'autre sont essentiellement liées aux intérêts politiques de la république américaine.

Une première observation qui se présente, c'est que, dans une étendue qui comprend plus de quinze degrés de latitude, les principaux traits qui conviennent à une peuplade, peuvent également s'appliquer à toutes les autres. On ne trouve, entre ces tribus, que des diversités ou des nuances qui semblent moins inhérentes à leur nature, ou dépendantes de l'influence du climat, qu'elles ne paraissent l'effet des localités, ou de la fréquentation plus ou moins intime des Européens.

Les indigènes de l'Amérique septentrionale, à l'est du Mississipi, et dans les bornes que nous avons indiquées, sont d'une stature élevée ou moyenne, et bien pris dans leur taille ; leur teint est rougeâtre; leurs cheveux sont généralement noirs et plats. Tous sont imberbes, mais par artifice; car ils tiennent de la nature les mêmes signes de puberté que les autres peuples. Leurs facultés physiques sont en rapport avec leurs exercices habituels. Adroits et robustes, mais moins forts

que légers, ils supportent des courses, des fatigues inouies, et sont incapables de porter de lourds fardeaux, ou de manier des armes pesantes.

Une seule passion, chez ces peuples, absorbe et domine toutes les autres : c'est celle de la réputation guerrière. — C'est sur-tout pour s'étudier à surprendre son ennemi, et à le vaincre, que le jeune sauvage recherche les fatigues et les dangers à la poursuite des animaux féroces.

Plein de cette ambition de gloire, à laquelle son éducation le porte uniquement, l'adolescent dédaigne jusqu'aux séductions de l'amour, avant que les trophées de la victoire lui en aient mérité les faveurs. — Le guerrier se distingue par tous les maux qu'il peut faire au peuple qu'il combat, soit en bravant, soit en évitant le danger. Le stratagême, la perfidie même, quand le succès les couronne, sont honorés par eux plus que le courage inutile, et, dans la destruction de l'ennemi, tous les moyens sont justifiés par la réussite.

C'est sur-tout de la soif de réputation guerrière que naît, chez le sauvage, cette espèce d'indifférence pour les femmes, qui l'a fait accuser de manquer de la plus précieuse étincelle du feu de la nature. L'apprentissage et

la pratique de la guerre, l'exercice continuel de la chasse, et la vie errante de ces peuples les exposent à des fatigues et à des privations qui amortissent le desir. Mais ce n'est point là un trait caractéristique des sauvages d'Amérique; et cette froideur qu'on leur a reprochée leur est commune avec tous les peuples errans et chasseurs, dévoués aux mêmes besoins habituels et aux mêmes travaux.— Leur dureté envers leurs femmes, qu'ils chargent de la culture de la terre et du transport des fardeaux dans les voyages, est l'injustice de tous les peuples barbares chez lesquels la force seule fait la loi.—Cette injustice, qui naît de l'indifférence, contribue à la nourrir. Des femmes, sans cesse occupées d'ouvrages de force, exposées à toutes les fatigues et à toutes les intempéries, doivent conserver peu de moyens de ranimer le feu des sens par le prestige des grâces. Elles réunissent, dans leurs mœurs, des disparates remarquables. Soit habitude de soumission, soit instinct de modestie, elles ne regardent jamais les hommes en face, et lèvent rarement les yeux en leur présence; et cependant il n'est pas rare de les voir solliciter les préférences des guerriers qui se rendent célèbres. Elles sont épouses fidelles; et lorsque les hasards de la

guerre enlèvent à une jeune femme son époux, elle satisfait au sentiment et à l'usage en s'affligeant avec éclat ; mais elle se hâte d'ordinaire d'user sa douleur en peu de jours, pour pouvoir décemment épouser un autre guerrier de son choix.

Les familles nombreuses sont rares parmi les sauvages. Les femmes, épuisées par des travaux excessifs et les fatigues de la vie ambulante, n'élèvent que peu d'enfans. — Le sauvage d'Amérique a été représenté comme indifférent au sentiment de la paternité et aux autres relations du sang. Il paraît, au contraire, par le rapport de ceux qui connoissent le mieux ces peuples, que les pères aiment tendrement leurs enfans, les traitent avec beaucoup d'indulgence, déplorent amèrement leur perte, et que l'affection entre les parens y est, en général, proportionnée, comme parmi nous, au degré de la parenté.

On a représenté l'Américain indigène comme essentiellement apathique et lâche, comme possédant, dans un degré très-inférieur à l'Européen, l'irritabilité qui donne lieu à la douleur physique, et n'ayant d'autre principe actif que la faim et la soif. — Le repos doit sans doute être délicieux pour des hommes dont l'état habituel est un exercice

violent, et cette disposition à trouver la jouissance dans la cessation de la fatigue, ne leur est point particulière ; mais ce qui prouve que ces peuples sont susceptibles d'être mus par un autre principe que par celui du besoin, c'est l'intérêt vif qu'ils mettent aux jeux de hasard, et les mouvemens violens auxquels ils se livrent dans leurs jeux athlétiques et leurs danses.

Le reproche de lâcheté paraît également fondé sur des notions erronées. Le guerrier sauvage, qui affronte tous les dangers pour détruire son ennemi, fuit lorsqu'il se sent le plus foible, parceque ses principes d'honneur le portent à ne point s'exposer inutilement; mais s'il a perdu l'espoir d'échapper, il se défend avec acharnement, plutôt que de tomber vivant entre les mains de son ennemi. Si ce malheur lui est réservé, il le brave avec un courage plus qu'humain, et conserve, au milieu des tourmens, une héroïque constance. Ce mépris de la mort et de la douleur est le triomphe du fanatisme guerrier, vers lequel tendent, chez ces peuples, toutes les puissances de l'ame, et non le résultat d'une prétendue insensibilité physique, dont rien d'ailleurs ne justifie la réalité.

Dans l'état d'ignorance profonde où sont

ces peuples, il est difficile de les juger comparativement avec d'autres, par rapport à la somme de facultés qu'ils ont reçue de la nature; mais ceux qui les fréquentent ont souvent eu occasion de remarquer en eux le germe de divers talens. Privés de l'art de l'écriture, ils y suppléent souvent par des peintures hiéroglyphiques, grossières à la vérité, mais qui décèlent de l'invention. — Comme ils ne connoissent aucune loi de contrainte, et ne se soumettent jamais qu'à la persuasion, l'éloquence, qui sert à éclairer les conseils, à déterminer l'action, à exalter la bravoure, est en honneur parmi eux. Elle offre souvent des traits d'une originalité vigoureuse; et dans les occasions fortes, le sauvage s'exprime quelquefois avec une sensibilité touchante et une simplicité sublime, qui montrent que le sentiment, l'imagination, le génie même, ne lui sont point étrangers. Témoin le discours de Logan, chef des Mingos, au lord Dunmore, gouverneur de la Virginie.

Ce chef, connu autrefois pour son amitié envers les blancs, avoit vu massacrer toute sa famille par un parti de Virginiens, en représailles d'autres meurtres. Il avait provoqué l'intervention des tribus voisines pour

venger cette atrocité; mais la guerre qui la suivit fut aussi malheureuse qu'elle étoit juste, et les chefs des trois nations confédérées vinrent solliciter la paix. Logan dédaigna de se joindre à eux; mais, pour que son absence n'excitât aucune défiance, il fit prononcer en présence du lord Dunmore le discours suivant :

« Y a-t-il un homme blanc qui puisse dire » être entré dans la cabane de Logan, ayant » faim, et que Logan n'ait pas nourri; ayant » froid, et que Logan n'ait pas vêtu? Pendant le cours de la dernière guerre, longue » et sanglante, Logan est resté oisif dans sa » cabane, exhortant ses compatriotes à la » paix. Telle étoit son amitié pour les blancs, » que ses frères, le montrant au doigt, disoient : Logan est l'ami des blancs. Je pensois même à aller vivre parmi les blancs, » mais la cruauté de l'un d'entre eux a » changé mon cœur. Le colonel *Crésap*, de » sang-froid et sans provocation, a assassiné » tous les parens de Logan, sans épargner sa » femme et ses enfans. Il ne coule plus maintenant une seule goutte de mon sang dans » les veines d'aucune créature vivante. Cet » acte appeloit ma vengeance : je l'ai assouvie; j'ai tué un grand nombre de blancs.

» Je me réjouis, pour mon pays, des appro-
» ches de la paix; mais ne pensez pas que
» cette joie soit celle de la crainte. Logan n'a
» jamais connu la crainte; il ne tournera
» jamais ses pieds pour sauver sa vie. Qui
» reste-t-il pour pleurer Logan? Personne. »

Ces peuples honorent l'hospitalité autant qu'aucune nation civilisée. Un étranger, que le hasard conduit parmi eux, y reçoit l'accueil le plus fraternel, et la nation respecte envers lui, dans tous le cas, la foi jurée ou l'amitié promise par un de ses membres, lors même que la vengeance, une de leurs plus ardentes passions, les solliciteroit de la violer.

Le colonel Byrd avoit été envoyé en ambassade auprès des Chiroquois. Pendant son séjour chez eux, un Indien de la tribu fut tué par un Anglo-Américain. Le conseil de la nation s'assembla aussitôt pour délibérer si le colonel Byrd devoit être mis à mort en représailles. Un des chefs, nommé *Siloué*, qui, dans une occasion précédente, avoit contracté amitié avec lui, vint le trouver pour l'assurer qu'on ne le tuerait point. La délibération se prolongea plusieurs jours, et chaque nuit Siloué se rendoit dans la tente de Byrd pour l'assurer que le résultat lui seroit favorable.

Cependant la mort de Byrd fut résolue, et on envoya des guerriers chargés de le faire périr. Siloué les accompagna; lorsqu'ils entrèrent dans la tente, il se jeta au devant d'eux, et couvrant l'étranger de son corps, il leur dit: « Cet homme est mon ami; avant » de parvenir à lui, vous m'ôterez la vie. » Les guerriers étonnés retournèrent au conseil, qui révoqua l'ordre, en vertu d'un principe sacré pour ces peuples.

Ces dispositions généreuses s'allient, dans leurs mœurs, à tout ce que la barbarie a de plus révoltant; et si le sauvage est fidèle dans l'amitié, il est implacable, furieux et aveuglement sanguinaire, lorsque la haine ou la vengeance l'anime. Une offense reçue par un individu, rejaillit sur le peuple entier; et celui-ci dévoue à la mort ou aux tourmens tous les compatriotes de l'agresseur, sans distinction de sexe ni d'âge.

Carver rapporte qu'ils irritent quelquefois leurs bourreaux par des injures. Un Indien, qui étoit au poteau, eut l'audace de dire à ceux qui le faisoient souffrir, qu'ils n'étoient que de vieilles femmes qui ne savoient pas mettre à mort un brave prisonnier. Il ajouta qu'ayant pris plusieurs de leurs guerriers, il les avoit lardés de petits éclats pointus

de pin résineux, auxquels il avoit mis le feu.

Cette bravade mit hors de mesure les bourreaux de ce malheureux, et abrégea la durée de son supplice. Un des chefs se jeta sur lui avec fureur, et, lui arrachant le cœur, s'en servit à lui clorre la bouche.

Les guerriers avancés en âge, et qui ont acquis beaucoup de gloire, expient toujours par le tourment du feu, quands ils sont faits prisonniers, le sang qu'ils ont versé. Une fois condamnés, ils sont conduits au centre du village : là, on les dépouille, on leur noircit tout le corps, on leur met sur la tête une peau de corbeau ou de corneille, on les attache au poteau, on place des fagots à l'entour, et on les oblige à chanter une chanson de mort qui consiste ordinairement en des sentences comme celle-ci. « Je vais souffrir, je » vais mourir, mais je brave les tortures les » plus cruelles; je mourrai en brave homme, » et j'irai rejoindre dans le pays de l'ouest les » chefs de ma nation qui ont souffert avant » moi; ils racontent ensuite le nombre d'en- » nemis qu'ils ont mis à mort. »

Autrefois le vainqueur, dans certaines tribus, dépeçoit les vaincus, en mettoit les membres dans une chaudière, en buvoit le

bouillon et en mangeoit la chair. Leurs anciennes chansons retracent encore ces dégoûtantes images; mais détournons les yeux de ces scènes horribles.

La première démarche d'un jeune guerrier est de présenter à la jeune fille qu'il veut épouser un tison enflammé. « Voilà » mon tison, dit-il, je l'ai pris de mon feu; » ouvre la bouche, souffles-y l'haleine du » consentement, tu me rendras content. Re- » garde le manche de ce *toméhawk*, voilà les » marques de sept chevelures sanglantes. » Rien ne plaît tant aux yeux des belles que le courage d'un guerrier. Si elle souffle sur le tison, c'est lui faire entendre qu'il peut espérer, et qu'elle ne désapprouve pas sa démarche. Le *toméhawk* est une petite hache d'acier poli, proprement emmanchée, dont la contre-partie est un morceau de fer octogone et creux avec lequel ils fument. Ils marquent sur le manche de cette arme le nombre de chevelures qu'ils ont enlevées et celui des ennemis qu'ils ont tués. Ces Indiens ont une si grande vénération pour les lieux où reposent les cendres de leurs ancêtres, qu'une des conditions des premières ventes de terre qu'ils firent aux Européens, fut que ces lieux seroient à jamais respectés. Ils parlent encore

aujourd'hui avec horreur de l'usage que les colons en ont fait.

Au milieu de leur cabane, ils pratiquent une ouverture circulaire pour laisser sortir la fumée, et ils y suspendent un bâton crochu auquel la chaudière est attachée. Dans la cabane d'un guerrier, on y voit quelques chevelures dont la peau a été soigneusement tannée, peinte en rouge, et attachée sur un cerceau. Leurs ustensiles sont en très-petit nombre. Quand ils viennent parmi les blancs, ils aiment mieux camper dans les bois voisins où ils élèvent un petit abri, que d'habiter nos maisons. Ils ont une pipe particulière, appelée *oppoygan*, dont la tête, façonnée avec art, est toujours de marbre rouge ou noir. Ils y introduisent un tuyau de bois léger vers la partie inférieure de la tête, à laquelle ils fixent une petite chaîne de cuivre. Quand ce tuyau est revêtu d'une peau de serpent mouchetée, et orné d'un mélange particulier de plumes, il est le symbole de la paix. Celui qui le porte jouit de la plus parfaite sureté, même dans les villages ennemis du sien. Si le calumet est orné de plumes rouges, il devient le signal de la guerre; il précède ou accompagne toujours les danses destinées à représenter l'attaque ou la victoire.

Si le sauvage est le plus foible, il dissimule jusqu'à ce que son ennemi soit engagé dans quelque querelle embarrassante, ou endormi par la sécurité ; alors sa vengeance éclate d'ordinaire par le massacre nocturne de tous les êtres vivans qui s'offrent à sa rage, par le pillage, l'incendie des habitations, et les ravages de la culture.

L'anecdote suivante montre que leurs femmes, souvent victimes aussi des fureurs de la guerre, chérissent la vengeance comme eux, et ne manquent, dans l'occasion, ni de constance, ni de force, ni de résolution pour la satisfaire.

Une Algonquine, enlevée par les Iroquois, fut déposée nue dans une de leurs huttes, avec les pieds et les mains liés. Pendant dix jours qu'elle passa dans cette position, elle ne reçut de nourriture que ce qu'il en falloit pour l'empêcher de périr. A la onzième nuit, pendant que ses ennemis dormoient autour d'elle, elle parvint à dégager une de ses mains, et bientôt après à se délier tout-à-fait. —Son premier mouvement fut d'assurer sa liberté par la fuite, mais elle ne put se résoudre à laisser échapper l'occasion de la vengeance ; elle rentra dans la hutte qu'elle avoit quittée, saisit une hache, assomma

celui de ses ennemis qui étoit le plus à sa portée, s'élança au dehors, et alla se cacher dans un arbre creux qu'elle avoit remarqué.—Ses ennemis, réveillés par les gémissemens du mourant, se hâtèrent de la poursuivre. Elle attendit qu'ils se fussent éloignés, pour diriger sa course d'un autre côté, et elle s'enfonça dans les bois. Elle y erroit depuis deux jours, lorsqu'elle découvrit les Iroquois qui suivoient la trace de ses pas. Elle se plongea aussitôt dans un étang couvert de roseaux, qui se trouvait à sa portée, et y resta, dans une attitude qui lui permettoit de respirer sans être aperçue, jusqu'à ce que ses ennemis, lassés d'une recherche inutile, se fussent éloignés.

Pendant trente-cinq jours entiers, elle parcourut les forêts et les déserts, vivant de racines et de fruits sauvages. Parvenue au bord du Saint-Laurent, elle fit, avec des osiers, une espèce de radeau qui lui servit à traverser le fleuve. La vue d'un canot rempli de sauvages, qu'elle prit pour des Iroquois, la fit fuir de nouveau dans les bois; mais bientôt après elle vit s'approcher un parti de Hurons, peuple allié des Algonquins. Elle se cacha derrière un buisson; et lorsqu'ils furent à portée de la voix, elle leur cria qu'elle

n'osoit se montrer à eux, parce qu'elle étoit nue. Ils lui jetèrent des habillemens, et la conduisirent au fort des Trois-Rivières, où elle raconta son histoire.

La religion de ces peuples se compose de quelques notions incohérentes et grossières (1), auxquelles ils assortissent leur politique et leur morale, et ils ne rendent aucun culte à la divinité qu'ils reconnoissent.

Leur gouvernement est patriarcal et militaire. Les *Sachems* ou chefs élus gouvernent la tribu pendant la paix, la conduisent pendant la guerre, et disposent, dans les traités, des intérêts de la nation.

La fréquentation des Européens, loin d'avoir développé chez eux les principes de la sociabilité, et contribué à leur bonheur, a sensiblement accru la masse de leurs misères par l'alliage monstrueux des vices des nations polies avec la barbarie des peuples sauvages.

Les Européens ont si souvent abusé de leur bonne foi, qu'ils les ont forcés à la ruse, et encouragé à la perfidie. Ils leur ont fait connoître des besoins nouveaux, et les ont

---

(1) Voyez, dans le Chapitre VII, l'article des Sauvages.

rendus

rendus dépendans de certaines superfluités, dont les principales sont le tabac et l'eau-de-vie.—Le tabac, à la vérité, fournit à une de leurs plus douces habitudes. L'usage du calumet se lie toujours, dans leur imagination et dans leur langage, au sentiment de l'aise et du repos; cet instrument est leur symbole de paix; et l'offre de fumer dans leur calumet est, parmi eux, le signe de l'alliance, comme le témoignage de la fraternité. Mais les liqueurs spiritueuses sont, pour le sauvage, un poison funeste; il les desire avec une ardeur dont les blancs abusent trop souvent pour le tromper; il en use avec un excès qui l'abrutit et le tue. Enfin les indigènes américains tiennent, de notre continent, le fléau de la petite-vérole, qui exerce parmi eux les plus affreux ravages, et contribue, aussi efficacement qu'aucune autre cause, à faire promptement disparoître ces peuples de dessus la surface du globe. On jugera, par les tableaux ci-joints, du déclin rapide de ces nations, jadis nombreuses et redoutables, dont plusieurs sont déjà anéanties, et d'autres réduites maintenant à un petit nombre de familles.

Ce décroissement graduel de population n'est pas difficile à expliquer après l'esquisse

que nous venons de tracer. Une vie qui se compose de privations et d'excès chez les pères, de fatigues extrêmes, de déplacemens forcés et fréquens chez les mères; une maladie meurtrière qui vient périodiquement enlever des villages entiers et une partie des enfans, des adultes; des guerres auxquelles tout sert d'occasion ou de prétexte, qui se font avec un acharnement auquel rien n'échappe, et qui, par une fatalité remarquable, semblent être l'état habituel de ces peuples : telles sont les causes de la destruction graduelle qu'ils éprouvent.

Si le tableau de cette décadence rapide des indigènes dispose l'ame à la tristesse, celui des accroissemens du peuple naturalisé qui les remplace, soulage bientôt ce sentiment. Une race errante, infortunée, barbare, qui n'existoit que pour détruire, fait place à des hommes laborieux, utiles, éclairés, qui vivent en paix, qui créent et conservent.

Ce sol fertile, qui, depuis tant de siècles, attendoit la main de l'homme, et que l'inutile sauvage ensanglantoit au lieu de le cultiver, prodigue maintenant ses trésors au laboureur industrieux et tranquille. Hélas ! puisqu'il faut que les peuples passent, puisque les nations sont soumises, comme les individus, à

cette grande loi de la décadence et de mort, il est consolant, du moins, de voir ici les peuples destructeurs s'anéantir devant la nation paisible. Trop souvent les annales du monde offrent un spectacle contraire.

*ETAT des Tribus sauvages comprises dans les Etats-Unis, ou voisi[n]
la République, d'après les meilleures Autorités ; tiré des Observatio[ns]
la Virginie.*

Tribus.	Croghan 1759.	Bouquet 1764.	Hutchins 1768.	Dodge 1779.	Lieux de leur rés
Oswegatchies. . .	. . . .	. . . . .	100	. . .	Swegetchée, su Laurent.
Connasedagoes. .	. . . .	. . . . .	300 (Connasedagoes et Cohunnewagoes)	. . .	près de Montr
Cohunnewagoes.	. . . .	200			
Orondocs.	. . . .	. . . .	100	. . .	près des troisRi
Abenakies. . . .	. . . .	350	150	. . .	*ibid.*
Petits Algonkins.	. . . .	. . . .	100	. . .	*ibid.*
Mickmacs.	. . . .	700	. . . .	. . .	St-Laurent.
Amelistes.	. . . .	550	. . . .	. . .	*ibid.*
Chalas.	. . . .	130	. . . .	. . .	*ibid.*
Nipissins.	. . . .	400	. . . .	. . .	près des Sour l'Ottawas.
Algonkins. . . .	. . . .	300	. . . .	. . .	*ibid.*
Round Heads. .	. . . .	2500	. . . .	. . .	Rive de l'Est Supérieur.
Messasagues. . .	. . . .	2000	. . . .	. . .	Lac Huron et périeur.
Christinaux, ou Kris.	. . . .	3000	. . . .	. . .	Lac Christinau
Assinaboes. . . .	. . . .	1500	. . . .	. . .	Lac Assinaboè
Blancs ou Barbus.	. . . .	1500	. . . .	. . .	
Sioux des Prairies.	10000 (Sioux des Prairies et Sioux des bois)	2500	. . . .	. . .	vers les Sour Mississipi, à du Fleuve.
Sioux des bois. .		1800	. . . .	. . .	
Sioux.					
Ajones.	. . . .	1100	. . . .	. . .	au Nord des Pa
Panis-Blancs. . .	. . . .	2000	. . . .	. . .	au Sud du Mis
Panis-Tatoués. .	. . . .	1700	. . . .	. . .	*ibid.*
Padoucas.	. . . .	500	. . . .	. . .	*ibid.*
Indiens des grandes Eaux. . . .	. . . .	1000			
Canses.	. . . .	1600	. . . .	. . .	*ibid.*
Osages.	. . . .	600	. . . .	. . .	*ibid.*
Missouris.	4000	3000	. . . .	. . .	sur le Missou
Arkansas.	. . . .	2000	. . . .	. . .	sur l'Arkansa
Caouïtas.	. . . .	700	. . . .	. . .	à l'Est des Ali
Mohawks.			160	100	sur la Mohaw
Oneïdas.			300	400 (Oneïdas et Tuscaroras)	Lac Oneïda e ches supéri la Susqueha
Tuscaroras. . . .	. . . . (Mohawks à Senecas)	1550 (Mohawks à Senecas)	200		
Onondagas. . . .			260	230	près du LacOn
Cayugas.			200	220	sur le Lac Ca
Senecas.			1000	650	LaSushanna, tario et les de l'Ohio.
Anghquagas . . .	. . . .	. . . .	150	. . .	Br. de l'Est d quehanna.
Nantikocs	. . . .	. . . .	100	. . .	Utsanango, br de la Susqu
Mobiccons. . . .	. . . .	. . . .	100	. . .	*ibid.*
Conoies.	. . . .	. . . .	50	. . .	*ibid.*

...ibus.	Croghan	Bouquet.	Hutchins.	Dodge.	Lieux de leur résidence.
...ies.	. . . .	. . . .	50	. . .	Diaago, Br. Nord de la Susquehanna.
...s.	. . . .	. . . .	150	150	*ibid.*
...ares, ou ...elinopolis.	. . . .	. . . .	150	500	entre l'Ohio, le Lac Erié, la Cahiahoga et le Muskinghum.
...ares, ou ...elinopolis.	600	600	600		
...nées. . . .	400	500	300	300	SciotoetMuskinghum.
...ès.	. . . .	. . . .	. . . .	60	Branche du Scioto.
...cous. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	60	
...newagos..	. . . .	. . . .	300	180	Sandusky. près du Fort St-Joseph et Détroit.
...dots. . . .	300	300	250		
...twées. . .	300	. . . .	250		
...s.	. . . .	350	. . . .	300	Rive de Miami.
...ious. . . .	200	400	300	300	Wabash, près de Ouitanon.
...iskas. . . .	300	. . . .	. . . .	. . .	*ibid.*
...es.	. . . .	. . . .	200	. . .	*ibid.*
...skias. . . .	. . . .	600	300	. . .	près de Kaskaskia.
...is.	400		300	. . .	*ibid.* Peut-être les mêmes que les Mitchigamis.
...is.	. . . .	800	. . . .	. . .	Rivière des Illinois.
...otamies . .	. . . .	550	200	450	St-Joseph et Détroit.
...as.	. . . .	. . . .	550	300	*ibid.*
...awas. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . .	Lac Huron et Supérieur, et Michilli-Makinac.
...was. . . .	. . . .	. . . .	400	. . .	Ste-Marie, Lac Supérieur.
...es.	200	400	550	. . .	*ibid.*
...onamies. . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . .	
...onsings. . .	. . . .	550	. . . .	. . .	Riv. d'Ouisconsing.
...ipous. . . .	600	300	4000	250	Lac Michighan, et entre ce Lac et le Mississipi.
...amies, ou ...xes.	. . . .	. . . .			
...outens . . .	. . . .	500			
...othins. . . .	. . . .	. . . .			
...nacks. . . .	. . . .	. . . .			
...uakies . . .	200	250		250	
...x de l'Est. .	. . . .	. . . .	Galphin. 1768	5000	Br. Est du Mississipi, et Lac Supérieur.
...okées. . . .	1500	2500	3000	. . .	Caroline-Nord, partie Occidentale.
...kasaws . . .	. . . .	750	500	. . .	Georgie, parties Occidentales.
...awbas. . . .	. . . .	150	. . . .	. . .	Rivière de Catabaw.
...acktaws. . .	2000	4500	6000	. . .	Georgie, partie Occidentale.
...er Creeks. .	. . . .	1180	3000	. . .	*ibid.*
...er Creeks. .	. . . .				
...hés.	. . . .	150	. . . .	. . .	. . sur l'Allibama.
...amous. . . .	. . . .	600		. . .	

La richesse du sol qui, dans toutes les parties des états, récompense abondamment les peines du cultivateur; la nature du climat qui permet un travail soutenu; le bas prix des terres qui encourage les établissemens et les achats des étrangers; l'immense étendue du territoire des Etats-Unis; enfin la facilité des débouchés, et la certitude du débit avantageux des produits naturels les plus variés, tout concourt à placer l'agriculture au premier rang des intérêts politiques des Américains. Elle emploie les bras et les capitaux des trois quarts de la population. Après avoir nourri tous les habitans, elle fournit aux cargaisons de tous les vaisseaux américains, et des vaisseaux étrangers qui abordent dans les ports de la république; elle donne les matières premières des fabriques qui existent, et en fait naître tous les jours; elle favorise la population et l'épure; elle attache les hommes au sol qui les nourrit, aux lois qui les rendent heureux; elle est à-la-fois le ressort du commerce, la gardienne des mœurs, la base de la prospérité de l'Amérique.

Cependant l'agriculture, considérée comme science, y est encore dans l'enfance; et l'on s'en étonnera peu, si l'on réfléchit que, jus-

qu'ici, dans la plus grande partie des Etats, l'intérêt du cultivateur n'a pas dû en favoriser les progrès. En effet, tant que les possessions sont vastes, et les terres productives sans beaucoup de soins, l'agriculteur doit préférer une culture légère pour un grand terrain que ses forces ne suffiroient pas à cultiver, s'il changeoit de méthode. D'ailleurs, l'espèce d'incertitude sur la permanence des possessions, qui naît des facilités que le propriétaire entrevoit toujours d'échanger son domaine contre des terres plus vastes, plus neuves, et par conséquent plus productives, nuit au perfectionnement de l'agriculture, en le détournant des améliorations coûteuses dont l'effet est éloigné, et en se rendant moins scrupuleux sur l'épuisement du sol, par des récoltes répétées : en un mot, si l'agriculture est imparfaite, cette imperfection n'est point l'effet de l'ignorance : elle est raisonnée ; elle cède déjà dans quelques cantons, et cédera tous les jours davantage, au cours naturel des choses, qui, dans les Etats bien ordonnés, fait toujours converger les intérêts de la majorité des individus vers l'intérêt de la société entière.

C'est par le commerce qui assure un mar-

ché aux denrées, que l'agriculture prend son essor. La nature a tout fait pour faciliter le commerce de l'Amérique; l'inspection seule de la carte suffit pour en convaincre; et les progrès rapides qu'il fait d'année en année, surtout depuis la constitution qui a donné de l'unité à cette puissance, prouvent que le génie des Américains libres ne reste point en arrière des moyens que leur prodigue la nature.

Les tableaux des exportations montrent l'étendue qu'ont déjà acquises certaines branches de commerce. L'article des pêcheries, en particulier, mérite l'attention du lecteur, parce qu'il donne une idée du nombre des matelots qu'elles emploient (1); et si l'on considère qu'il se vend annuellement, dans

(1) Les Pêcheurs des comtés de Suffolk. Essex et Midlesex, en Massachusets, convertis en Corsaires, ont pris et amené dans les ports, pendant le cours de la guerre de l'indépendance, 1108 vaisseaux marchands anglais, c'est-à-dire, environ la sixième partie de la marine marchande anglaise de ce tems-là. — Tant que les États-Unis n'auront point de marine militaire pour protéger les pêcheurs, l'interruption de cette industrie, par la guerre, convertira nécessairement tous les pêcheurs en corsaires lors d'une rupture avec une puissance maritime. (*Tench Coxe.*)

la seule ville de Philadelphie, cinq mille barriques de divers poissons salés, sans compter le poisson sec, l'huile de baleine, et divers autres produits de la pêche; que les autres grandes villes font une consommation proportionnée; qu'à mesure que la population y augmente et que la demande de ces denrées s'y accroît, les vaisseaux se construisent, et les matelots se multiplient, on comprendra que cette industrie doit fournir au commerce des ressources immenses. — Il est un autre objet d'exportation qui n'a point acquis toute l'importance que le tems doit lui donner : c'est l'article des pelleteries. Depuis le traité de 1763, le Canada a joui, presque exclusivement, de ce commerce lucratif. La moyenne de l'exportation annuelle des peaux de daims et des fourrures, des ports de l'Amérique anglaise, pour les années 1768, 1769 et 1770, monte à soixante-quatorze mille livres sterling, et les ventes publiques de Londres, pour ces objets, dans l'année 1784, ont passé la somme de deux cents quarante-cinq mille livres sterling. — Or, ce commerce, qui se fait par Quebec, doit tomber en très-grande partie, entre les mains des Américains, après la remise des forts de Niagara, des Heights

et de Michilli Makinac, en exécution du traité. Le Canada, à la vérité, conservera exclusivement le commerce avec les sauvages du Nord, par la grande rivière des Ottawas, qui se jette dans le Saint-Laurent, près de Montréal; mais cette rivière, coupée par de nombreuses chutes, et souvent embarrassée par les glaces, ainsi que toutes celles du Canada, n'offre point de facilités comparables à la navigation des lacs. De tels avantages, dont les effets prochains sont pressentis par les spéculateurs, ont puissamment encouragé, depuis quelques années, les établissemens dans le nord de l'Etat de New-York, dans le voisinage des lacs Erié et Ontario, et sur les branches supérieures de l'Ohio.

Comprimée par le monopole, l'Amérique anglaise n'avoit eu qu'un commerce restreint: devenue indépendante, elle languit accablée du poids de sa dette, de la perte de son crédit, de la diversité des vues, de la foiblesse de son gouvernement, jusqu'à l'époque qui serra le faisceau de tous les intérêts. Dès-lors les lois financières et commerciales, données par le Congrès, ont assuré les impôts et rétabli le crédit.

Les objets de fabrication les plus consi-

dérables dans les Etats-Unis, sont les cuirs tannés, les peaux préparées, les fers en barre et en plaque, les fourneaux, les pots de gueuse, les vaisseaux, les outils d'agriculture, les ustensiles de ménage, les cables et cordages, draps communs, flanelles, mousselines, bonneteries. Les trois quarts des habits des habitans sont fabriqués par eux-mêmes. Le tabac, chocolat, huiles d'animaux et de graines; les sucres rafinés; l'érable à sucre leur en fournit beaucoup, et il est prouvé que quatre hommes, dans l'espace de cinq ou six semaines, peuvent faire quarante quintaux de sucre d'excellente qualité. La meilleure méthode est de faire à l'arbre, avec une tarière, un trou d'un pouce ou d'un pouce et demi de diamètre et de trois de profondeur dans une direction oblique; mais celle qui est généralement plus suivie, consiste à faire une incision avec une hache; on adapte un auget, au-dessous duquel on place un vaisseau pour recevoir la liqueur à mesure qu'elle tombe. Un érable de vingt pouces de diamètre, donne chaque année, assez de sève pour produire cinq livres de sucre, et cela pendant vingt et trente ans. On remarque que ceux qui ont été percés avec la hache,

périssent bien plus vîte et ne donnent pas autant de sucre que ceux qui l'ont été avec une tarière. On en distingue deux espèces, l'érable des plaines et l'érable des collines: celui-ci est remarquable par de petites veines de différentes couleurs. L'érable de plaine fournit plus de sève, mais en revanche, une égale quantité de sève de celui qui croît sur des terreins élevés, produit une quantité de sucre presque double. Dans le Kentukey, on saigne l'érable dès le mois de février; mais on ne fait cette opération dans la Pensylvanie, que dès les premiers jours d'avril; c'est toujours du côté du sud qu'on les attaque. Les Colons attentifs bouchent les anciens trous avec un morceau d'une branche du même arbre, qui s'unit et s'incorpore bientôt avec le tronc. Chose étonnante, plus il y a d'années qu'on saigne ces arbres, et plus est grande la quantité de sucre qu'ils donnent. Quel beau présent de la nature! la France devroit bien les cultiver en grand.

L'armée des Etats-Unis est la masse des citoyens. Le dernier dénombrement porte à huit cent quatorze mille le nombre des blancs au-dessus de seize ans. En défalquant ceux que l'âge ou les emplois dis-

pensent du service militaire, il reste sept cent mille hommes en état de porter les armes. — Cette milice, régulièrement organisée, s'exerce annuellement, dans toute l'étendue des Etats, sur des principes communs; et dans le tems des rassemblemens, elle est soumise à la même discipline militaire. Le nombre des officiers instruits, et des vétérans qui ont fait la guerre de l'indépendance; l'espèce d'hommes que l'agriculture fournit à cette armée; l'esprit de règle et le courage de la liberté qui les animent; la masse énorme de cette force militaire, tout concourt à la rendre imposante et redoutable.

Les revenus des Etats-Unis consistent dans le tonnage et la douane des vaisseaux et marchandises qui entrent annuellement, dans les ports et dans les droits d'accise sur quelques articles de consommation.

Ces impôts sur les consommations qui suffisent à l'entretien de tous les officiers civils et militaires, de tous les établissemens publics, au paiement de l'intérêt de la dette, et à l'extinction graduelle du capital, reviennent à un dollar et un quart par individu, c'est-à-dire, à la valeur de deux journées de travail. Pendant les neuf

années de guerre, les impôts montoient annuellement à environ quatre dollars par individu, et se recueilloient par taxes directes, c'est-à-dire, d'une manière infiniment plus sensible pour le peuple, que dans la forme actuelle.

La banque des Etats-Unis, créée par acte du Congrès, du 25 février 1791, avec un privilége exclusif, jusqu'au 4 mars 1811, possède un fonds capital de 10,000,000 de dollars, dont un quart est en or et en argent, les trois autres quarts dans les fonds publics qui portent 6 pour cent d'intérêt. Les quatre grands bureaux de cette banque, sont à New-York, Boston, Baltimore et Charlestown. Elle est restreinte, par son privilége, au commerce des lettres de change, et des matières d'or et d'argent. Les avantages de cet établissement, quant au commerce, sont déjà très-sensibles.

La population des Etats-Unis est mélangée d'environ sept cent mille noirs, principalement rassemblés dans les Etats du sud.

Ce peut encore être, pour le politique, une question douteuse de savoir s'il eût été possible à des Européens, surtout à des habitans des îles britanniques, de suffire aux travaux des premiers défrichemens, sous

un climat énervant ou malsain, sans le secours d'une race accoutumée à braver les feux d'un soleil ardent, et qui trouvoit, dans la crainte du châtiment, une activité productive. Mais si l'on peut soutenir avec vraisemblance, que le secours des nègres a été nécessaire à l'établissement et au prompt développement des colonies du Sud, on sent généralement aujourd'hui que ce supplément à la population et aux travaux des blancs, est devenu une véritable plaie pour la République.

L'histoire des nègres a été traitée par des écrivains éloquens, et leur cause victorieusement plaidée au nom de l'humanité. — Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner si, dans le but louable de préparer l'abolition de l'esclavage, on n'a point affoibli ou exagéré certains traits du caractère moral des noirs; si leur organisation est plus ou moins parfaite qu'on ne l'a présentée; si leurs défauts et leurs vices appartiennent à l'esclavage plus qu'à la nature. Tout ce qu'on a dit en faveur de cette race malheureuse, s'applique principalement à la partie des esclaves employés dans les isles et dans les établissemens espagnols du continent, à pourvoir l'Europe de superfluités.

Les principes républicains et la pente de l'opinion publique qui mène insensiblement à la suppression de l'esclavage, assurent aux nègres des Etats-Unis, un traitement généralement plus humain. A quelques exemples près, qui deviennent de plus en plus rares, les esclaves y sont occupés d'un travail qui n'excède point leurs forces; abondamment nourris, suffisamment vêtus, ils s'allient librement entre eux, et goûtent les douceurs de la paternité, sans les racheter par ses inquiétudes. La sollicitude du maître sur leur santé, est garantie par son intérêt. Ils ne connoissent ni le sentiment du bèsoin, ni le tourment de la prévoyance. Si la liberté pouvoit se suppléer, si, pour celui qui l'a goûtée, son charme pouvoit se séparer de celui de l'existence, le sort des noirs qui ne l'ont jamais connue, et que des maîtres humains associent à leurs travaux, pourroit encore être envié,

Mais l'abolition de l'esclavage est surtout réclamée au nom de l'intérêt même de la nation américaine, des vertus qu'il éteint, des qualités qu'il corrompt, de l'énergie qu'il engourdit, des véritables jouissances de la société qu'il altère ou empoisonne.

Partout où l'esclave cultive la terre, l'homme

l'homme libre croit s'avilir en partageant ses travaux : ainsi l'occupation manuelle de l'agriculture, cette source de santé, de plaisirs, de vertu, lui est interdite par un préjugé que favorise l'indolence, et qui l'entretient. Cette circonstance suffiroit seule pour condamner au vice et à la nullité une portion nombreuse de la nation qui admet l'esclavage; mais, sous d'autres rapports, l'influence de cette institution n'est pas moins funeste.

Comme il n'existe aucun contrat entre le maître et l'esclave, la force maintient seule les relations qu'elle a établies. Dans cet état d'une guerre sourde, l'esclave tend constamment à se soustraire à un travail que n'encourage point l'espérance, et à enfreindre, à son profit, les lois de la propriété qui lui sont étrangères : il est essentiellement paresseux et voleur. — Ces vices, qu'il faut sans cesse combattre, aigrissent la surveillance; et, dans l'exercice journalier d'une autorité corruptrice, le caractère prend une teinte de dureté despotique, le cœur se ferme par degrés aux affections tendres, aux sentimens délicats, aux mouvemens généreux.

Dès la première enfance des blancs, et dans tout le cours de leur jeunesse, l'escla-

vage tend à les infecter de vices ou de défauts. Souvent l'allaitement des enfans est confié aux négresses; et si l'on peut contester l'action physique de cet allaitement, sur le moral de l'enfant, on ne peut nier l'influence de cet usage sur le caractère.

L'habitude d'une soumission servile, chez la négresse, avertit bientôt le nourrisson de son empire. A mesure que les facultés se développent, cet instinct précoce de domination se fortifie. Les jeux de l'enfance qui sont, pour les égaux, l'apprentissage des qualités sociales et de la liberté, ne sont, entre les enfans du maître et de l'esclave, que l'école du caprice et de la tyrannie. Dans cette communication de tous les jours et de tous les momens, les inclinations s'avilissent, les habitudes vicieuses se propagent; et les jeunes hommes, à peine parvenus à l'adolescence, se livrent à des plaisirs faciles, dont l'abus et l'usage prématuré, relâchent tous les ressorts de l'ame, et les condamne, pour la vie, à languir dans une inutile mollesse.

Tels sont les déplorables effets de l'esclavage des nègres, sur une portion des habitans de cette République. En parcourant le tableau des divers Etats, nous aurons occasion de particulariser ces observations générales.

La constitution excluant toute loi relative à la religion, la laisse reposer sur ses véritables bases, sa propre évidence, et la vie exemplaire de ses ministres.

Cette liberté indéfinie des cultes les multiplie à l'infini, mais sans qu'il en résulte aucune difficulté, aucun choc, aucun inconvénient sensible, dans l'action du Gouvernement, ni dans les diverses relations de la société. Les sectes chrétiennes sont les congrégationalistes, les presbytériens, l'église hollandoise réformée, les épiscopaux, les anabaptistes, les quakers, les méthodistes, les catholiques romains, les luthériens, les calvinistes, les moraves, les tunkers, les mennonistes, les universalistes et les shakers.

De toutes ces sectes, la plus nombreuse est celle des congrégationalistes; les seuls Etats de la Nouvelle-Angleterre renferment mille congrégations, et un grand nombre d'autres sont disséminées dans le reste des Etats. Les congrégationalistes sont divisés d'opinions sur divers points de doctrine; le plus grand nombre suit les opinions de Calvin, mais ils ont deux manières différentes de les expliquer : quelques-uns sont Arminiens, d'autres sociniens, d'autres Ariens,

d'autres, enfin, suivent les opinions du docteur Chauncy.

Les presbytériens forment la secte la plus nombreuse après les congrégationalistes; c'est celle de toutes qui a conservé le plus d'ordre et le plus d'ensemble dans la conduite des affaires religieuses, au moyen d'une constitution ecclésiastique bien réglée, et d'une confession de foi que tous les membres de l'église sont obligés de signer. La grande masse des presbytériens habite les Etats du centre et du sud, et leur église se divise en quatre synodes et dix-sept presbytères. Les synodes de New-York, de Philadelphie, de Virginie et des Carolines, s'assemblent une fois l'année, et se réunissent, en outre, par députés, à Philadelphie, pour le réglement général des affaires de l'église. La confession de foi des presbytériens comprend la doctrine de Calvin, et la croyance de cette doctrine est nécessaire pour l'admission dans l'église.

Les réformés hollandais, qui suivent la doctrine du synode de Dort, ont soixante-dix à quatre-vingts églises, six classes et un synode. Ils entretiennent une correspondance très-intime avec le synode de la Nord-Hollande, et la classe d'Amsterdam.

Les épiscopaux ont réglé définitivement

la constitution et la discipline de leur église, dans la convention tenue à Philadelphie en 1789. Leurs canons établissent trois ordres de ministère; savoir : les évêques, les prêtres et les diacres. Ils se rassemblent, tous les sept ans, en convention générale; et dans ces assemblées, les évêques, au nombre de trois ou plus, forment une chambre séparée, qui a une initiative et un *veto* sur les propositions de la chambre des députés qui n'y réunissent pas les quatre cinquièmes des suffrages. Les évêques de Connecticut, de New-York, de Pensilvanie et de Virginie, ont été élus par les conventions respectives de ces Etats; le premier a été consacré par les évêques de l'église écossaise, les trois autres par les évêques de l'église anglaise : ces quatre évêques réunis ont ensuite consacré l'évêque de Maryland.

Les anabaptistes adoptent, en général, la doctrine de Calvin; ils ont neuf cent soixante églises, mille cent trente-deux ministres ordonnés ou licenciés, et sont au nombre de soixante-six mille dans les divers Etats.

La doctrine et les mœurs des quakers, ou amis, sont assez généralement connues. Une extrême simplicité, la bonne foi, les inclinations douces, sérieuses et pacifiques,

l'amour de l'égalité poussée jusqu'à l'affectation, sont les caractéristiques de cette secte estimable. C'est sur-tout dans la Pensilvanie qu'ils abondent; on leur doit les premiers et les plus grands efforts pour l'abolition de l'esclavage des nègres. Un certain nombre d'entr'eux forment une dissidence, sous le nom de fighting quakers (quakers combattans), pour avoir combattu dans la guerre de l'indépendance, malgré les statuts de leur secte qui leur défend de porter les armes.

La secte des méthodistes épiscopaux ne date que d'environ vingt-cinq ans dans les Etats-Unis; elle se divise en méthodistes-calvinistes, et en méthodistes-arminiens. Le nombre des méthodistes, dans les divers Etats, monte à environ cinquante-sept mille. En 1788, deux évêques, trente anciens, et cinquante diacres dirigeoient cette association religieuse. Elle entretient d'étroites relations avec la même secte en Angleterre et en Irlande.

On estime que le nombre des catholiques-romains, dans tous les Etats-Unis, est d'environ cinquante mille, et la moitié d'entr'eux se trouvent réunis dans le Maryland. Leur évêque siége à Baltimore.

Les Allemands établis dans les Etats-Unis,

et principalement rassemblés dans la Pensilvanie et New-York, suivent presque tous les dogmes de Luther et de Calvin. Ces deux sectes vivent dans la plus grande union ; elles célèbrent souvent leur service religieux dans les mêmes églises, bâties à frais communs.

Les moraves, ou les frères unis de l'église protestante épiscopale, suivent la confession d'Augsbourg; ils ont formé plusieurs établissemens en Pensilvanie, tels que Bethléem et Nazareth, où ils vivent dans une harmonie et une simplicité exemplaires. Un assez grand nombre de moraves se trouvent répandus dans les villes des états du centre.

La dénomination dérisoire de tunkers, vient du mot *tunken* (tremper dans la sauce), à cause de leur manière d'administrer le baptême, en plongeant, dans l'eau, la tête du prosélyte à genoux. Cette secte est peu nombreuse; son principal établissement est à Ephrata en Pensilvanie. En général ils sont doux, simples, et bien intentionnés : on les nomme the harmless tunkers, (les tunkers sans malice).

Les mennonites tirent leur nom du réformateur Menno. Leur principale congrégation est à Germantown en Pensilvanie, et leur nombre total est d'environ quatre mille.

Ils ont en commun, avec quelques-unes des sectes précédentes, la régularité, la douceur, et l'affectation de la simplicité.

L'idée fondamentale de la doctrine des universalistes, qui est soumise à plusieurs modifications, c'est que tous les hommes seront sauvés, plus tôt ou plus tard, en passant par des épreuves plus ou moins longues, et proportionnées à leur méchanceté. Cette secte se divise principalement entre les adhérens du docteur Chauncy, et ceux de John Murray.

Les shakers forment une secte peu nombreuse, et dont la doctrine et le culte offrent des singularités remarquables. Ils se croient le don des langues, le pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, de chasser les diables, de converser avec les esprits; leur culte consiste principalement en chants, en danses, ou plutôt en sauts uniformes et long-tems répétés, quelquefois en un pirouettement qui dure une heure ou deux, en mouvemens et en cris forcénés qui servent, disent-ils, à prouver la victoire sur le péché, et la grande puissance de Dieu.

Les juifs sont peu nombreux dans les Etats-Unis; ils n'y possèdent que cinq synagogues, savoir : à Savanah, Charlestown, Philadelphie, New-York et Newport.

CHAPITRE II.

Divisions géographiques. Nouvelle-Angleterre. Climat. Aspect du pays. Rivières. Population. Caractère. Mœurs. Histoire.

La république américaine comprend trois grandes divisions, qui se composent chacune de plusieurs Etats, savoir : la division du nord ou de l'est, celle du centre ou de l'ouest, et celle du sud.

La première division comprend les Etats de la Nouvelle-Angleterre ; savoir :

Vermont,
New-Hampshire,
Le district de Main, dépendant de Massachusetts,
Massachusetts,
Rhode-Island,
Connecticut.

La seconde division comprend,

New-York,
New-Jersey,
Pensilvanie,
Delaware,
Le territoire nord-ouest de l'Ohio.

La troisième division comprend,

Maryland,
Virginie,
Kentuky,
Caroline-Nord,
Le territoire de l'Ohio.
Caroline-Sud,
Georgie.

La Nouvelle-Angleterre est située entre le 41 et le 46e degré latitude nord, et entre 1 deg. 30 min. et 8 deg. de longitude est de Philadelphie. Elle est bornée, au nord, par le bas Canada; à l'est, par la province de New-Brunswick, et l'Océan atlantique, qui la borne de même au sud; et à l'ouest, par l'état de New-York.

Le climat de la Nouvelle-Angleterre est très-sain; il n'est point de pays où les exemples de longévité soient plus communs. Les vents d'ouest, de nord-ouest et de sud-ouest, sont les plus ordinaires. Les vents d'est et de nord-est soufflent souvent sur les côtes; ils sont pesans et désagréables. Le tems, quoique plus variable qu'en Canada, l'est sensiblement moins que dans les Etats du centre, et sur-tout que dans ceux du sud. Le thermomètre de Fareinheit varie depuis 20° au-

dessous de glace, à 100 (1) au-dessus, et la moyenne de la température est de 48 à 50° (2). L'atmosphère est habituellement d'une sécheresse remarquable, et on attribue à cette circonstance la facilité avec laquelle on y supporte les grandes chaleurs. Il tombe annuellement quarante-huit pouces d'eau, tandis qu'en Angleterre il n'en tombe que vingt-quatre, et en France que dix-huit. Cependant on s'y plaint plus de la sécheresse que dans les contrées d'Europe. L'hiver commence ordinairement au milieu de décembre. Les bestiaux sont nourris dans des étables, depuis le 20 novembre jusqu'au 20 mai dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Angleterre, et un peu moins long-tems dans les méridionales. — On a observé des gelées légères dans tous les mois, pris sur différentes années.

La Nouvelle-Angleterre est un pays élevé, inégal, montueux, destiné, par la nature, à être habité par une race hardie, vigoureuse et libre. En général, les montagnes ne sont pas hautes, et la direction de leurs lignes, sensiblement parallèles, est du nord au sud. Les vallées, qui varient en largeur, depuis

(1) 9 au-dessous et 30 au-dessus de 0 de Réaumur.
(2) 7 et demi au-dessus.

deux milles jusqu'à vingt, sont arrosées par de grandes rivières et de nombreux ruisseaux. — Les renflemens et les dépressions du terrain dans celles de ces immenses vallées qui sont encore couvertes de bois épais, présentent, du sommet des montagnes, un spectacle assez semblable à celui d'une mer orageuse qui, au milieu de ses agitations, se seroit soudainement fixée. Cet aspect, uniformément sauvage, se change en tableaux riches et variés, là où la main du cultivateur industrieux a transformé les forêts en champs fertiles, en riches vergers, en prairies que couvrent de nombreux troupeaux. En général le sol des vallées est gras et productif; les plaines du voisinage de la mer sont sablonneuses; plusieurs montagnes offrent de grandes ressources à la végétation, et on en voit qui sont cultivées jusqu'au sommet.

Les grandes rivières de la Nouvelle-Angleterre sont la Penobscot, la Kenebek, l'Ameriscoggin, la Saco, la Merrimack, la Connecticut et la rivière d'Onion.

Le Mississipi est le fleuve le plus important de l'Amérique septentrionale, tant par la masse de ses eaux, la longueur de son cours, le nombre des rivières qui s'y jettent, que par sa direction du nord au sud, qui facilite la communication de tout l'intérieur du con-

tinent avec le golfe du Mexique. Semblable au Nil, ses débordemens sont périodiques : ils commencent en mars et finissent en juillet.

Sa source est inconnue; mais les conjectures formées d'après les rapports des sauvages, la placent à plus de mille lieues de son embouchure. Son cours n'est bien connu que depuis le 45e deg. où se trouve le Saut de Saint-Antoine. De là jusqu'au 38e deg., où il reçoit du côté de l'est, la rivière des Illinois, son cours est égal et ses eaux limpides. Quelques lieues plus bas le Missouri, qui coule de l'ouest, vient le salir de ses eaux bourbeuses, et fait plus que doubler sa masse. Cette dernière rivière a été remontée, par des Français, à plus de mille trois cents milles de son confluent, et sembloit annoncer encore, par sa largeur et la profondeur de ses eaux, la possibilité d'une navigation beaucoup plus étendue. Vers le 37e deg. le Mississipi reçoit, de l'est, la belle rivière de l'Ohio, qui en accroît considérablement les eaux. Un grand nombre de rivières de la seconde et de la troisième grandeur, augmentent la majesté de son cours, qui se prolonge vers le sud, au travers d'épaisses forêts et de prairies immenses, jusqu'au golfe du Mexique, dans lequel il se jette sous le 29e deg. de latitude nord.

Dans les inondations du printems, le courant du Mississipi est d'environ cinq milles à l'heure, et ne peut être remonté qu'avec peine. En automne, la vîtesse du courant, qui n'est guère que de deux milles à l'heure (excepté dans les détroits entre les îles ou les bancs de sable), permet à des bâtimens de quarante tonneaux, pourvus de vingt rameurs, de remonter depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à la rivière des Illinois, dans huit à dix semaines.

Toute la dernière partie du cours du Mississipi, depuis la rivière d'Iberville, traverse un pays plat que le limon du fleuve, lors des inondations, recouvre périodiquement dans une largeur très-considérable. En approchant de la mer, ses eaux se séparent en différens canaux, dont le nombre, le lit, la grandeur, varient d'année en année, selon l'accumulation fortuite des arbres que le fleuve charrie en abondance, et le prompt dépôt des sables qui résulte de ces obstacles.

Ce fleuve respectable peut, sous plus d'un rapport, être comparé à celui qui arrose l'Egypte ; l'un et l'autre ont des embouchures nombreuses et variables ; les inondations du Nil produisent la fécondité de l'Egypte, celles du Mississipi assureront une fertilité non moins grande aux plaines im-

menses qui le bordent, et qui n'attendent que la population et l'industrie humaines. Le golfe du Mexique, enfin, peut être considéré comme la Méditerranée de l'Amérique; mais dans les tems à venir, le Missisipi prendra sans doute l'avantage sur le fleuve d'Afrique; le commerce, les richesses et la puissance du continent septentrional, doivent un jour se concentrer sur son cours, et y trouver des moyens de prospérité dont on n'entrevoit point le terme.

L'Ohio est une très-belle rivière, formée par l'Allegany et la Monongahela, qui se rencontrent au fort Pitt; il coule du nord-est au sud-ouest, et parcourt, dans tous ses détours, une distance de mille cent quatre-vingt-huit milles avant de se jeter dans le Mississipi. Sa largeur varie depuis cent cinquante jusqu'à six cents toises. Tout son cours se trouve compris entre le 41ᵉ et le 37ᵉ deg. Le climat, le sol, l'aspect de ses bords, la clarté, la profondeur de ses eaux, la douceur de son courant, se réunissent pour rendre sa navigation aussi agréable qu'elle est facile et sûre. Elle n'est interrompue que par les rapides de Louisville, qui exigent un portage très-court; et elle offre un écoulement prompt et réglé des denrées surabondantes des établissemens qui s'accroissent

journellement sur ses bords et dans le voisinage des nombreuses rivières qui lui apportent leurs eaux.

Le Missisipi et ses eaux arrosent les cinq huitièmes du territoire des Etats-Unis ; et de ces cinq huitièmes, l'Ohio et ses eaux en arrosent deux huitièmes.

Les prés font une très-grande partie de la culture de la Nouvelle-Angleterre; presque tous les bords des nombreux ruisseaux qui coupent ses vallées, sont garnis de riches prairies. Les terreins plus élevés produisent des trèfles et des pâturages excellens ; il n'est donc pas étonnant que la Nouvelle-Angleterre se vante de fournir les plus beaux bestiaux de l'univers (1). La culture des moutons trop long-tems négligée, devient de jour en jour davantage l'objet des soins des fermiers du pays.

Le dénombrement de l'an 1790 donne à la Nouvelle-Angleterre un million neuf mille cinq cent vingt-deux habitans ; c'est la pépinière des Etats-Unis ; chaque année, depuis la guerre, en a vu sortir un grand nombre, qui se sont répandus dans le nord

(1) On a tué des bœufs, dans Rhode-Island et Connecticut, qui pesoient jusqu'à deux mille cinq cents liv. (*Note* de M. Jefferson.)

de

de l'état de New-York, dans le Kentuky, le territoire de l'ouest et la Georgie; on en trouve, d'ailleurs, dans toutes les villes considérables de la république.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre, presque tous d'origine anglaise, ont conservé, mieux qu'aucune autre partie de l'Amérique, la langue, la teinte, les mœurs, les habitudes anglaises. — C'est, en général, une belle espèce d'hommes. La jalousie du pouvoir les tourmente; l'inquiétude de la liberté les travaille; les mouvemens s'excitent et s'appaisent avec une égale facilité parmi eux. L'universalité d'une certaine instruction les rend curieux à l'excès. Les papiers publics pénètrent dans tous les villages. Chacun veut connoître ce qui intéresse l'Etat, dans lequel il se sent une existence politique, et se croit une importance proportionnée.

Avant la guerre, les idées et les pratiques religieuses marquoient, plus qu'aujourd'hui, parmi les traits distinctifs de ce peuple; elles avoient un caractère exclusif et sérieux, qui s'est adouci par la fréquentation plus habituelle des étrangers, et a presque entièrement disparu devant les principes de la tolérance universelle.

Il est, dans la Nouvelle-Angleterre, une

coutume religieuse à laquelle participent indistinctement toutes les sectes: c'est la célébration des jeûnes solemnels. Dans le cours du printems et de l'automne, deux jours sont fixés, dans toute l'étendue des divers états (1), pour l'accomplissement de ce devoir. A la première époque, ce peuple agricole s'humilie devant le dieu des tempêtes; dans la seconde, il rend graces au dieu des moissons.

La richesse et la misère sont également rares dans la Nouvelle-Angleterre. Les lois pourvoyant à une répartition uniforme des biens entre tous les enfans (2), donnent à la masse des habitans une médiocrité qui nécessite le travail, et n'en assure que mieux le bonheur. Une frugale abondance, une simplicité cordiale et franche, une hospitalité plutôt bienveillante qu'empressée, de la familiarité sans impertinence, et des égards sans politesse, voilà ce que l'étranger trouve partout dans les campagnes; et il y observe avec plaisir, que les enfans, élevés dans une

(1) L'État de Rhode-Island ne participe point aux jeûnes solemnels.

(2) L'aîné a deux portions, excepté dans Massachusetts, où les enfans partagent également.

heureuse subordination, y ont l'habitude d'un respect décent pour les personnes âgées. Les belles femmes sont en grand nombre dans la Nouvelle-Angleterre; en général elles allient l'air de santé, la fraîcheur, la beauté du teint, avec les graces féminines et la délicatesse des traits. Celles qui ont l'avantage d'une éducation soignée, ont de l'aisance et de l'agrément dans les manières, une conversation vive et intéressante; on les instruit de bonne heure des détails économiques du ménage. Celles qui ont le plus de fortune, ne dédaignent point de surveiller l'intérieur de leur maison, de soigner elles-mêmes leurs enfans, de travailler à l'aiguille et au rouet; et tous ces soins honorables, conservateurs des mœurs et de la félicité des familles, sont à la mode parmi elles.

L'amusement favori de la jeunesse des deux sexes, dans tous les états de fortune, c'est la danse. Le jeu, même dans les grandes villes, a peu de partisans, et les joueurs d'habitude sont généralement méprisés. Les exercices du corps, les jeux athlétiques, tels que le criquet, le ballon, la course, le saut, la lutte, sont l'objet de la passion des jeunes gens, soit dans les villes, soit dans les campagnes.

En 1620, vingt-quatre chefs de familles et dix-sept célibataires protestans, persécutés pour la religion, s'embarquèrent à Plimouth, pour aller s'établir à l'embouchure de la rivière de Hudson. Le capitaine de leur vaisseau, gagné par les Hollandais qui y projetoient un établissement, les conduisit au cap Cod, où il les débarqua, à l'entrée de l'hiver, sur une terre stérile, peuplée de sauvages qui les reçurent en ennemis. La faim, les maladies et la misère, réduisirent leur nombre de moitié avant le printems; mais cette petite colonie, soutenue par l'espérance, consolée par le libre exercice d'un culte qu'on lui interdisoit en Europe, surmonta tous les obstacles, et fonda la ville de Plimouth, à laquelle le roi Jacques Ier affecta, dans la même année, un conseil composé de la première noblesse, pour le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre. L'intérêt vague de la cour et les foibles secours d'Europe, n'auroient point suffi sans doute pour donner à l'établissement de Plimouth une existence permanente, sans l'amitié active du sagamore Massassoit, l'un des chefs des peuples indiens de la côte. — Il fit, avec les Anglais, un traité qui lui attira pour ennemis les tribus qui l'entouroient. Aucune

épreuve, aucun péril, ne purent le tenter de violer sa foi ; il persista à protéger la peuplade naissante, et pendant plus de cinquante années, sa parole d'alliance fut fidellement gardée par lui et ses successeurs. On voit à Pakanokit, sur la rivière de Namasket, le lieu qu'habitoit ce chef célèbre; ses bienfaits et ses vertus vivent encore dans la mémoire des habitans de la Nouvelle-Angleterre.

En 1624, un agent de la colonie amena d'Europe un taureau et trois génisses, les premiers bestiaux de ce genre qui aient paru dans ces contrées. La ville de Plimouth consistoit alors en trente-deux maisons habitées par cent quatre-vingts personnes. — En 1629, un renfort de puritains d'Europe donna à la prospérité de la Nouvelle-Angleterre un mouvement nouveau; et, quinze ans après, la persécution de Laud fit affluer les colons. Le fanatisme qui bouleversoit l'Angleterre devint un principe de vie pour l'Amérique. Dans l'espace de quarante années, cent vingt villes se fondèrent, les progrès de plusieurs d'entr'elles furent rapides. Les plus importantes se lièrent, en 1643, par une confédération défensive, sous le titre de *Colonies-Unies de la Nouvelle-Angleterre ;*

elles formèrent un congrès dont les délégués avoient des pouvoirs assez semblables à ceux qu'on a donnés depuis aux membres du congrès de la confédération.

Le tableau, si intéressant à tant d'égards, des prospérités croissantes de la Nouvelle-Angleterre, dès cette époque jusqu'à la fin du siècle dernier, offre des traits que l'ami de l'humanité voudroit effacer, s'il ne conservoit l'espérance que l'histoire des égaremens et des crimes ne sera pas toujours sans utilité pour les hommes.

Les puritains, que la persécution avoit chassés d'Europe, devinrent persécuteurs à leur tour; les quakers et les anabaptistes furent successivement les victimes de ce zèle âcre et furieux, dont les puritains eux-mêmes avoient été autrefois les objets. L'ignorance alimenta le fanatisme. Les imaginations échauffées des religionnaires ardens se jetèrent dans des écarts aussi étranges que déplorables, et dont quelques villes d'Europe, où dominoient les opinions de Calvin, avoient déjà offert le funeste exemple. La manie de croire aux sorciers se répandit parmi le peuple. Les soupçons de sortilége se dirigèrent d'abord sur un petit nombre de personnes, qui furent sacrifiées à la pré-

vention populaire; mais bientôt la rage d'accuser gagna comme un incendie; le soupçon devint un instrument de haine qui servit à tous contre tous; multiplia les emprisonnemens, les jugemens arbitraires, les assassinats juridiques, et répandit dans toute la colonie le deuil et la consternation. — Puis tout-à-coup, comme si l'excès de l'égarement eût été nécessaire pour ouvrir les yeux du peuple, la raison reprit ses droits, les prisons s'ouvrirent, les soupçons se dissipèrent; il ne resta du souvenir de cette frénésie stupide que l'étonnement, les remords et la honte.... Ainsi, dans tous les tems, dans tous les lieux, sur le sol de la liberté comme sous l'empire des tyrans, sous l'influence d'une religion douce et pure comme sous le despotisme d'une superstition sanguinaire, la malheureuse espèce humaine est condamnée à passer par tous les excès, à connoître toutes les folies, à déplorer toutes les fureurs! Heureuses encore les nations chez lesquelles ces crises terribles sont passagères comme les orages, et qui savent tirer de leurs épreuves d'utiles leçons pour l'avenir!

CHAPITRE III.

VERMONT ET NEW-HAMPSHIRE.

Étendue. Bornes. Division. Rivières, etc.

VERMONT.

LONGUEUR cent vingt milles; largeur, soixante-dix milles.

Entre le 42e deg. 44 min. et le 45e deg. latitude nord, le 1er deg. 35 min. et le 3e deg. 30 min. longitude est de Philadelphie.

Les bornes de l'Etat de Vermont, sont, au nord, le bas Canada; à l'est, la rivière de Connecticut; au sud, Massachusetts; à l'ouest, l'état de New-York.

Les montagnes vertes, dont le pays tire son nom, le séparent, du nord au sud, en deux parties presque égales.

Les comtés de l'est sont ceux

d'Orange,
de Vindsor,
et de Vindham.

Ceux de l'ouest sont:

Bennington,
Rutland,

Addisson,
et Chittendon.

Ces comtés se divisent en plus de deux cents arrondissemens, de six milles quarrés. Dans chaque arrondissement, deux portions de terres de trois cent cinquante acres chacune, sont réservées, l'une pour l'entretien des écoles publiques, l'autre pour le ministre qui viendra s'y établir le premier.

Les principales rivières de cet état sont celles de Michiscouï, Lamoille, Onion, Otter-Creek, West-River, Black-River, Sexton, Vatter-Quechée, Wite-River, Ompompanoosuck, Weld, Waït, et Passumsik. Plusieurs autres rivières peu considérables se jettent dans la Connecticut. Otter-Creek est navigable, pour les canots, dans un espace de cinquante milles; ses fréquentes inondations enrichissent ses bords d'un limon gras, très-favorable à la végétation. La plupart de ces rivières sont remarquables par l'abondance et la qualité du poisson qu'elles fournissent, et quelques-unes arrosent des cantons très-fertiles.

Les lacs de Memphremagog et de Willoughby communiquent par une rivière; le premier est le plus considérable, et le der-

nier est remarquable par l'excellence du poisson qu'il fournit. La ligne des montagnes vertes se prolonge à distance à-peu-près égale, c'est-à-dire, de vingt à trente milles, entre le lac Champlain et la rivière de Connecticut. Les parties les plus élevées conservent de la neige jusqu'au mois de mai, quelquefois jusqu'en juin, et leur pente, du côté de l'ouest, est couverte d'arbres toujours verts.

La neige tombe quelquefois dès le commencement de novembre; mais ce n'est que vers le 10 décembre qu'elle couvre la terre d'une manière permanente, et empêche la gelée de pénétrer à une grande profondeur; elle fond graduellement au mois d'avril, et les progrès de la végétation sont ensuite d'une rapidité surprenante.

Les rochers sont aussi rares en Vermont, que les montagnes et les collines y sont communes; le comté de Rutland est cependant un pays de plaines très-propre au labourage. L'abondance et la qualité des pâturages produisent du bétail de la plus grande beauté, et des chevaux dont on fait commerce.

La culture ne s'étend guères à une grande distance des rivières; elle a principalement pour objet, outre les prairies et les pâturages,

le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs, le lin et le chanvre.

C'est surtout à New-York, Hartford et Boston, que les habitans exportent les cendres, la potasse, les grains, le bœuf, les chevaux, le beurre, le fromage et les bois. Les grains ont été si abondans depuis quelques années, qu'il s'est établi des distilleries d'eau-de-vie suffisantes pour la consommation du pays. La fabrication du sucre d'érable prend un degré d'activité considérable en Vermont. Au printems de l'année 1791, quarante familles du comté d'Orange ont fabriqué cent trente quintaux, et un homme seul cinq cent cinquante livres de sucre, égal, en qualité, au sucre brut des îles. On commence à border les routes et à former d'autres plantations de cet arbre précieux ; en sorte que son produit deviendra probablement, dans peu d'années, un objet d'exportation.

Le dénombrement de 1790 donnoit à cet Etat quatre-vingt-cinq mille cinq cent trente-neuf habitans, presque tous émigrés de diverses parties de la Nouvelle-Angleterre ou d'Ecosse. La population augmente rapidement. L'arrondissement de Danville, dans le comté d'Orange, qui fournit à présent trois compagnies de milice, étoit un désert il y a cinq ans.

L'activité ordinaire aux colons distingue particulièrement les Vermontais, et leur bravoure a passé en proverbe; leur milice est de dix-sept mille hommes, organisés en vingt-deux régimens.

Les moyens d'instruction publique d'un Etat encore dans son enfance, ne peuvent être très-étendus; mais les mesures prises par la législature, pour cet objet, promettent des succès; nous avons vu que des terreins sont réservés, dans chaque arrondissement, pour le maintien des écoles publiques; elle a voté l'établissement d'un collége à Burlington, sur le lac Champlain, et les dons gratuits des particuliers font espérer que cette institution prendra bientôt de la consistance. Le gouvernement s'est occupé d'ouvrir la communication entre le lac Champlain et la rivière d'Hudson, et de faciliter la navigation de la Connecticut, par des écluses, à la chute de Bellow. Une compagnie a entrepris ce dernier ouvrage.

Dans un pays neuf et intérieur, on ne doit pas s'attendre à trouver de grandes villes. Celle de Bennington, qui comprend deux mille quatre cents habitans, est une des plus considérables. Windsor et Rutland sont alternativement, chacune pour huit ans, le siége du gouvernement. Des villes

très-prospères, au nombre de neuf, sont situées sur la Connecticut, et huit autres villes, situées à l'ouest des montagnes, ne leur cèdent à aucun égard.

Les députés vermontais, rassemblés en convention, à Windsor, le 25 décembre 1777, proclamèrent l'indépendance de l'Etat, et arrêtèrent la déclaration des droits, qui sert de base à la constitution. Le pouvoir législatif réside dans la législature ou assemblée des représentans élus annuellement par le peuple, le premier mardi de septembre. Le pouvoir exécutif réside dans un gouverneur, un vice-gouverneur, et douze conseillers élus annuellement de la même manière.

Tout homme de vingt-un ans, qui a séjourné un an dans l'Etat, qui s'y est conduit avec sagesse, et qui consent à se lier par serment à procurer le bien de l'Etat de tout son pouvoir, acquiert tous les droits de citoyen. Les protestans seuls peuvent siéger dans la législature; et chaque membre, avant d'entrer en fonction, est tenu de déclarer qu'il croit à un seul Dieu, aux peines et aux récompenses d'une autre vie, et à la sainteté des Ecritures.

Chaque comté possède une cour de justice, d'où il y a appel à une cour suprême. La

poursuite des crimes se fait au nom du peuple. Les officiers militaires de tous grades, sont élus par la législature, et reçoivent leur brevet du gouverneur. Un conseil de censeurs, composé de treize membres (qui ne peuvent être ni du conseil, ni de la législature), est élu tous les sept ans, pour surveiller le maintien de la constitution, l'exercice des pouvoirs, la répartition des impôts, l'emploi des finances, l'exécution des lois, pour censurer les administrateurs, les décréter même d'accusation, recommander la suppression des lois vicieuses; enfin, pour convoquer, à une époque qui ne peut être plus prochaine que deux ans, une convention destinée à changer la constitution sur des bases publiées au moins six mois à l'avance. Les pouvoirs du conseil des censeurs ne durent qu'une année.

Jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance, le pays de Vermont avoit été un objet de jalousie entre les provinces de New-York et de New-Hampshire qui en réclamoient également la possession. Les Vermontais profitèrent de l'époque des premières hostilités, pour se déclarer indépendans, et se donner une constitution. Le 4 mars 1791, cet Etat a été agrégé à l'Union américaine.

NEW-HAMPSHIRE.

Longueur, cent soixante-dix-huit milles; largeur, soixante milles.

Entre le 42e deg. 41 min. et le 45e deg. 11 min. latitude nord; et entre le 4e degré 30 min. et le 6e deg. 17 min. longitude est de Philadelphie.

Le New-Hampshire est borné, au nord, par le bas Canada; à l'est, par le district de Main et l'Atlantique; au sud, par l'état de Massachusetts; à l'ouest, par la rivière de Connecticut.

La division des comtés, leur population et celle des villes sont comme suit:

Comtés.	Arrondiss.	Habitans.	Villes principales.	Habitans.
Rockingham	46	43,169	Portsmouth	4,720.
			Exester	1,722.
			Concord	1,747.
Stafford	24	23,601	Dover	1,998.
			Durham	1,247.
Hilsborough	37	28,722	Amherst	2,369.
Cheshire	34	32,872	Meen	1,314.
			Charleston	1,093.
Grafton	50	13,472	Haverhill	552.
			Plimouth	625.
	221	141,885.		

Cet Etat, sur dix-huit milles de côtes, n'a qu'un seul port à l'embouchure de la Pisca-

tawa. La côte est basse, et ne présente que des plaines plus ou moins sablonneuses, à la distance de vingt ou trente milles de la mer. Quatre lignes de montagnes redoublées, à des distances inégales, se présentent en amphithéâtre. La chaîne se prolonge et s'élève de plus en plus vers le nord de cet Etat, en séparant les eaux de la Connecticut de celles des rivières de Merrimac et de Saco. Le pays situé à l'ouest de cette chaîne, donne d'excellens pâturages qui bordent surtout la rivière de Connecticut. La montagne de Monadnock, qui appartient à la grande chaîne, est élevée de trois mille deux cent cinquante-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, et a quelques apparences volcaniques. Celle d'Ossapi offre à ses habitans le singulier phénomène des coups de vents furieux et imprévus, qui sont quelquefois assez violens pour enlever les toits des maisons. La montagne de Moose-Hillock, ainsi nommée à cause de la quantité d'élans qu'elle nourrit, a la singulière propriété d'avertir des orages les habitans voisins, jusqu'à la distance de dix ou douze milles, par un bruit sourd qui les précède de plusieurs heures.

Les Montagnes-Blanches sont probablement les plus élevées des Etats-Unis. On les voit

voit à la distance de quatre-vingts milles, et on assure qu'on les aperçoit depuis les environs de Quebec (1). Les sauvages ont une ancienne tradition qui dit que le pays entier ayant été submergé, Powaw et sa femme furent préservés des flots, sur le sommet le plus élevé de ces montagnes. Ils ont conservé une vénération superstitieuse pour ces lieux élevés dont les neiges défendent l'accès, et s'interdisent toute tentative pour y pénétrer. L'aire qui forme la base de cette masse énorme de montagnes, n'a pas moins de soixante milles de circuit, et le pays qui l'entoure est encore couvert d'épaisses forêts. Parmi les nombreux sommets qui se découvrent au loin, le mont Washington, l'un des plus apparens, est accessible. Une pente égale, de dix milles de longueur, conduit de la plaine de Pigvacket aux hauteurs où se divisent les eaux de la Saco qui coulent au sud, et celles de l'Ameriscoggin qui coulent vers le nord : ce replat est estimé à la hauteur de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On monte de là par une arête rapide, au milieu des bois de sapins, sur une mousse verte, épaisse et longue, qui réunit

(1) Docteur *Belknap*.

les fragmens de roc, et peut supporter le poids d'un homme. Les rochers de cette arête n'offrent aucune pierre calcaire; ce sont des schistes d'abord, puis des pierres siliceuses, et en particulier du quartz mélangé de mica, lorsqu'on approche du sommet (1). Il faut cinq à six heures de marche, au milieu de dangereux précipices, pour parvenir au replat le plus élevé. C'est une plaine assez

---

(1) Les naturalistes d'Europe qui liront cet ouvrage, regretteront souvent que les auteurs américains n'aient pas joint à leurs descriptions plus de détails géologiques; ils auroient ouvert une source féconde de comparaisons entre l'ancien monde et le nouveau, et la science auroit fait sans doute quelques pas de plus. Nous voyons ici, par exemple, que la plus haute des montagnes connues dans le continent des États-Unis, est un *pain de sucre granitique;* les Alpes qui forment probablement la chaîne la plus élevée de l'ancien Monde, offrent aussi dans presque tous leurs sommets, des *pains de sucre granitiques;* les Cordillières présentent, dans l'Amérique méridionale, la même structure et la même substance; mais il y a plus: les chaînes centrales des Alpes ont toujours pour *avant-corps*, des schistes, puis des roches feuilletées, composées de quartz et de mica; et l'auteur nous apprend ici que des pierres de même nature environnent le mont Washington. La gradation de ces substances autour des montagnes granitiques n'est donc pas un phénomène particulier à nos Alpes, mais on le retrouve dans un autre hémisphère.

étendue, et couverte de bruyères : sur cette plaine s'élève un pic de rochers granitiques, nommé *le Pain-de-Sucre*, au sommet duquel on peut arriver en une heure et demie. Le voyageur qui a la force et la persévérance nécessaires pour y parvenir, est bien récompensé par le spectacle qui s'offre à sa vue si le ciel est serein. Au sud-est, à la distance de soixante-cinq milles, il découvre l'Océan ; au nord et à l'ouest, sa vue s'étend jusqu'à la chaîne des montagnes de Vermont. Au sud, elle domine sur toutes les montagnes du Hampshire, jusqu'au lac Vinipiscoggee.

Au mois de juillet 1784, quelques physiciens, pourvus des instrumens nécessaires, se réunirent pour aller faire des observations sur cette montagne; mais la continuité des brouillards rendit leur voyage inutile. Sa hauteur a été estimée à environ dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer (1).

Les neiges de ces masses énormes qui composent les montagnes blanches, sont les inépuisables réservoirs des grands fleuves qui en découlent. Les eaux, dont la réunion doit

---

(1) Docteur *Cutler*. *Nota*. Celle du Mont-Blanc est d'environ 15,680 pieds anglais au-dessus du même niveau. M. A. P.

les former, offrent, dans leur cours et dans leurs chutes au travers des bois épais, parmi les rochers et les précipices, mille accidens divers, mille tableaux variés, propres à servir le talent du peintre et l'imagination du poëte. La nature a tout fait sur une grande échelle dans ces contrées sauvages; elle y a prodigué ces beautés fortes qui commandent l'admiration et impriment le respect. — C'est surtout au milieu de ces antiques chefs-d'œuvre de la création, que l'homme se sent un être foible et passager. L'espace qu'il occupe est si étroit! ses jours sont si courts, si incertains!.... Mais il a reçu de celui qui fonda ces monumens durables, la faculté de les admirer, et ce sentiment le console.

La chaîne de ces montagnes présente, dans la partie de l'ouest, un passage nommé le *Notch*. C'est un défilé étroit et profond, entre des rochers à pic, où, à côté d'un ruisseau qui le resserre encore, on a pratiqué à grands frais un chemin qui communique au district des Upper-Coos : ce passage servoit autrefois aux sauvages pour passer dans le Canada.

Cinq des plus grandes rivières de la Nouvelle-Angleterre ont leur source dans le New-Hampshire, savoir : la Connecticut, l'Ame-

riscoggin, la Saco, la Merrimack et la Piscatawa.

La Connecticut prend sa source entre le district de Main et le Canada, coule d'abord au sud-ouest, puis au sud ; elle reçoit, des montagnes du Hampshire, sept rivières plus ou moins considérables, dont quelques-unes arrosent des cantons très-fertiles, principalement des prairies. — Dans l'espace qui sépare les Etats de Vermont et de New-Hampshire, la Connecticut a deux grandes chutes.

L'encaissement étroit de la rivière au-dessus d'une de ces chutes, et une masse de rochers qui sépare le canal en deux parties, ont facilité le jet d'un pont de bois de trois cent soixante-cinq pieds de long, qui fut construit par le colonel Hale en 1784. C'est dans ce lieu que les pêcheurs se suspendent sur des fauteuils, liés à des échelles, contre des rochers à pic, pour prendre le saumon qui a remonté le courant malgré l'excessive rapidité de sa chute. — Cette belle rivière est garnie, dans presque toute sa longueur et sur ses deux rivages, de villes nouvelles et florissantes.

La Merimack prend sa source dans les montagnes blanches, et se jette dans l'Océan à Newbury. Dans un cours de quatre-vingt-

dix milles elle reçoit douze rivières, et sa navigation est embarrassée par trois chutes considérables. Sur une de ces chutes on a construit un pont de bois de cinq cent cinquante-cinq pieds de long; et l'état de Massachusetts en fait actuellement construire d'autres.

A l'endroit où la Contoo-Cook se jette dans la Merimack, on voit une petite île, devenue célèbre par l'action courageuse d'une femme nommée *Donstan*. Cette femme, enlevée par un parti de huit sauvages, avoit été conduite dans cette île. La fatigue et la sécurité endormirent ses ravisseurs ; elle profita d'une occasion si belle d'assurer sa vengeance et sa fuite; le casse-tête de l'un d'eux fut l'instrument de la mort de tous, et avant que de détacher leur canot, qui la reconduisit à Haverhill, elle enleva leurs chevelures en témoignage de son exploit.

Le cours entier de la Piscatawa est dans le New-Hampshire, qu'elle sépare du district de Main. Sa source est près de Vakefield, d'où elle coule l'espace de quarante milles au sud-sud-est jusqu'à la mer, en recevant plusieurs rivières, et changeant plusieurs fois de nom. Elle s'unit près de la mer avec un grand nombre de baies, où la

marée pénètre et facilite les communications du commerce de l'intérieur avec le port de Portsmouth, situé à son embouchure. Les rivières de Saco et d'Ameriscoggin coulent principalement dans le district de Main, et leur description y trouvera sa place.

Les principaux lacs du New-Hampshire sont ceux de Vinipiscoggee, de Squam, de Sunnapee et d'Ossappee. Le premier est le plus considérable : il a environ cinquante milles de circuit; sa navigation est facile, et la communication entre les villes qui l'entourent n'est pas moins active, au moyen des traîneaux, pendant les trois mois où la glace le recouvre.

Les bords des rivières sujettes à des inondations réglées, sont les plus fertiles des cantons de cet Etat. Le sol des vallées est en général riche et profond; toutes les productions de Vermont sont cultivées avec succès dans le New-Hampshire, et les arbres fruitiers y réussissent beaucoup mieux : il n'y a aucun agriculteur qui n'ait son verger.

Les villes de Boston, de Portland et de New-York attirent la plus grande partie du superflu des produits du New-Hampshire. Les articles d'exportation sont principalement les bois, les vaisseaux, les cendres,

la potasse, les chevaux, les provisions salées et le poisson. Le commerce de Portsmouth, ou Piscatawa, avec les îles françaises est assez considérable. Dans les deux années qui suivirent le premier octobre 1789, les exportations (dont une grande partie avoit cette destination) montèrent à 296,839 dollars. Les objets importés sont principalement le rhum, les eaux-de-vie, les vins, le sucre brut, le café, le thé, le coton, le sel, les clous et l'acier. Pendant le cours des deux mêmes années, le nombre des vaisseaux employés au commerce ou à la pêche, et qui mouilloient dans le port de Piscatawa, monte à deux cent soixante-dix-sept, dont les cinq-sixièmes étoient Américains.

La construction des vaisseaux prend annuellement plus d'activité. En 1790, le nombre des vaisseaux construits dans la Piscatawa fut de huit, et dans le cours de l'année suivante la construction monta à vingt vaisseaux.

Les étoffes fabriquées dans l'intérieur des maisons suffisent à la consommation des habitans. Les autres manufactures sont celles de potasse, de briques, de poteries, de sucre d'érable, et de fer. Ces dernières, qui pour-

roient fournir à l'exportation, ne suffisent pas à la consommation intérieure.

En 1792, la législature institua une banque pour la facilité du commerce, avec un privilége de cinquante années; son fonds est de soixante mille dollars.

La population du New-Hampshire a plus que doublé depuis 1771 à 1790; elle montoit alors à cinquante-deux mille sept cents personnes. Les exemples de longévité sont très-communs dans cet Etat; mais, ce qui est plus précieux encore, c'est que la santé se prolonge dans un âge avancé. Tous les vieillards cependant ne jouissent pas des mêmes forces que Robert Matlin, et ne parviennent pas au même âge. Ce patriarche de la Nouvelle-Angleterre, qui mourut en 1787 à l'âge de cent quinze ans, fit encore à quatre-vingts ans le voyage, à pied, depuis Boston à Portsmouth, c'est-à-dire, soixante-six milles dans un jour, et revint le lendemain de la même manière.

Les habitans de New-Hampshire sont hardis, robustes et actifs, et les moyens d'instruction se multiplient tous les jours parmi eux. L'usage général des liqueurs spiritueuses dégénère quelquefois en abus, surtout dans le voisinage de la rivière de Piscatawa, où

l'on se les procure à moindres frais, avec une facilité qui tourne à piége.

Le seul collége de cet Etat est dans l'arrondissement de Hanovre, près de la Connecticut; il date de 1769, et porte le nom de son principal bienfaiteur, Darmouth. La dot de cet établissement consiste en quatre-vingt mille acres de terres, dont la valeur augmente annuellement à proportion du nombre des habitans, et dont la rente fournit la paye des professeurs. Dans les vingt-deux premières années de ce collége, quatre cent soixante-dix-neuf étudians y ont pris leurs degrés, et sur ce nombre on compte cent quarante ministres. L'établissement possède une belle bibliothèque et un cabinet de physique assez complet.

La principale académie de New-Hampshire est à Exester; elle a un fonds de dix mille livres sterling; elle a ordinairement cinquante à soixante étudians.

New-Ypswich, Atkinson et Amherst possèdent aussi des établissemens du même genre, mais moins considérables, et la législature favorise avec soin la fondation des écoles et des bibliothèques à l'usage du public.

Portsmouth, la ville la plus considérable du New-Hampshire, doit cet avantage à la

sûreté de son port, un des meilleurs des Etats-Unis. Exester, sur la rivière de ce nom, est remarquable par le nombre de ses moulins. Plusieurs villes de cet Etat promettent des accroissemens considérables.

CHAPITRE IV.

DISTRICT DE MAIN, (DÉPENDANT DE MASSACHUSSETTS), ET MASSACHUSSETTS.

Étendue. Bornes. Division. Population. Aspect du Pays. Ports de Mer, etc.

MAIN.

LONGUEUR, cent soixante-dix milles; largeur, cent-vingt-cinq milles.

Entre le 4e deg. et le 9e deg. de longitude est de Philadelphie; et entre le 43e deg. et le 48e de latitude nord.

Le district de Main est borné, au nord, par le bas Canada; à l'est, par la rivière de Sainte-Croix, et une ligne qui se dirige au nord depuis la source de cette rivière, jusqu'aux montagnes nommées *Highlands*, laquelle ligne sépare cet Etat de N. Brunswick; au sud par l'Océan Atlantique; à l'ouest, par le New-Hampshire.

Division et Population.

Comtés.	Habitans.	Princip. Villes.	Habitans.
Yorck.	28,821. . .	Yorck.	2,900.
Cumberland. . .	25,450. . .	Portland. . . .	2,240.
Lincoln. . . .	29,962. . .	Pownalborong. .	2,055.
		Hallowel. . . .	1,194.
		Waldoboroug. .	1,210.
Hancok. . . .	9,549. . .	Penobscot. . .	1,048.
Washington. . .	2,758. . .	Machias. . . .	818.
Total. .	96,540.		

Quoique le district de Main soit un pays élevé, il n'est pas proprement montueux. La plus grande partie est propre à la culture des grains, et excessivement fertile, particulièrement entre les rivières de Penobscot, et de Kenebeck. Les terres du voisinage de la mer sont d'une qualité fort inférieure, mais elles jouissent, comme par compensation, de l'avantage de l'engrais que donnent très-abondamment certains varecs, qui croissent sur les bords de la mer, dans toute la partie recouverte par la marée. Le desséchement des marais, qui s'exécute en général avec facilité, procure un sol gras et riche. Le climat ne diffère pas essentiellement de celui du reste de la Nouvelle-Angleterre, mais il a plus de stabilité. Pendant trois mois et demi, la constance

de la neige et des glaces permet l'usage des traîneaux. Si la végétation du printems est moins hâtive que dans les Etats plus au sud, elle a une rapidité bien plus grande. L'élévation du pays, le nombre et la qualité des végétaux, la multiplicité des eaux courantes, et la stabilité de la température, font de cette contrée un des pays les plus salubres de la terre.

Sur deux cent quarante milles de côtes, le district de Main présente un grand nombre de ports sûrs et commodes; les rivières y sont nombreuses; la Penobscot, la Kenebeck, l'Ameriscoggin (ou Andros-coggin), et la Saco, sont les plus considérables. La première prend sa source dans les montagnes qui bornent le Canada, et à vingt milles seulement, dit-on, des eaux qui coulent dans le Saint-Laurent. Sa navigation est obstruée par une chute à cinquante-cinq milles de la mer; son cours est navigable, pour les bateaux, dans un espace de treize milles; enfin, depuis l'endroit où la marée est sensible, jusqu'à la mer, c'est-à-dire dans un espace de cinquante-cinq milles, les vaisseaux de trente tonneaux y naviguent en sureté. La Kenebeck, plus considérable encore, prend sa source dans

la même ligne de montagnes, près de la rivière Chaudière, qui coule dans le Saint-Laurent. Les vaisseaux de cent cinquante tonneaux la remontent à quarante milles. L'Andros-coggin, qui prend sa source dans les montagnes blanches, n'est en quelque sorte qu'une branche occidentale de la Kenebeck, dans laquelle elle se jette à vingt milles de la mer. La Saco ne peut être remontée par les vaisseaux qu'à six milles de l'Océan. La chute, qui barre la navigation à cette distance, est garnie de moulins à scie, qui emploient les sapins flottés que la rivière apporte de très-loin. Parmi les nombreuses baies qui garnissent la côte, celles de Penobscot et de Casco offrent les ancrages les plus sûrs et les plus étendus.

Le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, les pois, le lin et le chanvre, ainsi que les racines de jardin, réussissent également bien; mais excepté les comtés de Yorck, de Cumberland, où les fruits sont abondans, il paroît que les vergers ont peu de succès dans cette province; le houblon y croît naturellement, et la culture des prés y a de grands avantages.

Les pins et sapins de diverses espèces et qualités, le chêne, l'orme, le bouleau, et

l'érable à sucre, sont les principaux arbres des forêts ; les rivières abondent en poissons, principalement en saumons et aloses, et en oiseaux d'eau du genre des canards. Les bêtes fauves, du genre des daims, sont en très-grand nombre dans les bois.

Avant la dernière guerre, le pays de Main ne produisoit pas des grains pour la consommation de ses habitans, presque uniquement occupés de la coupe et du commerce des bois. Quoiqu'un grand nombre préfère encore la hache à la charrue, parce que son produit est plus prompt, cependant l'agriculture s'étend tous les jours. Les laines et le lin y sont de très-bonne qualité, et les habitans, généralement assez industrieux pour façonner eux-mêmes tous leurs outils de campagne, fabriquent aussi des étoffes pour leur usage. Les articles d'exportation se réduisent au bois et au poisson sec. Le fer, dont on trouve plusieurs mines, commence à être un objet d'industrie.

Quatre académies ont été fondées en dernier lieu, et dotées avec des terres assez étendues. On s'occupe de l'établissement d'un collége, près de la baie de Casco. Les écoles sont en grand nombre, et en général

il

il y a une tendance très-marquée vers l'instruction et le perfectionnement.

Portland, sur la baie de Casco, est la capitale du pays. Elle fut brûlée, en très-grande partie, par les Anglais, il y a vingt ans; mais elle est rebâtie à neuf; et l'avantage d'un port très-étendu et très-sûr augmente rapidement sa richesse et son importance. Quelques autres villes, telles que Yorck, sur la rivière de ce nom; Hallowel, sur la Kenebeck; Bangor, sur la Penobscot, sont dans un état de prospérité croissante.

Les traits marquans des Vermontois et des habitans du New-Hampshire, sont aussi ceux des habitans de cette province. Ils sont, ainsi que leurs voisins, braves, entreprenans, actifs, industrieux et hospitaliers. Les seuls Indigènes du pays sont ceux de Penobscot, rassemblés à Indian-Town, au nombre d'environ cent familles. Ils sont catholiques romains; ils ont un prêtre, une église, et une maison commune; leurs chefs ou Sachems réunissent tous les pouvoirs de leur gouvernement, quoique les chefs de famille aient droit d'assister à leurs assemblées. — Comme les jeunes gens sont obligés de se marier de bonne heure,

la tribu s'accroît sensiblement ; on leur a assigné en propriété un espace quarré de douze milles, traversé par la Penobscot ; mais ils réclament, comme un droit, qu'on ne leur conteste pas, l'usage de la chasse et de la pêche jusqu'à la baie de Penobscot.

Les premières tentatives d'établissemens dans le pays de Main, datent de 1607. Le gouverneur, établi par le conseil de Plymouth, étant mort en 1647, les habitans se gouvernèrent par eux-mêmes quelques années, puis se soumirent au gouvernement de Massachussetts, ce qui fut confirmé par la charte de cette dernière province en 1691. Dès-lors ce district a été soumis aux lois et aux formes de cet Etat, et il envoie maintenant à Boston les députés qui le représentent. Cependant l'étendue de cette contrée, sa population rapidement croissante, les ressources qu'elle renferme, l'exemple de Vermont, et surtout le desir naturel aux hommes libres de donner à leur pays une importance politique, contre laquelle ils échangent souvent une partie de leur bonheur, convertiront probablement, avant peu d'années, le district de Main en un Etat séparé et indépendant.

MASSACHUSSETTS.

Étendue. Bornes. Division. Population, etc.

Longueur, cent vingt-cinq milles; largeur, cinquante milles.

Entre le 1er deg. 30 min. et le 5e deg. 40 min. long. est de Philadelphie; et le 41e deg. 30 min. et 43e deg lat. nord.

L'Etat de Massachussetts est born éau nord par Vermont, et le New-Hampshire; à l'est, par la mer; au midi, par la mer, par Rhode-Island, et Connecticut; à l'ouest, par l'Etat de New-Yorck.

Division et Population.

Comtés.	Nombre des Villes.	Nombre des Habit.	Villes princip.	Habit.
Suffolck. . .	23. . .	44,875. . .	Boston. . . .	18,038.
Essex. . .	22. . .	57,913. . .	Salem. . . .	7,921.
			Newburyport.	4,837.
Midlessex..	41. . .	42,737. . .	Charles-Town.	1,553.
			Concord. . .	1,590.
Hampshire.	60. . .	59,681. . .	Northampton.	1,628.
			Springfield. . .	1,574.
Plymouth..	15. . .	29,535. . .	Plymouth. . .	2,995.
Bristol. . .	15. . .	31,709. . .	Taunton. . .	3,804.
Barnstable.	10. . .	17,354. . .	Barnstable.. . .	2,610.
Duke. . .	3. . .	3,265. . .	Edgartown. .	1,352.
Nantuket. .	1. . .	4,620. . .	Sherburne.. .	4,620.
Worcester.	49. . .	56.807. . .	Worcester.. .	2,095.
Berkshire..	26. . .	33,291. . .	Stockbridge. .	1,336.
			Great-Barrington.	1,373.
Villes.	265.	378,787.	60 habit. par mille quar.	

La Honsatonick prend sa source dans la partie occidentale de l'Etat, et se dirige vers le sud en traversant Connecticut, pour se jeter dans le détroit de Long-Island. La rivière de Deerfield qui se jette dans la Connecticut, est remarquable par l'excellence des prairies qui la bordent. La Connecticut qui traverse l'Etat de Massachussetts, éprouve deux chutes sur ce territoire; l'une près de Deerfield, l'autre entre Northampton et Springfield. Une compagnie s'est formée en 1792 pour établir des écluses sur ces chutes. La Merimack est navigable, pour les plus gros vaisseaux, l'espace de vingt milles depuis la mer. A cette distance se trouvent les premières rapides (1) qui arrêtent la navigation entre Bradfort et Haverhill. Une quantité prodigieuse de bois de construction, de planches, pieux, palissades, etc., assujétis en radeaux, passe toutes les chutes de la Merimack, excepté celles d'Amuskaeg et de Pantuket. Il se prend, dans cette rivière, une quantité prodigieuse de saumons, d'aloses, et d'alewives, soit pour sécher, soit pour servir d'amorce à la pêche de la morue. Dans le seul comté d'Essex on

(1) Ou courants très-violents.

compte douze bacs sur cette rivière. La barre de son embouchure rend son entrée dangereuse (1) : elle effraye surtout les vaisseaux étrangers. En 1787, le gouvernement y a établi deux fanaux mouvans, qui sont entretenus avec soin ; les bâtimens qui les supportent sont en bois, et changent de place à volonté, à mesure que la disposition de la barre varie ; de manière que, dans tous les tems, les vaisseaux qui se maintiennent sur le prolongement de la ligne des fanaux, peuvent approcher en sûreté, et se trouvent avoir dépassé le danger lorsqu'ils sont arrivés auprès du fanal extérieur.

Dix-sept autres rivières de diverses grandeurs coulent dans cet Etat. Mistik et Charles-River, qui se jettent dans la mer à Boston, sont navigables, la première, dans un espace de trois milles, et la seconde, à sept milles de la mer pour les bateaux seulement. Celle de Neponset porte les vaisseaux de cent cinquante tonneaux dans un espace de quatre milles ; enfin, North-River,

---

(1) On entend par barre l'effet de plusieurs lames d'eau qui se succèdent sans cesse, et se déployent avec force les unes sur les autres.

quoique fort étroite, a assez de profondeur pour porter des vaisseaux de trois cents tonneaux depuis Pembrok, où l'on en construit de cette force, et qui est à dix-huit milles de la mer. La plupart de ces rivières offrent de grandes ressources pour la pêche, les moulins et les usines de tous genres.

Le cap Cod, ainsi nommé à cause de la grande quantité de morue que produit la mer dans son voisinage, n'est pas moins fameux pour avoir été le point de débarquement des premiers Européens, que remarquable à d'autres égards. C'est une langue de terre étroite de soixante-quinze milles de long, qui se replie du côté du continent. A la pointe de ce crochet, on trouve Province-Town, dont le port offre aux vaisseaux un abri sûr, et que la pêche de la morue occupe uniquement. Chaque maison de cette ville singulière est soutenue sur des piles, de manière que les sables, chassés par le vent, peuvent passer par-dessous. Sans cette précaution, elles en seroient bientôt recouvertes. Le sol du pays adjacent est composé de monticules d'un sable blanc comme la neige, qui changent de place au gré des vents; la végétation y est presque nulle, et les habitans de la ville dépendent

absolument du marché de Boston.—En s'éloignant de la pointe du cap, on trouve des bois de sapins, sur lesquels l'accumulation des sables gagne journellement. Qu'on se représente une vague de sable, dont les extrémités touchent à la mer, dont la hauteur recouvre les arbres, et qui s'avance lentement pour engloutir les bois qu'elle laisse ensuite desséchés derrière elle, et on aura une juste idée de ce spectacle étrange. Les pêcheurs de Province-Town passent pour habiles et heureux à la pêche de la morue. En 1790, dix de leurs vaisseaux prirent, sur le grand banc, onze mille quintaux de morue, et depuis la guerre ils n'ont pas perdu un seul homme, ni un seul vaisseau à cette pêche. La population entière du cap Cod monte à plus de dix-sept mille habitans que la pêche occupe en très-grande partie : c'est une pépinière de matelots pour les Etats-Unis.

Outre la baie que forme le cap Cod, on remarque sur la côte celles de Massachussetts, d'Ipswick, de Boston, de Plimouth et de Buzzard.

Les îles sont nombreuses sur la côte, principalement dans la baie de Massachussetts; plusieurs d'entr'elles, sans aucune

ressource de végétation, sont abondamment peuplées de pêcheurs; telles sont les îles de Nantuket et de Martha's-wineyard. On trouve dans cette dernière, ainsi que dans l'île d'Edgarton, des tribus peu nombreuses de sauvages, devenus chrétiens. L'île de Castle, qui dépend de Boston, et dont le fort commande l'entrée de la rade, sert de dépôt aux criminels qu'on y occupe à une manufacture de clous, et que surveille la garnison du fort. Huit fanaux sont entretenus avec soin pour la sureté de la navigation sur les différens points de la côte les plus importans et les plus difficiles.

L'Etat de Massachussetts, ainsi que tous les pays montueux et fort arrosés, présente une grande variété d'aspects. La qualité du sol n'est pas moins variable que les points de vue; elle offre toutes les nuances, depuis le plus stérile jusqu'au plus riche. Les productions du pays sont le blé, le seigle, le maïs, l'orge, l'avoine, le chanvre, le lin, les pommes-de-terre, le houblon, les pois, les féves, les pommes, les pêches, les prunes, les cerises et autres fruits. La proportion moyenne des produits de la bonne culture dans les meilleurs cantons, est quarante *bushels* ou boisseaux, contenant

près de soixante livres de blé, d'avoine; trente boisseaux d'orge, trente de seigle, ou cent de patates par acre.

La valeur des exportations de l'Etat de Massachussetts pour les ports étrangers dans l'année comprise entre le premier octobre 1790 et le 30 septembre 1791, a monté à la somme de deux millions quatre cent quarante-cinq milles neuf cent soixante-quinze dollars.

Les objets principaux de cette exportation, dont les divers articles sont au nombre de plus de deux cents, sont le poisson, l'huile de baleine, les bois, le bœuf, le lard frais et salé, le maïs, les farines, les fromages, le rum, l'eau-de-vie, le suif, les cuirs, les peaux, les souliers, la poudre à canon, les instrumens d'agriculture, les outils de charpentier, et les serrures.

Le commerce entre les ports de Massachussetts et les autres ports de l'Union, ne paroît point dans ce tableau. La somme des exportations seroit considérablement augmentée par les différens produits des fabriques du pays qui passent annuellement dans les Etats du sud, tels que les chapeaux, les outils à carder, les souliers, harnois, selles, et autres articles en cuirs et en peaux.

Cet Etat possède plus d'un tiers de la totalité du tonnage des vaisseaux des Etats-Unis. Le port total des vaisseaux employés à la pêche est de vingt-six mille tonneaux. Quarante-six mille sont employés au commerce de la côte, et quatre-vingt-seize mille font le commerce extérieur. L'Angleterre en tire la potasse et les cendres perlées, les palissades, la graine de lin et la cire. Le poisson et les huiles vont principalement en Espagne, en Portugal et en France. Ces deux articles, ainsi que le bois, le bœuf, le porc et les chandelles, s'échangent aussi avec les îles contre leurs produits. Le commerce fournit aux Indes orientales des mâts et des provisions. Les provinces anglaises du Nord achètent de cet Etat des racines, des végétaux et des fruits; enfin les Etats du Sud consomment divers produits de ses fabriques, dont les principaux sont indiqués ci-dessus. Jusqu'à la guerre de l'indépendance, la traite des nègres avoit été un objet de commerce pour les négocians de Massachussetts, mais en 1778, la législature considérant combien ce trafic étoit peu digne d'un peuple qui combattoit pour sa liberté, défendit la traite et abolit l'esclavage.

La population de cet Etat est parvenue au point où les manufactures peuvent commencer à fleurir, sans nuire à l'agriculture qui leur sert de base. Quelques-unes ont déjà acquis assez d'importance ; telles sont principalement celles qui admettent l'eau pour principe moteur, comme les moulins à bois, à papier, à poudre, à foulon, à tabac, à huile et à chocolat, certaines étoffes, les toiles à voiles, les outils à carder, et les souliers. — Des exemples d'établissemens particuliers, relatifs à ces deux dernières manufactures, serviront à indiquer l'étendue qu'elles ont acquise. A Boston, la manufacture d'outils à carder, qui appartient à M. Giles Richards, emploie annuellement vingt mille peaux tannées, et pour 1800 louis de fil-de-fer. Mille et soixante individus sont occupés à garnir ces instrumens. A Lynn, dans le comté d'Essex, un seul fabricant a fait établir, dans l'espace de sept mois, vingt mille six cents paires de souliers pour l'exportation, sans compter un très-grand nombre vendus dans la ville ou dans les environs. Plusieurs centaines de mille paires sortent tous les ans de cette ville pour les divers Etats de l'Amérique. Soixante-deux éta-

blissemens de distilleries travaillent sur des matières importées; on compte que ces distilleries font dans l'année un million neuf cent mille gallons, ou sept millions six cent mille pintes de liqueurs, qui, à raison de onze pour cent de la valeur, rendent aux Etats-Unis deux cent neuf mille dollars de droits.

Six ponts considérables ont été construits dans cet Etat depuis 1786. Celui qui réunit Boston à Charles-Town a mille cinq cents pieds de long sur quarante-trois de large. Il est garni de trotoirs et de réverbères, et on admire le mécanisme du pont-levis qui donne passage aux vaisseaux: il y a quarante-un pieds d'eau sous le pont à haute marée. Celui qui réunit Charles-Town à Malden, sur Mystic-River, a deux mille quatre cents pieds de long sur trente-deux de large: son pont-levis laisse trente pieds de vide. Celui de Salem, sur Nort-River, a les mêmes proportions que celui de Boston. Un autre superbe pont vient de se construire sur la Merimack, au-dessous de Newbury-Port; une île de la rivière sert d'appui aux trois arches, dont la centrale a cent quarante pieds, les deux latérales cent soixante de

diamètre. Un autre pont sur la Merimack vient d'être achevé ; un sur Charles-River, un autre sur la Connecticut, sont actuellement en ouvrage, et plusieurs autres sont encore en projet dans l'étendue de cet Etat.

Quant aux facilités de communication par eau, outre les ouvrages qui se font sur les chutes de la Connecticut, un canal entrepris par une compagnie s'ouvre actuellement pour établir la navigation intérieure entre cette rivière et Boston.

Les mines de fer sont communes dans cet Etat, et quelques-unes sont abondantes : leur exploitation s'étend de jour en jour ; les forges et autres usines pour l'emploi du fer se multiplient tellement, qu'en 1793 la fabrication des clous avoit doublé depuis 1788. Cet article deviendra probablement bientôt un article d'exportation. On a découvert des mines de cuivre et de plomb qui ne sont pas encore exploitées.

L'esprit public a une admirable activité dans l'Etat de Massachussetts. Les associations qui ont pour objet le perfectionnement, l'encouragement, l'extension des arts utiles, et, en général, le bonheur des

hommes dans l'état de civilisation, sont très-multipliées. A la tête de ces établissemens, on remarque l'Académie Américaine des arts et sciences, qui date de 1780. Les objets de son institution sont les antiquités de l'Amérique, son histoire naturelle et la recherche de l'emploi utile de ses productions; l'encouragement des découvertes médicinales, physiques, astronomiques, météorologiques et géographiques; les perfectionnemens de l'agriculture, des arts, du commerce, et en un mot, l'encouragement de tout ce qui peut tendre à l'utilité ou au bonheur d'un peuple libre, indépendant et vertueux.

Le but de deux différentes sociétés de charité est assez indiqué par leur titre respectable.

Les objets de l'institution de la société de médecine, qui date de 1781, embrassent les recherches relatives à la médecine, à la chirurgie et à l'économie animale, ainsi que la correspondance entre tous les médecins des Etats-Unis, et avec les médecins les plus célèbres d'Europe. Ce corps jouit de plusieurs priviléges et droits en vertu d'un acte de la législature.

Une association se forma en 1791 pour

rappeler à la vie les personnes noyées ou asphixiées. Cette société a disséminé sur les bords de la mer, dans les parages dangereux, des cabanes fournies de tous les objets nécessaires au soulagement prompt des personnes qui peuvent être jetées sur la côte. Rien ne caractérise mieux la douce philantropie de cette association bienfaisante, que le genre de cette prévoyance et de ces soins. La société pour la propagation de l'Evangile a plus à s'applaudir des soins de ses missionnaires dans la partie orientale du New-Hampshire, où les moyens d'instruction religieuse manquaient, que des succès obtenus jusqu'ici auprès des sauvages, auxquels son établissement étoit surtout destiné.

La société d'agriculture date de 1792.

La société historique, qui a pour objet de rassembler les matériaux de l'histoire des Etats-Unis, est aussi un établissement récent.

La loi oblige, sous peine d'une amende croissante, toute ville qui renferme cinquante chefs de famille, à avoir une école, dans laquelle les enfans apprennent à lire, à écrire, l'arithmétique et l'orthographe. Les villes de deux cents chefs de famille

doivent en outre avoir une école pour les langues savantes.

On compte dans Boston sept écoles publiques, sous l'inspection fort soignée d'un comité d'instruction, et dont les maîtres sont très-bien payés; les garçons y apprennent la langue anglaise par principes, et les langues savantes; les filles apprennent l'arithmétique, la géographie, la grammaire, à parler et à écrire avec propreté et élégance. Dans la visite annuelle de juillet 1792, le nombre total des élèves étoit de mille cent quatre-vingt-dix. On trouve en outre à Boston un grand nombre d'écoles particulières pour les premières études et pour les arts agréables; ensorte qu'il y a peu de villes au monde où les ressources, pour la première éducation, soient plus complètes.

Les Académies de Newbury, de Philips, de Leicester, de Villamstown, de Taunton, et l'école de Derby, sont, par les statuts de leur institution, destinées à répandre la vertu et la vraie piété, à instruire la jeunesse dans la connoissance de l'anglais, du français et des langues savantes, de l'arithmétique, de la géographie, de la géométrie pratique, des belles-lettres, de la logique et de

de la philosophie. L'université d'Harward, qui date de 1638, a échangé le nom de Cambridge, où elle est située, contre celui de son bienfaiteur. La constitution pourvoit à ce que le but de cette belle institution soit bien rempli. Le gouverneur et vice-gouverneur, le sénat, le président de l'université et les ministres des congrégations de Boston, Charles-Town, Cambridge, Water-Town, Roxbury et Dorchester, forment, par la constitution, le corps des inspecteurs de l'université. Les professeurs ou régens sont au nombre de onze.

Outre la branche de la banque nationale établie à Boston, il y a deux autres banques dans la même ville, et une troisième établie à Salem, pour la facilité du commerce.

La ville de Boston, située sous le 42e deg. 23 min. de latit. nord, est en même temps la capitale de cet Etat et de la Nouvelle-Angleterre. Elle est bâtie au fond de la baie de Massachussetts. Sa forme, demi-circulaire, nuit à sa régularité, mais ajoute à son apparence depuis la mer. Cette ville comprend deux mille maisons, et un grand nombre de bâtimens publics, dont quelques-uns sont remarquables par leur élé-

gance. On y compte dix-sept églises. Les quais sont beaux et nombreux ; on remarque surtout le quai principal, qui a trois cents toises de long. A l'ouest de la ville est la promenade du Mail, ornée de superbes plantations ; auprès de cette promenade est la hauteur de Beacon, qui porte un monument relatif aux principaux événemens de la guerre de l'indépendance. La rade est assez étendue pour recevoir cinq cents vaisseaux à l'ancre, et son entrée est à peine assez large pour en admettre deux de front. Quarante petites îles, couvertes de pâturages et de grains, sont irrégulièrement distribuées dans la rade, dont l'entrée est défendue par un fort. Le marché de Boston offre toujours la plus grande abondance des provisions les plus nécessaires, comme les plus recherchées. Le gouvernement immédiat de la ville est entre les mains d'une administration que le peuple élit annuellement au mois de mars. Les principales fabriques de Boston sont le rum, la bière, le papier pour tapisserie, le sucre en pain, les cordes, les machines à carder, les chandelles et le verre.

La ville de Salem est la seconde de cet Etat pour l'étendue et le commerce. Malgré

l'inconvénient des bas-fonds, qui obligent tous les vaisseaux qui tirent dix pieds d'eau à se servir d'allèges pour entrer dans le port, le commerce de cette place a une très-grande activité. Ses négocians ont pour caractère distinctif l'industrie et l'économie; la richesse parmi eux n'exclut point la simplicité, et ennoblit par l'hospitalité et la bienfaisance. Les mœurs de cette ville ont une teinte de sérieux qui leur est propre.

Newbury-Port fait un grand commerce avec les îles et les provinces méridionales. Cette ville possédoit, en 1790, des vaisseaux marchands pour le port de onze mille huit cents soixante-dix tonneaux. Ses distilleries de rum font une partie considérable de son industrie.

Charles-Town, qui n'est séparé de Boston que par Charles-River, a été rebâtie à neuf après l'incendie qu'elle éprouva pendant la guerre. C'est une ville aussi bien située pour le commerce, qu'elle est salubre et agréable à habiter; sa situation est délicieuse; elle a le spectacle de la ville, de la superbe rade de Boston et la vue d'une campagne admirablement cultivée; elle découvre au loin les beaux bâtimens de l'université de Cambridge; et la variété des aspects

rians des deux rivières entre lesquelles elle est placée, ajoute à la beauté de ce séjour.

Vorcester est la plus considérable des villes de l'intérieur; elle a quelques fabriques de potasse et de coton; mais ses établissemens d'imprimerie ont surtout de l'étendue et de l'importance.

Un très-grand nombre d'autres villes de cet Etat pourroient être citées pour l'agrément de leur séjour, la beauté de leur situation, leurs avantages commerciaux, les accroissemens journaliers de leur population et de leur richesse.

La milice de Massachussetts est de soixante-dix-huit mille cinq cents hommes, dont cinquante mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie et mille cinq cents d'artillerie, forment la partie active de cette force militaire : ce sont les hommes de seize à quarante ans. Ceux de quarante à soixante composent une réserve de vingt-cinq mille hommes. La troupe active se réunit par compagnies à quatre époques, et par régimens et brigades une fois chaque année. Dans ces rassemblemens, ces corps prennent les habitudes militaires de la subordination et de l'ordre, et sont exercés aux manœuvres.

Les congrégationalistes sont au nombre de près de trois cent mille dans cet Etat. Les anabaptistes, les épiscopaux et les quakers sont ensuite les sectes les plus nombreuses. Les presbytériens, les universalistes et les catholiques romains sont en très-petit nombre.

Les principales sources de revenu sont la capitation, l'impôt sur les propriétés, et la vente des terreins nouveaux. La capitation ne porte que sur les hommes entre seize et cinquante ans; l'impôt sur les propriétés est de tant pour mille sur l'estimation de tous les fonds de terre ou bâtimens particuliers.

CHAPITRE V.

RHODE-ISLAND ET PROVIDENCE.

Étendue. Bornes. Division. Population, etc.

LONGUEUR, soixante-huit milles; largeur, quarante milles.

Entre les 3e et 4e deg. long. est de Philadelphie; et entre le 41e et le 42e deg. lat. nord.

L'Etat de Rhode-Island est borné au nord à l'est par la république de Massachussetts; au sud, par l'Océan; à l'ouest, par l'Etat de Connecticut.

La division et la population de cet Etat sont comme suit :

Comtés.	Villes.	Habitans.
NEWPORT.	Newport. . . .	6716.
	Portsmouth. . .	1560.
	Newshoreham..	682.
	Jamestown. . .	507.
	Midletown. . .	840.
	Tivertown. . .	2453.
	Lille Compton.	1542.
		14300 habitans.

Comtés	Villes.	Habitans.
	De l'autre part.	14300 habit.
PROVIDENCE.	Providence.	6380.
	Smith-Field..	3171.
	Scituate.	2315.
	Glocester.	4025.
	Cumberland..	1964.
	Cranston.	1877.
	Jonston.	1320.
	North-Providence. .	1071.
	Foster..	2278.
WASHINGTON.	Westerly.	2298.
	North-Kingston. . .	2907.
	South-Kingston.. . .	4131.
	Charles-Town. . . .	2022.
	Exeter..	2495.
	Richmond..	1760.
	Hop-Kinton..	2462.
BRISTOL.	Bristol..	1406.
	Varren.	1122.
	Barington.	683.
KENT.	Warwick.	2493.
	East-Greenwich. . .	1824.
	West-Greenwich. . .	2054.
	Conventry.	2477.
	TOTAL. .	67,877 habitans.

La progression de la population de Rhode-Island, dès 1730, est comme suit :

En 1730.	15,352	blancs.
	2,633	noirs.
En 1748.	29,755	blancs.
	4,373	noirs.
En 1761.	35,939	blancs.
	4,697	noirs.
En 1774.	54,435	blcncs.
	5,243	noirs.
En 1783.	48,538	blancs.
	3,361	noirs.
En 1790.	67,877	blanes.
	948	noirs.

L'île de Rhode, qui donne le nom à l'État, est située, ainsi qu'un grand nombre d'autres îles, dans la grande baie de Naraganset. Elle a treize milles de long, sur une largeur moyenne de quatre milles; elle se divise en trois arrondissemens, savoir: de Newport, de Portsmouth et de Midletown. La situation, le sol et le climat font de cette île une des plus délicieuses contrées de la terre; et dans l'époque de son lustre, les voyageurs l'appeloient l'*Eden* de l'Amérique; mais les ravages de la guerre et la décadence de son commerce, ont opéré de tristes métamorphoses; les plus belles maisons de campagne, les plus superbes plantations ont été dé-

truites, et la ville de Newport est encore dans un état de langueur. L'agriculture y a moins souffert, ou s'est plus promptement rétablie; on compte que cette île nourrit trente à quarante mille moutons, outre le gros bétail et les chevaux.

Les trois autres îles notables de la baie de Naraganset, sont celles de Canonnicut, de Prudence et de Blockisland.

Les rivières de Providence et de Taunton se jettent dans la baie de Naraganset; la première est navigable jusqu'à la ville de Providence pour les vaisseaux de neuf cents tonneaux, et les bâtimens peu considérables remontent jusqu'à Faunton; ces rivières et la baie fournissent abondamment les meilleurs poissons de toute espèce.

Tous les hommes qui croient à un Être suprême ont le même droit à la protection des lois. Le nombre des sectes chrétiennes est très-considérable; on y voit aussi des juifs et beaucoup d'individus qui ne sont attachés à aucun culte. L'indifférence de la loi, par rapport à la religion, est poussée si loin, que la justice civile ne reconnoît point les engagemens des associations religieuses vis-à-vis de leurs ministres; en sorte que ceux-ci dépendent, pour leurs ho-

noraires, de la bonne foi de ceux qui les emploient.

L'instruction est moins répandue dans cet Etat que dans aucune partie de la Nouvelle-Angleterre; elle se concentre presque uniquement dans les villes de Newport et de Providence, où il y a des établissemens d'éducation. La première a une académie assez florissante; la seconde, un collége qui date de 1764. Les bâtimens vastes et commodes de cette institution avoient été convertis en casernes et en hôpital pendant la guerre : ce n'est que depuis 1786 que le collége s'est remonté; on y compte environ soixante étudians, sous six professeurs et trois régens.

Les terres de cet état sont, en général, plus propres aux prairies et aux fruits, qu'à la culture des grains. Le commerce des bestiaux, des fromages et du beurre occupe surtout la partie du pays qu'on nomme Naraganset-Country. Ce canton fournit des bœufs qui pèsent seize à dix-huit quintaux. On y trouve un grand nombre de riches cultivateurs; la partie du nord-ouest de cet Etat est généralement stérile et peu habitée.

Les principaux articles d'exportation de Rhode-Island sont les bois, les chevaux, le bétail, le bœuf salé, le porc, le poisson, la

volaille, le beurre, les fromages, les liqueurs, la graine de lin, et les étoffes de coton.

La guerre et ses suites ont été plus fatales au commerce de Rhode-Island qu'à celui d'aucun autre Etat de l'Union. La base de ce commerce étoit la traite des nègres. Les négocians achetoient les esclaves avec le rum de leurs fabriques; ils les échangeoient contre les sucres des îles, qu'ils rafinoient pour les revendre aux Hollandais, et l'argent de ceux-ci payoit les produits des fabriques d'Angleterre. Cette circulation de commerce si riche dans ses résultats, mais si odieuse dans son principe, est tombée par la bienfaisante loi de l'abolition de traite.

La ville de Newport, déjà épuisée par la guerre, ne s'en est point relevée; mais celle de Providence, que sa situation appelle à des relations actives avec les Etats intérieurs, a repris un mouvement de commerce, dont on peut apprécier l'étendue par le nombre des bâtimens qui appartenoient à ce port en 1791 : ils montoient à cent vingt-neuf, et contenoient ensemble environ douze mille tonneaux. — La ville de Bristol a aussi un commerce assez étendu. La valeur totale des exportations de cet Etat, pendant l'année qui finit au 30 septembre 1791, fut de quatre

cent soixante-dix mille cent trente-un dollars.

Certaines manufactures de Rhode-Island sont déjà dans un état florissant : telles sont celles de diverses étoffes de coton ou fil, qui se vendent dans les provinces méridionales; les distilleries, mais surtout les fonderies, forges et fabriques de divers outils de fer. Il se manufacture dans l'intérieur des ménages une très-grande partie des étoffes qui servent à la consommation des habitans. Le pays fournit des mines de fer près de Patuket, qui se travaillent avec succès, et où l'on emploie à l'épuisement des eaux une machine à feu qui a été fondue sur les lieux, par Joseph Brown, de Providence.

La population de Newport est plus nombreuse qu'on ne l'imagineroit d'une ville dans l'état de décadence dont nous avons indiqué les causes. La partie désœuvrée du peuple est retenue dans l'île par l'habitude, par l'attrait du climat et la facilité de la vie. Ces milliers de bras inactifs sont un phénomène politique très-remarquable dans un pays où le prix ordinaire de la main-d'œuvre est un stimulant pour le travail, dans une île où les vivres de toute espèce sont à bas prix, où la matière première la plus précieuse

abonde, dans un port qui est un des plus sûrs et des plus beaux de l'univers, entouré d'Etats commerçans et prospères; dans une ville enfin où les habitudes du commerce sont encore récentes, où tout en rappelle les entreprises et en promet les succès. Les fonds, détournés par la guerre vers le continent, ont seuls manqué jusqu'ici pour le rétablissement de cette ville languissante; elle sortira de cette crise, dès que les négocians riches, les fabricans industrieux viendront mettre à profit ses avantages naturels.

La ville de Providence est située sur les deux bords de la rivière de ce nom, à trente-cinq milles de la mer. Le canal de la rivière est marqué par des balises qui en assurent la navigation, sans le secours des pilotes. Les maisons de Providence sont presque toutes en bois. Il y a cependant quelques édifices publics assez remarquables. Il y a dans cette ville des rafineries de sucre, des distilleries, et d'autres manufactures. Son commerce avec les Etats environnans est étendu, et les accroissemens de cette place sont rapides.

Bristol et Warren sont deux villes de commerce florissantes. Little-Compton passe pour l'arrondissement le mieux cultivé de tout l'Etat de Rhode-Island. Les habitans de

cette petite ville donnent à leurs compatriotes l'intéressant exemple de l'industrie, de la sobriété et de la sagesse. Ils fabriquent des toiles grossières et des flanelles dont ils font une exportation considérable.

Enfin Greenwich et Warwick, autrefois remarquables par leurs plantations de tabac, le sont aujourd'hui par le cidre qu'on en tire.

On comptoit, il y a quelques années, environ cinq cents individus indigènes dans l'Etat. La plupart résident à Charlestown, et parlent anglais. Ils ont les mœurs douces et les inclinations paisibles.

C'est à la persécution des religionnaires de Massachussetts que l'Etat de Rhode-Island doit sa naissance. En 1636, le ministre Roger-Willams, accusé d'opinions hérétiques, fut obligé de fuir Salem, où il laissoit ses plus chers intérêts, pour se réfugier sur les rives de la Rehoboth. Ce ministre d'une religion de paix, persécuté par les chrétiens, trouva chez les sauvages une réception hospitalière et fraternelle. Bientôt réuni aux victimes de la même persécution, ils fondèrent une ville, qu'ils nommèrent *Providence*, en reconnoissance de la protection céleste qui leur assuroit une retraite. Deux ans après, le synode de Newtown, convoqué dans le but d'épurer

les opinions des sectes diverses, produisit de nouvelles émigrations des persécutés. Ils achetèrent des sauvages l'île d'Aquidnik, actuellement Rhode-Island; ils obtinrent d'abord une charte d'incorporation avec les plantations de Providence, et enfin en 1663 la charte de Charles II dont nous avons parlé.

L'odieux souvenir des persécutions de l'intolérance encore présent aux habitans de cet Etat, et la disposition naturelle des hommes à passer d'un extrême à l'autre, les a jetés dans un système de liberté religieuse qui a aussi son excès. Nous avons observé que cet Etat ne concourt point avec les autres Etats de la Nouvelle-Angleterre, dans la célébration des solemnités périodiques; l'observation du dimanche y est souvent négligée: un assez grand nombre d'habitans vivent dans une profonde indifférence sur le culte et les idées religieuses; enfin l'on remarque chez ce peuple une teinte générale d'insouciance sur les relations de l'homme avec son créateur, et sur les opérations qui seules garantissent la morale des individus, comme elles doivent servir de base à la morale des gouvernemens et des nations.

CHAPITRE VI.

CONNECTICUT.

Étendue. Bornes. Division. Population, etc.

LONGUEUR, quatre-vingt-deux milles; largeur, cinquante-sept milles.

Entre le 41e et le 42e deg. 2 min. lat. nord; et entre le 1er d. 50 min. et le 3e deg. 20 min. long. est de Philadelphie.

L'Etat de Connecticut est borné au nord par Massachussetts; à l'est, par Rhode-Island; au sud, par le détroit qui le sépare de Long-Island; à l'ouest, par l'Etat de New-York.

L'Etat est divisé en huit comtés et cent arrondissemens. Chaque arrondissement forme une corporation qui choisit ses officiers municipaux, et fait les lois de police. Les arrondissemens sont divisés en deux ou plusieurs paroisses; le nom des comtés, leur population et principales villes étoient en 1790 comme suit :

Comtés.

Comtés.	Populat.	Esclaves.	Principales Villes.
Hartfort.	38,029.	263.	Hartfort.
New-Haven.	30,830.	433.	New-Haven.
New-London.	33,200.	586.	N. London. Northwich.
Fairfield.	36,250.	797.	Fairfield. Danbury.
Vindham.	28,921.	184.	Vindham.
Lichtfield.	38,755.	233.	Lichtfield.
Midlessex.	18,855.	221.	Midleton. Haddan.
Tolland.	13,106.	47.	Tolland.
	237,946.	2,764.	

Les trois principales rivières de cet Etat sont la Connecticut, la Honsatonick et la Tamise. Nous avons indiqué le cours de la première dans trois différens Etats. En entrant sur le territoire de Connecticut, qu'elle traverse par le centre du nord au sud, elle éprouve la chute d'Enfield, à laquelle on travaille maintenant à faire des écluses. Parvenue à Hartford, à cinquante milles de la mer, elle rencontre la marée. Sa navigation est obstruée par des bas-fonds nombreux dans le voisinage de Midleton, et surtout à son embouchure, par une barre très-considérable. Ses eaux, depuis une distance de cent trente milles de la mer, s'étendent à

une très-grande largeur, excepté dans un seul endroit, à trois milles au-dessous de Midleton, où elles sont resserrées entre deux montagnes; et comme les inondations du mois de mai élèvent quelquefois les eaux, à Hartfort, de vingt pieds au-dessus de leur niveau ordinaire (1), elles inondent alors à une très-grande distance, et pendant deux ou trois semaines, les prairies qui garnissent ses rivages. Treize villes de cet Etat, également bien situées, proprement bâties, et florissantes, occupent les bords de cette belle rivière, qui, comme nous l'avons observé, est habitée presque jusqu'à sa source. La pêche y fournit principalement l'esturgeon, le saumon, l'alose, la carpe, la perche et le brochet.

La Honsatonick, qui, après avoir traversé l'Etat de Connecticut, se jette dans le détroit

(1) Il paroît que le printems est l'époque générale où les rivières de l'Amérique septentrionale parviennent à leur plus grande hauteur; il en est de même en Europe, pour toutes celles qui ne prennent pas leur source dans des montagnes assez élevées pour offrir des neiges ou glaces permanentes; car ces derniers fleuves, tels que le Rhin ou le Rhône, ont, au contraire, leurs basses eaux au commencement du printems, s'accroissent à mesure que la chaleur de la saison augmente, jusqu'au mois d'août où elles atteignent ordinairement leur maximum.

de Long-Island, entre Milford et Stratford, n'est navigable que jusqu'à Derby, c'est-à-dire, l'espace de douze milles; et son embouchure est obstruée par un banc de coquillages, qui n'en permet pas l'entrée aux gros vaisseaux. Elle éprouve entre Salisbury et Canaan une chute qui présente dans ce genre un des plus beaux spectacles qu'on puisse imaginer. Les eaux de la rivière, dans une largeur de quatre cent cinquante pieds, se précipitent à la hauteur de dix toises, sans se diviser dans leur chute, et présentent ainsi une brillante nappe d'eau de vingt-sept mille pieds de surface.

La Tamise qui se jette dans le détroit à New-London, ne se remonte par les vaisseaux que jusqu'à Northwich, c'est-à-dire, à la distance de quatorze milles. Au-dessus de cette ville, la rivière du même nom offre aussi une cataracte fort pittoresque.

Les rivières de Shetuket, de Quinabogue et de Pankatuck, de Nord-Haven, d'Est, de West et de Byram, et un grand nombre de ruisseaux plus ou moins considérables, arrosent encore l'Etat de Connecticut, fournissent de très-bon poisson, et des emplacemens de moulins multipliés.

Les principaux ports de cet Etat sont ceux

de New-London et de New-Haven. La rade de New-London, depuis le fanal qui est à son entrée jusqu'à la ville, a trois milles de long, sur une largeur moyenne de trois quarts de mille. Elle a partout cinq à six brasses d'eau, et un fond très-sûr. Le port de New-Haven est fort inférieur. La rade a quatre milles de long, mais peu de profondeur. Les vaisseaux marchands d'une certaine grandeur chargent et déchargent leurs marchandises sur une jetée, placée à un mille de la ville; on travaille actuellement à un quai qui ira joindre cette jetée.

Quoiqu'exposé aux extrêmes de la chaleur et du froid, et à des changemens brusques de température, le pays est très-salubre; les vents de nord-ouest, qui règnent souvent en hiver, sont glacés et perçans; mais dans la même saison l'air est pur, et le ciel serein. La plus grande partie de ce pays, coupé de rivières, de montagnes et de vallées, est d'un sol pesant et fertile. Dans quelques cantons cependant, la terre est stérile et peu profonde. Le pays produit peu de blé, mais surtout de l'orge, de l'avoine, du maïs, beaucoup de lin, du chanvre, des patates, des turnips, des pois, des féves, et toutes sortes de fruits; mais la principale culture de l'État

consiste en prairies. On a calculé qu'une étendue donnée des bons prés de Connecticut rend un profit double d'un espace de terrein semblable, cultivé en blé dans les meilleurs cantons de New-York. Le bœuf, le porc, les fromages et le beurre de Connecticut sont d'une qualité supérieure.

On trouve dans cet Etat, des mines de cuivre, de plomb et de zinc, mais qui ne sont pas exploitées. Celles de fer, qui sont très-abondantes dans divers cantons, sont travaillées avec activité.

Les principales relations de commerce de cet Etat sont avec les Indes occidentales. Ses exportations sont les chevaux, les mulets, le bétail, les palissades, les planches de sapin et de chêne, les féves, le maïs, le poisson, le bœuf salé, et le porc, qu'il échange contre les productions des îles. Il possède un grand nombre de vaisseaux, destinés au commerce de la côte, qui transportent dans les ports de Massachussetts, Rhode-Island et New-Hampshire, l'avoine, le seigle et le porc; dans les Carolines et la Georgie, le beurre, les fromages, le bœuf salé, le cidre, les pommes, les patates et le foin. Il en tire en échange, le riz, l'indigo et les espèces.

New-York, à cause de son voisinage et de

la connoissance que chacun a des prix de son marché, attire surtout une grande partie du superflu de Connecticut.

Avant l'année 1774, la valeur annuelle des exportations totales de la province montoit à deux cent mille livres sterling. Dans l'année qui finit le 30 septembre 1791, la valeur des exportations pour l'étranger, fut de sept cent dix mille trois cent quarante dollars (non compris ce qui fut vendu aux autres Etats de l'Union). Cet Etat possède et emploie à son commerce des vaisseaux pour le port de trente-deux mille huit cent soixante-sept tonneaux.

La plus grande partie des cultivateurs et de leurs familles est habillée des étoffes travaillées dans le pays; elles sont en général meilleures, quoique moins fines, que celles de même genre qu'on tire d'Angleterre et de France; et il y en a de belles.

Une manufacture de laine, récemment établie à Hartfort, et protégée par la législature, promet des succès. New-Haven a des fabriques florissantes de toiles et de boutons. Il y a à Hartfort des moulins à tabac et à poudre, des verreries et des forges. Staffort, Salisbury et Northwich ont des fonderies très-considérables. On fabrique en

plusieurs endroits les cuirs, les souliers, les bottes, les chapeaux, les chandelles; et enfin dans presque toutes les villes et villages, on voit des manufactures de clous.

Aucun Etat de l'Union n'est relativement plus peuplé que celui-ci. Les propriétés foncières, divisées par la loi qui assure des portions égales à tous les enfans, avec le privilége de deux portions pour l'aîné, varient en étendue depuis cinquante jusqu'à quatre cents acres, et sont généralement très-bien cultivées. Le pays, dans toute son étendue, est coupé de routes qui se croisent dans tous les sens; et dans les parties les moins peuplées, un voyageur ne peut pas faire trois milles sans trouver des habitations pourvues de tout ce qui constitue l'aisance champêtre. En 1756, le nombre des habitans de Connecticut étoit de cent trente mille six cent onze; en 1774, de cent quatre-vingt-dix-sept mille huit cent cinquante-six. Dans dix-huit ans, l'augmentation avoit été de plus de soixante-sept mille individus, et dans les huit ans qui suivirent, elle ne fut que de onze mille deux cent quatre-vingt-quatorze. Ce ralentissement dans l'accroissement de la population, s'explique par les pertes de la guerre et par l'émigration qui a eu lieu pour le nord de

New-York, Vermont, le New-Hampshire, et les autres Etats nouveaux.

Presque tous les habitans sont d'origine anglaise. Ils sont en général éclairés sur leurs droits politiques et civils. Les affaires publiques sont conduites avec prudence et sagesse. L'esprit de parti, cet ennemi du bonheur des républiques, qui traîne à sa suite tant de passions odieuses, n'a point eu dans cet Etat, pendant les troubles qui ont suivi la guerre, le caractère d'aigreur et d'acharnement qu'on lui a remarqué ailleurs; mais les habitans de Connecticut, comme par opposition à tous les moyens de félicité qu'ils possèdent, sont travaillés de la manie des procès, que l'obscurité et l'immense étendue de la jurisprudence anglaise rendent plus déplorable encore; elle a prodigieusement multiplié parmi eux les gens de loi. Le clergé qui est nombreux, éclairé et respectable, a souvent eu l'effet d'une balance aristocratique pour modérer et contenir l'exagération de la liberté, si commune dans les démocraties. C'est à l'influence de l'exemple que le clergé donne dans toutes les parties de l'Etat, qu'on doit attribuer pour beaucoup les modifications heureuses qu'on observe dans les mœurs des habitans depuis la guerre.

Les congrégationnalistes, les épiscopaux et les anabaptistes sont les seules sectes religieuses de Connecticut. Les premiers forment la masse du peuple ; les épiscopaux ont aussi plusieurs églises, mais les anabaptistes sont peu nombreux.

Les villes prospères et agréables à habiter, sont très-multipliées en Connecticut ; celles de Hartfort, New-Haven, New-London, Northwich et Midleton y tiennent le premier rang.

Nous avons déjà observé les avantages de commerce particuliers aux trois premières. Hartfort et New-Haven sont alternativement le siége de l'assemblée générale. Aucune ville d'Amérique n'a l'avantage sur cette dernière, quant à la beauté du site et à la salubrité de l'air.

Northwich est une ville d'environ trois mille habitans. L'avantage de la navigation de la Tamise, de la fertilité du pays des environs, et des nombreux emplacemens propres aux moulins qui épargnent la main-d'œuvre, encourage l'industrie des habitans. On y fabrique des montres et des pendules, des boutons, du papier, des poteries, du fil-de-fer, des huiles, du chocolat, des cloches, des ancres, et différens ouvrages de forge.

La ville de Midleton est agréablement située sur la Connecticut, à quinze milles au sud de Hartfort. Son commerce et sa prospérité s'accroissent de jour en jour. Wethersfield, Windsor, Farmington, Lichtfield, Milford, Stratford, Fairfield, Guilford, Stamford, Windham, Suffield, et Enfield, sont toutes des villes notables sous les rapports de situation, d'industrie et de commerce.

Dans aucun pays du monde, peut-être, les ressources de la première instruction ne sont plus à la portée de tous les individus que dans le Connecticut. Chaque ville est divisée en districts, et chaque district a une école publique. Plus du tiers du produit de la capitation est appliqué à l'entretien des écoles, et la loi établit une école publique de grammaire dans chaque ville principale. Cinq d'entr'elles ont des académies, et l'institution du collége de New-Haven, qui porte le nom de son bienfaiteur Yale, mérite quelque attention. Il date de l'an 1700; et, depuis cette époque, deux mille deux cents étudians y ont pris leurs degrés. Cet établissement, soit quant au nombre des professeurs et des écoliers, soit quant à l'étendue des bâtimens, l'importance de la bibliothèque,

et de la collection d'instrumens, est, sur une échelle, moins grande que l'université de Massachussetts, mais ses réglemens n'ont pas moins de sagesse. Les législateurs des deux Etats ont employé la même politique pour donner du lustre à ces établissemens. Ils les ont placés sous l'inspection immédiate des personnes de l'Etat les plus éminentes. Un acte de l'assemblée générale, du mois de mai 1792, destiné surtout à augmenter les fonds de l'établissement, met à la tête du corps des inspecteurs du collége, le gouverneur, le vice-gouverneur, et les six plus anciens conseillers. La publicité des examens, qui reviennent de six en six mois, et la solemnité des assemblées destinées aux exercices oratoires, excitent l'émulation des jeunes gens, et tendent efficacement au développement des talens.

Tous les propriétaires sont tenus de donner annuellement l'état de leurs biens dans le courant du mois d'août. C'est sur cet état général des fortunes des particuliers, que la législature établit un impôt de tant pour mille, selon les besoins de l'année reconnus et publiés. La somme totale des biens déclarés par les habitans de Connecticut, en 1786, et soumise à la législature au mois

de mai 1787, montait à un million cinq cent trente-trois mille huit cent soixante-sept livres. Avant la guerre, la somme des dépenses annuelles de l'Etat montoit à quatre mille livres sterlings sans la dépense des écoles ; cette somme est plus considérable maintenant.

Le peuple de Connecticut a eu le bon sens d'éviter les dangers d'un changement de constitution depuis la déclaration de l'indépendance. Son gouvernement est encore ce qu'il étoit, en vertu de la charte obtenue de Charles II, en 1662. L'autorité législative est entre les mains de deux chambres.

Les premières concessions faites par le conseil de Plymouth, des terres comprises dans les limites actuelles de Connecticut, datent de 1630. En 1634, les Anglais bâtirent le fort de Saybrock, et achetèrent, d'une des tribus sauvages, le cours et les terres voisines de la Connecticut ; l'année suivante fut marquée par les premiers établissemens des villes de Hartfort, Wethersfield et Windsor. Le droit de conquête étendit graduellement les possessions des Anglais qui s'établirent à New-Haven en 1638. Cette nouvelle colonie se forma d'abord en un corps politique distinct, et ne se réunit à

celle de Connecticut qu'en 1665. Cet intervalle offre, dans ces colonies naissantes, le dégoûtant tableau des persécutions religieuses, entre des hommes que tout sembloit devoir réunir. Les Quakers, qui en furent les principaux objets, dûrent là, ainsi qu'en Europe, leur multiplication à cette cause. La colonie avoit pris des accroissemens considérables; elle avoit obtenu la charte de ses libertés; elle réunit ses lois en un code, et imposa à chaque individu, le devoir de les connoître. Ce code qui a été réimprimé, en un petit volume, en 1750, et dont le docteur Douglas dit qu'*il n'en est point de plus naturel, de plus équitable, de plus simple et de plus concis*, devoit être acheté par chaque famille contre une mesure déterminée de blé ou de pois. Ces connoissances si généralement et si anciennement répandues dans la colonie, ont probablement contribué aux dispositions processives des habitans d'aujourd'hui.

Dans aucun Etat de l'Union, la population n'a eu des accroissemens plus grands que dans celui-ci. Les émigrations continuelles des habitans vers les contrées nouvelles, sembleroient devoir l'épuiser, et il est encore le plus peuplé de tous. Obser-

vons, en explication de ce phénomène, que depuis la charte qui a constitué ses droits politiques, Connecticut existe en république; que, protégée par la métropole, gardée par les provinces qui l'environnoient, cette colonie avoit tous les avantages réels de l'indépendance et de la souveraineté, sans en avoir les dangereux honneurs. Dans un pays étendu, sur un sol qui paye les travaux de l'homme, sous un climat qui les encourage, à l'ombre de la paix et de la liberté, une peuplade agricole a dû, dans le cours d'un siècle, devenir une nation prospère. Heureuse nation! l'attachement à tes anciennes lois proclame ta sagesse.

CHAPITRE VII.

2e. DIVISION. ETATS DU CENTRE.

Situation. Bornes. Climat.

New-York.
New-Jersey.
Pensylvanie.
Delaware.
Territoire au Nord-Ouest de l'Ohio.

Les Etats du centre sont bornés au nord par le Haut-Canada et les lacs ; à l'est, par la Nouvelle-Angleterre ; au midi, par l'Océan, le Maryland, la Virginie et l'Ohio ; à l'ouest, par le Mississipi.

Rien n'est plus irrégulier, plus difficile à soumettre à une description exacte, que le climat de cette grande division des Etats-Unis. La partie qui avoisine la Nouvelle-Angleterre lui ressemble sous ce rapport ; mais, en général, les pays compris dans la division que nous allons décrire, offrent, dans leur température, les extrêmes les plus distans, les changemens les plus brusques

et les plus multipliés. Cela est surtout vrai de toute la partie située à l'est des Alleganys, et l'irrégularité du climat augmente à mesure qu'on se rapproche de la mer. On a vu, dans ces parages, le thermomètre de Farenheit varier de cinquante degrés dans vingt-six heures, des ouragans briser les vaisseaux, déraciner les arbres, et découvrir les édifices, et des sécheresses de deux mois entiers succéder à des pluies qui fournissaient six pouces et demi d'eau dans l'espace de quatre heures. Les trois ou quatre mois de l'été qui ont quelquefois des chaleurs comparables à celles de l'Afrique, s'écoulent rarement sans que le thermomètre y descende jusqu'au degré de la congélation (1.). Enfin, dans les mêmes lieux où la température brûlante de juillet rappelle le climat de l'Italie, la navigation des plus grandes rivières est suspendue par les glaces de l'hiver.

Les conséquences de la variabilité du climat sur la salubrité de l'air, sont telles qu'on peut les conjecturer; c'est-à-dire, que toutes les

(1) Le docteur Rittenhouse, pendant son séjour à la campagne en Pensylvanie, n'y a jamais passé un été sans voir les traces de la gelée dans tous les mois, excepté en juillet.

les maladies aiguës qui dépendent du dérangement de la transpiration, y sont plus communes qu'ailleurs ; mais soit que l'habitude d'enfance affoiblisse l'influence du climat, soit que, pour les étrangers, ces inconvéniens se trouvent compensés par des avantages de salubrité qui tiennent à d'autres causes naturelles, il est certain que la durée moyenne de la vie y est aussi longue que dans les pays réputés les plus salubres.

NEW-YORK.

Étendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Baies. Lacs. Isles. Routes. Sauvages, etc.

LONGUEUR, trois cent cinquante milles ; largeur, trois cents milles.

Entre le 40e deg. 40 min., et le 45e deg. lat. nord ; et entre le 5e deg. ouest, et le 1er deg. 30 min. long. est de Philadelphie.

L'Etat de New-Yorck est borné au sud-est par l'Océan ; à l'est, par Connecticut, Massachussetts et Vermont ; au nord, par le 45e deg. de latitude qui le sépare du Canada ; au nord-ouest, par le Saint-Laurent et les lacs Ontario et Erié ; au sud-ouest et au sud, par la Pensylvanie et New-Jersey.

Division et population en 1790.

Noms des Comtés.	Nombre des Villes.	Nombre des Habit.	Principales Villes.	Nombre des Habitans.
New-York.. . .	1. . .	33,131. . .	New-York. . . .	32,328.
Albany.	20. . .	75,736. . .	Albany.	3,498.
Suffolk.	8. . .	16,440. . .	East-Hampton. .	3,260.
			Huntington. . . .	1,497.
Queen's-County.	6. . .	16,014. . .	Jamaïca.	1,675.
King's-County..	6. . .	4,495. . .	Flat Busch. . . .	941.
			Brook Lin.. . . .	1,603.
Richmond. . . .	4. . .	3,835. . .	Westfield.	1,151.
Westchester. . .	21. . .	24,003. . .	Bedford.	2,470.
Orange.	6. . .	18,492. . .	Goshen.	2,448.
			Orange.	1,175.
Ulster.	14. . .	29,397. . .	Kingston.	3,929.
Dutchess.	12. . .	45,266. . .	Poughkeepsie. . .	2,529.
			Fishkill.	5,941.
Columbia.. . . .	8. . .	27,732. . .	Hudson.	2,584.
			Kinder Hook. . .	4,661.
Roanselaer formé depuis le dénomb.			Lansinbourg. . .	
Washington. . .	9. . .	14,042. . .	Salem..	2,186.
Clinton..	4. . .	1,614. . .	Platsbourg. . . .	458.
Montgomery.. .	11. . .	28,848. . .	divisé depuis le dén. en 3 com	
Ontario.	. . .	1,075. . .	Canadaque. . . .	
	130	340,120.		

En 1792, les trois nouveaux comtés étoient comme suit :

Noms des Comtés.	Nombre des Habitans.	Noms des Villes.
Herkemer	14,000. . .	Germanflats.
Otsego.	12,000. . .	Cooperstown.
Tyoga.	7,000. . .	Chenango.
		Uniontown.
TOTAL. .	33,000 habit.	

La rivière de Hudson est une des plus grandes et des plus belles des Etats-Unis. Elle prend naissance dans les montagnes qui séparent le lac Ontario du lac Champlain; elle coule d'abord au sud-est, passe à six milles du lac George, elle reçoit la Socondaga, puis la Mohawk, et se dirige ensuite presque uniformément vers le sud, jusqu'à la mer où elle se jette dans la baie de New-York. Sa longueur totale est de deux cent cinquante milles; elle n'éprouve des chutes qu'entre le lac George et Albany. Dans cette distance, qui est de cinquante-cinq milles, elle est navigable pour les bateaux, au moyen de deux portages d'un demi mille chacun. Le lit de cette belle rivière paroît être l'ouvrage de quelque grande convulsion de la nature. C'est un canal uniformément large et profond, taillé dans une direction régulière, au milieu des rochers élevés, au travers même des chaînes de montagnes, et dont le niveau, sensiblement égal, permet à la marée de remonter au-dessus d'Albany, c'est-à-dire, à plus de soixante milles de la mer. Les Sloops, de quatre-vingts tonneaux, naviguent jusques-là, et les vaisseaux de toute grandeur parcourent ce superbe canal dans

un espace de cent trente milles. Nous avons vu de quel avantage cette rivière peut devenir pour le commerce des fourrures, par la communication avec les lacs. Elle procure aux villes bâties sur ses bords l'abondance de tout ce que la mer apporte, et de tout ce que le pays fournit, dans un espace qu'on estime comprendre huit cent mille habitans, c'est-à-dire, un cinquième de la population totale des Etats-Unis. Une louable ambition cherche à étendre encore ces immenses ressources. On ouvre actuellement un canal, qui établira la navigation entre cette rivière et le lac Champlain par South-Bay. On pêche abondamment, dans la rivière de Hudson, une grande variété de bons poissons.

La Saranak prend sa source dans les montagnes entre le Saint-Laurent et le lac Champlain, où elle va se jeter en passant par Platsbourg. On y trouve le saumon, le brochet et la truite en abondance.

Black-River prend sa source dans le voisinage de celle de Canada-Creek qui se jette dans la Mohawk. Cette rivière qui reçoit les bateaux, depuis sa chute inférieure jusqu'au Saint-Laurent, dans un espace de soixante milles, est remarquable, surtout

en ce qu'elle est la seule navigable d'entre celles qui prennent leur source dans les Etats-Unis, et se jettent dans ce grand fleuve. Cette circonstance doit singulièrement favoriser les établissemens qui se font maintenant sur ses bords.

La rivière d'Onondago sort du lac Oneïda, et coule vers l'ouest jusqu'au lac Ontario à Oswego. A un portage près, les bateaux naviguent d'un lac à l'autre, et remontent par Vood-Creeck jusqu'auprès du fort Stanwix; de là, un portage d'un mille communique à la Mohawk.

La rivière de Mohawk prend sa source à huit milles de Black-River. Après un cours de vingt milles vers le sud, elle change de direction au fort Stanwix, et coule l'espace de cent dix milles à l'est jusqu'à la rivière de Hudson. Les denrées qui descendent par la Mohawk à Shenectady, se transportent ensuite par terre l'espace de seize milles jusqu'à Albany. Excepté une chute à cinquante-six milles au-dessus de Shenectady, et qui oblige à un portage d'un mille, la Mohawk est navigable depuis cette ville jusqu'à sa source. A la distance de trois milles de la rivière de Hudson, elle éprouve une cataracte qui, par sa hauteur, la grande

masse de ses eaux et la régularité de leur chute, présente un spectacle imposant et curieux. La législature a offert trois milles livres (1) currency pour bâtir un pont sur la chute de cette rivière, lorsque les particuliers en auroient souscrit et payé mille. Une compagnie a entrepris de rendre praticable, par des écluses, la navigation, depuis Shenectady jusqu'aux lacs Ontario et Seneca. Au moyen de cette opération, une étendue de mille milles de rivages, sans y comprendre les lacs, sera arrosée par des eaux navigables, et plusieurs millions d'acres de terres labourables, sur lesquels les établissemeus se multiplient rapidement, trouveront toutes les facilités imaginables pour un marché avantageux de leurs denrées.

La Delaware sort du lac Usta-Yantho, coule au sud-ouest, puis au sud-est, en séparant l'Etat de New-York de la Pensylvanie, et enfin ce dernier Etat de celui de New-Jersey, jusqu'à son embouchure dans la baie qui porte son nom.

La Susquehanna, navigable pour les bateaux dans tout son cours, sort du lac Otsego,

---

(1) Dans l'État de New-York, huit schelings *currency*, font un dollar, ou cinq liv. cinq s. de France.

et se dirige vers le sud-ouest; elle coupe trois fois la ligne qui sépare la Pensylvanie de New-York, et immédiatement après avoir quitté cet Etat, elle reçoit la rivière de Tyoga.

Celle-ci, qui peut se remonter par les bateaux à cinquante milles, prend sa source dans les Alléganys, sous le 42e deg.

La Seneca prend sa source dans le canton de ce nom; elle coule vers l'ouest, reçoit les eaux des lacs Seneca et Cayuga, et vient se réunir à la rivière d'Onondago.

La Chenessee ou Genessee (1), a sa source près de celle de la Tyoga, passe près du fort de Chenessee, et va se jeter dans le lac

(1) L'extrême fertilité du pays, arrosé par cette rivière, y a attiré depuis peu un grand nombre d'émigrés de la Nouvelle-Angleterre, qui étoient allés s'établir dans le territoire au nord-ouest de l'Ohio, et que les Sauvages ont inquiétés. T. Cooper, auteur d'un ouvrage sur l'Amérique, imprimé à Londres en 1795, paroît comprendre sous le nom de *Genessee-Country*, tout le pays plat et élevé qui avoisine les sources des rivières de Susquehanna, de Tyoga, de Genessee, d'Allegany, et les divers petits lacs dont les eaux communiquent au lac Ontario, ou à la Mohawk. Il représente ce pays, en général, comme mal-sain, et dit qu'il est rare que les nouveaux colons n'y achètent pas le climat par une fièvre d'accès.

Ontario après une suite de cascades , sur lesquelles les habitans ont construit des moulins.

L'Allégany sort des montagnes de même nom, près dela source de la Tyoga, se dirige vers l'ouest, et s'accroît d'une autre branche qui vient du sud, à l'endroit même où elle quitte l'Etat de New-York pour entrer dans la Pensylvanie.

La baie de York, qui a neuf milles de long sur quatre de large , s'étend vers le sud, devant la ville de New-York ; elle renferme plusieurs petites îles, et communique , avec l'Océan , par un détroit de deux milles , entre Long-Island et Staten-Island.

South-Bay est un lac long et étroit, dont la direction est du nord au midi, qui est situé à douze ou quinze milles du coude que fait la rivière de Hudson avant de prendre son cours vers le sud, et qui sépare l'Etat de New-York , de Vermont. Ce lac reçoit du sud les eaux de Vood - Creek , rivière navigable dans l'étendue de plusieurs milles, puis celle du lac George, dont le niveau est plus haut de cent pieds, et qui lui parviennent, à Ticonderoga , par un large ruisseau ; enfin il réunit ses eaux au lac Champlain.

Le lac Oneïda ou Onondago, situé à vingt milles à l'ouest du fort Stanwix, s'étend environ l'espace de trente milles est et ouest. A un demi-mille de ce lac, on trouve une source plus salée que l'eau de la mer, et assez abondante pour fournir à la consommation de tout l'Etat.

Le petit lac salé (Salt-Lake) qui se décharge dans la rivière de Seneca, est remarquable par la qualité saline de ses eaux. Les naturels du pays en tirent du sel.

Le lac Otsego, à la source de la Susquehanna, a neuf milles de long sur une largeur d'un mille. Il est entouré d'un pays fertile et d'une culture facile.

Le lac de Caniaderago, à-peu-près de la même grandeur, est situé à six milles de ce dernier vers l'ouest. Un ruisseau, qui réunit ce lac à la Susquehanna, est fameux par l'excellence des fromages qu'on fait sur ses bords.

Le lac Chatoque, dont l'extrémité sud-est sous le 42e. deg. 10 min., se prolonge jusqu'à neuf milles du lac Erié, et décharge ses eaux par la Conawongo dans l'Allegany.

On trouve enfin, dans le comté d'Orange, au nord des montagnes, une étendue de prairies unies d'environ cinquante mille

acres, qui sont inondées annuellement pendant plusieurs mois, au grand détriment de la salubrité de l'air dans le voisinage. On estime qu'une dépense de deux mille livres suffiroit pour racheter à la culture cette immense plaine d'excellens terrains.

Cet Etat comprend trois îles considérables, savoir, York-Island, ou Mahatan, Staten-Island, et Long-Island. La première, située dans la Hudson, près de son embouchure, est séparée du continent par un bras de cette rivière qui prend le nom d'East-River, sur lequel est un pont. Elle a quinze milles de long, sur une largeur qui est à peine d'un mille.

La seconde est située à neuf milles au sud de la ville de New-York, et forme le comté de Richmond. Elle a dix-huit milles de long, sur une largeur moyenne de six à sept milles. Elle est assez montueuse, et contient près de quatre mille habitans. La ville de Richmond est une place peu considérable et pauvre, habitée principalement par les descendans des Hollandais et des Français.

Long-Island est située parallèlement à la côte de Connecticut. Elle a cent quarante milles de long sur dix de largeur moyenne.

Elle est divisée en trois comtés. King's-County, celui de l'ouest, et le moins considérable, est principalement habité par des Hollandais, et contient un grand nombre de beaux villages, parmi lesquels celui de Flatbush possède un établissement d'éducation. Quen's-County, celui du centre, a environ trente milles de long, et ne renferme aucune ville. Suffolk-County, qui occupe le reste de l'île, a environ cent milles de long. Plusieurs petites îles le bordent. On y compte sept villes, parmi lesquelles East-Hampton, qui contient l'académie de Clinton, est la plus considérable.

Toute la partie du sud de l'île est un pays bas, plat, et le voisinage de la mer est garni de marais salans. La zone du nord, est inégale et montueuse. On cultive les grains et les fruits dans celle-ci, les prairies et les pâturages dans l'une et l'autre.

Il y a, dans le centre de l'île, une étendue de bruyères et de bois, qui sert de retraite à un nombre infini de daims, et à d'autre gibier. — Dans la partie de l'est de l'île, on trouva, il y a environ cinquante ans, à un demi-mille de la mer, le squelette entier d'une baleine, enterré dans le sable.

La baie de Southampton, au sud de l'île, est remarquable par l'abondance prodigieuse de poisson de toute espèce.

La pêche de la baleine rend annuellement onze à douze cents barils d'huile. Une grande partie des produits de l'île se transporte à New-York; mais elle fait aussi directement le commerce d'exportation avec les îles. On compte environ quarante mille habitans dans Long-Island.

Il n'y a que trois ou quatre ans que l'Etat de New-York a commencé à donner aux routes toute l'attention qu'elles méritent.

La concurrence de la Pensylvanie pour le commerce de l'ouest, l'émulation qu'a développée l'exemple de cet Etat industrieux et riche, ont produits de louables efforts, de la part de la législature de New-York, pour l'établissement des routes au travers des parties peuplées de l'Etat, depuis ses extrémités jusqu'à la rivière de Hudson. Une poste communique tous les quinze jours depuis Albany jusqu'à Williams-Bourg sur la Chenessee, en passant par les nouvelles villes de Whitestown, Geneva, Cadanaqua et Canawargus. Une grande route nouvelle, au travers du comté

de Clinton, communique avec le Canada; enfin on vient d'ouvrir une grande route depuis Katskill sur la rivière d'Hudson, qui pénètre dans l'intérieur du pays, du côté de l'ouest.

Le pays est en général coupé de montagnes, dont la direction est du nord-est au sud-ouest; cependant au-delà des Alléganys, le pays devient plat et uni; le sol y est gras et fertile, et couvert, dans son état naturel, d'érables à sucre, de bouleaux, de hêtres, de cerisiers, de hicoris, de locustes et de mûriers. Dans le voisinage du lac Erié, on trouve le châtaignier et le chêne. Le pays qui avoisine ce lac est assez élevé au-dessus de son niveau, et tous les ruisseaux qui s'y jettent ont des chutes utiles aux établissemens de moulins de divers genres.

On représente le pays qui avoisine les lacs Cayuga et Seneca, comme d'une fertilité extraordinaire, et agréablement varié par les ondulations du terrein. C'est dans cette partie que la législature a accordé en gratification aux officiers et soldats de l'Etat, un million cinq cent mille acres de terres, divisés en vingt-cinq arrondissemens de soixante mille acres chacun, lesquels sont

subdivisés en cent fermes de six cents acres.

A l'est des Allégany, le pays est généralement coupé de hauteurs et de vallées. Les hauteurs sont garnies de forêts, dans lesquelles on trouve tous les arbres utiles que fournit le continent. Les vallées cultivées fournissent d'excellentes prairies, le lin, le chanvre, le blé et d'autres grains. La partie occidentale et septentrionale de New-York, depuis les bords de la Mohawk jusqu'au Canada, considérée comme la plus fertile de tout l'Etat, est celle où les établissemens se multiplient le plus rapidement.

Le comté de Clinton, placé à distance égale de New-York et de Quebec, a le choix des deux marchés pour ses denrées superflues. Il fournit de très-belles laines, du porc et d'autres articles d'exportation. Les cultivateurs trouvent leur compte à conduire leurs bœufs gras à Montréal, qui est distant de soixante milles de Platsbourg. La navigation du Saint-Laurent est très-avantageuse à ces contrées, et il en descend fréquemment à Quebec des radeaux, chargés de diverses denrées. Cette navigation n'est gênée que par les rapides de St.-John et de Chamblee, qui permettent

même dans certaine saison à des bateaux chargés de soixante bushels de sel, de remonter le courant (1).

Dans les parties peu ou point habitées du nord de l'Etat, les élans, les daims, les ours, sont très-communs. On y rencontre aussi des castors et des martres. Le loup ne se trouve point dans les forêts de New-York. Les canards et les autres oiseaux d'eau sont en très-grand nombre; et le poisson, principalement dans le comté de Clinton, est en abondance prodigieuse. Dans la rivière de Saranac en particulier, il n'est pas rare de voir un pêcheur prendre quatre ou cinq cents saumons dans une journée, avec le harpon et le cerceau. Ce poisson salé fait une excellente provision d'hiver, et il n'y a pas un agriculteur qui ne puisse faire la provision de sa famille, en employant à la pêche une heure de la soirée dans les mois d'été qui y sont favorables.

En 1756, la totalité des habitans, y compris les noirs, montoit à quatre-vingt-seize mille sept cent soixante-quinze; trente ans

---

(1) Le sel coûte, dans cette partie de New-York, un demi dollar le boisseau.

après, elle étoit de deux cent trente-huit mille huit cent quatre-vingt-dix-sept; et on voit, par le tableau général de la population, que dans le cours des quatre années suivantes, elle s'étoit accrue de plus de cent mille individus. Une grande partie de ce prodigieux accroissement est due à l'émigration des habitans de la Nouvelle-Angleterre.

La langue anglaise domine généralement dans l'Etat; mais il y a quelques comtés, tels que ceux d'Ulster, de King, d'Albany et d'Orange, où le grand nombre des Hollandais influe sensiblement sur l'accent. Cette nation, à laquelle sont dus les établissemens de l'enfance de cet Etat, a retenu obstinément son caractère originel, malgré l'exemple des usages et des mœurs anglaises dont elle est entourée. La régularité, la prudence, l'économie, ce tour d'esprit, plutôt conservatif qu'entreprenant, conviennent au particulier qui a hérité de sa fortune, ou au marchand qui l'a faite, plus qu'à un Etat nouveau qui a besoin de mouvement et d'entreprise; mais comme l'esprit des autres negocians est généralement porté aux spéculations hardies et étendues, ces dispositions se modifient réciproquement

proquement, et les commerçans de New-York méritent la réputation de probité, de régularité, d'industrie et de sagesse qu'ils ont obtenue. Cette réaction de l'exemple des habitudes hollandaises est sensible, à beaucoup d'autres égards, dans une grande partie de l'Etat. Elle a en général neutralisé utilement les inclinations opposées des Ecossais, des Irlandais, des Allemands et des Français, qui ont accru la population à diverses époques; et au moyen des sages établissemens d'éducation qui se multiplient tous les jours, l'instruction qui se répand met en harmonie toutes les nuances, et recouvre d'un même vernis toutes les teintes nationales.

New-York, la capitale de l'Etat, située à l'extrémité sud-ouest de l'île de Mahatan, ou York-Island, au confluent de la Hudson et de l'East-River, s'étend sur celle-ci l'espace de mille six cents toises, et sa circonférence est d'environ quatre milles. La seule partie de la ville, qui offre un plan régulier, est bâtie depuis la paix, soit en extension de l'ancienne ville, soit en remplacement des quartiers détruits pendant la guerre. Quelques maisons rappellent encore la mesquine archictecture des Hol-

landois; mais toutes celles qui ont été construites depuis un siècle, sont bâties à la manière anglaise. Plusieurs bâtimens publics attirent l'attention des étrangers. On distingue surtout le superbe édifice de Féderal Hall, moins remarquable encore par l'imposante majesté de son architecture, que pour avoir servi à la cérémonie d'installation de l'illustre Vashington.

La situation de la ville est agréable et saine ; la fraîcheur, occasionnée par les brises de mer et les eaux, tempère les chaleurs de l'été ; et le froid de l'hiver y est moins rigoureux que dans l'intérieur, sous le même parallèle. La rapidité des courans entre l'île Mahatan, Long-Island et Staten-Island, prévient les obstructions des glaces dans le canal, et ce n'est d'ordinaire que pendant quelques jours des hivers très-rigoureux, que l'abord de New-York est fermé. Il n'y a devant la ville ni baie, ni port, ni enceinte ; mais le canal d'East-River, qui reçoit des vaisseaux de toutes les grandeurs, est, après les ports de Rhode-Island et de Port-Land, l'abri le plus sûr et le plus commode de tous les Etats-Unis. Aucune ville de cette république ne présente des avantages commerciaux plus

grands, plus variés et d'une extension graduelle plus certaine. Son accès à l'Océan est facile, constant et sûr : elle commande le commerce de la moitié de New-Jersey, d'une grande partie de Connecticut, de Massachussetts et de Vermont ; elle dispose, en quelque sorte, de la masse entière des productions de l'Etat immense dont elle est la clef, et qui ne reçoit les importations étrangères que de la main de ses négocians ; enfin les nouvelles communications intérieures, et l'exécution du nouveau traité, lui permettront bientôt de concourir avec Philadelphie dans la fourniture des produits d'Europe aux Etats de l'ouest, et de détourner du Canada une grande partie de l'important commerce des pelleteries.

Après le tableau d'une telle réunion d'avantages, indépendans de ceux que la révolution lui donne, on est moins étonné de voir la population de cette ville florissante s'accroître de dix mille ames dans le cours des quatre années qui ont précédé le dernier dénombrement (1). New-York le dispute à Charleston et à Boston, sur l'hos-

(1) On y comptoit en 1794 quarante mille habitans. (*T. Cooper*).

pitalité exercée envers les étrangers, et l'emporte sur ces deux villes, quant au luxe et aux ressources de la société.

L'éducation des femmes comprend les arts agréables, et en général tout ce qui peut contribuer à l'acquisition du goût et au développement des grâces. Elles unissent à ces agrémens plus de solidité qu'on n'y en associe d'ordinaire, et elles ont conservé des mœurs hollandaises la régularité et la propreté dans l'économie intérieure de leur maison.

Sous deux rapports cependant, cette ville, favorisée à tant d'égards, laisse encore quelque chose à desirer, et offre, dans son séjour, un inconvénient grave. Le premier objet qui demande une réforme, et l'obtiendra sans doute, c'est le peu de soin qu'on y a pris jusqu'ici d'assortir le nombre et l'étendue des établissemens d'éducation publique aux besoins et aux ressources de cette ville populeuse et riche. Mais New-York a un désavantage naturel auquel on ne peut remédier qu'imparfaitement, c'est la rareté de bonne eau. La ville ne renferme qu'un petit nombre de puits; l'eau se vend trois deniers le muid; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que la même pompe

fournit la très-grande partie de l'eau qui se consomme. On a calculé qu'on en tire journellement cent dix, et dans certains jours d'été jusqu'à deux cent seize muids, sans qu'il y ait jamais plus ni moins de trois pieds d'eau dans le puits.

Albany est une ville florissante, située sur la rive occidentale de la rivière de Hudson, à cent soixante milles au nord de New-York, et au haut de la navigation des sloops; on y compte environ mille maisons bâties pour la plupart dans l'ancien style hollandais. Cette ville partage, sous plusieurs rapports, les avantages commerciaux de New-York; et quant au commerce des denrées de l'intérieur et de certains autres articles d'exportation, ses marchands sont mieux placés encore. Lorsque les canaux entrepris seront achevés; lorsque le pont sur la Mohawk sera construit et toutes les routes intérieures ouvertes, cette ville devra éprouver des accroissemens considérables. Jusqu'ici les habitans d'Albany ont souffert de la mauvaise qualité de leurs eaux de puits, mais ils ont entrepris des ouvrages pour la conduite d'une eau courante dans la ville.

La ville de Hudson est celle de toute l'Amérique, après Baltimore, qui a éprouvé

l'accroissement le plus rapide. En 1783, deux particuliers de Providence ayant reconnu que la rivière étoit navigable pour les gros vaisseaux, jusqu'à cent trente milles de New-York, achetèrent là, sur la rive de l'est, un espace d'un mille quarré pour le siége d'une ville nouvelle. Au printems de 1784, on bâtit quelques magasins, et dans les deux ans qui suivirent, cent cinquante maisons s'élevèrent, et quinze cents habitans s'y réunirent. Une situation superbe, de bonnes eaux, le voisinage d'une contrée fertile, et sur laquelle les établissemens se multiplient, ajoutent à ses avantages. En février 1786, on comptoit qu'il entroit chaque jour dans la ville douze cents traîneaux chargés des produits du pays environnant, jusqu'à une grande distance.

Pough-Keiepsee est une jolie petite ville, sur la rive orientale de la Hudson. Lansinbourg, à neuf milles d'Albany, sur les bords de la Hudson et vis-à-vis de la Mohawk, est une ville florissante et agréablement située. Kingston, dans le comté d'Ulster, situé sur une petite rivière, à deux milles de la Hudson, a été rebâtie depuis que les Anglais la brûlèrent en 1777; elle contient environ deux cents maisons.

Shenectady sur la Mohawk, dans un pays fertile, au bas d'une navigation étendue qui traverse les meilleures terres de New-York, placée pour servir d'entrepôt au commerce d'Albany, devroit, ce semble, prospérer, et elle a décliné depuis la guerre, ce qui est dû à ce que ses habitans ne connoissant que le commerce des fourrures, que les Anglais ont détourné en grande partie, vers le Canada, depuis cette époque, n'ont pas eu l'industrie de mettre à profit les autres avantages naturels de sa situation.

Platsbourg, sur les bords du lac Champlain, du côté de l'ouest, est dans une des positions les plus agréables qu'on puisse desirer.

Le pays qui l'entoure s'élève insensiblement depuis le lac jusqu'aux montagnes, dans l'espace de plusieurs milles. Le sol est un lut gras, qui offre les mêmes avantages à la culture des prés et des champs. Les fermes qui s'élèvent de tous côtés embellissent et animent le paysage. La ville de Platsbourg se bâtit et se peuple avec activité; enfin, dans ces mêmes lieux, qui n'étoient qu'un désert il y a huit ans, le voyageur instruit observe des milliers de cultivateurs, trouve des cercles agréables, la chère délicate et recherchée

des ports de mer, et peut même entendre, de tems en tems, une conversation philosophique ou un air de clavecin. Ainsi s'accomplissent les paroles prophétiques, adressées par le congrès au peuple américain, dans une époque de détresse. « Des vastes lacs, des
» grandes rivières à peine découvertes, et
» qui, depuis des siècles, roulent leurs flots
» vers l'Océan dans le silence et l'obscurité
» des forêts; les immenses déserts d'un sol
» fertile, les sombres retraites des animaux
» sauvages, entendront (nous l'espérons en-
» core) le bruit de l'active industrie, prodi-
» gueront leurs ressources au commerce,
» s'enorgueilliront de leurs cités spacieuses,
» de leurs clochers dorés, de leurs délicieuses
» maisons de campagne, de leurs champs
» couverts des riches fruits de la culture ».

L'Etat de New-York est resté fort en arrière de ses voisins sur l'agriculture et les fabriques. Les avantages de localité sont tels, que les habitans s'enrichissent sans entreprendre, et en ont moins d'activité. L'observation générale que nous avons faite sur l'agriculture des Etats-Unis, trouve ici son application très-sensible. Tant que les terres sont à bas prix et fécondes sans de grands efforts, l'intérêt du cultivateur ne le porte

nullement vers les perfectionnemens utiles. Ils naîtront de la population, ainsi que les arts manufacturiers. Les ressources du pays assurent à ceux-ci des moyens étendus dans les productions du sol, dans les mines abondantes de fer, dans celles de plomb, de cuivre, de zinc, de plâtre, dans les nombreux emplacemens propres aux moulins de tous genres. Les articles des fabriques de la ville de New-York sont les voitures de toutes espèces, les sucres, la bière, les souliers et les bottes, les harnois, les menuiseries, les coutelleries, les chapeaux, les outils à carder, les montres, les pendules, les poteries, les instrumens de musique et de mathématiques; enfin les vaisseaux et tous leurs agrêts. Les procédés de la fabrication des farines, cet objet capital d'exportation, leur laissent une infériorité sensible dans la qualité, comparativement à celles de Pensylvanie et Maryland; mais les manufactures de sucre d'érable commencent à prendre de l'importance; on peut en juger par l'exemple d'un des cantons nouvellement cultivés. Dans le printems de l'année 1791, le comté d'Otsego seul, quoique foiblement habité, a fabriqué douze cents quintaux de sucre (1).

(1) Une lettre, datée de Cooperstown, du 9 avril

Les exportations aux îles sont le biscuit, les pois, le maïs, les pommes, les oignons, les planches, les palissades, les chevaux, les moutons, le beurre, le fromage, les huîtres, le bœuf et le porc; mais les objets capitaux d'exportation de l'Etat, sont les blés et les farines. Dans le cours de l'année 1775, il s'exporta six cent soixante-dix-sept mille sept cents bushels de blé; deux mille cinq cent cinquante-cinq tonnes de pain, et deux mille huit cent vingt-huit tonnes de farine. Le reste des exportations consiste en graine de lin, coton, laine, salsepareille, café, indigo, riz, fer en saumons ou en barres, potasse, cendres perlées, fourrures, peaux de daim, bois de construction, mahogany, cires, huiles, vin de Madère, rum, poix, goudron, térébenthine, baleines, poisson, sucre, mélasse, sel, tabac, etc. Mais un grand nombre de ces articles sont importés pour être réexportés. La valeur des exportations, pour l'année finie le 30 septembre 1791,

---

1793, et signée par William Cooper et cinq autres particuliers, affirme que, dans le seul arrondissement d'Oswego (qui étoit un désert en 1786), il s'est fait, pendant le cours de la saison, cent soixante mille liv. de ce sucre, c'est-à-dire, pour la valeur de quinze mille dollars. (*Tench Coxe*).

monte à deux millions cinq cent seize mille
ent quatre-vingt-dix-sept dollars. Cet Etat
ossède des vaisseaux pour quarante-six mille
x cent vingt-six tonneaux, et emploie en
utre pour quarante mille tonneaux de vais-
eaux étrangers.

On compte dans la ville de New-York sept
ssociations qui ont le bien public pour objet;
avoir, une société pour l'encouragement
es connoissances utiles, pour la manumis-
ion des esclaves, et la protection des affran-
his; une société de marine; une pour le
oulagement des débiteurs emprisonnés; une
ociété de manufacture, une société de mé-
ecine, et enfin une société d'agriculture
ont les membres de la législature sont mem-
res par leurs offices.

Le collége de Colombia, fondé à New-York
n 1754, par des contributions volontaires,
st le premier établissement de ce genre
u'ait possédé cette province. Le site de l'é-
ifice, sur les bords de la Hudson, est superbe,
t son architecture est digne de l'institution;
l comprend trente-six appartemens, une
aste salle, une chapelle, une bibliothèque,
n musée, un théâtre de démonstration, et
n cabinet de physique expérimentale très-
iche en instrumens. La direction générale

du collége, ainsi que de toutes les académies ou écoles de l'Etat, est entre les mains du gouverneur, du vice-gouverneur, et de vingt-quatre inspecteurs. Une école complète de médecine a été ajoutée, en dernier lieu, à l'établissement, qui compte en totalité environ cent cinquante étudians. Des huit autres académies de cet Etat, les deux qui ont le plus de réputation sont celles de Flatbush et de Clinton, situées l'une et l'autre dans Long-Island.

Les sectes religieuses de l'Etat sont au nombre de douze, et chacune est autorisée à instituer un corps, chargé de la direction de ses affaires temporelles. Dans le nombre de ces sectes, on en compte une qui s'est élevée récemment; elle suit les dogmes de Jenima Wilkinson, et s'est réunie à Geneva, à douze milles sud-ouest du lac Cayoga.

La forme très-compliquée du gouvernement de l'Etat et de l'administration de la justice, est l'ouvrage d'une convention rassemblée dans ce but en 1777. L'autorité législative est entre les mains de la législature et du conseil de révision. Le pouvoir exécutif réside dans la personne du gouverneur, élu tous les trois ans, et assisté de son conseil de douze membres.

Les places éminentes du gouvernement ont remplies par les élections du peuple, vec certaines clauses restrictives de proriété et de séjour dans l'Etat pour les éleceurs, et d'autres restrictions proportionnées l'importance des places pour les personnes ligibles.

Le dénombrement de 1789 faisoit monter a milice de l'Etat à quarante-deux mille six ent soixante-dix-neuf; celui de 1790, à quaante-quatre mille deux cent cinquante-neuf; t celui de 1791, à cinquante mille trois cent uatre-vingt-dix-neuf. Il y a en outre cinq à ix mille hommes dans les nouveaux comtés ui ne sont pas encore organisés.

Les postes militaires fortifiés étoient trèsnultipliés dans l'Etat de New-York. Le plus rand nombre a été détruit, ou tombe en uines. Dans l'espace qui sépare Shenectady lu lac Onéida, il existoit sept forts, parmi esquels on voit encore le fort Stanwix, onstruit en 1758, et qui a coûté, dit-on, oixante mille livres sterl. On voit encore à Crownpoint, sur le lac Champlain, une artie des ouvrages, autrefois considérables, le ce poste.

Diverses circonstances ont contribué à remplir le trésor de l'Etat de New-York, de

manière qu'il a pu se passer d'impôts depui
plusieurs années. Les confiscations qui on
suivi la guerre, la vente des terres non ap
propriées, et un impôt sur les importation
avant la constitution fédérale actuelle, avoien
produit un capital considérable. Les terre
avoient été vendues contre du papier conti
nental, dans une époque où l'Etat de New
York avoit plus de crédit que la confédéra
tion; en sorte que cet Etat acquit, à ba
prix, une créance considérable contre l
trésor public.

La rente de cette créance passe actuelle
ment cent mille dollars, et doublera lorsqu
la dette différée portera son intérêt.

On trouve, dans le voisinage de Saratoga
une eau minérale dont la source attire la cu
riosité. Elle sort verticalement de la terre pa
une ouverture de neuf pouces de diamètre
et s'élève en jet d'eau pyramidal à cinq ou si
pieds de hauteur. Elle est à la températur
commune de l'eau de source; elle a u
goût salin, et contient abondamment u
gaz, dont la force expansive rompt tous le
vaisseaux fermés. On en fait usage dans plu
sieurs maladies.

On voit, dans le comté de Montgomery
un torrent rapide qui s'est frayé un chemi

›ar-dessous une colline, dont la base a trente-
:inq toises de diamètre. La voûte de cette ga-
erie naturelle paroît aux extrémités d'un
'oc blanc comme la neige; mais l'extrême
'apidité du courant, l'inégalité du terrein et
e bruit affreux de l'eau dans son passage
ous la voûte, ont empêché jusqu'ici que
›ersonne se hasardât à y pénétrer.

Dans l'arrondissement de Wilsborough, :omté de Clinton, on voit, sur les bords du ac Champlain, un morceau de rocher, re-ouvert d'un terrein boisé, de l'étendue d'un lemi-acre, qui a sans doute été détaché, par quelque convulsion de la terre, d'un pro-nontoire qui en est distant de vingt pieds eulement, et dont la tranche extérieure se apporte parfaitement à celle de la petite île. C'est là que se présente un contraste frap-›ant pour le voyageur qui navigue sur les ›ords de ce lac romantique. Pendant l'espace le plusieurs milles, ses eaux baignent le ›ied des rochers élevés, stériles ou hérissés le bois, dont l'escarpement surplombe et emble menacer de leur chute l'esquif qui es côtoie. Ces lieux ont toute la rudesse pri-nitive de la création; leur aspect est sombre et sauvage; un silence profond y règne; l'homme y oublie les êtres animés; il se sent

seul avec la nature. Tout-à-coup l'intervalle qui sépare la petite île du continent, laisse entrevoir les eaux argentées d'une baie demi-circulaire, qui se développe à mesure qu'on avance. Ses bords s'élèvent en amphithéâtre; ils sont tapissés de verdure, couverts de moissons, parsemés de fermes; une majestueuse forêt les domine, et une montagne élevée encadre ce paysage enchanteur.

Les rapports du missionnaire Kirk-Land réduisent à six mille trois cent trente individus la totalité des six nations sauvages, autrefois nombreuses et redoutables, et dont les restes habitent encore dans l'ouest de l'Etat. Les Mohawks sont en grande partie fixés sur Grand-River, dans le haut Canada. Les Seneca occupent deux villages sur l'Allégany. On trouve quelques Delawares e Shavagkees sur Buffalo-Creek; enfin les Stok brige et les Mohegan se sont établis sur le la Onéida. D'après le même missionnaire, voic à-peu-près les idées que ces tribus se font d la moralité des actions, et des peines et récompenses d'une autre vie. Il y a, disent-ils une région des purs esprits, nommée *Escanane*, d'où sont exclues trois classes de pécheurs, savoir, les suïcides, ceux qui répudient leurs femmes à cause de leur grossesse

e

et ceux qui désobéissent à leurs chefs. Pour parvenir à l'Escanane, il faut passer, sous la conduite d'un guide sûr, en équilibre sur un pieu, au-dessus d'un affreux précipice. Lorsqu'un réprouvé tente le passage, le guide, qui le reconnoît, l'abandonne à lui-même sur le pont glissant et mal assuré; un vertige le saisit; il tombe, avec d'horribles cris, au fond du noir abîme; il y trouve un chien monstrueux qui a la galle et la lui communique. Tourmentés de démangeaisons cuisantes, les réprouvés s'agitent en vain dans leur sombre prison, où le bruit des chants et des danses des bienheureux habitans de l'Escanane vient quelquefois accroître leurs maux. Les imbécilles et les chiens vont aussi dans le même gouffre; mais ils y ont un appartement séparé, où la lumière du jour pénètre.

Les Cayuga, les Onéida, les Onondaga habitent encore en petit nombre les environs des lacs de même nom.

En 1787, John Livingston, et quatre autres particuliers, se réunirent pour obtenir des six nations, à forme de bail, pour neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans, moyennant deux mille dollars de rente, une immense étendue de pays, comprenant la plus grande partie des trois comtés du nord-ouest. Deux mois

après, ils obtinrent à bail, pour le même terme, le pays d'Onéida de la tribu de ce nom, moyennant une redevance annuelle. Mais la législature décida, au mois de mars 1788, que de pareils baux étoient des achats défendus aux particuliers par la constitution, et par conséquent nuls; dès-lors l'Etat a conclu un traité avec les diverses tribus des sauvages, et acheté d'eux tout le pays, moyennant la réserve d'une certaine étendue de terrein pour les Onéida, les Cayuga et les Onondaga.

De longs débats entre New-York et Massachussetts, relativement aux limites des Etats, ont été définitivement terminés, moyennant la cession faite à Massachussetts, d'une étendue de douze arrondissemens, dont l'Etat de New-York s'est réservé la juridiction.

CHAPITRE VIII.

NEW-JERSEY ET PENSILVANIE. MORAVES.

Étendue. Bornes. Division. Population. Fièvre jaune.

NEW-JERSEY.

LONGUEUR, cent soixante milles; largeur, cinquante-deux milles.

Entre le 39e et 41e deg. 24 min. lat. nord; le mérid. de Philadelphie, et le 1er deg. long. est.

L'Etat de New-Jersey est borné à l'est par la rivière d'Hudson et la mer; au sud, par l'Océan; à l'ouest, par la rivière et la baie de Delaware; au nord, par une ligne tirée depuis l'embouchure de la rivière de Mahakamac, jusqu'à un point de la rivière d'Hudson, sous le 41e deg.

La division et la population de l'Etat sont comprises dans les tableaux suivans :

Comtés.	Population.	Principales Villes.
Cap-May.	571.	
Cumberland.	8,248.	Bridgetown.
Salem.	10,437.	Salem.
Glocester.	13,360.	Voodbury. Glocester.
Burlington.	18,095.	Burlington. Bordentown.
Hunterdon.	20,253.	Trenton.
Sussex.	19,500.	Newtown.
Bergen.	12,601.	Hackinsack.
Essex.	17,785.	Newark. Elisabeth-Town.
Midlesex.	15,956.	Amboy et partie de Brunswick.
Monmouth.	16,918.	Freehold.
Somerset.	12,296.	Boundbrook et partie de Brunswick.
Morris.	16,216.	Morristown.
	182,236.	
		dont 11,423 noirs.

Les rivières de New-Jersey sont peu con-
sidérables, mais nombreuses. Les trois prin
cipales sont la Hackinsack, la Passaïk, et l
Raritan. La première prend sa source dan
le comté de Bergen, se dirige vers le sud, e
entre dans la baie de Newark. Elle a un
grande largeur près de son embouchure, e
se remonte à environ quinze milles. La r

vière de Passaïk prend naissance dans un grand marais du comté de Morris. Son cours est très-tortueux, mais sa direction générale est de l'ouest nord-ouest à l'est sud-est. Elle se réunit à l'Hackinsak, près de la mer, et se remonte à environ dix milles. Cette rivière éprouve à Patterson, au travers d'une fente de rocher, une chute de soixante-dix pieds, qui fait une des curiosités du pays.

La rivière de Raritan, formée de deux branches sud et nord, qui prennent leur source dans les comtés de Morris et d'Hunterdon, passe à Brunswick et à Amboy où elle se jette dans la mer, et contribue à former le port de cette dernière ville. On a le projet d'établir un canal de communication entre la branche du sud et les eaux de la Delaware. La Raritan éprouve une chute aux collines de ce nom.

A Brunswick elle a si peu de profondeur, qu'elle est guéable pour les voitures, mais un peu au-dessous elle prend un fond si considérable, que les corvettes y naviguent en sûreté. Les chaloupes remontent au-dessus du gué avec la marée; et lorsque celle-ci est basse, il n'est pas rare de voir dans la rivière des chaloupes à sec, à une portée de fusil des plus gros vaisseaux à l'ancre. On a construit

dernièrement trois ponts sur la Passaïk, l'Hakinsak et la Raritan, sur la grande route entre New-York et Philadelphie. Les autres rivières du pays sont la Cesarea, qui prend sa source dans le comté de Salem, et peut se remonter jusqu'à Brigetown, à vingt milles, avec des bâtimens de cent tonneaux; la Mulicus qui divise les comtés de Glocester et Burlington, et que les vaisseaux de soixante tonneaux remontent jusqu'à vingt milles; la Maurice qui sort du comté de Glocester, et qui est navigable dans un espace de trente milles pour les chaloupes; l'Alloway et l'Ancocus qui se jettent dans la Delaware, et servent de moyen de transport aux denrées qui abondent dans le terrein qu'elles arrosent. Enfin dans la partie du sud de New-Jersey, qui est basse et avoisine la mer, on compte encore huit petites rivières ou criques, qui, à haute marée, peuvent se remonter avec les bateaux jusque près de leur source.

Une ligne de montagnes qui appartient à la grande chaîne des Alléganys, et une partie de l'éperon de cette grande chaîne, nommée *Kittatiny*, occupent le nord de l'Etat de New-Jersey. Le centre de l'Etat est agréablement varié de côteaux et de vallées fertiles, et la partie du sud est uniformément basse, plate

et sablonneuse. On estime qu'un quart de New-Jersey est occupé par ces sables stériles. En y creusant des puits, on y trouve l'eau saumâtre à environ cinquante pieds. Les bords de la baie de Delaware sont couverts en grande partie de marais salans, qui donnent de bons pâturages d'été, mais où les moustiques sont fort incommodes aux hommes et aux animaux. Le poisson et les huîtres sont d'un très-grand secours pour la subsistance des habitans de la côte. Les montagnes produisent le chêne, l'hicory et le châtaignier. L'érable à sucre est commun en Sussex sur les bords de la Delaware. Quelques comtés sont extrêmement fertiles, et toutes les espèces de grains y sont cultivées. Les prés et les pâturages surtout y ont une grande valeur dans les parties qui sont à portée des marchés de Philadelphie et de New-York pour le transport du bétail. Enfin les fruits, tels que les pêches, les cerises, les fraises y abondent, et le meilleur cidre de l'Amérique, et peut-être de l'univers, se fait en New-Jersey. On trouve, dans quelques cantons de cet Etat, des paysages et des points de vue délicieux. Le cours de la rivière de Pasaïk en particulier, entre Newark et Patterson, présente toute la variété d'aspects qu'on peut

attendre des accidens du terrein et des eaux; d'une vigoureuse végétation, d'une riche culture, et des belles et nombreuses maisons de campagne qui garnissent ses bords.

Dans un pays où l'étendue des terres à cultiver est dans une proportion plus juste avec le nombre des habitans, que dans la plupart des Etats de l'Union, on devroit s'attendre à voir l'art de l'agriculture plus perfectionné; mais la plupart des cultivateurs, ou Hollandais d'origine, habitués à se conformer au mode de culture que ceux-ci ont introduit, n'inventent guère, et imitent encore moins les procédés nouveaux qui pourroient être utiles.

La presque totalité du commerce de New-Jersey se fait par New-York et Philadelphie. La législature a fait divers efforts pour soustraire l'Etat à cette dépendance; mais jusqu'ici c'est en vain qu'elle accorde les plus grands encouragemens aux négocians qui s'établissent dans l'excellent port d'Amboy ou à Burlington, sur la Delaware. Les longues habitudes de commerce, les correspondances établies, la facilité des crédits, la vente plus sûre et plus prompte des denrées, le choix plus grand sur les objets d'importation, et toutes les autres causes qui concou-

rent à donner aux villes commerçantes une force d'attraction proportionnée à leur masse, dirigent encore aujourd'hui, dans les anciens canaux, le courant des affaires de commerce. Les articles d'exportation sont les chevaux, le bétail, les fruits, le blé, la farine, les jambons (qui ont une grande réputation), les bois, les cuirs, les fers, et la graine de lin. Les importations ne consistent guère qu'en denrées des îles.

Les manufactures prennent de l'activité depuis quelques années. L'industrie s'est prévalue des avantages que les nombreuses chutes d'eau offrent en supplément de la main-d'œuvre. On compte dans l'Etat plus de onze cents moulins de divers genres, tels que des moulins à scier les bois, à poudre, à huile, des papeteries, des usines pour la préparation des fers, et des moulins à farine, qui sont les plus nombreux. Les établissemens de tannerie, de Trenton, Newark et Elisabeth-Town, ont une grande étendue. La fabrication des étoffes, dans l'intérieur des ménages, suffit, à peu de chose près, à l'usage des habitans; mais l'objet le plus important de leur industrie, ce sont les fers, que sept différentes mines leur fournissent en prodigieuse abondance. La grandeur des

ouvrages qui servent à leur préparation, est proportionnée à cette richesse. Il en sort annuellement quarante-neuf mille six cents quintaux de fer en barres, en saumons, ou en fil, sans compter une grande quantité de pots et ustensiles de diverses espèces en fer fondu. Il s'est formé, en 1791, sous l'autorisation et l'encouragement de la législature, une société de fabriques, avec un fonds de cinq cent mille dollars. Elle a fait divers beaux établissemens sur la chute de la Passaïk, dans le délicieux site de Patterson, ainsi nommé en l'honneur du gouverneur qui a patronisé l'entreprise.

Plusieurs comtés, et en particulier celui de Bergen, renferment des mines de cuivre, qui, avant la guerre, avoient été travaillées à diverses époques; mais quoiqu'elles paroissent riches, et qu'elles fournissent de tems en tems des masses considérables de cuivre natif, la cherté des travaux les a fait abandonner.

Dans la partie du pays qui est basse et sablonneuse, on a trouvé, en creusant des puits, des coquilles d'huître d'une grandeur extraordinaire. Il y a environ huit ans que dans le comté de Montmouth, près de la mer, après une crue des eaux qui avoit rongé le

rivage, on découvrit les os d'un très-grand animal, qui, par la forme de ses dents, paroissoit avoir été carnivore : une de ses dents molaires avoit cinq pouces de hauteur, cinq de longueur, et deux et demi de largeur. Les os d'un animal semblable ont été découverts depuis dans le comté de Glocester, en creusant un fossé dans un pré, à trois ou quatre pieds de profondeur ; ils existent à Philadelphie.

On voit dans le comté de Morris, à quarante milles de la mer, sur une colline, un grand nombre de puits, dont l'eau monte et descend régulièrement de six pieds, deux fois dans vingt-quatre heures. On remarque dans le comté de Cap-May, au bord de la mer, une source d'eau douce, que la mer recouvre de trois ou quatre pieds à haute marée ; mais si l'on plonge jusqu'à l'eau douce une bouteille fermée, et qu'on l'ouvre à cette profondeur, on la retire pleine d'eau douce. On trouve dans les comtés d'Huntington et de Morris, des eaux minérales assez fréquentées.

Il y a une variété remarquable dans les mœurs et le caractère des habitans de New-Jersey. Les Hollandais, les Allemands, les Ecossais, les Irlandais, les habitans de la

Nouvelle-Angleterre et leurs descendans, ont conservé, dans les endroits où ils se sont réunis, leurs habitudes primitives, modifiées par les modes et les usages des villes de New-York et de Philadelphie, plus que par aucune teinte nationale appartenant à l'Etat lui-même. En général cependant les habitans sont industrieux et sobres, et l'hospitalité y est en honneur autant que dans aucun Etat de l'Union. Les presbytériens, les quakers, les anabaptistes, les épiscopaux, les réformés hollandais, les méthodistes et les moraves sont les diverses sectes de New-Jersey.

Cet Etat possède deux colléges, l'un dans le village de Princetown, et l'autre à Brunswick. Le premier, qui date de 1738, est, par sa constitution, sous la direction immédiate du gouverneur et de vingt-deux inspecteurs.

Le collége de Brunswick, fondé immédiatement avant la crise de la guerre, par les souscriptions volontaires des réformés hollandais, a beaucoup souffert pendant cette époque, et n'a pas pris dès-lors le degré d'étendue que ses fondateurs lui destinoient. On compte, dans le reste de l'Etat, onze académies ou séminaires, dans lesquels les jeunes gens trouvent, à un prix modique,

tous les secours d'instruction qui les préparent aux études des universités.

Aucune ville de New-Jersey n'a d'avantage sensible sur les autres quant à l'étendue et l'importance. Trenton, qui en est la capitale et le siége du gouvernement, n'a pas plus de deux cents maisons en masse. Elle est bâtie près de la Delaware, vis-à-vis d'une chute de cette rivière. Sa situation est très-agréable, et ses environs sont garnis de belles maisons de campagne. Le passage de la grande route des comtés de l'est à Philadelphie, met beaucoup de mouvement dans cette place.

Burlington, sur la Delaware, est à seize milles au-dessus de Philadelphie. La rivière a environ un mille de large vis-à-vis de la ville, qui est bâtie en partie dans une île, et entourée de prairies. Le voisinage de l'opulente ville de Philadelphie a empêché les accroissemens que Burlington auroit pu attendre des avantages de sa situation pour le commerce.

La ville d'Amboy se trouve dans le même cas, par rapport à New-York, et ses avantages naturels sont encore plus grands que ceux de Burlington, puisque son port, l'un des meilleurs des Etats-Unis, a un libre accès

à l'Océan. Sa situation est élevée, agréable et saine. Elle étoit considérée, avant la révolution, comme la capitale d'Est-Jersey, et elle étoit alternativement, avec Burlington, le siége du gouvernement.

Brunswick, sur la Raritan, à douze milles au-dessus d'Amboy, est une ville de deux mille habitans, dont la moitié sont Hollandais. Sa situation est basse et désagréable; elle est fort sujette à être inondée lors de la fonte des glaces. Son commerce est assez actif.

Elisabeth-Town est un gros bourg de cent cinquante maisons, à quinze milles de New-York, dans une situation agréable et un pays fertile. — Newark est une jolie ville, à-peu-près de la même étendue, à sept milles seulement de New-York; elle a une manufacture de souliers, où il s'en fabrique soixante-douze mille paires par année.

Le conseil législatif est composé d'un membre de chaque comté, élu par le peuple, parmi les individus qui y possèdent au moins mille livres (1) currency, et qui y ont séjourné un an.

---

(1) Dans l'État de New-Jersey, sept schelings six deniers currency font un dollar.

La milice de New-Jersey est de trente à quarante mille hommes. Cet Etat a été longtems le théâtre de la guerre de l'indépendance, et en a plus souffert qu'aucun autre. Dans une époque de détresse, où l'armée du général Vashington, réduite à un petit nombre, se retiroit devant l'ennemi, au travers de New-Jersey, les milices de cet Etat n'abandonnèrent point leur général. La ville de Trenton est célèbre pour avoir vu l'action hardie qui fit tourner la chance de la guerre, et un grand nombre d'autres lieux de cet Etat rappellent le dévouement, et la bravoure des troupes Américaines.

PENSILVANIE.

Étendue. Bornes. Division. Population.

Longueur, deux cent quatre-vingt-huit milles; largeur, cent-cinquante-six milles : et entre le 39e deg. 43 min., et le 42e deg. lat. nord. o 20 min. long. est, et le 5e deg. 20 min. long. ouest.

Les bornes de cet État sont, à l'est, la rivière de Delaware qui le sépare de New-Jersey; au nord, l'Etat de New-York; au nord-ouest, le lac Erié; à l'ouest, le territoire de l'ouest, et une partie de la Virginie; au sud, une partie de la Virginie, le Maryland, et l'Etat de Delaware.

La Pensylvanie est divisée en vingt-deux comtés, dont la population, la situation les principales villes, la proportion des établissemens, et les mines, sont indiquées dans la table suivante :

Comtés

Comtés.	Habitans.	Princ. Villes.	Situation.	Établiss.	Mines.
Philadelphie. . .	54,391.	Philadelphie.	Sur la Delaware. . .	Tout.	Fer.
Chester. . . .	27,937.	Wochester.	Dit.	Tout.	Fer.
Delaware. . . .	9,483.	Chester . . .	Dit.	Tout.	Fer.
Bucks.	25,401.	Newtown . .	Dit.	Tout.	Fer et plomb.
Montgomery. . .	22,929.	Norristown. .	Sur le Schuilkill. . .	Tout.	Fer.
Lancaster. . . .	36,147.	Lancaster . .	Dit.	Tout.	Fer et cuivre.
Dauphin	18,177.	Harrisbourg .	Dit.	$\frac{3}{4}$. .	Fer.
Berks.	30,179.	Reading. . .	Dit.	$\frac{3}{4}$. .	Fer, charbon.
Northampton. . .	24,250.	Easton . . .	Sur la Delaware . .	$\frac{3}{4}$. .	Fer.
Luzerne.	4,904.	Wilksbourg. .	Sur la Susqueh . . .	$\frac{3}{4}$. .	Fer, charbon.
York.	37,747.	York	Dit.	$\frac{3}{4}$. .	Fer.
Cumberland. . .	18,243.	Carlisle. . . .	Dit.	$\frac{3}{4}$. .	Fer, charbon.
Northumberland.	17,161.	Sunbury. . .	Branche Ouest Susq.	$\frac{1}{10}$.	(1) Fer, sel fossile.
Franklin.	15,655.	Chamberston.	Sur la Susqueh. . .	$\frac{3}{4}$. .	Fer.
Bedford.	13,124.	Bedford . . .	Sur la Juniata . . .	$\frac{1}{2}$. .	Fer.
Huntington. . .	7,565.	Huntington .	Dit.	$\frac{1}{4}$. .	Plomb et charbon.
Mifflin.	7,562.	Lewisbourg .	Dit.	$\frac{1}{4}$. .	Fer.
Westmoreland .	16,018.	Greensbourgh.	Sur l'Allégany. . .	$\frac{1}{4}$. .	Charbon.
Fayette.	13,325.	Union. . . .	Sur la Monongahela.	$\frac{1}{2}$. .	Fer, charbon.
Washington. . .	23,866.	Washington. .	Sur Cheat-River. . .	$\frac{1}{4}$. .	Dit, dit.
Allégany.	10,309.	Pittsbourg. . .	Sur l'Allégany. . . .	$\frac{1}{4}$. .	Dit, dit.
	434,373 habit.				

(1) Il y a dans le Comté de Northumberland, encore environ huit millions d'acres non-cultivés.

La Pensylvanie possède six rivières considérables, dont les diverses branches arrosent toutes les parties de l'Etat. Ce sont

la Delaware, le Schuilkill, la Susquehanna, la Youhiogany, la Monongahela et l'Allégany. La baie et la rivière de Delaware sont navigables dans un espace de cent cinquante-cinq milles, jusqu'à la chute de Trenton. Un fanal à Henlopen, des bouées et des balises en assurent la navigation jusqu'à Philadelphie, qui est à cent vingt milles de la mer; la baie et la rivière sont navigables pour des vaisseaux de soixante-quatorze canons. Les sloops remontent jusqu'à Trenton. Les bateaux du port de neuf tonneaux naviguent encore dans un espace de cent milles sur cette rivière, et les canots indiens remontent cinquante milles plus haut, au moyen de quelques portages. La marée, qui est sensible jusqu'à Trenton, est ordinairement de cinq à six pieds à Philadelphie. La Delaware reçoit à Easton la rivière de Lehigh, qui est navigable l'espace de trente milles.

Depuis l'entrée de la baie de Delaware, entre le cap May et le cap Henlopen, jusqu'à Bombay - Hook, où la rivière commence, on compte vingt milles. Elle a vis-à-vis de Bombay-Hook, quatre à cinq milles de large. Depuis ce point jusqu'à l'île de Reedy, dans laquelle le port Penn est le

rendez-vous général des vaisseaux chargés pour l'extérieur, on compte encore vingt milles. Les bâtimens mettent ordinairement vingt-quatre heures à remonter du port Penn à Philadelphie. C'est dans ce port que les vaisseaux qui arrivent de l'extérieur, attendent la fonte des glaces, qui s'opposent ordinairement à la navigation de la rivière pendant un mois ou deux.

Le Schuilkill prend sa source au nord-ouest des montagnes de Kittatiny qu'il traverse. Il coule au sud-est l'espace de cent vingt milles, et se réunit à la Delaware, à cinq ou six milles au-dessous de Philadelphie. Depuis Reading, qui est à trente milles au-dessus de Philadelphie, il est navigable jusqu'à sa source. Il est traversé dans le voisinage de la capitale par quatre ponts flottans.

Nous avons vu que la branche de l'est de la Susquehanna sort du lac Otsego. Après être entrée dans l'Etat de Pensylvanie, elle reçoit de l'ouest la Tyoga, dont nous avons indiqué le cours. A Wioming elle éprouve une chute. Parvenue à Sunbury sous le 41e degré, elle reçoit sa branche de l'ouest, laquelle peut se remonter avec les bateaux jusqu'à quatre-vingt-dix milles, et dont quel-

ques rameaux navigables, dans un espace de cinquante milles, approchent de très-près des branches navigables de l'Allégany. La Susquehanna éprouve plusieurs rapides ou chutes au-dessous de Midletown, qui n'empêchent pas cependant les radeaux de descendre. A quinze milles au-dessus de Harrisbourg, elle reçoit du nord-ouest la Juniata, qui coule des Alléganys à travers un pays montueux, mais susceptible de culture. Cette rivière peut se remonter jusqu'à cent vingt milles. Enfin la Swetara, qui se remonte à quinze milles, coule du nord-est dans la Susquehanna. On a réuni la Swetara par un canal et des écluses, avec une branche du Schuilkill. De là le cours de la Susquehanna se dirige au sud-est jusqu'à la baie de Chesapéak dans laquelle elle entre au Hâvre-de-Grâce.

Les diverses branches de la Yiouhiogany sortent de la pente ouest des Alléganys. Ses eaux ont déjà acquis une masse considérable lorsqu'elle éprouve la chute d'Ohiopyle. Son cours, dirigé d'abord au sud-ouest, tourne ensuite au nord-ouest, dans un espace de trente ou quarante milles, qui est navigable pour les bateaux ; après quoi, cette rivière perd son nom en se réunissant à la Monon-

gahela, qui vient du sud, et a une masse à-peu-près double. A la distance de quinze milles de cette réunion, la Monongahela rencontre à Pittsbourg l'Allégany, qui vient du nord-est, et ces deux rivières forment l'Ohio. En remontant la Monongahela avec les bateaux depuis sa réunion à la Yiouhiogany, dans un espace de quarante milles jusqu'à Cheat-River, on lui trouve une largeur presque constante de cent cinquante toises. Dans les cinquante milles qui séparent l'embouchure de Cheat-River de Westernfork, la Monongahela n'a plus qu'une largeur moyenne de cent toises; et sa navigation, quoiqu'obstruée de rapides et de bas-fonds, est praticable pour les bateaux lors des crues d'eau; enfin, malgré quelques rapides, elle admet encore des bateaux légers (excepté dans les sécheresses), jusqu'à la vallée de Tygart, éloignée de Westernfork de cinquante-cinq milles. Westernfork se remonte à dix ou quinze milles dans les saisons favorables,

L'Allégany est navigable en toute saison pour les bateaux légers, jusqu'à Venango, où elle a environ cent toises de large, et où elle reçoit French-Creek, laquelle se remonte jusqu'au fort Lebœuf, à quinze milles du lac

Erié. Une des branches navigables de l'Allégany se rapproche si près d'une des branches navigables de la Tyoga, et le pays qui les sépare est si praticable, que les Seneca font quatre fois dans un jour le voyage de l'une à l'autre.

Une portion considérable de la Pensylvanie est un pays de montagnes. Quoique la direction générale de la chaîne des Allégany soit la même que dans les Etats du sud, les lignes qui la composent n'ont point la même régularité. Il en sort plusieurs éperons qui diffèrent en hauteur, en étendue, et en direction, et qui coupent, sous diverses dénominations, les comtés de Bedfort, Huntington, Cumberland, Franklin, Dauphin, Bucks et Northampton. Quelques-unes de ces montagnes admettent la culture jusqu'à leur sommet, et les vallées qui les séparent sont, pour la plupart, d'un sol riche et noir, propre à tous les genres de culture. En se rapprochant de la mer et du sud de l'Etat, le pays devient moins montueux, et enfin généralement plat.

Tout, dans les montagnes de la Pensylvanie, retrace les convulsions de la terre, et les révolutions occasionnées par les eaux. Les pétrifications marines se rencontrent

très-fréquemment sur ces monts. Quelques-unes des gorges qui servent aux chutes, ou au cours des grandes rivières, sont garnies de blocs roulés, à leur ouverture du côté de la mer, jusqu'à plusieurs milles de distance. Une de ces gorges, d'un mille de large, nommée *The Vindgap*, dans les montagnes de Kittatiny, est supposée avoir servi à décharger une masse d'eau contenue autrefois au-delà de cette ligne de monts, laquelle masse s'est dégorgée tout-à-coup, à la suite de quelque grande convulsion, par le canal de la Delaware, placé dans la même ligne de montagnes plusieurs milles à l'est, et cent pieds plus bas. L'ouverture du Windgap, maintenant à sec, porte des marques évidentes d'une longue érosion des eaux. Enfin, on ne peut douter que la plaine qui est au-dessous des dernières chutes, ne soit un terrein rapporté; car en creusant des puits dans le voisinage de Philadelphie, on trouve souvent, à plus de vingt pieds de profondeur, des glands, des feuilles, des branches d'arbres, parfaitement conservés.

Le sol de la Pensylvanie est de trois qualités bien distinctes. Une partie peu considérable est absolument stérile. Les bonnes terres forment la plus grande portion du

pays, et l'étendue des terres très-riches y est dans une proportion aussi forte que dans aucun Etat de l'Union. Les terres de la première qualité, déjà cultivées, sont dans les comtés de Lancaster, Cumberland, York et Franklin. Les meilleures terres non cultivées, sont dans les environs de French-Creek, et des branches de l'est de l'Allégany, près du lac Erié. Sur les deux cents deux mille acres que l'Etat a achetés du congrès dans ces contrées, on en compte à-peu-près la moitié qui sont des terres de la première qualité. La partie méridionale de l'Etat est relativement fort habitée; ce qui est dû, non point à des avantages supérieurs de fertilité, mais uniquement à la circonstance du passage habituel des troupes, qui avoit lieu autrefois par les villes de Lancaster, Carlisle et Bedfort, puis de là à Pittsbourg. Dans le but de détourner le flux de la population vers des parties de l'Etat moins habitées, la législature a ouvert une nouvelle route de soixante-dix milles, depuis Bethléem au Portage nord, qui réunit les navigations de la Delaware et de la Susquehanna, et de là une autre route de soixante milles, jusqu'à l'embouchure de la Tyoga. Une troisième route réunit ce point à la branche ouest de

la Susquehanna. Une autre route communique depuis Huntington sur une des branches navigables de la Juniata, jusqu'à la Conemagh, qui est une des branches navigables de l'Allégany. Enfin on projette une route de cent cinquante milles depuis Sunbury, au confluent des deux branches de la Susquehanna, jusqu'à Toby's-Creek qui se jette dans la rivière d'Allégany. C'est ainsi que la sage politique de la législature facilite les établissemens éloignés, vivifie les cantons intérieurs, et dirige le cours de la population nouvelle vers les parties de l'Etat où la culture manque de bras.

L'agriculture de la Pensylvanie embrasse toutes les productions qui sont propres aux Etats du nord et du centre. La culture du blé, surtout dans les comtés qui sont à portée du marché de Philadelphie, prend des accroissemens extraordinaires. En 1786, l'exportation des farines fut de cent cinquante milles barils (1). En 1787, elle fut de deux cents deux mille barils (2); en 1788

(1) Le baril est sept bushels; le bushel est le boisseau des États-Unis, contenant près de 60 liv. de blé.

(2) L'exportation de Philadelphie pour l'année 1792, monte à 420,000 barils de farines, et dans les

elle fut de deux cents vingt mille barils; et en 1789, elle monta à trois cent soixante-neuf mille six cent dix-huit barils. On a calculé que le blé, les grains, la farine, et les autres comestibles pour l'exportation, provenant de la récolte de cette année-là, montoient à deux millions quatre cent mille quintaux; c'est-à-dire la charge de cent vingt mille tonneaux.

Les manufactures ont infiniment gagné en multiplicité et en perfection depuis quelques années. Les moulins de tout genre sont en nombre prodigieux, graces à la multitude des chutes de ruisseaux et de rivières, et à l'activité des habitans. Les papeteries seules sont au nombre de cinquante. On a calculé que les profits de l'exportation de leurs produits fournissent aux $\frac{1}{8}$ du contingent de l'Etat dans les dépenses générales de l'Union; et cette industrie sert d'ailleurs de base à celle de l'imprimerie, qui est portée à un haut point de perfection.

La quantité de lin et de chanvre augmente annuellement avec les défrichemens des terres nouvelles de l'intérieur et de l'ouest.

---

trois premiers mois de 1793, elle dépassoit déjà 200,000 barils. (*Tench. Coxe.*)

On emploie les moulins d'Arkwright à filer le coton, et des machines analogues préparent et filent le chanvre, le lin et la laine, avec assez de perfection pour faire des toiles très-fines, une grande variété d'étoffes depuis les draps jusqu'aux toiles à voiles, et, pour fabriquer, depuis le fil à coudre le plus fin jusqu'aux cables. Une disposition naturelle aux arts mécaniques est très-générale parmi les Pensylvains; et le génie des Franklin et des Rittenhouse semble avoir répandu sur eux son influence. Ils inventent beaucoup, et perfectionnent souvent (1). La nature a mis à leur portée mille moyens d'industrie dont ils savent profiter. Les mines des métaux utiles se trouvent dans presque toutes les parties de l'Etat, et plusieurs sont en exploitation. Malgré la prodigieuse étendue des forêts encore existantes, principalement dans les parties intérieures de l'Etat, le charbon de terre commence à devenir un objet d'attention par rapport aux

(1) Parmi les inventions utiles, et les beaux ouvrages de mécanique, on peut compter le Planétaire de *Rittenhouse*; le Cadran de *Godfroy*, la Chaloupe à vapeur qui remonte le courant des rivières, et plusieurs machines pour filer, carder, vanner, qui épargnent du tems et des bras.

forges, fournaises, verreries, distilleries et fabriques de toute espèce, qui demandent un feu continuel et violent. A Vioming, près de la source du Schuilkill, et dans toute l'étendue qui sépare les sources de la branche ouest de la Susquehanna de Pittsbourg, les charbons fossiles sont en très-grande abondance. Ce combustible sert de lest aux bâtimens qui descendent à Philadelphie où il se vend.

La construction des vaisseaux est une industrie très-perfectionnée et très-importante à Philadelphie. On y construit des bâtimens de qualité égale, et à un quart meilleur marché que dans aucun port de construction de l'Europe (1).

La fabrication du sucre d'érable recevra sans doute, dans cet Etat, des encouragemens analogues à ceux des autres objets d'agriculture et d'industrie, et proportionnés à son importance. L'arbre qui le fournit se

---

(1) Les bâtimens en chêne et en cèdre, de deux cents tonneaux, prêts à mettre en mer, coûtent à raison de huit liv. huit schellings sterl. par tonneau.

Tench Coxe établit le prix des vaisseaux de même qualité que les vaisseaux français, à trente-quatre dollars par tonneau, tandis que ceux-ci coûtent de cinquante-cinq à soixante dollars.

trouve dans plusieurs comtés de l'intérieur et de l'ouest, par forêts entières. Enfin les brasseries de bière se multiplient en Pensylvanie, au grand avantage des mœurs et de la santé des habitans, en même tems que du commerce, parce que la consommation de cette boisson tend à diminuer l'usage pernicieux des liqueurs fortes. On compte quatorze brasseries dans Philadelphie.

Le commerce de Pensylvanie, déjà si considérable, a une grande perspective d'extension dans la multiplication successive des établissemens sur le cours de l'Ohio, dans le Kentuky et dans le territoire de l'ouest non approprié. Les ouvrages entrepris ou achevés pour faciliter la navigation intérieure, et abréger les portages, réduiront les charrois entre Philadelphie et le lac Erié, à une route de trente milles, quoique la distance soit de trois cents. Ainsi, il est probable qu'une très-grande partie des marchandises d'Europe et des îles qui seront consommées dans ces contrées intérieures, leur seront fournies par la Pensylvanie; car l'Ohio et le Mississipi, dont le cours est si avantageux pour l'exportation des produits de leurs bords, n'offrent point, pour le transport des marchandises étrangères, des

facilités comparables à celles que présente la navigation intérieure, soit de la Pensylvanie, soit de l'Etat de New-York, soit de la Virginie; et jusqu'à ce que l'esprit d'entreprise et l'industrieuse activité des Pensilvains se soient communiqués à leurs voisins au même degré, ils conserveront sur eux l'avantage qu'ils semblent déjà tenir des localités.

Les lois du pays sont plus favorables encore aux émigrés que dans aucun Etat de l'Union. Un étranger qui aborde à Philadelphie, peut acheter une maison ou une ferme, former des magasins, ouvrir une boutique, entreprendre des affaires de commerce de quelque espèce qu'elles soient, sans avoir rien à demander à personne, aucune taxe ni somme quelconque à payer. Deux ans de séjour lui donnent le droit d'élire et d'être élu. S'il préfère de conserver la qualité de citoyen et les droits politiques du pays qu'il a quitté, on lui en laisse l'option. S'il se décide dans la suite à y renoncer pour acquérir les droits de cité des Pensylvains, il y est admis; et il peut enfin, s'il le préfère, léguer à ses enfans ses possessions, avec le droit de cité, sans l'avoir jamais possédé lui-même. Ces facilités secondent merveilleusement les

avantages que réunit d'ailleurs cet Etat pour attirer le courant des émigrations d'Europe, qui, depuis quelques années, surpassent tout ce qu'on pourroit imaginer. On peut conjecturer que le tableau de la population, fait d'après le dénombrement de 1790, est maintenant infiniment au-dessous de la réalité. La population étoit alors d'environ dix individus par mille quarré, et la milice de l'Etat, composée des hommes entre dix-huit et cinquante-trois ans, montoit à quatre-vingt-dix mille hommes (1).

Les Pensylvains descendent principalement des Anglais, des Irlandais et des Allemands, mêlés de quelques Ecossais, Gallois, Suédois et Hollandais. Les Anglais forment environ un tiers, et les Allemands un quart de la population. On peut préjuger l'esprit général des habitans par l'aperçu de l'état actuel de leur commerce. Un tel mouvement ne peut être que le résultat d'une activité entreprénante et éclairée, et elle est en effet leur trait dominant. La disposition que nous leur avons déjà observée pour les arts mé-

---

(1) La population paroît s'être accrue depuis vingt-trois ans à-peu-près dans le rapport de trente à quatre-vingt-onze. (*T. Coxe.*)

caniques, s'étend aux sciences, aux arts libéraux, aux perfectionnemens de tous les genres. On les loue pour leur tempérance et la simplicité de leurs mœurs, mais on leur réproche d'allier l'orgueil à l'affectation de l'humilité, l'intrigue à la bonhomie, et de pousser quelquefois jusqu'à l'avarice les louables habitudes d'économie et de sobriété.

La liberté de conscience et l'uniformité des droits de toutes les religions et de toutes les sectes, répondent aux avantages civils et politiques que les hommes de toutes les nations trouvent en Pensylvanie. La constitution portoit une clause qui excluoit des élections les catholiques Romains et les Juifs; mais une convention, convoquée en dernier lieu, pour examiner les abus qui s'étoient introduits dans la législation, a supprimé cette restriction. Les luthériens, les calvinistes et les quakers, forment les sectes les plus nombreuses de l'Etat.

Les associations qui ont pour but l'avancement des arts utiles, des sciences, le soulagement de l'humanité, sont très-multipliées en Pensylvanie. On distingue surtout les suivantes : la *Société Philosophique Américaine pour l'avancement des connoissances utiles*

utiles. Cette association, qui date de 1769, a publié deux volumes très-estimés de ses Transactions. Elle est composée d'environ quatre cent vingt membres, dont quelques-uns sont des savans d'Europe de la première distinction.

L'hôpital de Pensylvanie, fondé en 1756 sur une souscription volontaire, et sur un don de la législature, est un établissement très-complet, soumis à la surveillance de douze directeurs, qui rendent compte à la législature, et confié aux soins gratuits de six médecins. Un même nombre de personnes dirigent et soignent sans rétribution, le *Philadelphian dispensary*, fondé en 1786 par une société charitable, et soutenu par souscription. Le but de l'institution est de soigner gratis les pauvres malades dans leur propre demeure, et de leur administrer tous les médicamens et les secours de l'art que leur état peut exiger. Cet établissement est un exemple de tout le bien qu'une charite active peut faire avec peu de moyens : les dépenses annuelles ne passent pas cinq cents livres sterling.

La Société de Pensylvanie est créée pour encourager l'abolition de l'esclavage, et pour le soulagement des Nègres.

La Société des Frères-Unis, pour la propagation de l'Evangile parmi les payens, est établie à Bethléem. Cette association ne date que de 1787; mais les missionnaires envoyés par les Moraves de cette ville, avoient déjà opéré depuis quarante ou cinquante ans, parmi les sauvages, un nombre de conversions qu'on fait monter à environ mille. Quelques-uns de ces pieux missionnaires vivent encore aujourd'hui, avec les sauvages, sur les bords du lac Erié.

La Société de Pensylvanie, pour l'encouragement des manufactures et des arts utiles.

La Société pour l'encouragement des recherches politiques.

Le Collége de Médecine, pour l'avancement des connoissances médicales, anatomiques et chimiques.

Une Société pour soulager les misères des prisons.

Une Société charitable pour rendre les noyés à la vie.

Une Société pour aider et protéger les émigrés Irlandais.

Une Société pour les émigrés Allemands.

Une Société de charité pour le soulage

ment des veuves et des familles des ministres presbytériens.

Une Société d'agriculture, une Société de marine, etc., etc.

L'Université de Pensylvanie a été fondée et dotée pendant la guerre. Elle possède des chaires pour toutes les sciences et les arts libéraux.

Le Collége et l'Académie de Pensylvanie ont été fondés par souscription il y a quarante ans. Quoique cette institution n'ait pas le titre d'Université, elle en possède tous les avantages. Le siége de ces établissemens est à Philadelphie.

Le Collége de Dinkinson, à Carlisle, a été fondé en 1783. Il possède trois chaires de professeurs, une bibliothèque, et un cabinet de physique.

Le Collége de Franklin à Lancaster, date de 1787 : il est particulièrement destiné aux Allemands. Les professeurs sont de cette nation, et les instructions se donnent en cette langue. Les Episcopaux possèdent une Académie à Yorktown; il en existe d'autres à Germantown, Pittsbourg, Washington et Allens'town. Tous ces établissemens sont dotés par la législature. Les Moraves de Bethléem et de Nazareth ont aussi des écoles

pour les jeunes gens des deux sexes, qui sont des institutions très-utiles. Enfin de nombreuses écoles, établies dans tous les endroits habités, mettent la première instruction à portée de tous. L'Etat a affecté une étendue de cent vingt mille acres de terre, soit au maintien de ces établissemens, soit à l'encouragement de toutes les sociétés qui ont le bien public pour objet.

Philadelphie, la capitale de cet Etat, et le siége du gouvernement de l'Union, fut fondée par Guillaume Penn en 1683, sur une plaine unie à cinq ou six milles au-dessus du confluent de la Delaware et du Schuilkill, dans un endroit où l'isthme qui les sépare n'a que deux milles de large. Le plan primitif donnoit à la ville la forme d'un quarré long, dont les grands côtés devoient réunir les deux rivières; mais l'expérience a montré que le front sur la Delaware étoit suffisant pour les quais, et que la distance du Schuilkil étoit trop grande pour qu'une partie considérable de la ville s'établît sur ses bords. Elle s'est accrue nord et sud sur la Delaware, et y occupe maintenant une longueur de trois milles, sur une profondeur qui n'excède pas un mille. Cet espace suffit à une population de quarante-deux mille cinq

cents habitans, que Philadelphie rassembloit lors du dernier dénombrement (1). Neuf grandes rues se dirigent parallèlement d'une rivière à l'autre, et vingt-trois rues les croisent à angle droit. Les deux du centre ont cent et cent treize pieds de large, les autres cinquante. Dans toute la partie de la ville qui est bâtie, les rues sont pavées, et garnies de trottoirs en brique. Un grand nombre d'autres rues croisent celles-là en divers sens; les quais et les jetées, destinés à garantir les vaisseaux des glaces que le cours de l'eau entraîne, sont nombreux et bien construits.

La ville contient vingt-sept églises pour divers cultes, et vingt édifices publics, parmi lesquels on remarque la maison d'état, l'hôtel-de-ville, les hôpitaux, la prison, le théâtre, l'observatoire et les halles des marchés.

Outre les établissemens de charité fondés et soutenus par des contributions volontaires, Philadelphie contient plusieurs institutions publiques du même genre. Une des plus utiles est celle où l'on occupe les pauvres

(1) Philadelphie contenoit en 1794, soixante-douze mille habitans. (*T. Cooper.*).

de la ville et des environs à la fabrication d'étoffes grossières pour aider à la dépense de leur entretien. Les Quakers possèdent un grand établissement, destiné à recevoir et entretenir de tout les personnes ou les familles sans ressources. Chacun y trouve les moyens d'un travail proportionné à ses forces, et dont le produit aide au maintien de l'institution. Un hospice est destiné à recevoir et à entretenir les veuves âgées de la religion protestante épiscopale. Chaque société religieuse a un fonds suffisant pour l'assistance de ses pauvres. Chacune a de même ses écoles gratuites pour la première instruction des enfans, de manière qu'aucun individu ne peut être réduit à mendier, ni manquer des secours de l'enseignement. Les jeunes demoiselles trouvent, dans des académies qui leur sont destinées, une instruction littéraire très-complète ; et celles dont les parens sont hors d'état de la payer, sont admises sans aucune distinction humiliante. Une école est destinée aux noirs ou gens de couleur des deux sexes ; et l'enseignement y est calculé pour les préparer à tous les états utiles de la société. Enfin des écoles, dont le but est de rassembler le dimanche les enfans, qui, sans cette précaution, passe-

roient la journée, ou dans l'oisiveté, ou à mal faire, ont été instituées en dernier lieu, et on en espère de très-bons effets. La bibliothèque, publique est encore une belle institution. Dix mille volumes, bien choisis, sont réunis dans un grand édifice, élégamment construit, où le public est admis tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. Là, le savant, l'homme de lettres, l'étudiant, l'artiste, le cultivateur, peuvent puiser l'instruction à sa source, et disposer des livres dans leur propre maison. Cette bibliothèque appartient à une société très-nombreuse, dont les membres fournissent annuellement un contingent pour son extension, et qui élit douze directeurs pour la surveillance de l'établissement; ces directeurs entretiennent une correspondance en Europe pour se procurer promptement tous les bons ouvrages qui paroissent.

Le gouvernement actuel de la ville de Philadelphie date de 1790; il est confié à deux chambres. La chambre haute, composée de quinze alderman, et présidée par un maire qu'ils choisissent entr'eux, est élue pour sept ans par tous les propriétaires, et élit son secrétaire sur la masse des citoyens de la ville. Trente conseillers, élus pour trois ans par la

masse du peuple, forment la chambre des représentans. Chaque alderman est juge dans les causes civiles au-dessous de quarante schelings. Ils forment ensuite, en se réunissant, deux autres tribunaux, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les affaires criminelles ou de police. Le gouvernement a le pouvoir de faire les lois, et de fixer les impôts nécessaires aux dépenses publiques et aux embellissemens de la ville, pourvu que ce ne soit point en opposition avec les lois du congrès.

Tout ce qui tient à la règle, à la propreté, à la commodité, à l'élégance, à la salubrité de cette grande ville, est soumis à une police admirable. L'amour de l'ordre, généralement répandu dans toutes les classes de citoyens, seconde merveilleusement les soins du gouvernement. Aucune ville du monde, peut-être, ne peut se vanter de posséder une plus grande masse d'établissemens ingénieux, d'institutions utiles ; de donner de plus grands exemples d'une charité industrieuse et active, ni d'un mouvement plus général vers le bien. Enfin, soit que l'on considère Philadelphie sous le rapport de sa situation commerciale, de son étendue, de son industrie, de sa population, de sa richesse, soit

qu'on la considère par rapport à la multiplicité des établissemens de bienfaisance qui honorent l'humanité, elle soutient dignement son rang de capitale de la florissante république du Nouveau-Monde.

Isaac Weld nous dit que la fièvre jaune s'est déclarée à Philadelphie en 1793, à Baltimore en 1794, à New-York et à Norfolk en 1795 et 1796. Le résultat de ce cruel fléau a été à-peu-près le même que celui de la peste. Quoiqu'on en parlât le moins possible, pour ne pas donner l'alarme aux habitans, cette maladie a enlevé, en moins de trois mois à Philadelphie, quatre mille personnes; Norfolk, où on ne compte que trois mille ames, en a perdu cinq cents. Baltimore et New-York ont moins souffert. On entassoit les morts pêle-mêle dans une fosse, sans aucune cérémonie religieuse; les liens du sang et de l'amitié étoient pour ainsi dire brisés et sans force. Les médecins ont observé que la maladie a régné avec plus de violence pendant les grandes chaleurs de l'été; elle s'est toujours manifestée et a commencé dans les rues les moins aérées où on laisse des immondices, et dans les quais les plus sales. Ce fléau n'a jamais paru que dans les mois de juin, juillet et août, saison où l'air est fixe,

la chaleur accablante, et où toutes les substances animales et végétales se corrompent avec une promptitude incroyable. L'eau des puits creusés dans les villes à côté des nombreux cimetières qui s'y trouvent, a pu contribuer encore à accélérer les progrès de cette peste. En un mot, les habitans des campagnes, jouissant d'un air pur et se trouvant à l'abri de tous les miasmes infects, en ont toujours été préservés. On est enfin très-persuadé à New-York que la fièvre jaune, ce nouveau fléau de l'espèce humaine, est originaire d'Amérique; elle ne provient que des miasmes putrides qu'on respire sur les côtes. Ses symptômes les plus caractéristiques sont la couleur jaune de la peau et les vomissemens de matières noires. Les bâtimens étrangers n'ont pu l'introduire, puisqu'on les a constamment assujétis à faire quarantaine, et à subir la visite d'un médecin éclairé. Il y a des docteurs qui ne regardent pas cette maladie comme contagieuse; ils citent à l'appui de leur opinion l'exemple des infirmiers des hôpitaux, qui, étant sans cesse par devoir auprès de ces malades, en ont été constamment préservés.

Le bourg de Lancaster, à soixante-six milles à l'ouest nord-ouest de Philadelphie,

est plus considérable qu'aucune ville intérieure des Etats-Unis. Il est situé sur la Conestoga, petite rivière qui communique à la Susquehanna. Il a un commerce déjà étendu, et qui augmente avec la population de ses environs. On y compte cinq mille habitans, presque tous manufacturiers ou commerçans.

Carlisle, à cent vingt milles à l'ouest de Philadelphie, est une jolie ville de trois cents maisons bien bâties; elle possède un collége, plusieurs églises, et environ mille cinq cents habitans. Il y a à présent trente-neuf ans que le lieu où est bâtie cette ville étoit couvert de forêts.

Pittsbourg, à l'ouest des Alléganys, à trois cent vingt milles de Philadelphie, est situé à un quart de mille au-dessus du confluent de la Monongahela et de l'Allégany, dans une belle plaine, sous le 40e deg. 26 min. latitude nord. Ses environs sont un pays montueux, mais fertile, et bien pourvu d'excellent charbon de terre; le bon poisson abonde dans les deux rivières, et est en général plus gros que dans les rivières de l'est. Cette ville ne contient encore qu'environ neuf cents habitans, presque tous presbytériens ou épiscopaux; mais comme elle est sur la route qui com-

munique des contrées de l'est aux établissemens sur l'Ohio, et qu'elle réunit d'ailleurs tous les avantages de sol et de situation, il n'est pas difficile de prévoir qu'elle sera un jour l'entrepôt d'un très-grand commerce.

Sunbury, dans le comté de Northumberland, à cent vingt milles au nord-ouest de Philadelphie, immédiatement au-dessous du confluent des deux branches de la Susquehanna, est une ville de cinq à six cents habitans. On peut observer, par le tableau de la population, que ce comté est de tous le moins habité, à proportion de son étendue.

Bethléem, à cinquante-cinq milles de Philadelphie, est située sur la rivière de Lehigh, qui est une branche ouest de la Delaware. Sa position est agréable et saine, et elle est fréquemment visitée dans la belle saison par les gens aisés de différentes parties de l'Etat. Cette petite ville offre des particularités assez remarquables. Les Moraves, qui en composent en grande partie la population, rappellent l'histoire des premiers chrétiens, par la simplicité de leurs mœurs et l'union dans laquelle ils vivent. Ils ont deux maisons de communauté, dans laquelle les célibataires des deux sexes vivent séparément, sous une certaine règle, plus exacte que rigoureuse.

Ces maisons réunissent plusieurs ateliers, et divers moyens d'occupations utiles. Les jeunes filles portent un habillement uniforme; elles peuvent sortir pour voir leurs parens ou vaquer à leurs affaires, et quittent la maison pour se marier. Les veuves sont secourues par un fonds qui leur est destiné. Les deux écoles des Moraves pour les jeunes gens des deux sexes, sont sous l'inspection de leur ministre. Elles ont l'une et l'autre une très-grande réputation, et elles ne sont pas assez étendues pour recevoir tous les enfans qu'on voudroit y envoyer de toutes les parties des Etats-Unis. Bethléem possède des moulins de diverses espèces, une brasserie, une tannerie, et des artisans de toutes sortes de métiers. On y parle plus allemand qu'anglais, et le service religieux s'y fait dans les deux langues.

Nazareth, à dix milles au nord de Bethléem, a été bâtie en 1772, et en est une imitation. Ce n'est proprement qu'une famille de Moraves, ainsi que Lititz, situé à huit milles de Lancaster. Dans ces deux villes de trois cents à quatre cent cinquante habitans, on retrouve les mêmes institutions de communauté, la même régularité de mœurs, la même union et la même industrie que dans Bethléem.

Harrisbourg, qui date de 1786, est situé dans le comté de Dauphin, à cent milles nord-ouest de Philadelphie. Trois ans après la fondation, elle possédoit cent trente maisons, une église, et une prison publique; même union, la même industrie que dans Bethléem, et les soins des écoles d'enseignement y composent aussi une partie des occupations de ces peuplades intéressantes. Elle promet des accroissemens considérables.

Washington, sur Chartiers-Creek, au sud de l'Ohio, a été fondée depuis la guerre, et elle est remarquable par la variété des manufactures qu'elle renferme. On y en compte de vingt-deux espèces différentes.

On remarque dans le voisinage de Reading, une source dont le bassin est un quarré de cent pieds de côté et de quinze de profondeur. La quantité d'eau qu'elle fournit suffit à faire aller un moulin. Cette source est probablement une partie d'une rivière, beaucoup plus considérable, qui se perd dans la terre à une distance de deux milles.

On compte dans l'Etat de Pensylvanie, trois cavernes qui méritent l'attention des curieux; celle de Lancaster en particulier, au-dessus du niveau de la Swetara qui coule tout auprès, est remarquable par le nombre

et la grandeur des appartemens qu'elle contient, la variété des figures que les stalactites ont produites sur ses parois et ses voûtes, et par une vapeur qui s'en échappe continuellement d'une ouverture étroite, sous la forme d'une épaisse fumée.

On voit dans le voisinage de la Tyoga, près de la frontière de l'Etat, des vestiges d'une ancienne fortification qui occupoit une hauteur. Le retranchement est encore entier. Les naturels ignorent absolument dans quelle époque cet ouvrage a été fait. Nous aurons occasion de remarquer des monumens du même genre dans les contrées de l'ouest, qui paroissent très-anciens, et dont on ignore absolument l'origine.

Le pouvoir législatif réside dans la réunion des deux chambres et du gouverneur. Le pouvoir exécutif réside dans la personne du gouverneur, élu tous les trois ans.

Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême et dans une cour inférieure de justice. Les juges sont nommés par le gouverneur, et restent en office tant qu'ils se conduisent bien; mais ils peuvent être déplacés sur la demande des deux chambres.

CHAPITRE IX.

DELAWARE,

ET TERRITOIRE NORD DE L'OHIO.

Étendue. Bornes. Division. Aspect du pays. Sol. Production. Industrie. Exportations. Villes. Constitution.

DELAWARE.

LONGUEUR, quatre-vingt-douze milles; largeur, vingt-quatre milles.

Entre le 38e deg. 30 min. et le 40e deg. lat. nord; et entre le 0 et le 1er deg. 45 min. long. ouest de Philadelphie.

L'Etat de la Delaware est borné à l'est par la rivière et la baie du même nom, et l'Océan; au sud, par une ligne tirée vers l'ouest, depuis l'île de Fenwick jusqu'à la ligne nommé la *Tangente* qui le sépare du Maryland; à l'ouest, par l'Etat de Maryland; au nord, par un arc de cercle décrit depuis Newcastle, avec un rayon de douze milles.

L'Etat est divisé en trois comtés assez égaux en population, savoir, Newcastle, Kent et Sussex. Ils se nommoient avant la révolution

révolution *les Trois Comtés bas*; ils comprenoient ensemble, lors du dénombrement, cinquante-neuf mille quatre-vingt-quatorze habitans, dont huit mille huit cent quatre-vingt-sept esclaves.

La côte est garnie de nombreuses baies, criques ou petites rivières, dont les bords sont plats, le cours obstrué de bas-fonds, et les environs garnis de marais. Sept rivières qui se jettent dans la baie de Chésapeak, prennent leur source dans l'ouest et le sud de l'Etat, et quelques-unes sont navigables vingt ou trente milles dans le pays, pour des vaisseaux de cinquante à soixante tonneaux.

Excepté quelques collines assez élevées dans la partie septentrionale de l'Etat et une arête de hauteurs, marquée par une chaîne de marais, dont les eaux se déchargent est et ouest dans la Delaware et la Chesapeak, l'aspect du pays est uniforme, le terrein parfaitement plat, et les marais en couvrent une partie. Le comté de Newcastle, qui occupe le nord de l'Etat, est généralement d'un sol pesant et riche. Le comté de Kent, qui en occupe le centre, a des terres plus légères, et celles de Sussex sont presque entièrement sablonneuses. Le blé est la principale culture du pays.

Les farines de Delaware sont estimées les premières en qualité dans les Etats-Unis. Le maïs, l'orge, le seigle, l'avoine, le blé sarrasin, le lin et les patates y croissent en abondance. Les prairies naturelles et artificielles y sont un objet important de culture, et les bois qui croissent dans les marais du centre du pays sont un article essentiel d'exportation. Un seul de ces marais, nommé *Cypress Swamp*, dont une partie est dans l'Etat de Maryland, couvre une étendue de cinquante mille acres dans la partie la plus élevée du pays, entre les baies de Chésapéak et de Delaware, et fournit une grande quantité de bois, principalement de cyprès.

La mouture et la préparation des farines sont portées à un haut degré de perfection. Les établissemens, relatifs à cette industrie, sont proportionnés à son importance. Celui de Brandywine-Creek, en particulier, mérite l'attention des curieux. Sur la petite rivière de ce nom, à un demi mille de Willmington, et auprès de la route de poste qui communique des Etats du sud à ceux du centre, on a placé douze grands moulins à farine, d'une construction admirable. Les vaisseaux, qui remontent de Willmington avec une charge de mille bushels, peuvent

arriver jusqu'à portée d'être déchargés par des machines qui élèvent le grain au quatrième étage des bâtimens, avec une telle promptitude, que quatre heures suffisent pour une pareille quantité. Tout s'opère avec une si grande activité, qu'il n'est pas rare de voir le même vaisseau qui est monté avec le flux chargé de mille bushels de blé, descendre avec le reflux, chargé de trois cents tonneaux de farine. Les diverses machines inventées par Olivier Ewans, en épargne de la main-d'œuvre, la réduisent aux manipulations indispensables, et cependant deux cents personnes sont constamment employées dans ces établissemens. La quantité moyenne du blé qui est annuellement converti en farine, monte à deux cent quatre-vingt-quinze mille bushels.

La valeur de la totalité des exportations de l'Etat en blé, farines et bois, pour l'année finie le 30 septembre 1791, montoit à cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cent quarante dollars.

Dover, dans le comté de Kent, est le siége du gouvernement. C'est une petite ville d'environ cent maisons, située sur Jonh's-Creek, près de la Delaware, et qui fait avec Philadelphie un commerce assez actif.

Newcastle, sur la Delaware, se nommoit *Stokolm* sous les Suédois, qui la fondèrent en 1627, puis *Nouvelle-Amsterdam* sous les Hollandais, qui l'ont possédée quelque tems. C'est une ville peu considérable, et qui décline depuis qu'elle n'est plus le siége du gouvernement.

Willminston, sur Christiana-Creek, à vingt-huit milles de Philadelphie, est la plus agréable ville de l'Etat. Elle est bâtie en amphithéâtre sur une éminence, et fait un fort bel effet depuis la Delaware; on y compte deux mille quatre cents habitans; elle possède une académie, qui, ainsi que celle de Newark dans le même comté, a beaucoup souffert des suites de la guerre.

Milford, sur une petite rivière, à quinze milles de la Delaware, et à cent cinquante milles de Philadelphie, a été bâtie depuis la guerre; elle contient environ quatre-vingt maisons.

La ville de Lewis, sur une petite rivière près du cap Henlopen, n'a point acquis l'importance que sa situation sembloit devoir lui donner. Placée à l'entrée d'une baie que les glaces ferment souvent, et où les vaisseaux de toutes les nations abondent, elle paroissoit destinée à devenir un port

d'entrepôt. La crique sur laquelle elle est située manque de fonds, mais un canal, peu coûteux, lui procureroit les eaux de la Rehoboth, qui suffiroient à ce but. Le fanal du cap Henlopen est sur un bâtiment en pierre de huit étages, construit avec soin, et entretenu avec une dépense annuelle qu'on estime de quatre cents livres sterling.

Les sectes religieuses sont en grand nombre dans cet Etat ; mais les presbytériens y dominent.

La constitution, adoptée en 1792, est fondée sur une déclaration de droits, semblable à celle de Pensylvanie, et toutes les principales sanctions en sont les mêmes.

TERRITOIRE NORD-OUEST DE L'OHIO.

Étendue. Bornes. Rivières. Population. Aspect du pays. Sol. Productions naturelles. Gouvernement provisoire. Établissemens.

Longueur, neuf cents milles ; largeur, sept cents milles.

Entre le 37e deg. et le 50e deg. latitude nord ; et entre le 6e deg. et le 23e deg. long. ouest de Philadelphie.

Ce territoire est borné au nord par la ligne qui passe par le centre des lacs, depuis le lac

Erié au lac des Bois; à l'est, par les lacs de la Pensylvanie; au sud, par l'Ohio; à l'ouest, par le Mississipi.

Sur la totalité de ce territoire, dont les bornes sont déterminées par le traité de 1783, et qui doit être successivement acquis des naturels du pays par le congrès, une huitième partie seulement est actuellement la propriété des Etats-Unis, par les achats et les traités faits avec les sauvages. Cette partie, qui contient environ cinquante-cinq mille milles quarrés, s'étend depuis les bornes de la Pensylvanie, le long du cours de l'Ohio, jusqu'à la Vabash, et en remontant cette rivière, et descendant le Miamis jusqu'au lac Erié. Entre la Vabash et la rivière des Illinois, dans le voisinage de l'Ohio et du Mississipi, on estime que le titre de possession des Indigènes a été éteint par les Français.

Dans l'enceinte que nous venons d'indiquer, il y a quelques établissemens nouveaux, formés par des compagnies ou des particuliers, sur le cours de l'Ohio, et des rivières qui s'y jettent; tels sont celui de Marietta, à l'embouchure de Muskingum; celui de Galiopolis, formé par des Français, vis-à-vis du grand Kanhawa; celui du colonel

Simmes, et d'autres. Les comtés de Washington, Hamilton St.-Clair et Knox, érigés en 1788 et 1790, forment la division du pays.

Le Muskingum qui coule du nord dans l'Ohio, a cent vingt-cinq toises de largeur à son embouchure. Il se remonte avec des bateaux jusques dans le lac où il prend naissance, et de là un portage d'un mille conduit à la Cahiahoga, qui est navigable dans tout son cours jusqu'au lac Erié.

Le Hockhoking, qui coule parallèlement au Muskingum, se remonte jusqu'à soixante-dix milles avec de grands bateaux, et encore plus près de sa source avec des bateaux légers. Ses bords sont garnis d'inépuisables carrières de pierre de taille, de mines de fer et de plomb, de mines de charbon, de sources salées, et de lits d'argile blanche ou bleue.

Le Scioto est une rivière plus considérable. Il se remonte depuis l'Ohio avec de grandes barques jusqu'à deux cents milles. Il communique, par un portage de quatre milles, au Sandusky, qui se jette dans le lac Erié, et est navigable dans tout son cours. C'est par ces deux rivières que se fait la communication la plus active entre

l'Ohio et le Canada. Cette seule circonstance, sans égard pour l'extrême fertilité des bords du Scioto, doit donner un jour une grande importance aux établissemens sur son cours. Les blés, le lin, et le chanvre, produits par toute la partie du Canada, comprise entre les lacs Huron et Ontario, trouveront un écoulement plus avantageux par le Scioto que par le Saint-Laurent. Le négociant de l'Ohio, certain d'un débouché facile à la Floride ou aux îles, pourra donner un plus haut prix de ces denrées que le marchand de Quebec; et l'on estime que les frais de transport depuis le lieu de la culture, seront des trois quarts moindres.

Le voisinage du Scioto est riche en mines de charbon, en sources salées, en carrières de pierres de taille, et en bancs d'argile blanche ou bleue.

Le petit Miami qui se jette dans l'Ohio n'admet aucune navigation, mais arrose u pays fertile.

Le grand Miami, qui se jette de mêm dans l'Ohio, a un cours rapide; il commu nique par plusieurs branches navigables soit au Scioto, soit au Sandusky, soit à un autre rivière de Miamis qui se jette dans l lac Erié.

La Vabash est une grande et belle rivière qui a cent trente-cinq toises de large à son embouchure dans l'Ohio. Elle se remonte pendant neuf mois de l'année, avec des bateaux qui tirent trois pieds d'eau jusqu'à Ouïtanon, établissement français sur ses bords, à quatre cent douze milles de son embouchure. De là les bateaux légers remontent encore à cent quatre-vingt-dix-sept milles; un portage de neuf milles conduit au village de Miamis, situé sur la rivière de même nom qui se jette dans le lac Erié. On a découvert une mine d'argent à vingt-huit milles d'Ouïtanon; la pierre de taille, la pierre à chaux, les sources salées, et l'argile abondent sur les bords de la Vabash.

Les rivières d'Avase et de Kaskaskias se jettent dans le Mississipi. La première se remonte à soixante, la seconde à cent trente-un milles. Entre la Kaskaskias et la rivière des Illinois, est une étendue de quatre-vingt-quatre milles, d'un beau pays de plaines, dans lequel il y a plusieurs villages français. . . . .

A cent soixante-six milles au-dessus de l'embouchure de l'Ohio, et dix-huit milles au-dessus de celle du Missouri, la rivière des Illinois, large de deux cents toises, se

jette dans le Missisipi. Cette rivière, bordée d'immenses prairies, et dont le voisinage fournit des mines de charbon, et des sources salées, donne une communication avec le lac Michigan par la Chigago, à laquelle elle se réunit par un portage de quatre milles. Plusieurs branches de la rivière des Illinois sont navigables dans une étendue qui varie depuis quinze jusqu'à cent quatre-vingt milles.

Le nombre d'habitans, compris dans l'immense territoire au nord-ouest de l'Ohio, ne montoit en 1792 qu'à environ soixante-douze mille huit cent vingt individus, dont soixante-cinq mille sauvages de dix-sept différentes nations,

ci 65,000

Dans les possessions de la compagnie de l'Ohio. 2,400

Dans les établissemens du colonel Simmes. 2,000

Galliopolis. 1,000

Vincennes sur la Vabash. 1,500

Kaskaskias et Cahokia. 680

A Grand Ruisseau et Prairie du Rocher. 240

Total. 72,820

Sur la rive ouest du Mississipi, dans les établissemens français de Sainte-Geneviève et Saint-Louis, il y avoit, en 1790, dix-huit cents habitans.

Les termes d'admiration, dont on s'accorde à se servir pour exprimer en général la fertilité du sol dans les contrées de l'ouest, rendent les distinctions difficiles.

Le colonel Gordon, dans son journal, désigne dans le pays actuellement en possession du Congrès, la partie qui s'étend le long de l'Ohio jusqu'aux rapides de Louisville, en remontant au nord jusques dans le parallèle des sources des rivières, et en retournant à l'est jusqu'à French-Creek, comme la plus saine, la plus agréable, et la plus fertile contrée connue aux Européens dans tout le globe. D'autres voyageurs, en accordant à ce pays un grand nombre d'avantages, lui refusent une supériorité si grande sur d'autres cantons de l'ouest.

Aucune des rivières que nous avons décrites n'a de chutes, ni de rapides; le pays est, en général, plat ou légérement ondulé de distance en distance, par des côteaux qui admettent la possibilité du labourage jusqu'à leur sommet. On trouve fréquem-

ment, dans le voisinage des rivières, de grandes plaines à perte de vue, qui ne portent pas un seul arbre, mais qui fournissent une herbe extrêmement abondante, et nourrissent de nombreux troupeaux de bêtes fauves. Les collines sont, en général couvertes d'arbres, dont les espèces les plus abondantes sont l'érable à sucre, le sycomore, le mûrier blanc et noir, le noyer blanc et brun, le noyer de beurre, le châtaignier, le chêne blanc, le chêne noir, le chêne d'Espagne, le chêne châtaignier, l'hycory, ou espèce de noyer qui porte des noix comme le nôtre; son bois est très-dur et bon à brûler : quand il est enflammé il en découle une liqueur aussi sucrée qu'un sirop, mais moins agréable que celle de l'érable. Il aime les terres humides, et on en connoît quatre variétés; le cerisier, le marronnier d'inde, le honey-locust, l'orme, le cocumber-tree, le lynn-tree, l'arbre de la gomme, le bois de fer, le frêne, le peuplier, le sassafras, le pommier sauvage, le papaw, le prunier sauvage, etc. La force de végétation est si grande dans ce sol riche et profond qu'un noyer mesuré par le général Parsons, près du Muskingum, avoit vingt-deux pieds de circonférence, à cinq pieds de terre; e

un sycomore, quarante-deux pieds de circuit auprès du sol. Les énormes dimensions des arbres des forêts les rendent plus rares, et l'épaisseur de leur ombre empêche la broussaille de s'élever, ensorte que les défrichemens sont faciles. La vigne croît partout sans culture; et les colons font, pour leur consommation, un vin rouge qui a de la force, et que les habitans de Vincennes assurent, d'après leur expérience, susceptible d'acquérir par l'âge une qualité supérieure à plusieurs vins estimés d'Europe.

Les sources d'eau douce, les petites rivières et les ruisseaux, sont disséminés dans tout le pays, comme pour compléter les avantages de localités.

Le gibier est partout extrêmement commun. Des troupeaux innombrables de taureaux sauvages et de daims couvrent les prairies naturelles de ces contrées, et les dindons, les oies, les canards, les sarcelles, les cygnes, les faisans, les perdrix abondent dans le pays.

Un acte du Congrès, du 13 juillet 1787, règle de la manière suivante le gouvernement temporaire. Dès que le district que forme ce territoire aura cinq mille habitans mâles, ayant l'âge et les qualités requises pour les élections, ils éliront un représentant

pour chaque cinq cents, et la représentation s'accroîtra jusqu'au nombre de vingt-cinq, à mesure que la population augmentera; après quoi, la législature elle-même réglera le nombre et la proportion des représentans. Les électeurs devront être citoyens des Etats-Unis; posséder cinquante acres de terre, et avoir résidé deux ans dans le pays; les représentans devront posséder deux cents acres de terre.

Quant à présent, et jusqu'à ce que les habitans de ce territoire soient assez nombreux pour élire une législature, ils sont sous la juridiction d'un gouverneur que le congrès nomme, et qui doit posséder au moins mille acres de terre dans le pays. Trois juges qui doivent posséder au moins cinq cents acres, sont nommés par le congrès pour administrer la justice. Réunis au gouverneur, ils ont droit d'adopter et promulguer telles lois civiles ou criminelles qu'ils jugent convenables au plus grand bien du district; le tout soumis à la révision du congrès et aux changemens qu'y fera la législature dès qu'elle sera formée. Le gouverneur peut créer les officiers ou magistrats civils qu'il juge nécessaires au maintien de l'ordre; et enfin, un secrétaire nommé par le congrès, sous la clause de possession de cinq cents acres dans le district, tient un registre exact de tous les

ctes, lois, jugemens ou transactions publiues, qu'il transmet de six en six mois au ecrétaire du congrès.

Les progrès des établissemens dans le teritoire nord-ouest de l'Ohio, ont été suspenus depuis quelques années par la guerre vec les sauvages, qui a nécessité la levée 'un corps soldé de cinq mille hommes réandus dans les différens postes de la fronère (1). S'il est possible d'obtenir une paix olide avec les nombreuses tribus disséminées dans cet immense territoire, on doit attendre à voir la population y faire des rogrès infiniment rapides. La disposition énérale à l'émigration vers les contrées de ouest, l'esprit d'entreprise et l'activité des méricains, toutes les données de localités t de climat qui favorisent la multiplication es hommes et créent la richesse, enfin une éunion d'avantages telle qu'on la croiroit ntastique, doivent attirer tôt ou tard sur s bords enchantés de l'Ohio, une population immense, et fixer peut-être un jour sur n cours le centre politique de la républiue américaine.

---

(1) Les Forts sont au nombre de douze dans ce teroire.

CHAPITRE X.

3e. DIVISION. ETATS DU SUD.

Situation. Bornes. Aspect du pays. Climat. Esclaves.

MARYLAND.
VIRGINIE.
KENTUKY.
CAROLINE NORD.
TERRITOIRE SUD DE L'OHIO.
CAROLINE SUD.
GEORGIE.

LES Etats du sud, qui forment la divisio[n]
la plus étendue des Etats-Unis, sont born[és]
au nord par la Pensilvanie et l'Ohio, à l'oue[st]
par le Mississipi, au sud par la Floride, [à]
l'est par l'Océan et l'Etat de Delaware.

Le pays qui avoisine la mer jusqu'à la di[s]tance de cinquante, soixante et cent mille[s]
est une plaine basse que les eaux stagnant[es]
recouvrent et rendent malsaine dans pl[u]sieurs parties ; la chaîne des Alléganys, q[ui]
se termine dans cette division, y suit da[ns]
la partie qu'elle traverse une direction pl[us]
constante, et les lignes qui la composent
or

ont, dans un espace très-long, un cours presque régulièrement parallèle. La température devient plus froide sous la même latitude, à mesure qu'on s'élève, et s'adoucit plus encore en s'éloignant des montagnes du côté de l'ouest. Les extrêmes de froid et de chaud sont quatre-vingt-dix-huit degrés au-dessus et six au-dessous de glace, de la division de Farenheit (1). Les principales productions de cette division des Etats sont le tabac, le riz, l'indigo, le blé, l'avoine, le coton, la poix, le goudron, la térébenthine et les bois.

Sur dix-neuf cent mille habitans, que le dernier dénombrement donne à cette division, six cent quarante-huit mille quatre cent trente-neuf étoient esclaves; c'est-à-dire, que les treize-quatorzièmes de la totalité des esclaves de l'Amérique anglaise s'y trouvoient réunis. Cette circonstance, plus encore que l'influence du climat, a marqué de quelques traits défavorables le caractère de ses habitans; mais les progrès des lumières et des principes d'humanité, l'action des lois républicaines et d'un gouvernement

(1) 29 degr. au-dessus de 0, et 2 degr. au-dessous de Réaumur.

sage, ont déjà produit à cet égard des effets sensibles et salutaires.

MARYLAND.

Étendue. Bornes. Population. Rivières, etc.

Longueur, cent trente-quatre milles; largeur, cent dix milles.

Entre le 37e deg. 56 m. et le 39e deg. 44 m. lat. nord; et entre le o et le 4e deg. 30 min long. ouest de Philadelphie.

L'Etat de Maryland est borné au nord pa la Pensylvanie, à l'est par l'Etat de Delawa re et l'Atlantique, au sud et à l'est par l Virginie.

Le Maryland est divisé en dix-neuf com tés, dont huit sont à l'est et onze à l'oues de la baie de Chesapeak.

Comtés de l'Ouest.		Comtés de l'Est.	
Hartford.	14,976.	Cécil. . . .	13,625.
Baltimore.	25,434.	Kent.. . .	12,836.
Ville et Arrond. de Baltim.	13,503.	Queen Ann.	14,485.
Ann Arundel.	22,598.	Caroline. . .	9,506.
Fréderick.	30,791.	Talbot. . .	13,084.
Allégany.	4,809.	Sommerset. .	15,600.
Washington.	15,822.	Dorchester..	16,865.
Montgomery..	18,003.	Worchester.	11,640.
Prince George..	21,344.		107,639.
Calvert.	8,652.		212,089.
Charles.	20,613.		
St.-Mary.	15,544.	Total. .	319,728.
Total..	212,089.		

Sur la population ci-dessus, résultat du lénombrement de 1790, on comptoit cent trois mille trente-six esclaves.

La baie de Chésapeak qui divise le Mary-'and en deux parties inégales, est la plus grande des Etats-Unis, et procure des avan-ages de commerce infinis, soit au Maryland, soit aux Etats qui l'avoisinent, par la sûreté, 'étendue de sa navigation, et le nombre les fleuves qui s'y jettent. Onze rivières remarquables et beaucoup d'autres plus pe-ites, entrent dans cette baie en traversant e Maryland. Ce sont la Pacomoke, la Nan-ikoke, la Chaptank, la Chester et l'Elk, du côté de l'est; la Susque-Hanna, du côté du nord, la Patapsco, la Patuxent, la Severn et la Patowmak. La dernière appartient à la Virginie dans la moitié de son cours. Excepté a Susque-Hanna et la Patowmak, ces ri-ières sont peu considérables. La Patapsco, une des plus grandes avant d'entrer dans e bassin sur lequel est située la ville de Bal-imore, n'a que quinze ou vingt toises de arge. Plusieurs petites rivières se jettent ans la Patowmak du côté du Maryland.

Dans le voisinage de la mer, et principa-ement dans les comtés de l'est, le pays est uniforme et bas, couvert dans quelques en-

droits d'eaux stagnantes qui en altèrent la salubrité. — En s'éloignant de la mer, le terrain s'élève, l'aspect et les productions varient, le climat devient plus sain. Le blé et le tabac dans la plaine, le chanvre et le lin dans les parties plus élevées, sont les principaux produits du Maryland.

Le tabac qui demande un travail conti-nuel, est principalement cultivé par les nègres. Les plantons venus sur couche sont transplantés au commencement de mai, à trois ou quatre pieds de distance en tous sens; on les tient butés et sarclés avec beau-coup de soin. Lorsque la plante a poussé un nombre de feuilles proportionné aux ressources du sol, on rompt le haut de la tige pour arrêter sa croissance. On enlève soigneusement les vers et les rejetons qui poussent entre les grandes feuilles. Dans le courant du mois d'août, lorsque les feuilles brunissent et se couvrent de taches, on cou-pe les plantes, on les dispose en tas pour les faire suer pendant une nuit, puis on les sus-pend pour les sécher. On choisit ensuite un tems humide pour séparer les feuilles de la tige et les réunir en faisceaux, dont on forme des ballots de huit à neuf quintaux pour l'exportation. Les feuilles basses ni les re-

tons ne sont point admis dans le tabac du commerce. On compte que six mille plantes rendent environ dix quintaux (1). Quelques comtés produisent une espèce de tabac fort estimé et qui dégénère partout ailleurs, nommé *kite's foot-tobacco*. Le Maryland passe pour produire aussi exclusivement une espèce de blé qui est le véritable froment blanc. M. Weld a remarqué aux environs de George-Town un grand nombre de ceps de vigne, semblables à la vigne ordinaire, qui croissent à l'entour des gros arbres. Si on les touche le matin quand ils sont couverts de rosée, ils occasionnent aux mains des ampoules dont il est quelquefois difficile de se défaire.

Parmi les bois que le pays fournit, on distingue le noyer noir pour les ouvrages d'ébénisterie, et le chêne de diverses espèces, mais dont la venue est en général belle et le fil droit, de manière qu'il se refend aisément en palissades, qui font un article assez considérable d'exportation. Les pommes et les pêches abondent dans le Maryland ; on en fait du cidre et de l'eau-de-vie. Les arbres

---

(1) Voyez dans le Chapitre de *la Virginie*, les causes qui doivent faire décliner cette culture.

des forêts donnent divers fruits, glands ou noix, collectivement nommés (*mast* ou *glandée*) par les habitans. Les cochons qu'on lâche dans les bois pour s'en nourrir et s'engraisser, fournissent à une exportation considérable de porc salé.

Les planteurs vivent en général plus isolés que dans les Etats de l'est et du centre. L'habitude de se reposer sur les nègres de tout l'ouvrage manuel de la culture, les rend indolens; et celle de contraindre les esclaves à ce travail les rend despotiques. Etrangers aux usages de la société, comme incapables de ses douceurs, ils passent la vie dans l'ignorance des relations et des sentimens qui lui donnent de la variété et du prix. Tel est du moins le tableau des mœurs de ceux d'entre les cultivateurs qui, par goût, par avarice ou par nécessité, exclusivement bornés à leurs plantations, ne viennent jamais à l'école de la sociabilité dans les villes. Mais ces traits, qui conviennent aux planteurs isolés, s'affaiblissent ou disparaissent par la fréquentation plus ou moins habituelle des habitans des cités, qui ont en général un esprit cultivé et des manières agréables et polies. A ces dehors aimables, alliés cependant d'une espèce de hauteur que donne l'ha-

bitude des esclaves, les habitans des villes joignent une hospitalité active et bienveillante envers les étrangers ; et les femmes y sont distinguées par des avantages naturels et des talens acquis.

Annapolis, la capitale de l'Etat, ne contient que deux mille habitans, et est la ville d'Amérique la plus riche à proportion de sa grandeur. Elle est placée dans un canton très-sain, à l'embouchure de la Severn. Elle est composée de maisons vastes et élégantes, habitées par des capitalistes, et ne fait aucun commerce. Aucune ville de la république n'a eu des accroissemens plus rapides que Baltimore (1). Elle est la quatrième ville en grandeur et la cinquième en commerce de tous les Etats-Unis. Elle est située sur le 39e deg. 21 min. lat. nord, sur les bords du bassin dans lequel se décharge la Patapsco. Une crique sur laquelle on a jeté deux ponts, sépare la ville de Fell'spoint. C'est à cette pointe qu'abordent les gros vaisseaux. La

(1) En grandeur, l'ordre des villes est Philadelphie, New-York, Boston, Baltimore, Charlestown. En commerce, New-York, Philadelphie, Boston, Charlestown, Baltimore.

Philadelphie paroît avoir pris l'avantage sur New-York dans les années 1793 et 1794.

ville autrefois malsaine, à cause de sa situation basse, a gagné sous ce rapport, depuis que la population y a beaucoup augmenté, et qu'on a fait des réparations utiles pour l'écoulement des eaux. Elle contient environ deux mille trois cents maisons, et le dénombrement de 1790 lui donnoit treize mille cinq cent trois habitans. Le terrain qui la domine au nord et à l'est a une vue très-étendue de la baie. La maison de campagne du colonel Howard, nommée Belvidera, qui est située sur cette hauteur, est remarquable par la beauté et la variété des points de vue qu'elle offre.

George-Town, sur la Patowmak, à cent soixante milles de son embouchure, est une ville peu considérable. Fréderics-Town est une ville intérieure et florissante, d'environ trois cents maisons, située au milieu d'une contrée fertile au sud de la montagne de Catockton. Hagarstown lui cède peu en étendue; elle est placée dans la belle et riche vallée de Conegocheague, et fait un commerce considérable avec les contrées de l'ouest.

Elton, sur une petite rivière près de la Chesapeak, tire de grands avantages de sa situation entre Baltimore et Philadelphie.

Washington, dans le territoire de Colum-

bia, a été cédé par la Virginie et le Maryland, et choisi pour devenir le siége du gouvernement des Etats-Unis après l'an 1800. Cette ville dont le plan est tracé, et qui se bâtit actuellement, est située vers le 38e deg. 53 min. de lat. nord, au confluent de la Patowmak et de l'Easten-Branch, à environ cent cinquante milles de la Chesapeak (1). Elle s'étend l'espace de quatre milles sur chaque rivière, et elle renferme un terrain qu'aucun site, dans toute l'étendue des Etats, ne surpasse en beauté, en salubrité et en convenance. Le sol qui s'élève peu à peu en amphithéâtre, par de légères ondulations, fournit des points de vue variés, et assure l'écoulement des eaux. Un grand nombre de sources se trouvent dans l'enceinte de la ville. Les ruisseaux qui coulent dans ses environs peuvent y être conduits pour son usage, et les eaux de Tibercreek sont destinées à arroser le palais du président des Etats-Unis, avant de se diviser dans les divers quartiers de la ville qui est dominée (2). L'Eastern-Branch est un des ports de l'Amé-

(1) Le plan de cette ville est l'ouvrage d'un français nommé l'*Enfant*.

(2) Le terreplain du Capitole est à soixante-dix-huit pieds au-dessus du niveau de la haute marée.

rique les plus commodes et les plus sûrs ; elle forme dans le voisinage immédiat de la ville un canal suffisamment profond pour les plus gros vaisseaux, dans un espace de quatre milles de longueur dès le confluent. La Patowmak, qui a mille toises de large vis-à-vis de Washington, et dont la marée fait sensiblement varier le niveau, offre un canal plus considérable aux gros vaisseaux, mais il est plus distant de la ville, comme pour balancer les avantages de ses deux faces. Washington est placé à distance égale entre les extrêmes frontières sud et nord, entre Pittsbourg et l'Atlantique, et sur la grande route qui réunit les Etats du sud aux Etats du centre. Elle est située au milieu d'un pays fertile et commerçant, et commande des ressources intérieures immenses. La fondation de cette ville a été soumise à un plan proportionné à la majesté de l'entreprise, et son exécution assure à la capitale de l'empire Américain certains avantages qu'aucune cité n'aura possédés avant elle. La construction des divers édifices publics a été fixée sur les emplacemens les plus beaux, comme les plus commodes. Des avenues de cent trente à cent soixante pieds de large, et plantées d'un double rang d'arbres, éta-

blissent la communication entre les places principales. Le cours des autres rues, dont la largeur varie de quatre-vingt-dix à cent dix pieds, est ménagé de manière à donner les plus beaux points de vue. La base de la direction des principales avenues est une méridienne qui passe par le centre de l'esplanade du capitole ; au-dessus de cette esplanade s'élève le palais du chef de la république, qui domine la totalité du paysage, et d'où la vue s'étend au loin sur le cours des deux rivières. Les ouvrages entrepris ou achevés sur les chutes supérieures de la Patowmak, et dont nous verrons le détail, se lient avec le plan de la ville fédérative. En facilitant la communication entre les riches vallées qui sont derrière la première ligne des montagnes, et donnant la perspective du commerce de l'ouest, ils assurent mieux encore la prospérité d'une ville, vers laquelle se réunissent les intérêts de politique, de commerce et de gloire de toute la nation Américaine.

Les mines de fer de très-bonne qualité, fournissent la matière des seules manufactures de cet Etat, outre celles des farines, savoir : les fonderies et les forges.

Baltimore fait tout le commerce du Mary-

land avec les autres Etats, les Indes occidentales et l'Europe. Il exporte annuellement environ deux cents quarante mille quintaux de tabac, outre les blés, les farines, les bois, le fer en saumon, le porc, les féves et la graine de lin. Baltimore reçoit en retour des étoffes de toute espèce, la quincaillerie, les vins, les liqueurs et les sucres. La valeur de la totalité des exportations de Baltimore, dans l'année qui finit le 30 septembre 1790, montoit à deux millions vingt-sept mille sept cents soixante-dix-sept dollars. La valeur des importations de la même année fut d'un million neuf cent quarante-cinq mille huit cents quatre-vingt-dix-neuf dollars. La valeur des exportations de l'année suivante fut de trois millions cent trente-un mille deux cents vingt-sept dollars. La totalité du blé exporté cette même année étoit de deux cents cinq mille cinq cents soixante-onze bushels; celle du maïs à-peu-près égale; et le nombre des barils de farine, cent cinquante-un mille quatre cents quarante-cinq.

Les catholiques Romains sont les plus nombreux en Maryland; mais on y trouve onze différentes sectes religieuses,

Le collége de Washington, dans le comté de Kent, de Saint-John à Annapolis, de

Georgetown, et de Cooksbury à Abington, sont les principaux établissemens publics d'éducation. Les deux premiers, qui ont ensemble environ dix-huit cents livres sterl. de revenu, constituent l'université de Maryland, dont le gouverneur est le chancelier. Le gouverneur et son conseil nomment à tous les offices de judicature et de milice.

CHAPITRE XI.

VIRGINIE.

Étendue. Bornes. Division. Population. Climat Rivières. Aspect du pays. Serpens. Mouches à feu. Washington; sa mort.

LONGUEUR, quatre cent quarante-six milles; largeur, deux cent vingt-quatre milles.

Entre le 36e deg. 30 m. et le 40e deg. 30 m. latit. nord; et entre le 0 et le 8e deg. long. ouest de Philadelphie.

La Virginie est bornée au nord par le Maryland, la Pensylvanie et l'Ohio, à l'ouest, par le Kentuky, au sud, par la Caroline Nord, à l'est, par l'Océan. L'Etat se divise en quatre-vingt-deux comtés, dont la population, dans le dénombrement de 1790, étoit comme suit:

	Comtés	Esclaves.	Hommes libres.
A l'Ouest des Montagnes bleues.	Ohio.	281. . . .	5,212.
	Monongalia. .	154. . .	4,768.
	Washington. .	450. . .	5,625.
	Montgomery. Wythe.. . . . Botetourt. .	2,087. . .	23,752.
	Greenbriar. . Kanawa. . .	319. . .	6,015.
	Hampshire. .	454. . .	7,346.
	Berkley. . .	2,932. . .	19,713.
	Frédérick. .	4,250. . .	19,681.
	Shenandoah..	512. . .	10,510.
	Rockingham.	772. . .	7,449.
	Augusta. . .	1,222. . .	10,886.
	Rockbridge. .	682. . .	6,548.
	Londown. .	4,030. . .	18,962.
Entre les Montagnes bleues et la marée.	Fauquier. .	6,642. . .	17,892.
	Culpepper. .	8,226. . .	22,105.
	Spotsylvania.	5,933. . .	11,252.
	Orange. . .	4,421. . .	9,921.
	Louïsa. . .	4,573. . .	8,467.
	Goochland. .	4,656. . .	9,053.
	Flavania.. .	1,466. . .	3,921.
	Albermarle..	5,579. . .	12,585.
	Amhert. . .	5,296. . .	13,703.
	Buckingham.	4,168. . .	9.779.
	Bedfort.. .	2,754. . .	10,531.
	Henry. . .	1,551. . .	8,479.
	Pittsylvania.	2,979. . .	11,579,
	Halifax. . .	5,565. . .	14,722.
	Charlotte.. .	4,816. . .	10,078.
	Prince Edward.	3,986. . .	8,100.
	Cumberland.	4,434. . .	8,153.
	Powhatan. .	4,325. . .	6,822.
	Amelia. . . Nottaway. .	11,307. . .	18,097.
	Lunembourg.	4,322. . .	8,959.
	Mecklembourg.	6,762. . .	14,733.
	Brunswick..	6,776. . .	12,827.
	Greenswille.	3,620. . .	6,362.
Entre James-River, et la Caroline.	Dinwiddie. .	7,334. . .	13,934.
	Chesterfield.	7,487. . .	14,214.
	Prince George.	4,519. . .	8,173.
	Surry. . .	3,097. . .	6,227.
	Sussex. . .	5,387. . .	10,554.
	Southampton.	5,993. . .	12,864.
	Isle of Wight.	3,867. . .	9,028.
	Nansemond.	3,817. . .	9,010.
	Norfort. . :	5,345. . .	14,524.
	Princess Ann.	3,202. . .	7,793.

	Comtés.	Esclaves.	Hommes libres.
Entre James-River, et York River.	Henrico	5,819.	12,000.
	Hannover	8,223.	14,754.
	Newkent	3,700.	6,239.
	Charles City	3,141.	5,518.
	James City	2,405.	4,070.
	Willamsburg. York.	2,760.	5,233.
	Warwick	990.	11,690.
Entre la Rapahanok, et York-River.	Elisabeth City	1,876.	3,450.
	Caroline	10,292.	17,489.
	Kingvilliam	5,151.	8,128.
	King and Queen	5,143.	9,377.
	Essex	5,440.	9,122.
	Midlesex	2,558.	4,140.
	Glocester	7,063.	13,498.
Entre la Rapahanok, et la Patomak.	Fairfax	4,574.	12,320.
	Prince Williams	4,704.	11,615.
	Stafford	4,036.	9,588.
	King. George	4,157.	7,366.
	Richemond	3,984.	6,985.
	Westmoreland	4,425.	7,722.
	Northumberland	4,460.	9,163.
	Lancaster	3,236.	5,638.
Rivage de l'Est.	Accomac	4,262.	13,959.
	Northampton	3,244.	6,889.
Nouveaux Comtés.	Campbell	2,488.	7,685.
	Franklin	1,073.	6,842.
	Harrison	67.	2,080.
	Randolph	19.	951.
	Hardy	369.	7,336.
	Pendleton	73.	2,452.
	Russel	190.	3,338.

Esclaves. 292,272. Hom. l. 757,545.
292,272.

Total. . . 1,049,817.

En

En 1871, un dénombrement, dans lequel on suppléa par approximation, au défaut de quelques comtés, avoit donné cinq cent soixante-sept mille six cent quatorze habitans. Le Kentuky, qui dans le dernier dénombrement a donné soixante-treize mille six cent soixante-dix-sept habitans, étoit alors compris dans la Virginie; et dans l'époque qui a séparé ces deux dénombremens, une épidémie avoit emporté trente mille esclaves.

Les vents de sud-ouest sont les plus fréquens dans la plaine, ceux de nord-ouest dans les montagnes, et ceux de nord-est sur la côte. Ceux-ci sont pesans, froids, désagréables et chargés de vapeurs; les vents de nord-ouest, au contraire, sont secs, agréables et rafraîchissans. Les extrêmes du froid et de la chaleur dans un pays si étendu, et où la hauteur du sol est très-variable, doivent être fort distans. M. Jefferson les estime depuis quatre-vingt-dix-huit au-dessus, à six au-dessous de zéro, de la division de Farenheit (1). Les changemens brusques de température, si préjudiciables aux fleurs des arbres dans le printemps, sont moins fâcheux

(1) 29° au-dessus, et 2° au-dessous de la congellation, division de Réaumur.

en Virginie qu'en Pensilvanie. Les débordemens des rivières au printems sont moins considérables que dans les Etats du nord, parce que la neige ne couvre guères la terre plus d'un jour ou deux; mais les fréquens dégels remplissent les terres d'eau, et rendent malsaine une partie de l'hiver et du printems. Dans le voisinage immédiat de la mer, la masse des eaux stagnantes charge l'atmosphère d'une humidité qui tempère le froid et rend la glace des rivières ou l'abondance de la neige extrêmement rares. On y voit souvent les arbres en fleur dès la fin de février; mais dans les deux mois qui succèdent, l'on éprouve des pluies froides, des vents perçans et des gelées qui causent fréquemment des maladies inflammatoires.

Les rivières, canaux ou criques de la Virginie ne peuvent guères être soumises à une description exacte, et la carte seule peut donner une idée juste de leur cours et de leurs communications. La Roanoke, dans toute la partie où elle coule sur les terres de la Virginie, n'est navigable que pour des bateaux, et même par espaces si courts, que les habitans n'en profitent guères. — James-River et ses eaux fournissent à la navigation les ressources suivantes. L'Elisabeth, qui y

communique, forme, dans toute sa longueur, un port qui peut recevoir des vaisseaux de ligne. Son canal a de cent cinquante à deux cents brasses de large, et donne dix-huit pieds d'eau jusqu'à Norfolk, à haute-mer. L'île de Craney peut en défendre l'entrée. La Nansemond se remonte jusqu'à Sleepyhole, avec des bâtimens de deux cent cinquante tonneaux; jusqu'à Suffolk avec ceux de cent tonneaux, et jusqu'à Milner avec ceux de vingt-cinq. Pagan-Creek admet des bâtimens de vingt tonneaux jusqu'à Smith-Field. L'embouchure de la Chica-Hominy est obstruée par une barre qui ne laisse que douze pieds d'eau à haute marée. Les vaisseaux qui la passent et qui tirent dix pieds d'eau, remontent jusqu'à douze milles, et les barques de six tonneaux peuvent naviguer vingt milles plus loin. L'Appatamox est navigable jusqu'à Broadways, par tous les vaisseaux auxquels la barre de Harrison, qui est dans James-River, a permis d'y pénétrer. Elle a ensuite neuf à dix pieds d'eau jusqu'à la barre de Fisher, puis environ quatre pieds seulement jusqu'à Pétersbourg, où la navigation cesse. La rivière de James elle-même offre un port aux vaisseaux de toute grandeur, dans la partie nommée

Hampton-Road, mais il est peu sûr pendant l'hiver. Les bâtimens de toute grandeur peuvent encore remonter jusqu'à Mulbery-Island. Les vaisseaux de quarante canons peuvent naviguer jusqu'à James-Town et passer avec des allèges la barre de Harrison qui n'a que quinze pieds d'eau. Les bâtimens de deux cent cinquante tonneaux remontent à Warwick ; ceux de cent vingt-cinq à Rocket, à un mille de Richmond. La rivière n'a ensuite que sept pieds d'eau jusqu'à cette ville, qui est au-dessous des chutes. Elles interrompent la navigation dans un espace de six milles. Les canots et les bateaux la reprennent ensuite jusqu'à dix milles des montagnes bleues. On peut même passer la ligne de ces montagnes avec le poids d'un tonneau , et on estime que la dépense nécessaire pour ouvrir la navigation par Jacson's-River et Carpenter's-Creek seroit peu considérable en proportion de son importance. Un portage de vingt-cinq milles communiqueroit de là à la crique de Green-Briar, qui se jette dans le grand Kanhawa, lequel coule dans l'Ohio. Il faut observer que dans les cartes James-River, au-dessus du confluent de la Rivanna et jusqu'aux montagnes bleues , se nomme Fluvanna, puis Jacson's-River jusqu'à sa source.

La Rivanna, qui est une branche de James-River, est navigable pour les bateaux jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire, environ vingt-deux milles ; et cette navigation pourroit s'étendre, au moyen de quelques travaux, jusqu'à Charlotte'sville.

York-River forme, à Yorktown, le port le plus sûr de la Virginie pour les vaisseaux de toute grandeur. La rivière conserve quatre brasses de fonds à haute-marée, jusqu'à la Poropotank qui s'y jette à vingt-cinq milles plus haut. Au confluent de la Pamonkey et de la Mattapony, elle est réduite à trois brasses, profondeur qu'on trouve dans la Pamonkey jusqu'à Cumberland, d'où elle diminue graduellement jusqu'à Brokman's-bridge, à cinquante milles au-dessus de Hannover'stown, où la navigation cesse. La Mattapony se remonte jusqu'à Downer's-bridge, à soixante-dix milles de son confluent.

La Rapahanock donne quatre brasses d'eau jusqu'à Hob'shole, et deux brasses jusqu'à Frederick'sburgh à cent dix milles.

La Patowmak est la rivière la plus importante de la Virginie. Elle a sept milles et demi de large à son embouchure dans la Chesapeak, trois milles à Aquia, un mille et

demi à Hallooingpoint, et un mille et un quart à Alexandria. La sonde donne à l'embouchure de cette rivière sept brasses d'eau, cinq à l'île de Saint-Georges, quatre et demi à Lowermatchodic, trois brasses à Swan's-point jusqu'à Alexandria, et enfin dix pieds d'eau jusqu'aux chutes inférieures à treize milles plus haut. Le courant de la marée qui est sensible jusqu'à trois milles de la chute, n'est jamais très-fort dans la Patowmak, si ce n'est après les pluies considérables. Le reflux a alors un courant rapide, mais le flux est presque nul. Celui-ci ne dure guères que quatre ou cinq heures, à moins de vents de sud très-violens.

En remontant la Patowmak jusqu'à sa source, on trouve quatre chutes qui interrompent la navigation; savoir, les petites chutes à trois milles au-dessus des limites de la marée, où la différence de niveau est de trente-six pieds; les grandes chutes, à six milles plus haut, où la différence de niveau est de soixante-six pieds dans un espace d'un mille et un quart; les chutes de Seneca, à six milles plus haut, qui forment des rapides irrégulières, et dont la différence de niveau est d'environ dix pieds; enfin les chutes de Shenandoah, à soixante milles plus haut,

qui donnent une différence de niveau de trente pieds dans un espace de trois milles. De là au fort Cumberland on compte cent vingt milles. Dès l'année 1785, les legislateurs de Maryland et de Virginie s'occupèrent d'encourager les travaux pour faciliter la navigation de cette rivière. Les dépenses furent estimées à cinquante mille livres sterling, et dix ans furent donnés à une compagnie pour compléter les ouvrages. Ceux des grandes chutes, que bien des gens avoient jugés impraticables, sont achevés ; et les autres ne tarderont pas à l'être. Le cours entier de la Patowmack et la fertile vallée arrosée par la Shenandoah qui lui porte ses eaux ; sont habités, ainsi que le voisinage de plusieurs autres rivières qui s'y jettent. L'ouverture de cette navigation multipliera dans toute cette étendue les habitans et les produits de la terre ; mais surtout elle établira, ainsi que nous l'avons vu, la communication par la Pensilvanie, avec les contrées de l'ouest ; et les avantages de cette communication sont inappréciables pour les Etats qu'elle réunira.

La Shenandoah, qui donne son nom à l'immense vallée qu'elle arrose, se réunit à la Patowmack immédiatement derrière la

ligne des montagnes bleues. Une dépense peu considérable suffira à la rendre navigable dans un espace de cent cinquante milles. Au-delà de la seconde ligne des montagnes, la branche de la Patowmack, nommée Southbranch, est navigable dans un espace de cent milles, au travers d'un pays extrêmement fertile. D'autres rivières moins considérables coulent du sud dans la Patowmack, et peuvent devenir navigables pour les bateaux. Du côté du Maryland, la Monocasy, l'Antictam et la Conegocheague, qui prennent leur source en Pensylvanie, offrent les mêmes facilités.

Le grand Kanhawa est une rivière très-importante par la fertilité du pays qu'elle parcourt, et parce que la partie supérieure de ses eaux se rapproche de celles de James-River; mais les difficultés de son cours sont telles, qu'il est encore douteux qu'elles puissent être surmontées; et il paroît au moins que des travaux si grands et d'un succès incertain, ne pourront être entrepris que lorsque la population et les ressources du pays que cette rivière arrose seront en quelque proportion avec les dépenses de l'entreprise. A son embouchure dans l'Ohio, le grand Kanhawa a cent quarante toises de large;

il se remonte, avec quelque difficulté, jusqu'à quatre-vingt dix milles. Là se trouve une première cataracte, et à soixante milles plus haut une seconde. La rivière de Green-Briar s'y jette à cent quatre-vingt-dix milles de l'Ohio ; de là, jusqu'aux mines de plomb qui sont sur le cours du grand Kanhawa, on compte cent vingt milles, et au milieu de cet intervalle il reçoit de l'est Little-River. La source du grand Kanhawa est dans la Caroline-Nord.

Le petit Kanhawa ne donne qu'une navigation de dix milles; mais sa branche du nord, nommée Junius-Creek, qui communique à la Monongahela, pourra donner dans la suite un passage plus prompt de celle-ci dans l'Ohio.

Une plaine de cent cinquante à deux cents milles de largeur, à peine variée de quelques ondulations, et légérement inclinée du côté de l'Océan, compose la partie située à l'est des montagnes. Les terres de cette plaine, ainsi que nous l'avons indiqué ailleurs, sont composées de dépôts successifs produits par l'action des eaux.

Les lignes de la chaîne des Alléganys sont séparées par un pays étendu et fertile. La hauteur de ces montagnes ne passe nulle part

quatre mille pieds au-dessus de leur base, qui, comme nous l'avons observé, est déjà assez élevée au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes bleues ont une direction, une forme, une hauteur plus constantes encore que les autres lignes. C'est, en quelque sorte, une énorme muraille qui sépare la plaine de la région montueuse. Les gorges qui donnent passage aux rivières au travers de cette ligne, semblent avoir été produites par de grandes secousses de la nature, qui ont ainsi procuré une issue à la masse des eaux. La Patowmack présente dans ce passage un spectacle frappant.

Les coquillages marins se trouvent en grande quantité en divers lieux, et à diverses profondeurs, non-seulement dans la plaine, mais dans les montagnes. Ainsi, par exemple, on voit dans le comté de Botetourt, qui est entouré de montagnes de toutes parts, une étendue de quarante mille acres entièrement couverte de coquilles d'huîtres et de pétoncles. A cent milles de l'Océan on trouve sur les bords de James-River des dents de requin et beaucoup d'arêtes de poissons de toutes grandeurs, dans l'état de pétrification.

Le sol de la plaine, quoique d'une qualité inférieure à celui des vallées, est en général

propre à la culture du tabac, des grains, du lin et du chanvre; on y ajoute, dans quelques comtés, celle du coton. On fait aussi du cidre en grande quantité, ainsi que de l'eau-de-vie fort estimée; on la distille des pêches qui abondent le long des rivières de la Chesapeak.

Avant la guerre, la culture du tabac avoit plus d'étendue et d'importance. Cette plante qui prospère, surtout dans les terres neuves et pleines de sucs, qui les épuise rapidement, et demande des travaux d'autant plus grands qu'elles deviennent moins productives, ne peut plus être long-tems une ressource pour les cultivateurs de l'est. Tant que par défaut de concurrens les planteurs de la Virginie et du Maryland pouvoient commander les marchés, ils trouvoient dans le surhaussement des prix de quoi compenser des travaux plus coûteux. Mais les planteurs du Kentuky, du Mississipi et des parties intérieures de la Géorgie, ont un sol plus fécond, un soleil plus chaud. A mesure qu'ils donnent plus d'attention à la culture du tabac, elle décline dans les Etats de l'est, et se remplace par celle des grains, qui ne demande que des travaux plus modérés, et fournit des ressources plus solides.

Dans les comtés de l'ouest, on élève une grande quantité de bestiaux. Ils paissent en liberté et en plein air pendant toute l'année. Les chevaux sont encore un produit important de la Virginie. On y a soigné les races de course et de chasse avec plus de succès que dans aucun Etat de l'Amérique ; les chevaux virginiens de belle race, ont une figure élégante, une grande légéreté, et soutiennent admirablement la fatigue. Il n'est pas rare de les voir payer jusqu'à dix mille livres sterling.

Les divers poissons de rivière, dont les principaux sont l'esturgeon, l'alose, la perche et la truite, sont en général d'une qualité inférieure à ceux des Etats du nord et de l'ouest. On remarque en Virginie des grenouilles dont le corps a quatre à cinq pouces de longueur, et dont les jambes sont en proportion ; elles font des sauts prodigieux et vont ordinairement deux à deux. Elles croassent avec une telle force, qu'on croiroit que le bruit qu'elles font provient d'un veau. On les appelle aussi grenouilles-taureaux ; on ne les trouve que dans les lieux où il y a de bonne eau. On y trouve aussi le serpent à sonnettes et le serpent cuivré. Le premier habite principalement les montagnes.

Les chevaux, les vaches, les chiens, semblent avoir le sentiment de ce qu'ils ont à redouter de ces reptiles. Ils donnent des signes évidens de crainte lorsqu'ils approchent de ceux même que l'on a tués. Les porcs, au contraire, les dévorent avec avidité. Quand le serpent à sonnettes est blessé, ou qu'il est en colère, sa peau présente les plus brillantes couleurs; dans l'état de repos il est brun tacheté de jaune, ou d'une couleur verdâtre tachetée de brun, car il y a ces deux espèces. On trouve auprès des lacs de Virginie des mouches à feu ou luisantes, de la grandeur et couleur des abeilles. Ce sont des flambeaux volans qui ne font aucun mal à l'homme et qui ne s'élèvent jamais à plus de quatre à cinq pieds de terre. C'est surtout lorsqu'il tonne ou éclaire, qu'elles paroissent dans toute leur splendeur. On peut les saisir légérement et s'en servir la nuit pour lire. Aux mois de juin, juillet et août, on en voit des milliers dans les marais de Virginie et du Canada.

Aucun Etat de l'Union ne renferme une plus grande variété de productions minéralogiques que la Virginie. Dans le comté de Montgomery, à vingt-cinq milles de la frontière sud, et sur les bords du grand Kanhawa,

on exploite une mine de plomb, tenant argent. Le minérai lavé porte 50 à 80 pour cent de métal. Trente travailleurs, sans abandonner la culture de leurs champs pour leur nourriture, ont produit dans une année soixante tonnes de plomb (douze cents quintaux). Deux mines de cuivre ont été travaillées et abandonnées dans le voisinage de James-River. Les comtés du centre possèdent des mines de fer en abondance. Leur exploitation donnoit annuellement douze cent cinquante tonnes de fer en barres ou en saumons, il y a quelques années. Deux forges établies, l'une à Fredericsbourg, l'autre à Neapsco sur la Patowmack, convertissent en barres le fer en saumons tiré du Maryland. La première donnoit environ trois cents tonnes de fer en barres. La qualité de la fonte des fournaises de Virginie est très-remarquable. Quoique les pots et autres ustensiles de toute espèce soient coulés très-mince, on les charge sur les chars en les jetant, et on les décharge de même sans aucune précaution. Dans le comté d'Amelia, près de Winterham, il y a des mines de plomb noir très-riches, qui ne sont point régulièrement exploitées, mais où les habitans voisins vont fouiller occasionnellement pour leur propre usage.

Au-dessus de Richmont, les bords de James-River, dans un espace considérable, sont garnis de mines de charbon d'excellente qualité, que l'on travaille dans plusieurs endroits, et elles paroissent inépuisables. Dans les comtés de l'ouest le charbon de terre se trouve partout.

On voit près de la rivière de James des carrières de superbe marbre blanc, ou veiné de diverses couleurs, qui n'ont jamais été exploitées. Les rochers calcaires sont en grande abondance à l'ouest de la première ligne des montagnes, mais on n'en connoît qu'un seul beau dans la plaine.

On voit des eaux minérales à Augusta, près de la source de James-River, dans les comtés de Botétout, de Berkeley et de Louïsa, qui sont toutes plus ou moins fréquentées.

Près de la Crique de Howard, à soixante-sept milles de l'embouchure du grand Kanhawa, on voit un phénomène naturel remarquable. Un courant ascendant de vapeurs sulfureuses, assez rapide pour agiter le sable autour de l'orifice d'où il sort, s'échappe constamment et s'enflamme lorsqu'on en approche un corps en combustion. Il forme alors une colonne de feu de dix-huit pouces

de diamètre et de quatre à cinq pieds de hauteur, qui s'éteint quelquefois au bout de peu de minutes, et d'autres fois au bout de quelques jours seulement. Une autre vapeur sulfureuse présente précisément les mêmes phénomènes sur les bords de Sandy-River.

On voit en diverses parties de l'Etat des sources intermittentes, des cavernes spacieuses et profondes, qui ne se distinguent que dans les accessoires des autres curiosités naturelles du même genre. Une de ces cavernes mérite cependant d'être remarquée: on la nomme le *Gouffre de la panthère*. Il en sort continuellement un vent assez violent pour tenir couchées contre terre les herbes près de son entrée, jusqu'à la distance de dix toises: dans les tems humides, le courant d'air a un peu moins de force. Mais aucun phénomène naturel, non-seulement de cet Etat ou de l'Amérique, mais peut-être du monde entier, n'a un caractère de grandeur plus sublime que le pont de rochers, duquel le comté de Rokbridge tient son nom. Ce pont est une arche de roc de quatre-vingt-dix pieds de diamètre et de soixante de large, recouverte d'une épaisseur de terre sur laquelle s'élèvent de grands arbres. Cette arche projetée sur un abîme de deux cent

trente-sept

trente-sept pieds de profondeur, réunit la cîme d'une montagne fendue de son sommet à sa base par quelque grande convulsion de la terre. Le torrent qui coule au fond du gouffre, ne paroît qu'un filet d'eau au spectateur assez hardi pour avancer la tête en dehors du parapet qui borde ce pont magique ; mais dans cette attitude l'étonnement se mêle de trop de terreur ; c'est depuis les bords du torrent, qu'on peut contempler à l'aise et admirer sans effroi la structure hardie de cette voûte légère qui paroît comme suspendue dans les nuages.

Avant la guerre, les habitans importoient les sept huitièmes des étoffes de leurs habillemens ; maintenant ils en fabriquent eux-mêmes les trois quarts. Cette industrie, et celle des forges, sont en quelque sorte les seules que connoissent les Virginiens. Les objets d'exportation sont le tabac, le blé, le maïs, les pois, les vaisseaux, les mâts, les bois de construction, la poix et le goudron, les peaux brutes, le porc, le bœuf, la graine de lin, le chanvre, le coton, le fer en barres et en saumons, le charbon de terre, le poisson de diverses sortes, l'eau-de-vie de pêches et les chevaux.

Les Anglicans, qui formèrent les premiers

établissemens en Virginie, se montrèrent aussi intolérans que leurs compatriotes les Puritains le furent dans les provinces du nord. Les Quakers, repoussés de partout, y devinrent l'objet d'une persécution non moins opiniâtre, quoique moins cruelle que dans les colonies des Presbytériens. Les Episcopaux qui occupèrent presque exclusivement la Virginie pendant près d'un siècle, forment encore la masse de la population dans les comtés de l'est. Les Presbytériens, qui sont les plus nombreux en Virginie, occupent principalement les comtés du centre. Un certain nombre d'anabaptistes et de Méthodistes se trouvent mélangés parmi ces deux sectes.

On estime le nombre des habitans inscrits dans la milice, depuis seize à cinquante ans, à soixante-huit mille hommes. Les régimens sont organisés par bataillons et compagnies, et pourvus des officiers nécessaires jusqu'au grade de colonel, mais il n'existe point d'officiers généraux permanens : ils sont nommés, lorsque la sûreté publique le requiert, par le gouverneur qui est le chef de la force militaire.

Les Virginiens se glorifient d'être la plus ancienne des colonies. Cet Etat a produit un

grand nombre de personnages éminens dans l'histoire de la révolution. La fleur de la population est composée d'hommes instruits, polis, hospitaliers, d'un caractère élevé, et d'un esprit indépendant. C'est entre les mains de cette classe distinguée que sont les intérêts de l'Etat; elle gouverne la Virginie, tandis que la masse du peuple, ignorante sur ses droits, et plus insouciante encore sur leur exercice, ne fait aucun effort pour sortir de ses habitudes d'indolence et de débauche.

Rien n'est plus frappant pour l'observateur politique, que l'opposition des mœurs de ce peuple avec celles des habitans de la Nouvelle-Angleterre ou des Etats du centre. Là, le travail s'ennoblit sous la main de l'homme libre; ici, il est avili par les sueurs de l'esclave; là, tout est activité, énergie, entreprise; ici, tout languit dans une imprévoyante inertie; là, le citoyen instruit sur ses droits, inquiet sur sa liberté, ne confie qu'à regret un pouvoir qu'il surveille; ici, le peuple, confiant par paresse, s'estime heureux qu'une classe éclairée pense et agisse pour lui : il s'en rapporte sur les grands intérêts de l'Etat, comme la masse des hommes sur les soins de la Providence, plutôt par incurie d'habitude, que par confiance de rai-

sonnement. — Avant la révolution, les préjugés de la noblesse repoussoient la vocation mercantile; l'ignorance du peuple l'en rendoit incapable; et les affaires du commerce restoient entre les mains des étrangers, principalement des Ecossais, qui faisoient des fortunes rapides. La concurrence est plus générale aujourd'hui; mais le commerce, l'agriculture, l'industrie, la population, sont bien éloignés d'être ce qu'ils pourront devenir sous un climat qui admet toutes les productions de l'Europe, si on en excepte l'olive, dans un pays immense et fertile, qui contient les plus beaux germes de prospérité, et auquel il ne manque, pour remplir ses destinées, que des habitans qui sachent rivaliser d'énergie avec les voisins du nord.

Cette importante révolution dans les mœurs des Virginiens, ne sauroit être éloignée. Les sages mesures arrêtées pour répandre l'instruction dans la masse du peuple, la commenceront; l'abolition de l'esclavage l'achèvera. Mais ici il faut se défier d'un sentiment que la raison ne guideroit point.

La population de la Virginie est disséminée le long des rivières dont le cours fournit aux habitans toutes les facilités de

vente et d'approvisionnement. Les villes sont en petit nombre, et peu considérables. Sur *James-River* et ses eaux, on compte Norfolk, Portsmouth, Hampton, Suffolk, Smithfield, Williams-Bourg, Pétersbourg, Richmond, Manchester, Charlotte's-Ville, New-London. Sur *York-River* et ses eaux, on compte York, Newcastle et Hannover. Sur la Rapahanock, Urbana, Port-Royal, Frederics-Bourg et Falmouth. Sur la Patowmak et ses eaux, Dumfries, Colchester, Alexandria, Winchester (1) et Stawnton.

De toutes ces villes, aucune n'a des avantages naturels de commerce plus grands que Norfolk; et un canal de dix milles qui joindra Albermalesound avec la rivière d'Elisabeth, va les accroître encore. Cette ville ne contient cependant qu'environ six mille habitans.

---

(1) La ville de Wincester est située dans la vallée de Shenandoah, à quatre-vingt milles d'Alexandria. Elle a environ deux cents maisons. Les vivres et les bois y sont à bas prix; et quoique toutes les marchandises se charrient par terre à Alexandria, on y compte soixante et quinze fabricans qui emploient les bois, les grains, les cuirs, les chanvres, les laines, le fer, le cuivre et l'étain que le pays produit abondamment. On y voit encore beaucoup de moulins à huile et à farines. (*Thench Coxe.*)

Alexandria sur la Patowmak, au haut de la navigation de cette rivière, est une ville de trois mille ames, agréablement située, à laquelle l'achèvement des ouvrages entrepris sur les chutes, ainsi que le voisinage de la ville fédérative, donneront probablement bientôt plus d'étendue et d'importance.

Frederiks-Bourg, sur la Rapahanok, à cent dix milles de la mer, est une ville d'environ quinze cents habitans.

Richmond, au-dessous des chutes de James-River, est le siége du gouvernement; on y compte quatre mille habitans. Cette ville est remarquable surtout par deux établissemens d'une grande entreprise, et d'un intérêt public très-important; l'un, qui est l'ouvrage d'une compagnie, et qui n'est pas encore complètement achevé, est un canal de sept milles de longueur, qui tourne les chutes, et qui liera la navigation qu'elles interrompent; l'autre est un pont sur la rivière de James, de mille cinquante pieds de long, entrepris et exécuté par un seul particulier (le colonel Mayo), à qui il appartient, et qui s'indemnise de ses frais par un pontenage. On aime beaucoup le jeu dans cette ville.

Pétersbourg, sur l'Appatamox, est une

ville de trois cents maisons, sans régularité ni élégance. Elle est située dans un fond, à l'abri de tous les vents, et passe pour un des lieux les plus malsains des Etats-Unis. Sa position en fait le principal marché de trois comtés limitrophes. Elle étoit le lieu de la résidence de la reine *Pocahonta*, d'où descendent les familles *Brandolph* et *Bowling*.

William's-Bourg est à soixante milles à l'est de Richmond. Placée sur une hauteur, à un mille de deux criques navigables, dont l'une coule dans James-River, et l'autre dans York-River, elle sembloit devoir prospérer par sa situation, et par l'avantage d'être le siége du gouvernement : elle n'a cependant fait que languir tant que le gouvernement y a séjourné ; et maintenant elle décline. Le collége de William et Mavy est le seul établissement qui conserve quelque importance à William's-Bourg. L'ancien capitole, le palais, une certaine régularité dans les rues et les édifices, ajoutent à la tristesse de cette ville dépeuplée.

Yorktown, sur la rivière d'York, à quatorze milles de la mer, est devenue fameuse par la prise du lord Cornwalis et de son armée ; c'est d'ailleurs une ville de peu d'im-

portance, et où on ne compte que sept cents habitans.

La campagne de Mont-Vernon, moins remarquable par la beauté de sa situation, par l'étendue des bâtimens, par le goût et l'élégance des jardins, que pour être la propriété et avoir été le séjour de l'illustre Vashington, mérite une description particulière. Elle est située sur une hauteur voisine de la Patowmak, qu'elle domine de deux cents pieds, à cent vingt-sept milles de son embouchure. Une esplanade de dix acres entoure les bâtimens qui occupent le sommet de la colline. Du côté du nord, une pente douce conduit à un immense pâturage. Au sud, la pente plus rapide se termine par des plantations. Des bosquets épais de grands arbres à fleurs sont disposés dans le voisinage des bâtimens, de manière à ne rien ôter de la vue de la rivière, qui dans cet endroit a près de deux milles de large. Du côté opposé, des allées qui serpentent, et que bordent des saules pleureurs et des arbustes odorans, conduisent à des jardins spacieux, plantés, arrosés dans le genre anglais, et où l'art varié de mille manières, se dérobe toujours sous une nature élégante et prodigue. L'antique demeure du président des

Etats inspire plus de respect que de surprise. Son architecture est assortie au goût simple et pur de son possesseur. Un portique élevé de quatre-vingt-seize pieds de long, soutenu par huit colonnes, forme la façade du côté de l'eau. Vis-à-vis de la façade opposée, diverses dépendances groupées ont l'effet d'un beau village. Dans un parc qui borde la rivière, et d'où l'on contemple le riche amphithéâtre de la rive de Maryland, l'œil du promeneur solitaire est occupé ou distrait, tantôt par la course des daims qui croisent en tous sens les allées, tantôt par le mouvement majestueux des vaisseaux qui montent et descendent la rivière. Enfin de tous côtés l'image du bonheur champêtre, une végetation forte, des troupeaux nombreux, des points de vue lointains et variés frappent le spectateur et le charment. C'est dans ce lieu que le héros de l'Amérique, échappé au tumulte des camps, donnoit l'exemple de toutes les vertus privées, et cultivoit la terre de ses mains victorieuses, lorsque la voix de sa patrie vint l'arracher encore à une retraite qu'il avoit si ardemment desirée, où il nourrissoit les souvenirs les plus doux, comme les espérances les plus chères. Il la quitta, non sans effort et sans

regrets, mais pour remplir ses destinées, qui l'appeloient à consolider l'œuvre de l'éclatant courage du guerrier, par la sagesse consommée de l'homme d'Etat ; cet homme illustre, sage dans les conseils et brave à la tête des armées, est mort d'une esquinancie le 15 février 1799. Il a emporté au tombeau l'admiration et les regrets des Deux-Mondes. Il étoit né en Virginie, le 22 février 1732, de parens établis dans cette province depuis l'an 1657. Sa taille étoit de cinq pieds neuf pouces ; il avoit le buste plein, les membres proportionnés et musculeux, les yeux d'un gris clair, le nez long et la tête petite. Peu de personnes se trouvoient pour la première fois en sa présence, sans être frappées d'un mélange de crainte et d'admiration ; il parloit peu, et, par un sentiment de délicatesse, il n'a jamais voulu nommer aucun de ses parens à une place de confiance ou lucrative. Il recevoit les étrangers à Mont-Vernon, de la manière la plus noble et la plus hospitalière. John-Adams l'a remplacé dans la présidence des Etats-Unis, sur le refus du célèbre Franklin, qui avoit alors quatre-vingt-deux ans, et qui est mort deux ans après, le 17 avril 1790. Le vertueux Jeffersson a été nommé le troisième à cette magistrature

suprême; il demeure à Monticello, à trois milles de Charlotesville, en Virginie.

On voit encore des académies à Alexandria, à Norfolk et dans d'autres villes. En général, les établissemens d'éducation demandent une grande réforme; et s'il étoit aussi aisé de faire le bien d'un peuple que d'en concevoir le projet, ces institutions auroient déjà leur pleine exécution. Un bill de la législature divise la totalité de l'Etat en districts de cinq milles quarrés, dont chacun doit avoir une école pour les premiers élémens de l'instruction.

Les trois cours supérieures de justice, élues par la législature, jugent en appel après les cours des comtés. Enfin une cour suprême, composée des juges des trois cours supérieures réunis, juge en dernier ressort. Les lois anglaises, dans tout ce en quoi elles sont compatibles avec la constitution et les actes de la législature, sont la règle des tribunaux.

Les établissemens européens en Virginie datent des premières années du siècle passé. En 1610, l'arrivée du lord Delaware, accompagné d'un renfort de colons, ranima les languissans efforts des premiers planteurs, qui dûrent surtout la prospérité de la colo-

nie à l'alliance de l'un d'entr'eux avec une Américaine. Le jeune Rolf, aussi séduisant par sa figure que distingué par ses vertus, se fit aimer de la princesse Pocahonta, fille du célèbre chef Powhatan, et l'épousa en 1616. Il la conduisit en Angleterre, où elle fut traitée avec les égards que méritoient d'importans services rendus à la colonie. Elle y mourut à l'âge de vingt-deux ans, laissant un fils qui fut élevé en Angleterre, et mourut en Virginie comblé de biens et d'honneurs : les descendans d'une fille unique qu'il laissa, sont comptés parmi les familles les plus respectables de la Virginie. L'histoire a conservé un trait qui caractérise l'ignorance naïve des individus de ces nations sauvages. Tomocomo, beau-frère de Pocahonta, l'avoit accompagné en Europe. Le roi Powhatan l'avoit chargé de lui rendre un compte exact de la population de l'Angleterre. Arrivé à Plymouth, il entreprit le dénombrement en faisant une marque sur un bâton à chaque individu qu'il rencontroit; mais il se lassa bientôt de ce moyen, et de retour en Amérique, il dit au roi : « Compte les étoiles du » ciel ou les grains de sable du rivage, car » tel est le nombre des habitans d'Angle- » terre ». La charte de 1603 autorisoit les

colons à se donner une forme de gouvernement. Ils établirent une assemblée générale, composée du conseil d'Etat et des représentans des bourgs ou arrondissemens. Le gouverneur avoit un *veto* sur les résolutions de cette assemblée ; et elles étoient ensuite soumises à l'approbation de la compagnie propriétaire qui séjournoit en Angleterre. En 1624, le roi Jacques Ier, prenant le prétexte de certains dissentimens entre les membres de la compagnie et les agens de l'autorité royale, s'empara de la propriété et du gouvernement de la colonie, sans indemniser cette compagnie qui n'avoit jamais reçu aucun secours de l'Etat, et étoit en avances de plus de cent mille livres sterling. On parut d'abord vouloir conserver les priviléges du peuple de Virginie ; mais bientôt des seigneurs de la cour obtinrent successivement des concessions et des juridictions séparées dans les parties septentrionales de la province ; et le parlement qui avoit déposé Charles Ier, prétendant le remplacer dans ses droits sur la Virginie, passa un acte qui interdisoit à celle-ci tout commerce avec les autres nations. La résistance de cette colonie à l'autorité de Cromwel cessa en 1651, au moyen d'un traité que les Virginiens firent les armes

à la main, et qui devoit leur assurer leurs anciennes limites, la liberté du commerce, le droit d'asseoir eux-mêmes les impôts, et l'exclusion de la force militaire.

INDIANA.

Le 3 novembre 1768, les députés des six nations, rassemblés au fort Stanwix, cédè-rent à William-Trenton et à vingt-deux particuliers, en indemnité d'une somme de quatre-vingt cinq mille livres de dommages qu'ils avoient éprouvés pendant la guerre de la part des sauvages, une étendue considéra-ble du pays borné par l'Ohio, le petit Kan-hawa, la Monongahela et la Pensylvanie La cession de ce territoire, nommé *Indiana* quoique revêtue de toutes les formes qu pouvoient lui donner de la consistance, n' pas encore été reconnue. En 1782, le rap port d'un comité, nommé par le congrè pour l'examen de cette affaire, fut favorabl aux acquéreurs, mais n'amena point de dé cision définitive. En 1790, le colonel Mor gan, l'un des intéressés, présenta, au nor des associés, à la législature de Virginie, u mémoire tendant à obtenir que cette affair fût enfin équitablement réglée, et elle es encore en suspens.

CHAPITRE XII.

KENTUKY.

Étendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Aspect du pays. Sol. Productions. Climat. Curiosités. Villes. Constitution. Histoire.

LONGUEUR, deux cent cinquante milles ; largeur, deux cents milles.

Entre le 36e deg. 30 min. et le 39e d. 30 m. latit. nord ; et entre le 8e deg. et le 15e deg. longitude ouest de Philadelphie.

Le Kentuky est borné au nord-ouest par l'Ohio, à l'ouest par la rivière de Cumberland, au sud par le gouvernement de Tenessee, à l'est par Sandy-River et une ligne tirée vers le sud depuis sa source jusqu'à la frontière de la Caroline Nord.

Cet Etat, divisé d'abord en deux comtés seulement, ceux de Jefferson et de Lincoln, en comprend actuellement neuf ; savoir :

Comtés.	Habitans en 1790.	Villes.	Habitans.
Jefferson.. .	4,565. . . .	Louisville.	200.
Lafayette.. .	9,438. . . .	Lexington.	834.
Bourbon. .	7,837. . . .		
Mercer. . .	6,941. . . .	Danville. .	150.
Nelson. . .	11,099. . . .	Beardstown..	216.
Madison. .	5,772. . . .		
Lincoln.. .	6,548. . . .		
Woodford..	9,210. . . .		
Mason. . .	2,267. . . .	Washington..	462.
Total. .	63,677, dont 12,430 Esclaves.		

La division admettra des subdivisions à mesure que la population s'accroîtra.

L'Ohio, qui marque la frontière du Kentuky, reçoit les rivières qui ont arrosé cet Etat. Ce sont celles de Sandy, de Liking, de Kentuky, de Salt, de Green et de Cumberland. Chacune de ces rivières se ramifie en une multitude de diverses branches de différentes grandeurs, qui coupent le pays dans toutes les directions. Aucune des six rivières du Kentuky n'a de chutes, ni de rapides. Toutes sont navigables pour les bateaux, jusques près de leur source, la plus grande partie de l'année. Sandy-River, Liking et Kentuky prennent leur source dans les montagnes de Cumberland. La première sépare cet Etat de la Virginie; la seconde coule au nord-ouest l'espace de cent milles, et a environ cinquante toises de large à son embouchure

embouchure ; la troisième change souvent de direction et parcourt un espace de deux cents milles ; elle a environ soixante-quinze toises de large à son embouchure dans l'Ohio.

Salt-River est formée de quatre branches, dont les sources sont très-rapprochées, et qui parcourent de longs circuits pour se réunir. La direction générale de son cours est vers l'ouest ; elle entre dans l'Ohio à vingt milles au-dessous des rapides de Louisville, par une embouchure de quarante toises de large.

Green-River est à-peu-près de la même force ; et après un cours de cent cinquante milles vers l'ouest, se jette dans l'Ohio à cent vingt milles au-dessous des rapides. Enfin Cumberland-River, dont les branches supérieures communiquent à celles de Kentuky-River, coule d'abord vers le sud, puis ensuite au sud-ouest, et ne se jette dans l'Ohio, à quatre cent treize milles au-dessous des rapides, qu'après avoir parcouru un espace de cinq cent cinquante milles ; elle a cent cinquante toises de large à son embouchure.

Il y a deux époques de hautes eaux pour l'Ohio. L'une est la fonte des glaces qui commence en février ; l'autre, les pluies de la fin de l'automne. La saison des plus basses eaux

est dès le milieu de juin jusqu'en août. Les bâtimens de plus de quarante tonneaux ne peuvent point naviguer avec sûreté sur l'Ohio dans cette époque ; mais dans la saison favorable, les bâtimens de toute grandeur descendent à raison de quatre-vingt milles par jour ; c'est-à-dire, que de Pittsbourg aux rapides, ils mettent huit ou neuf jours, et vingt jours depuis les rapides à la Nouvelle-Orléans.

Les nombreux ruisseaux qui arrosent le Kentuky commencent à décroître dans le mois de juin, et disparaissent enfin totalement jusqu'à la fin d'octobre. Cette sécheresse périodique est un grand inconvénient du pays, parce qu'elle arrête, pendant quatre mois de l'année, les moulins construits sur les ruisseaux, et force les habitans à avoir recours aux puits, qui, au reste, fournissent partout de très-bonne eau en abondance.

La totalité des terres du Kentuky repose sur un banc de pierre à chaux. On la trouve, au plus bas, à la profondeur de six pieds. Une zone d'environ vingt milles de large, le long des bords de l'Ohio, offre un pays inégal et coupé, dans lequel on trouve de distance en distance des cantons très-fertiles. Une grande partie du reste de l'Etat est

agréablement variée par les douces ondulations du terrain. Les vallées sont étroites, et le sol qui y a peu de profondeur, est d'une qualité inférieure. Quoiqu'il ne soit guères plus profond sur certaines pentes, la force végétative s'y montre par la grosseur des arbres. Sa couleur est ordinairement noire, cendrée, ou légérement rougeâtre : le pays est bien pourvu de bois. Parmi une grande variété d'arbres qui sont en général d'une belle venue, on distingue le chêne noir (1), l'arbre du café (2), l'érable à sucre, le honey-locust, le mûrier noir, le cerisier sauvage et le *magnolia* : ce dernier est remarquable par la beauté et le parfum de sa fleur.

Aucun pays de l'Amérique n'offre, dans son état sauvage, des aspects plus variés. Vers les sources des rivières de Kentuky et de Cumberland, la hauteur et l'escarpement des montagnes rendent le pays impé-

---

(1) Le chêne et le locuste ont très-communément cinq pieds de diamètre; le peuplier, cinq à six pieds; le hêtre, quatre à cinq pieds. Ces deux derniers arbres ont souvent cent vingt à cent trente pieds de haut. (Mémoire d'un voyageur. *T. Cooper.*)

(2) C'est une espèce de chêne qui produit un gland, dont on fait une boisson semblable au café.

nétrable (1). Les rivières de Dick et de Kentuky sont encaissées en quelques endroits de trois ou quatre cents pieds, entre des rochers à pic (2). Ailleurs, des plaines immenses de prés naturels, semblables à ceux que nous avons observés au nord de l'Ohio, contrastent avec les masses des forêts. Dans le voisinage de quelques rivières, surtout en se rapprochant de l'Ohio, le pays infesté par les eaux stagnantes, est à-la-fois stérile et malsain. Mais il est des cantons dans le Kentuky où il semble que la nature se soit plu à rassembler tout ce qui suffit aux besoins de l'homme, et multiplie les jouissances de la vie champêtre. Dans la partie arrosée par l'Elkorn et les petites rivières de Hickman et de Jasmin, la beauté du pays est au-dessus de toute description. Le sol est un terreau noir et profond, dont la surface est légérement ondulée. La vigne y atteint

---

(1) D'après le rapport des chasseurs, il reste douteux si l'on pourra pratiquer une route par ces montagnes jusqu'à Winchester en Virginie. La route qu'on suit actuellement, qu'on nomme la route *du Désert*, a six cents milles de long.

(2) Ces canaux, d'une profondeur effrayante, et dont la coupe offre en quelques endroits des marbres superbes, font une des curiosités du pays.

partout le sommet des arbres, dont les dimensions tiennent du prodige. Le trèfle, la fenasse, l'herbe bleue, croissent naturellement et en abondance (1). Les arbustes à fleurs de diverses espèces, sont disséminés et groupés de distance en distance, comme pour le charme des yeux ; enfin la pureté de la verdure et la multitude des ruisseaux, complètent l'enchantement du paysage. C'est dans cette partie qu'est la masse des établissemens.

Les terres de première qualité sont trop riches pour le blé. On assure qu'elles produisent jusqu'à cent bushels d'avoine par acre (2). Le produit moyen des terres à blé est de trente bushels. Tous les grains, le lin, le chanvre, et surtout le tabac, sont cultivés avec beaucoup de profit dans le Kentuky.

C'est un fait bien connu et très-frappant, parce qu'il prouve à-la-fois la fertilité du sol et les avantages de la navigation du Missisipi, que les planteurs du Kentuky trou-

---

(1) On trouve fréquemment des trèfles qui s'élèvent jusqu'aux genoux des chevaux. (Mémoire d'un voyageur. *T. Cooper.*)

(2) La plus grande production dans le Kentuky, est de 107 boisseaux de maïs par acre (*Ibid.*).

vent à Philadelphie un marché avantageux pour leurs tabacs, malgré les inconvéniens et les frais auxquels la police espagnole soumet les marchandises à la Nouvelle-Orléans.

Les meilleurs fruits de toute espèce abondent dans le Kentuky; toutes les racines, les plantes légumineuses et les plantes de jardin y réussissent. Le gibier y est extrêmement commun; et les rivières fournissent une variété infinie de bons poissons, dont quelques-uns acquièrent une grosseur extraordinaire. On trouve dans les forêts les mêmes quadrupèdes que dans la Virginie et les Carolines. Comme les marais sont rares dans le pays, les reptiles ou insectes, dont ils favorisent la multiplication, le sont également, mais les abeilles s'y trouvent en abondance. Si l'on en excepte quelques endroits que le séjour des eaux rend malsains, le climat du Kentuky est aussi salubre qu'agréable. On n'y éprouve point ces extrêmes de froid et de chaleur, si ordinaires dans les Etats de l'est. La neige n'y tient que peu de jours. L'on ne compte guères que deux mois d'hiver, et il est si doux qu'on ne renferme pas même le bétail dans les étables (1).

(1) L'hiver est très-pluvieux ; ce qui, joint à la

Le Kentuky abonde en sources salées. Celles de Saltz-Bourg fournissent le pays de sel, et il s'en exporte chez les Illinois. Le charbon de terre se montre dans plusieurs endroits, mais ne s'exploite nulle part. On trouve dans le voisinage de Green-River, des sources de pétrole qui en donnent abondamment pour l'usage des lampes en place d'huile.

Les restes des ouvrages fortifiés qu'on trouve dans plusieurs endroits du Kentuky, ont fort excité l'intérêt des curieux et des antiquaires Américains. Ce sont des retranchemens d'une forme ovale, ordinairement situés sur des hauteurs et à portée des eaux. A une certaine distance on trouve toujours un monticule régulier plein d'une substance calcaire, qu'on présume être des os humains décomposés. Les arbres qui s'élèvent dans l'intérieur de ces retranchemens, ne peuvent se distinguer des autres par leur diamètre et leur hauteur. Le docteur Cutler, qui a beaucoup étudié ces monumens, estime que l'âge des arbres qui les recouvrent doit remonter au moins à mille ans. En addition à ces

---

qualité du sol, rend les routes difficiles à construire et à entretenir. (Mémoire d'un voyageur. *T. Cooper.*)

témoignages d'une ancienne population de ce pays, on peut observer qu'on a découvert près de Lexington des sépulcres remplis d'ossemens humains. — Cette ville, située près de l'Elkhorn, dans le canton le plus délicieux du Kentuky, est la principale du pays. C'est le siége du gouvernement: on y comptoit neuf cents habitans au dernier dénombrement (1). Washington, dans le comté de Mason, n'en contient qu'environ cinq cents. Leestown, sur la rivière de Kentuky, dans le voisinage de Lexington, doit acquérir assez promptement de l'importance par l'avantage d'être placée sur l'une des routes qui traversent cette rivière. Ces passages sont en petit nombre à cause du prodigieux escarpement de ses bords.

Louisville, sur les rapides, est admirablement placée pour un grand commerce d'entrepôt, mais le voisinage des eaux stagnantes la rend malsaine. Beardstown, Harrodsbourg, Danville, Boonsborough et Granville, sont autant de villes naissantes.

Il seroit difficile d'assigner un caractère déterminé à des hommes rassemblés depuis

---

(1) On y compte actuellement (1794) quinze cents habitans (*T. Cooper.*)

peu d'années de toutes les parties des Etats-Unis ; mais on peut observer avec justice qu'il y a plus de régularité dans leurs mœurs, qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les pays nouvellement habités ; ce qui est dû au grand nombre de familles honnêtes et d'hommes instruits qui s'y sont réunis. Les anabaptistes et les presbytériens y forment les deux sectes les plus nombreuses.

La constitution du Kentuky date de 1792. Les trois pouvoirs y sont essentiellement distincts. Le pouvoir législatif réside dans l'assemblée générale, composée d'un sénat et d'une chambre de représentans ; le pouvoir exécutif réside dans la personne du gouverneur ; et le pouvoir judiciaire dans une cour suprême de judicature, ainsi que dans les cours inférieures que la législature peut établir.

Pendant que le Kentuky dépendoit de la Virginie, elle avoit créé et doté en fonds de terre un collége, qu'un particulier avoit enrichi d'une bibliothèque. Outre cet établissement, plusieurs villes possèdent des écoles bien entretenues.

Après la paix de 1763, qui avoit assuré aux Anglais tout le pays au sud de l'Ohio, le Kentuky leur étoit encore inconnu. La

zone montueuse et ingrate qui borde cette grande rivière, avoit dégoûté de pénétrer plus avant. Cependant les chasseurs de Virginie et de la Caroline-Nord, nommés *Long-hunters*, ayant découvert ce beau pays, tentèrent, par les descriptions qu'ils en firent, quelques cultivateurs de s'y établir. Les six nations assemblées par députés au fort Stanwix, en 1768, avoient fait aux Anglais une concession qui comprenoit le Kentuky, sur lequel elles n'avoient aucun droit. Cette concession servit de prétexte aux premiers établissemens ; mais les tribus sauvages qui erroient dans ces régions se vengèrent par des massacres, du mépris de leur assentiment. L'expédition du lord Dunmore et la bataille gagnée en 1774, à l'embouchure du grand Kanhawa, par le colonel Lewis, sur les tribus confédérées, inspira à ces peuples une crainte salutaire, et dès-lors l'assemblée générale de Virginie commença à encourager les établissemens réguliers par le don de quatre cents acres de terre à tout homme qui s'engageoit à bâtir une habitation et à recueillir une récolte de maïs. Il se fit quelques centaines d'établissemens de ce genre; mais la guerre qui survint arrêta les progrès de la colonie, soit en occupant la jeunesse

des cantons de l'ouest et voisins des montagnes, qui, sans cette circonstance, auroit accru la population naissante, soit en exposant les premiers colons, encore dans un état de faiblesse, à la fureur des sauvages. Dès l'époque des premiers établissemens, un particulier de la Caroline-Nord, nommé Henderson, avoit acheté des Chiroquois une certaine étendue de terrain. Cette acquisition, nulle par les lois du pays, ne fut pas querellée pendant le fort de la guerre, et il réussit à échapper à la rage des sauvages. En 1781, on s'occupa de cette possession illégale; mais son courage, sa persévérance, ses malheurs, lui valurent, de la part de la législature, le don d'une étendue de douze milles de terrain qu'il choisit près de la réunion de Greenriver à l'Ohio. C'est à cette époque que le gouvernement de Virginie adopta une mesure qui fit affluer de toutes parts les émigrés dans le Kentuky.

Dans les années 1783 et 1784, la population s'accrut prodigieusement. On compte qu'en 1784, douze mille émigrés s'y établirent, dont un grand nombre étoient Français, Anglais ou Irlandais. Les accroissemens continuèrent les années suivantes dans une progression encore plus rapide. On ouvrit

des routes, on fonda des villes, on étendit les défrichemens. La position géographique du Kentuky l'appeloit à l'indépendance ; ce fut bientôt le voeu de ses habitans devenus nombreux ; et en 1792 le congrès l'admit à former un nouvel anneau de la grande chaîne fédérale sous la constitution dont nous avons vu l'esquisse.

CHAPITRE XIII.

CAROLINE-NORD,

ET TERRITOIRE SUD DE L'OHIO.

Étendue. Bornes. Division. Population, etc.

CAROLINE-NORD.

LONGUEUR, deux cents milles; largeur, cent vingt milles.

Entre le 33[e] deg. 50 min. et le 36[e] d. 30 m. latit. nord, et entre le 1[er] deg. et le 6[e] deg. 30 min. long. ouest de Philadelphie.

Cet Etat est borné au nord par la Virginie, à l'est par l'Océan, au midi par la Caroline-Sud et la Géorgie, à l'ouest par une chaîne de montagnes nommée *la Grande Montagne de Fer*, située à quelques milles à l'occident des Alleganys. Toute l'étendue du pays compris entre cette chaîne de montagnes et le Mississipi, laquelle dépendoit de la Caroline-Nord, et a été cédée par la législature de cet Etat au gouvernement général de l'Union, forme le territoire au sud de l'Ohio, ou le gouvernement de Tenessee.

L'Etat se divise en huit districts et cinquante-quatre comtés, comme suit :

Districts.	Habit.	Comtés.
Eden on.	53,770.	Chowan. Currituk. Camden. Pasquotank. Perquimins. Gates. Hertfort. Bertie. Tyrrel.
Willmington.	26,035.	Hannover. Brunswick. Dublin. Bladen. Onslow.
New-Bern.	55,540.	Craven. Beaufort. Carteret. Johnston. Pitt. Dolls. Wayne. Hyde. Jones.
Halifax.	64,630.	Halifax. Northampton. Martin. Edgecomb. Warren. Franklin. Nash.
Hillsbourg.	59,983.	Orange. Chattham. Granville. Caswell. Wake. Randolph.

Districts.	Habit.	Comtés,
Salysbury.	66,480.	Rowan. Meklembourg. Rokingham. Iredell. Surry. Montgomery. Stokes. Guilford.
Morgan.	33,293.	Burke. Ruthford. Lincoln. Wilkes.
Fayette.	34,020.	Cumberland. Moore. Richmond. Robinson. Sampson. Anson.

Toutes les rivières de l'Amérique septentrionale, au midi de la baie de Chesapeak, sont obstruées de barres à leur embouchure dans l'Océan. Cet inconvénient, grave pour le commerce, s'adoucit cependant par une circonstance particulière à la navigation de ces rivières, c'est que les vaisseaux qui peuvent passer la barre, trouvent ensuite assez d'eau pour naviguer en sûreté, tant que le canal a une largeur suffisante pour qu'ils puissent virer de bord.

Les rivières de Meherrin, Nottaway et Blak, qui prennent naissance dans la Virginie, forment, par leur réunion, la rivière

de Chowan, qui se jette dans Albermarle-Sound. Elle a trois milles de large à son embouchure, mais se resserre à une petite distance de la mer. La Roanoke est une rivière rapide, formée de deux branches, dont une sort de la Virginie ; elle est navigable dans un espace de soixante ou soixante-dix milles pour les chaloupes seulement.

Pamlico ou Tar-River coule du nord-ouest au sud-est. Elle se jette dans Pamlico-Sound. Les vaisseaux qui tirent neuf pieds d'eau la remontent jusqu'à Washington, à quarante milles de son embouchure, et les petits bâtimens, jusqu'à Tarbourough, à cinquante milles plus haut. Neus-River, qui se jette dans Pamlico-Sound, est navigable pour les vaisseaux jusqu'à douze milles au-dessus de New-Bern, et pour les bateaux jusqu'à deux cents milles de son embouchure.

Trent-River est une branche de la Neus qui la joint à Newbern. Les vaisseaux la remontent jusqu'à douze milles de cette ville, et les bateaux jusqu'à trente milles.

La rivière de Cape-Fear, ou Clarendon-River, se jette dans la mer à Cape-Fear. On trouve, en la remontant, les villes de Brunswik et de Wilmington. Les gros vaisseaux remontent

remontent jusqu'à cette dernière ville, et les bateaux jusqu'à Fayette-Ville, à quatre-vingt-dix milles plus haut.

Les rivières de Cushai, de Pasquotank, Perquimins, Alligator et Little-River, qui se jettent dans Albermarle-Sound, sont peu considérables.

Pamlico-Sound est une espèce de mer intérieure, de près de cent milles de long sur quinze de largeur moyenne. Un banc de sable d'un mille de large, où végètent quelques arbres chétifs, sépare ce grand lac de l'Océan. Ce banc de sable donne dans quelques endroits passage aux bâteaux; mais les bâtimens chargés ne peuvent pénétrer dans Pamlico-Sound, que par le détroit d'Ocrecok. La barre de ce détroit ne laisse que quatorze pieds d'eau à basse marée. A six milles de l'entrée, une autre barre nommée le Swash obstrue le canal, et ne permet pas aux bâtimens qui tirent dix pieds d'eau, de passer sans allèges. Ces barres se déplacent de tems en tems, et rendent la navigation de Pamlico-Sound dangereuse.

Ce lac salé communique, du côté du nord, à un autre nommé *Albermarle-Sound*, qui a soixante milles de long sur huit à douze de large, et du côté du sud à Core-Sound. La

marée est à peine sensible dans l'intérieur de ces grandes enceintes, surtout à l'embouchure des rivières, où l'eau n'est nullement saumâtre.

Les parages du Cap Hatteras étoient signalés par les anciennes sondes, comme les plus dangereux de toute la côte. Quoiqu'ils offrent encore quelques dangers, les sondes sont très-différentes aujourd'hui, et le fond plus considérable. Le premier écueil se trouve à quatorze milles sud-ouest du Cap, et n'a qu'une étendue de cinq à six acres. Quoiqu'il soit recouvert de dix pieds d'eau à basse marée, la mer y brise avec fureur lorsqu'il y a un peu de houle, à cause de la force du courant qui le rase du côté de l'est, et du fond prodigieux qu'on trouve tout auprès du banc de sable. Cet écueil est fameux par plus d'un naufrage. De là jusqu'au Cap est une suite de bancs de sable que séparent des passages praticables aux bâtimens qui ne tirent que neuf à dix pieds d'eau. L'un de ces passages, à un mille et demi de la côte, pourroit suffire aux plus gros vaisseaux, mais ils ne s'y hasardent guères. Une circonstance remarquable de cette côte basse, c'est qu'on y trouve partout de l'eau douce en creusant un pied ou deux dans le sable.

Le cap Lookout, au midi du cap Hatteras, avoit autrefois un excellent port, il est maintenant comblé par les sables.

Le cap Fear est marqué par un écueil dangereux à l'embouchure de la rivière de Clarendon.

On voit dans la Caroline-Nord deux marais remarquables par leur étendue, et qu'on nomme *Dismal ;* l'un, sur la frontière de la Virginie, a une surface de cent quarante mille acres. Dans le centre de cet espace est un lac nommé *Drummonds'pond*, dont les eaux, dans la saison pluvieuse, se déchargent dans la Pasquotank, Elisabeth-River et a Nansemond. Les deux compagnies qui possèdent ce marais, y ont projeté un canal de quatorze milles qui réunira les rivières d'Elisabeth et de Pasquotank, et augmentera considérablement le commerce de Norfolk. — L'autre marais, dans le comté de Corriuk, est aussi d'une étendue immense. Dans son centre est un lac de vingt-sept milles de circonférence, sur les bords duquel quatre particuliers achetèrent, en 1785, environ cent mille acres, qu'ils destinoient à la culture du riz. En conséquence, pour se rendre maîtres du niveau des eaux, ils entreprirent un canal de cinq milles et demi de long, et

de vingt pieds de large, qui devoit joindre la rivière de Skuppernong. Ce canal fut achevé au bout de quatre ans, et au moyen du dégorgement des eaux qu'il a opéré, et des écluses qui les font refluer à volonté, les propriétaires ont acquis une riche et immense possession, où le riz se cultive avec beaucoup de succès.

New-Bern, Edenton, Willmington, Hallifax, Hillsborough, Salisbury et Fayette-Ville, ont été tour-à-tour le siége du gouvernement, parce qu'aucune ville n'étant désignée comme le siége fixe de la législature, elle s'ajournoit indifféremment dans l'une ou dans l'autre. Il résultoit divers inconvéniens de cette ambulance continuelle. La Convention, assemblée en 1788, résolut, à une foible majorité, de fixer définitivement le séjour de la législature. Des commissaires, nommés dans ce but, choisirent un lieu salubre et central, à dix milles de Wakecourt-House. Pendant trois ans les intrigues des divers intéressés ont contrarié ce projet, dont l'exécution est enfin avancée aujourd'hui.

New-Bern est la ville du pays la plus considérable. Elle est située sur un cap très-bas, entre les embouchures des rivières de Neus et de Trent, et contient environ quatre

cents maisons presque toutes en bois. Il ne lui reste du séjour des anciens gouverneurs de la colonie, qu'un beau palais en décadence.

Edenton, sur les bords d'Albermarle-Sound, est une ville mal-saine et de peu d'importance, quoique bien située pour le commerce. Washington, Greenville, et Tarborough, situées sur la rivière de Tar, servent principalement d'entrepôts et de débouchés au commerce d'exportation de la plaine.

C'est une chose remarquable que la fréquence des incendies dans les villes de cet Etat. Depuis 1786, les villes de New-Bern, de Willmington et de Fayette-Ville, ont été brûlées en très-grande partie. Les nègres ont été soupçonnés de ces incendies, dont la construction des maisons, presque toutes en bois, favorise les ravages.

Tout l'espace qui s'étend depuis la mer jusqu'à soixante milles dans l'intérieur, est une plaine unie. Une grande partie de ce pays plat est inculte et couverte de forêts. Les bords de quelques rivières sont d'une fertilité extraordinaire. Les grains de toutes espèces, le tabac, le chanvre et le coton, se cultivent abondamment. La plante qui fait l'objet de cette dernière culture, est de l'es-

pèce annuelle ou herbacée (Xilon herbaceum). On compte que le travail d'un homme fournit, à chaque récolte, deux cent cinquante livres de coton prêt à manufacturer. C'est sur les bords de la Roanoke qu'on trouve les cultivateurs les plus riches. On en cite dans ce canton qui recueillent annuellement trois mille barils de blé, et quatre mille bushels de pois.

Dans les parties intérieures, le bétail se nourrit et hiverne si facilement, que son entretien est un objet capital d'industrie pour les cultivateurs. Il est commun de voir un seul d'entr'eux vendre de cinq cents à mille veaux dans une même année. Ces animaux naissent dans les bois, et s'élèvent sans soins quelconques jusqu'au moment où on les tue pour les saler et les mettre en barrils. Les porcs s'élèvent de la même manière, et fournissent aussi à l'exportation. Les moutons réussissent et multiplient facilement. Ils donnent de trois quarts à deux livres et demie de laine par an. Elle est courte et d'une qualité inférieure.

Charlestown est le marché des denrées des parties montueuses intérieures du côté du sud, et les produits de celles du côté du nord vont à Pétersbourg, en Virginie. Les

exportations de la plaine consistent en tabac, poix, goudron, térébenthine, résines, cires, porcs, suifs, fourrures, maïs et bois. La valeur de ces exportations montoit, dans l'année finie le 30 septembre 1791, à cinq cent quarante-huit dollars. Le commerce se fait principalement avec les îles et les Etats du nord. Celles-là fournissent en échange le rum, le sucre et le café; ceux-ci, des farines, des fromages, des patates, du cidre, des pommes, des ouvrages en fer, des menuiseries, des quincailleries et du thé.

Dans le voisinage de la mer, les fièvres intermittentes sont très-communes en été et en automne. Elles sont souvent opiniâtres, et dégénèrent en maladies de langueur. En général, le teint des habitans y est pâle et maladif. Les parties élevées dans l'intérieur du pays sont, en revanche, d'une salubrité parfaite, et le climat y est aussi agréable qu'on puisse le desirer. L'été a des jours d'une chaleur extrême, mais la fraîcheur des nuits la compense, et la multiplicité des ruisseaux en corrige les effets. L'automne y est une saison délicieuse, et elle se prolonge, en quelque sorte, jusqu'au Printemps. La récolte du blé se fait au com-

mencement de juin, et celle du maïs dans les premiers jours de septembre.

Le pin de la Caroline qui donne la poix, la térébenthine, le goudron, et d'excellent bois en abondance, est un arbre du plus grand prix, puisqu'il fournit seul à environ la moitié de la valeur des exportations de cet Etat. Il se nomme *Pitchpine* (Pinus tœda), pin à flambeaux; il s'élève à une grande hauteur, et il a une grosseur plus considérable que le même arbre dans les Etats du nord. On ne trouve nulle part le chêne rouge et le chêne blanc de plus belle venue que dans la Caroline-Nord. On y voit aussi une espèce de chêne particulier au pays, et qui ne croît que dans les terrains sablonneux et humides : il se nomme *Blak-Jack-Oak* (Quercus aquatica). Les marais abondent en cyprès et en lauriers. Ceux-ci fournissent aux bestiaux une nourriture d'hiver. Les plus riches terrains se couvrent naturellement de grands joncs, dont les feuilles ont une saveur douce, et nourrissent le bétail.

Un grand banc de rocher calcaire traverse la Caroline septentrionale du nord-est au sud-ouest, en suivant la chaîne des Alléganys.

On ne trouve aucun autre banc de ces rochers à l'est de cette chaîne.

Avant la guerre, il y avoit dans la province plusieurs manufactures de fers. Il n'y a plus maintenant que quatre ou cinq fournaises, et un nombre de forges proportionné. Le fer est d'une excellente qualité.

Les Moraves de Salem ont établi des papeteries qui ont très-bien réussi.

Les comtés de l'ouest sont principalement peuplés de Presbytériens d'Irlande, fort attachés à la doctrine et au culte de l'église d'Ecosse. Ils sont laborieux et réglés dans leurs mœurs; et leurs ministres sont, en général, instruits et respectables. Quelques Calvinistes et Luthériens se trouvent dans le même canton.

Les Moraves ont plusieurs établissemens florissans dans l'intérieur. Ils ont commencé à peupler, en 1751, un district de cent mille acres, qu'ils nommèrent *Wachovia*. Leur présence, leur industrie, leurs soins, y attirèrent un grand nombre de cultivateurs des Etats du centre.

Bethabara, Bethanie, Salem, Friedland, Friedbourg, Hope, sont autant d'établissemens florissans, où ces frères pieux vivent dans une règle semblable à celle dont nous avons vu ail-

leurs le détail (1). Les Quakers ont plusieurs établissemens. Les méthodistes et anabaptistes, déjà nombreux, s'accroissent tous les jours. Mais on voit dans cet Etat un nombre très-considérable d'individus, qu'on ne sauroit classer dans aucune secte, parce qu'ils ne font jamais aucune profession extérieure de religion.

Il y a cinq ou six académies dans l'Etat, parmi lesquelles on distingue celles de Warranton, Williams-Borough et Granville.

L'accroissement de la population dans la Caroline-Nord tient du prodige. En 1710, on ne comptoit dans cette colonie que six mille habitans. En 1791, le dénombrement en donna trois cent quatre-vingt-treize mille sept cent cinquante-un, dont environ cent mille nègres.

Les planteurs, grands propriétaires, quoiqu'isolés les uns des autres dans leurs plantations, conservent le goût de la société. Ils se visitent fréquemment, et recherchent les occasions de se fêter, qui flattent à la fois leurs dispositions hospitalières et leur penchant à l'intempérance. Indifférens sur l'acquisition des connoissances qui leur man-

(1) Voyez page 268 de ce volume.

quent, ils circonscrivent communément les sujets de leurs conversations dans le cercle de leurs intérêts présens et journaliers, tels que le prix des nègres, du riz, du tabac et de l'indigo. Les seules diversions à ces entretiens sont le jeu et la bouteille, objets d'une inclination très-générale chez ce peuple, qui d'ailleurs ne compte point parmi les caractéristiques de ses mœurs les égards délicats pour les femmes. A la suite de ces traits défavorables, il est juste d'observer que ce pays a fourni pendant la révolution plusieurs hommes d'Etat distingués, et que ses troupes, par les secours puissans qu'elles ont donnés à plusieurs reprises aux trois Etats voisins, ont beaucoup contribué aux succès de la guerre.

Par la constitution ratifiée en 1786, l'assemblée générale, formée de deux chambres, possède le pouvoir legislatif. Le sénat est composé d'un membre pour chaque comté, élu annuellement par le peuple au scrutin. La chambre des représentans est composée de deux membres par comté, et d'un pour chacune des sept villes principales, élus d'année en année, également au scrutin.

L'histoire ne fournit rien sur les premiers établissemens de la Caroline-Nord avant 1710. Elle étoit principalement habitée alors par

des Allemands du Palatinat, que les misères de la guerre avoient chassés de leur pays, et que le gouverneur propriétaire Tynte avoit attirés par le don des terres. En 1712, les tribus sauvages de Corée et de Tuscorora inquiètes sur les accroissemens de la colonie qui les resserroient dans leurs chasses, résolurent d'exterminer à la fois un assez grand nombre de colons pour effrayer le reste, et dégoûter du pays les émigrés d'Europe. Les guerriers surprirent les établissemens, et massacrèrent, la même nuit, cent trente-sept malheureux Palatins arrivés dans le pays. L'alarme une fois donnée, les milices rassemblées en imposèrent aux sauvages. Des tribus amies se réunirent aux colons. Un détachement de six cents hommes de la Caroline-Sud vint les renforcer encore. Tous ensemble livrèrent un combat, et firent un grand carnage des ennemis. Les Tuscororans retirés et fortifiés dans leur ville, y furent bientôt forcés par le colonel Barnwell. Mille des leurs perdirent la vie ou la liberté dans ces divers engagemens, et les foibles restes de cette tribu allèrent se réunir à la masse des cinq nations. Dès-lors cette colonie s'accrut en paix jusqu'en 1729, époque à laquelle les propriétaires la cédèrent à la couronne.

TERRITOIRE AU SUD DE L'OHIO,

OU

GOUVERNEMENT DE TENESSÉE.

Étendue. Bornes. Division. Population. Mammouth. Sauvages.

Longueur, trois cent soixante milles; largeur, cent cinq milles.

Entre le 35e deg. et le 36e deg. 30 min. lat. nord; et entre le 6e deg. 20 min. et le 16e deg. 30 min. long. ouest de Philadelphie.

Le territoire au sud de l'Ohio, ou le gouvernement de Tenessée, appartient aux Etats-Unis par la cession de la Caroline-Nord. Ce territoire est borné au nord par le Kentuky et la Virginie, à l'est par les montagnes nommées *Jron*, *Stone*, *Yellow*, et *Bald*, qui le séparent de la Caroline-Nord, au sud par la Caroline sud et la Georgie, à l'ouest par le Missisipi.

Sur cette étendue il n'y a encore que sept millions cinq cent mille acres achetés des naturels du pays. Cette partie est divisée de la manière suivante :

District de Washington.		*District de Maro.*	
Comtés.	Habit.	Comtés.	Habit.
Washington.	5872.	Davidson.	3459.
Sullivan.	4447.	Summer.	2196.
Green..	7741.	Tenessée.	1387.
Hawkins.	6970.		
South of French Broad. .	3619.	Total.	35691.

Le détail de la population est conforme au rapport fait en 1791 par le gouverneur, mais il lui manquoit des renseignemens précis sur divers cantons : il est probable que la population étoit plus considérable. Elle se compose principalement des émigrés de Pensylvanie, et des parties de la Virginie qui sont à l'ouest des montagnes bleues. Il paroît que les blancs y sont à-peu-près dix fois plus nombreux que les nègres.

La Tenessée ou la Cherokée, est la branche de l'Ohio la plus considérable. Elle prend sa source dans les montagnes de Virginie sous le trente-septième deg. Elle se dirige au sud et au sud-ouest, jusqu'au trente-quatrième degré, puis coule au nord-ouest jusqu'à l'Ohio, dans lequel elle se jette à soixante milles de sa jonction au Mississipi. En remontant la Tenessée depuis l'Ohio, dans un espace de deux cent cinquante milles, on trouve son cours égal et doux. Les plus grosses chaloupes à rames

naviguent dans cette étendue. Les rapides nommées *Muscle shoals*, embarrassent ensuite la navigation, surtout en basses eaux, dans un espace de vingt milles. Elle redevient facile et sûre au-dessus de cet obstacle, dans une étendue aussi considérable que depuis ces rapides à l'Ohio. Elle est ensuite de nouveau interrompue par le passage de cette rivière au travers des montagnes de Cumberland. Cette ligne de montagnes, la plus haute et la plus régulière de toutes celles de l'ouest, court du nord-est au sud-ouest, depuis le grand Kanhawa à la Tenessée, et présente dans une étendue de trente milles, un mur de rochers parfaitement aligné, et d'une épaisseur d'environ deux cents pieds. Une ouverture étroite dans cette ligne de montagnes, donne passage à la rivière. Ses eaux tourmentées par un changement de direction brusque, dans une pente rapide, tourbillonnent avec fureur et engloutissent tous les corps que le courant a entraînés. Ce gouffre, nommé *The Whirl*, a une circonférence de quarante toises. Des canots attirés dans le tourbillon ont quelquefois échappé au danger par l'adresse et la présence d'esprit des rameurs.

A six milles au-dessus de Whirl, on trouve

la ville des Chiggamogas. A soixante milles plus haut la Hivassée se jette du côté du sud dans la Tenessée. Cette branche se remonte à une certaine distance. Le climat et le sol de ses bords encouragent les établissemens, et on prétend que les montagnes qu'elle traverse fournissent de l'or. En continuant à remonter la Tenessée, on trouve à soixante milles au-dessus de la rivière de Hivassée, celle de Peleson ou de Clinch, qui coule du nord, se remonte à deux cents milles, et a elle-même une branche considérable nommée *Powel*, qui est navigable à une distance de cent milles dès son embouchure. Les bords de cette dernière rivière ont des avantages qui doivent y attirer les colons.

On compte environ quarante milles depuis l'embouchure de la Peleson jusqu'à celle de la Holstein. Cette dernière branche, qui perd son nom à la jonction, est cependant la plus considérable. Elle se remonte encore à deux cents milles, c'est-à-dire à environ cent milles de sa source. On trouve sur ses bords des mines de fer abondantes et de bonne qualité, qu'on estime pouvoir fournir à la consommation de toutes les contrées de l'ouest. Les bords de la Tenessée, au-dessus de sa jonction à la Holstein, sont occupés

par

par un grand nombre de villages des naturels du pays. Leur principale ville, nommée *Chota*, est habitée par les Cherokee (ou Chiroquois), nation autrefois puissante, mais que les guerres continuelles avec d'autres tribus, et toutes les causes de dépérissement qui affectent ces peuples, ont convertie en une foible peuplade. Les établissemens des blancs se rapprochent jusqu'à dix milles des habitations sauvages. La Tenessée et ses branches supérieures, fournissent beaucoup de bon poisson.

Le grand Kanhawa, dont nous avons vu le cours, prend sa source dans les mêmes montagnes que la Holstein. La rivière de Cumberland, autrefois nommée *Shavanée* est, après la Tenessée, la plus grande rivière du territoire au sud de l'Ohio. Elle prend sa source dans le Kentuky, au milieu des montagnes qui lui donnent son nom, et qui appartiennent à la ligne du Laurier (Laurel-ridge). Elle suit une direction assez semblable à celle de la Tenessée, et décrit dans son cours un arc de cercle presque concentrique avec celui que forme cette rivière. Elle se remonte jusqu'à Nashville, c'est-à-dire, à-peu-près dans la moitié de la longueur totale. Elle reçoit du sud les rivières de Harper,

Coney, Obey et Clearfork; et du nord celles de Red et de Rockcastle.

Des montagnes élevées, inhabitables, ou de difficile accès couvrent plus de la moitié du pays. Elles abondent en mines de charbon et en ginseng. Les parties arrosées par la Tenessée et la Cumberland sont en général couvertes de beaux bois, interrompus de temps en temps par des plaines unies, semblables à celles que nous avons observées dans le territoire au nord de l'Ohio, mais moins étendues. Les arbres les plus communs dans les forêts sont le peuplier, le hycori, espèce de noyer, le noyer noir, le marronnier d'Inde, le marronnier à fleurs rouges, le sicomore, le locuste et l'érable à sucre. On trouve dans plusieurs endroits, sous les grands arbres, des roseaux extrêmement épais, et qui s'élèvent jusqu'à vingt pieds. Quelques cantons fournissent le prunier sauvage, le mûrier blanc et noir, la coluvrine, le ginseng, l'angélique, le houblon, l'anis et le gingembre. Les plaines découvertes donnent le trèfle, le seigle sauvage, le buffalo grass, et le peawine. Sur les collines voisines des branches supérieures des rivières, on voit des cèdres de la plus grande beauté. Ils ont communément quatre pieds de diamètre, et quarante

pieds de fût, c'est-à-dire depuis le sol aux premières branches.

Les cultivateurs des bords de la Cumberland distinguent leurs terres en trois qualités. La plus riche donne le maïs et le chanvre; la seconde qualité ne peut produire du blé avant d'avoir été épuisée de ses sucs surabondans par des récoltes répétées d'avoine, de chanvre, de tabac ou de coton; enfin la troisième fournit toutes les espèces de grains. Il est commun de voir recueillir cent bushels de maïs par acre dans les meilleures terres. Le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le blé-sarrasin, les pois, les féves, les pommes de terre, le chanvre et le lin, le tabac, l'indigo, le riz et le coton, réussissent admirablement dans ce sol et sous ce climat. Celui-ci, généralement tempéré, se refroidit en se rapprochant de la région des montagnes, et les chaleurs de l'été n'y sont point incommodes. La salubrité du pays est attestée par les cultivateurs qui l'habitent. « Nos médecins (écrivoit dernièrement l'un d'entr'eux) « sont un beau climat, des parens sains et « robustes, une nourriture simple et abon- « dante, et un exercice modéré ».

Les troupeaux de taureaux sauvages étoient très-communs il y a quelques années. Ils

ont été détruits en grande partie. Les daims sont aussi moins abondans qu'ils ne l'étoient. L'élan se trouve communément dans les parties montueuses. On chasse le castor et la loutre dans les branches supérieures de la Cumberland et du Kentuky ; les ours et les loups sont encore trop communs. Les faisans, les perdrix, les cailles et les dindons sauvages, abondent toute l'année dans le pays, et pendant l'hiver les rivières sont couvertes d'oiseaux d'eau. Le éat-fish qu'on pêche dans les grandes rivières pèse jusqu'à cent livres, et la perche vingt.

Le Mammouth habitoit autrefois ces contrées. Les os de ce grand animal ont été trouvés depuis deux pieds jusqu'à sept pieds de profondeur, en creusant les salines de Cambell sur la Holstein. Ses dépouilles conservées à Philadelphie, assurent que cet animal a dû être d'une grandeur bien supérieure à celle de l'éléphant. Sa tête paroît avoir eu trois pieds de longueur, les côtes sept, les machelières cinq pouces de superficie sur huit de largeur. Quelle résistance pouvoient opposer les indigènes de l'Amérique à des pareils tyrans de la terre, cinq à six fois plus grands que l'éléphant, et capables de renverser sans effort les cabanes et les villages

qui se trouvoient sur leur passage ? Les sauvages l'appellent le grand buffalo ou grand buffle. Ils assurent qu'il vit encore dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique inconnues aux Européens. Les meilleurs naturalistes pensent que le Mammouth n'est qu'un grand éléphant, sauf une différence réelle dans la forme des dents mâchelières. Ces salines, dont le sol avoit été acheté en 1745 par le capitaine Charles Cambell, sont actuellement exploitées sous la direction du colonel Arthur Cambell, et fournissent du sel à bas prix à plusieurs milliers d'habitans. Les sources se trouvent dans une étendue de trois cents acres d'un sol marécageux et très-riche, qu'il faut creuser jusqu'à trente ou quarante pieds. Une mine de charbon découverte dans le voisinage, pourra faciliter l'exploitation du sel lorsque les bois diminueront. On a trouvé récemment près de l'embouchure de cette rivière une mine de plomb abondante.

On exporte du pays de bons chevaux de selle et de trait, du bétail, du bœuf et du porc salé, des peaux de daims, des fourrures, du coton, du lin et du chanvre. A ces articles, qui se transportent pour la plupart en Virginie, on pourra ajouter le fer, les bois, les

farines, les tabacs, lorsque la population augmentera, lorsque l'esprit du commerce pénétrera dans cette province, et lorsque la navigation du Mississipi sera débarrassée des entraves qui la gênent encore. Une route nouvelle, depuis Nashville au fort Cambell, près de la jonction de la Holstein à la Tenessée, et depuis le fort Cambell à Richmond, établit la communication avec la Virginie; cette route qui, dans sa totalité, a six cent trente-cinq milles de long, admet des voitures, même dans le passage de la montagne de Cumberland, la seule qu'elle traverse. Enfin il se présente pour l'avenir la possibilité d'une nouvelle communication avec les Etats plus au sud et le golfe du Mexique, par la rivière de Mobile qui s'y jette, et qui se réunit par un portage de cinquante milles à une branche navigable de la Tenessée, nommée *Ocochappo*.

Les habitans de ce territoire paroissent mettre quelqu'intérêt à l'instruction. Ils ont établi diverses écoles dans le pays, et une académie à Nashville; ils ont aussi formé une société dont le but est l'encouragement des connoissances utiles. Ils sont, pour la plupart, Presbytériens, et en 1788, six ministres seulement desservoient vingt-trois

congrégations nombreuses. Après Nashville on ne remarque dans ce territoire que la ville d'Abingdon, dans le comté de Washington, sous le 36e deg. 30 min. lat. à 310 milles de Richmond, par la route actuelle.

En 1788 la milice montoit à 7500 hommes armés de carabines. On suppose qu'elle est augmentée de moitié depuis cette époque.

Les revenus proviennent des taxes sur les terres, les esclaves et les chevaux. Elles rendent de 5 à 6000 liv.

Les principales tribus sauvages qui se trouvent voisines de ce territoire, ou qui y sont enclavées, sont, outre les Chiroquois, les Choctaws et les Chicassaws. Ceux-ci sont de toutes ces nations, celles qui ont professé le plus constant attachement aux intérêts des peuples de l'Union. Ils se glorifient de ce que jamais un Chicassaw n'a versé le sang d'aucun Anglo-Américain. Leur tradition les fait descendre d'une nation nombreuse, qui habitoit au loin dans les terres du côté de l'ouest, et que les Espagnols ont détruite en grande partie. Ils conservent contre ceux-ci une haine héréditaire.

Le gouvernement de ce pays est le même que celui du territoire nord-ouest de l'Ohio. Le gouverneur seul a le pouvoir exécutif,

et assisté de trois juges, il a le pouvoir législatif et judiciaire.

Quelques particuliers, qui avoient obtenu des concessions étendues dans ce territoire, le reconnurent à diverses époques depuis 1740, et cherchèrent à y encourager les établissemens. En 1754 on n'y comptoit encore que 50 familles, qui furent anéanties ou dispersées par les sauvages pendant la guerre qui suivit. Le pays resta inhabité jusqu'en 1765. Dès lors, jusqu'en 1774, la population s'étoit considérablement accrue. La guerre contre les sauvages en suspendit les progrès. En 1776 les Chiroquois, excités par les Anglais, dont les colons avoient refusé la protection, attaquèrent ceux-ci dans leurs établissemens, mais furent bientôt totalement défaits. — En 1780, plusieurs actions signalèrent le courage des habitans, et les talens de leurs chefs. La plus brillante fut le combat de King's Mountain, dans lequel les milices du pays, et principalement 900 montagnards, sous les ordres du général Campbell, entourèrent, détruisirent, ou firent prisonniers, 1100 Anglais, commandés par le brave major Ferguson, qui y perdit la vie.

Peu après, une nouvelle attaque des Chi-

roquois leur attira l'expédition du général Pickens qui, à la tête de quatre cents cavaliers, pénétra dans les établissemens de cette tribu, et détruisit treize de leurs villes ou villages. C'est dans cette occasion que fut introduit l'usage, très-avantageux aux troupes, de combattre les sauvages à cheval et à l'arme blanche. Enfin les montagnards de ce canton se distinguèrent encore sous les ordres du général Campbell, à la mémorable bataille de Guilford.

En 1782, la législature de la Caroline-Nord nomma des commissaires pour examiner les parties occidentales de l'Etat, dans le but de déterminer les cantons les plus convenables à assigner en récompense aux officiers et aux soldats. Après le rapport des commissaires et la distribution des terres, les établissemens s'accrurent considérablement. En 1785, les habitans essayèrent de se constituer en corps politique, mais après quelques débats sanglans, ils abandonnèrent cette entreprise. En 1790, le congrès leur donna la forme de gouvernement actuelle, et, si l'on en excepte quelques incursions des sauvages, desquelles les habitations éparses ont encore souffert de tems en tems, ils ont dès-lors prospéré en paix.

CHAPITRE XIV.

CAROLINE-SUD.

Étendue. Bornes. Division. Population. Indigo, etc.

LONGUEUR, deux cents milles; largeur, cent vingt-cinq milles.

Entre le 32e deg. et 35e deg. latit. nord; et entre le 4e deg. et 9e deg. long. ouest de Philadelphie.

L'Etat de la Caroline-Sud est borné au nord par la Caroline-Nord et le gouvernement de Tenessée, à l'est par l'Océan, au sud et au sud-ouest par la rivière de Savanah et une de ses branches nommée Tugulo.

L'Etat est divisé en sept districts et trente-six comtés.

Districts.	Comtés.
Beaufort, près de la mer, entre la Combahée et la Savanah, Capitale *Beaufort*, 18,753 habitans.	Hilton. Lincoln. Granville. Shrewsbury.
Orangeburgh, à l'ouest de Beaufort, Capitale *Orangeburgh*, 18,513 habitans.	Lewisbourg. Orange. Lexington. Winton.
Georgetown, entre la Santée et la Caroline-Nord, Capitale *Georgetown*, 21,122 habit.	Winyah. Williamsbhurg Kingston. Liberty.

Districts.	Comtés.
Charlestown, entre la Santee et la Combahee, Capitale *Charlestown*, 76,985 hab.	Charlestown. Washington. Marion. Berkley. Colleton. Bartholomew.
Cambden, à l'ouest de Georgetown, Capitale *Cambden*, 38,065 habitans.	Clarendon. Richland. Fairfield. Claremont. Lancaster. York. Chester.
Ninetysix comprend toutes les parties de l'Etat non énumérées dans les autres districts. Capitale *Cambridge*.	Abbeville. Edgefield. Newbury. Union. Laurens. Spartanburgh. Greenville. Pendeleton.
Cheraws, à l'ouest de Georgetown, 10,706 habitans.	Marlborough. Chesterfield. Darlington.

Le nombre total des habitans en 1791, étoit de deux cent quarante-neuf mille soixante-treize, dont cent sept mille quatre-vingt-quatorze étoient esclaves.

Le climat a beaucoup de rapport à celui de la Caroline-Nord, mais les inconvéniens du séjour de la partie basse du pays y sont encore plus marqués. La culture du riz étant plus générale, l'insalubrité qu'elle fait naître y est aussi plus grande. La température est à la fois plus chaude et plus humide (1).

(1) La moyenne, entre dix années d'observations,

Dans les mois de juillet, août, septembre et octobre, on éprouve une intempérie toujours fatale à un grand nombre de ceux qui ne vont pas habiter des lieux élevés ou les cantons salubres pendant cette saison de l'année. Dans les districts de l'intérieur la température est agréable et saine.

Quatre grandes rivières et un nombre considérable de plus petites, arrosent la Caroline-Sud. La Savanah suit la frontière en coulant du nord-ouest au sud-est. Les deux branches de l'Edisto prennent naissance dans des hauteurs qu'on nomme *The Ridge*, coulent au sud-est, se réunissent au-dessous d'Orangebourg, pour se séparer encore au-dessous de Jacsonsbourg, et former auprès de la mer l'île d'Edisto.

La Santee est la plus considérable comme la plus longue des rivières de l'Etat. Elle se jette dans l'Océan par deux embouchures au midi de Georgestown. A cent vingt milles de l'Océan elle change de nom; les deux branches qui la forment sont la Congaree et la Watteree. Celle-ci, qui est la branche

---

porte à quarante-deux pouces d'eau ce que les pluies en fournissent; et les brouillards sont aussi fréquens que les fortes rosées.

lu nord, traverse le pays des Catabaws, nation sauvage, et en porte le nom depuis sa source. La branche sud ou la Congaree, se compose des rivières de Saluda et de Broad, et celle-ci des rivières d'Enoree, Tiger et Pacolet. C'est sur les bords de cette dernière que sont les fameuses eaux de Pacolet.

La Pedee prend sa source dans la Caroline-Nord, où elle se nomme la Yadkin. Elle reçoit la Linche, Littlepedee, Blak-River; elle s'unit à la Wakkamaw, et enfin à une petite crique sur laquelle est Georgestown, pour former la baie de Winyaw, qui a une longueur de douze milles. Toutes ces rivières, excepté celle d'Edisto, prennent leur source dans la chaîne des Alleganys.

Les rivières de la seconde grandeur, outre la Wakkamaw et Blak-River, sont celles de Cooper, d'Ashepoo et de Combahee. Les bords de ces rivières submergés à haute marée, sont tous employés à la culture du riz. Enfin le troisième ordre de rivières sont les criques ou bras de mer, qui communiquent entr'elles dans toutes sortes de directions sur cette côte basse. La marée n'est sensible nulle part à plus de vingt-cinq milles de la mer.

Une compagnie a entrepris, avec un fonds

de cinquante-cinq mille six cent vingt livres sterling, de couper un canal entre les rivières de Cooper et de Santee, dont on espère de grands avantages.

La côte de la Caroline-Sud fournit trois ports. Celui de Charlestown est vaste, commode, sûr, et son entrée est gardée par le fort Johnston. A douze milles de la ville on trouve une barre qui a trois passages. Les deux plus profonds ont seize et demi à dix-huit pieds d'eau. Port-Royal est un excellent ancrage, qui peut suffire à la flotte la plus nombreuse; enfin celui de Georgestown a l'inconvénient d'une barre qui ferme l'entrée de la baie de Vinyaw, et ne laisse que onze pieds d'eau.

Toute la côte est garnie d'îles de diverses grandeurs, dont la plupart sont habitées et bien cultivées. L'indigo et le coton y réussissent particulièrement. C'est dans l'île de Port-Royal que se trouve le port de ce nom.

Une plaine unie, insensiblement inclinée vers la mer, s'étend à quatre-vingt milles de l'Océan. Dans cet espace, le sol est presque partout de même qualité, et absolument dépourvu de pierres. Parvenu à cette distance, on s'est élevé à cent quatre-vingt-dix

pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, si l'on va à l'ouest-nord-ouest de Charles-town, on trouve, dans une largeur de soixante milles, un pays couvert de dunes sablonneuses, où la végétation est si faible qu'elle nourrit à peine quelques habitans qui y vivent épars. A cent quarante milles de la mer, on trouve le premier gradin du grand amphithéâtre des montagnes de l'ouest : c'est une ligne de hauteurs nommée The Ridge. Elle forme la ligne de démarcation entre deux pays qui ne se ressemblent en rien. Le sol devient fertile, l'air salubre, la végétation active, la verdure fraîche ; des côteaux, des vallées, des rivières, des ruisseaux, coupent et varient le paysage, la culture des grains, qu'on ne connoît guères dans la plaine, s'y retrouve dans toute sa richesse. De beaux bois couronnent les collines, et la nature y prodigue les plus précieux avantages à tous les genres de culture. C'est ce qu'on nomme le pays élevé (The upper Country) en opposition avec la plaine. A deux cent vingt milles de l'Océan, l'élévation successive des collines donne une hauteur de huit cents pieds seulement. Là commence la région des montagnes. Celles de Tryon et de Hogback sont élevées de trois

mille huit cent quarante pieds au-dessus de leur base. Celles qui suivent deviennent de plus en plus hautes jusqu'à la borne de cet Etat du côté de l'ouest.

Le sol de la Caroline-Sud se divise en quatre espèces distinctes par leur nature ou leurs productions. Les parties stériles où il ne croît que des pins (*pine barrens*); des plaines unies qui ne produisent que de l'herbe, et qu'on nomme Savannahs; le sol noir ou le sable gras du bord des rivières et des marais, qui se couvre naturellement de roseaux, de cyprès, de lauriers, qui donne le riz, le coton et l'indigo par la culture; enfin, le sol du pays élevé, que caractérise principalement, dans son état naturel, la production du chêne et du hycory, qui donne encore le pin, le noyer, le Locust, et que la culture rend propre à tous les grains, au chanvre, au lin, au tabac, à l'indigo, au coton et à l'arbre qui nourrit le ver à soie, dont le climat favorise le travail.

Les fruits les plus abondans sont les oranges, les citrons, les figues, les grenades, les poires, les pêches, les melons; le pays ne produit guères de pommes : on les tire des Etats du nord.

La culture du riz fournit à la principale exportation.

exportation. La première condition du sol qu'on lui destine, c'est de pouvoir être inondé à volonté. Cet avantage s'obtient par des digues et des écluses, près des grands réservoirs d'eaux stagnantes dans l'intérieur du pays, ou plus facilement par les variations de niveau qu'occasionne la marée dans la partie des rivières qu'elle affecte. Le riz se sème en lignes ou à la volée, en mars, avril et mai, sur le sol mis à sec, et maintenu tel, jusqu'après la première culture à la houe. On sème depuis un quart de bushel jusqu'à un bushel par acre. L'eau reste sur le terrain huit ou dix jours après cette culture, qui se répète trois ou quatre fois. Seize nègres cultivent un acre dans un jour. C'est ordinairement à la fin d'août que se fait la récolte. Chaque acre ne produit guères moins de trente, ni plus de soixante bushels de riz prêt à vendre, c'est-à-dire, battu, vanné, grué, puis revanné. Ce riz, renfermé dans des barils de huit bushels et un quart, ou de cinq cents livres, se vend communément deux dollars et un quart le quintal.

La culture de l'indigo prend journellement plus d'étendue, soit dans la plaine, soit dans le pays élevé, et le profit en paroît encore plus certain que celui de la culture

du riz. On connoît dans les Carolines trois variétés de cette plante très-anciennement cultivée dans l'Inde, qui long-temps en a fourni exclusivement l'Europe. La première qualité est l'indigo de Saint-Domingue, qui pivote profondément et exige un sol très-riche; la seconde est le faux guatimala, dont la plante plus robuste s'accommode mieux de tous les terrains, mais donne une couleur moins belle; la troisième est l'indigo sauvage, plante indigène des provinces méridionales, dont la culture, plus facile et le produit plus abondant, attirent de préférence l'attention du cultivateur. — L'indigo se sème en lignes, à la fin de mars, dans une terre bien préparée. La jeune plante ressemble à la luzerne d'abord, puis à la fougère. Elle exige des sarclages fréquens et des soins assidus pour la garantir des vers. Deux mois suffisent pour l'amener à sa maturité, qu'on reconnoît à ce que les feuilles deviennent cassantes. On coupe la plante en temps humide. On la fait macérer dans de grandes cuves, où l'eau se charge de sa fécule colorante. On décante ensuite cette eau, dans laquelle une agitation long-temps soutenue a fait agglomérer en petits grains la substance qui donne la couleur bleue. La dessication

dans les chausses réduit cette substance en pâte, dont on forme des petits pains quarrés pour le commerce (1). Cette industrie n'a rien de difficile dans sa pratique, et la culture de l'indigo peut s'allier avec les principaux travaux de celle du riz qui lui succède. Dans le commerce, la première qualité de l'indigo des Carolines se vent souvent pour l'indigo des îles françaises.

Le contraste de la culture, entre le pays élevé et la plaine, n'est pas moins frappant que celui du climat et du sol. Dans le plat pays, surtout dans le voisinage des rivières, les esclaves seuls cultivent la terre. Un blanc n'imagine point pouvoir former un établissement sans avoir des nègres. Si les moyens lui manquent, il se loue comme inspecteur jusqu'à ce qu'il les ait acquis. Dans le pays élevé, les cultivateurs ne connoissent point les esclaves, et s'aident de leurs familles pour cultiver leurs domaines comme dans les Etats du nord. Dans le plat pays, l'usage de la charrue étoit à peine connu avant la guerre de l'indépendance, et n'est point encore très-commun aujourd'hui; dans le pays élevé, la charrue est généralement em-

(1) Préfontaine.

ployée, et la culture y est conduite avec autant d'intelligence que d'activité. C'est surtout à cette partie de la Caroline-Sud que convient ce que dit de cet Etat l'auteur des *Political Essays*: « Les enfans ne sont une » charge que dans les pays où le commerce, » le luxe, le haut prix des terres, renché- » rissent les denrées. Dans ces provinces mé- » ridionales, qui, à une certaine distance » de la mer, sont, sans aucun doute, les » plus belles contrées de l'Univers; la na- » ture entretient spontanément les habitans » qui s'y transplantent. Chaque tête d'ou- » vrier produit annuellement vingt livres » sterling en denrées d'exportation, outre » l'entretien de la ferme et le travail de l'hi- » ver. Le planteur qui se promène quelques » instans avec son fusil, revient chargé de » gibier délicieux et de toute espèce; s'il sort » avec son filet, il rentre pourvu du meil- » leur poisson; toutes les haies, en quelque » sorte, lui présentent les fruits excellens et » d'une saveur inconnue en Europe. Quelle » meilleure preuve peut-on donner de cette » profusion que l'usage d'engraisser les porcs » avec les plus belles pêches du monde? — » Et tous ces avantages, sous un climat où » les saisons se succèdent sans amener ni la

» sévère température de nos hivers, ni les » accablantes chaleurs d'un soleil brûlant, » sous un climat enfin qui assure au bétail » toute l'année une nourriture abondante » sans provisions et sans soins ».

Charlestown (ou Charleston) est la seule ville considérable du pays. Elle est située sur la langue de terre qui sépare les rivières de Cooper et d'Ashley, dont la réunion forme le port. La marée y monte communément de six pieds et demi. L'agitation continuelle des eaux, et les brises de mer presque constantes pendant les grandes chaleurs, peut-être aussi l'abondance de la fumée dans une ville aussi peuplée, rendent le séjour de Charlestown plus sain que celui d'aucun autre point du plat pays.

Pendant les mois de l'intempérie, les grands planteurs s'y réunissent pour en éviter les effets. Les planteurs des îles qui ont fait leur fortune, viennent souvent habiter Charlestown, soit pour réparer leur santé usée par le climat, soit pour jouir des avantages de la société.

Dans aucune ville des Etats-Unis, ces avantages n'offrent un plus grand attrait aux étrangers, parce que nulle part ailleurs l'hospitalité n'est exercée avec plus d'empresse-

ment, d'attention, et, on peut dire, de sollicitude. Une partie des maisons de Charlestown est bâtie en bois, et les rues sont en général étroites, ensorte que les incendies sont plus à craindre et les secours plus difficiles. On n'y bâtit qu'en briques maintenant. Les édifices publics, dont quelques-uns ont de l'élégance, sont une maison de ville, un change, un arsenal, un hôpital, deux églises pour les épiscopaux, deux pour les congrégationalistes, une pour les presbytériens d'Ecosse, une pour les anabaptistes, une pour les luthériens, deux pour les méthodistes, une pour les protestans français, une pour les quakers, une chapelle pour les catholiques romains, et une synagogue.

La situation de la ville rend les eaux saumâtres. Les marchés ne sont pas très-abondamment approvisionnés, parce que presque tous les riches habitans ont leurs plantations, d'où ils tirent la plupart des denrées nécessaires à la vie. Les plus abondantes et les meilleures sont les volailles : la viande de boucherie y est d'une qualité inférieure, et le poisson rare. La population de Charlestown étoit, en 1791, de seize mille trois cent cinquante-neuf individus, dont sept mille six cent quatre-vingt-quatre esclaves.

Beaufort, dans l'île de Port-Royal, est une jolie petite ville d'environ deux cents habitans hospitaliers et polis.

Georgetown, au fond de la baie de Winyaw, est une ville peu considérable.

Cambden, sur la Wateree, à cent trente milles de la mer, est une ville toute nouvelle, et qui se bâtit sur un plan très-régulier.

Columbia, sur la Congaree, n'est remarquable que pour être le siége de la législature.

Purysbourg, est un gros village à vingt milles au-dessus de Savanah, où une colonie Suisse (1) avoit fait de grands établissemens pour l'industrie des soies; mais les profits plus grands et plus sûrs, de la culture du riz et de l'indigo, détournèrent bientôt les soins de ces nouveaux habitans. On y élève encore des vers à soie, mais en petite quantité. Jacksons'borough, Orangebourg, Winsborough et Cambridge, sont des villages de trente à soixante maisons.

Dans l'intérieur de l'Etat, et surtout dans le pays élevé, les habitans fabriquent dans leurs maisons toutes les toiles et étoffes de lin, de chanvre, de coton et de laine qui

(1) Un Neufchâtelois, nommé *Pury*, étoit leur chef.

sont nécessaires à l'usage de leurs familles.

Les matériaux de la construction des vaisseaux se trouvent d'une qualité supérieure dans la Caroline-Sud. Le chêne vert, le pin jaune (*pinus Virginica*), et le pin à flambeaux, y sont abondans et de belle venue; mais faute de pêcheries, et par conséquent de matelots, la construction des vaisseaux n'a que très-peu d'activité.

Les articles d'exportation sont le riz, l'indigo, le tabac, les peaux, le bœuf, le porc, le coton, la poix, le goudron, la térébenthine, les résines, la cire, les bois, les cuirs, le liége, la pinkroot, la coluvrine, le ginseng, le maïs, les pois, les patates, les oranges, etc. La totalité de la valeur des exportations du port de Charlestown, dans l'année finie le 30 novembre 1784, fut de cent soixante et un mille trois cent soixante-une livres sterling. La valeur des exportations du même port dans l'année finie le 30 novembre 1787, étoit de cinq cent cinq mille deux cent soixante-dix-neuf liv. sterl. Le tonnage des vaisseaux qui y avoient acquitté les droits dans le courant de la même année, montoit à soixante-deux mille cent dix-huit tonneaux, en neuf cent quarante-sept bâtimens, dont sept cent trente-

cinq portant quarante-un mille cinq cent trente-un tonneaux, étoient américains.

Dans les meilleures années, l'exportation du riz a été à cent quarante mille barils, et celle de l'indigo à un million trois cent mille livres pesant. Le petit nombre de manufactures, et le grand nombre de besoins que produisent la richesse et le luxe, occasionnent une importation très-considérable; cependant la balance annuelle est favorable, excepté dans les années où il se fait de grands achats de nègres. On voudroit pouvoir espérer que cette défaveur cessera bientôt avec son odieuse cause.

Dans la partie de l'Etat où tout le travail manuel se fait par des esclaves, on retrouve chez les planteurs Caroliniens la hauteur, la paresse et l'ignorance que nous avons observées parmi leurs voisins. Il paroît cependant que la Caroline-Sud fournit des exceptions nombreuses à ces traits défavorables. Les habitans, formés de très-bonne heure, ont en général de l'ouverture d'esprit et des talens naturels. Les gens riches font souvent de grands sacrifices pour l'éducation de leurs enfans. Ils ont de l'aisance dans leurs manières; ils sont extrêmement polis et hospitaliers. Les femmes manquent

ordinairement de cette fraîcheur qui caractérise le genre de la beauté dans les Etats du nord; mais elles ont de la délicatesse dans les traits, du charme dans les manières, et souvent des talens agréables.

La chasse à cheval est l'amusement favori des planteurs riches. Deux fois l'année ils se rassemblent pour des courses de chevaux qui donnent lieu à des paris exorbitans. Le gros jeu n'est cependant point aussi à la mode parmi eux que dans les autres Etats du sud; mais quant au goût pour la table, ils ne cèdent en rien à leurs voisins.

La force militaire est d'environ vingt-cinq mille hommes.

Les deux sources de revenu public, sont la taxe sur les nègres et l'impôt sur les terres. Celles-ci sont distinguées en trois grandes divisions. La première comprend toute la distance qu'affecte la marée; la seconde, l'espace compris entre la marée et les chutes des rivières; la troisième s'étend jusqu'aux bornes de l'Etat. On établit vingt-une nuances entre les terres pour estimer leur valeur, depuis six livres currency (1) jusqu'à un

(1) Dans la Caroline-Sud, quatre schelings huit deniers, font un dollar.

schelling l'acre ; et un centième de la valeur doit se payer annuellement à l'Etat. La totalité des revenus est nominalement de quatre-vingt-dix mille livres sterling, mais effectivement beaucoup moindre. Les dépenses annuelles ne montent qu'à seize mille livres sterling.

Outre la branche de la banque nationale, Charlestown possède une banque, créée en 1792, sous le nom de *Banque de la Caroline-Sud.*

Avant la guerre, les gens riches envoyoient ordinairement leurs fils en Europe pour leur éducation; maintenant, c'est principalement dans les Etats du nord et du centre, qu'ils vont suivre les écoles.

On compte dans l'Etat cinq associations charitables et une société de médecine.

Les Catabaws sont la seule nation indigène qui se trouve enclavée dans la Caroline-Sud. Cette tribu, maintenant réduite à environ quatre cent cinquante individus, étoit autrefois redoutable aux sauvages des six nations avec lesquels elle étoit continuellement en guerre.

Le pays élevé est principalement habité par des presbytériens, des anabaptistes et des méthodistes. Les épiscopaux ont l'avantage du nombre dans la partie maritime.

L'assemblée générale, formée du sénat et de la chambre des représentans, possède le pouvoir législatif. Le sénat est composé de trente-cinq membres élus tous les quatre ans, parmi les citoyens âgés de trente ans au moins qui ont habité cinq ans dans l'Etat.

Les premières tentatives d'établissemens dans la Caroline-Sud furent faites sous la direction de l'amiral de Coligny, par des Protestans français qui fuyoient la persécution de leurs compatriotes, et que les Espagnols détruisirent au bout de peu de tems. Ce ne fut que sous le règne de Charles II qu'on reprit le projet de peupler la Caroline-Sud. Le comte de Clarendon et sept autres seigneurs de la cour, obtinrent, en 1662, une concession de toute la côte comprise entre le 31° et le 36° latitude nord; et cette concession fut encore étendue deux ans après. Les propriétaires reçurent du roi tous les pouvoirs nécessaires pour faire et maintenir les lois dans leur province. Ils s'adressèrent au célèbre Loke pour en obtenir une constitution. Cette constitution, purement aristocratique, ne répondit point dans la pratique aux espérances que donnoit la réputation de son auteur. Elle divisoit la totalité du pays d'une manière inaliénable entre trois classes de noblesse; savoir,

les Landgraves, les Cassiques et les Barons.

William-Saile, premier gouverneur, vint s'établir à l'endroit où Charlestown est bâtie aujourd'hui. Pendant les cinquante années que dura le gouvernement propriétaire, les colons furent constamment déchirés de dissentions intestines, de guerres avec les sauvages, les Espagnols ou les Français, et de querelles de religion. Fatigués de ces troubles sans cesse renaissans, et desirant un gouvernement plus énergique, dont ils pussent recevoir une protection plus efficace, les colons effectuèrent, en 1719, une révolution qui établit l'autorité royale. Le lord Granville refusa de renoncer à sa portion de propriété, mais les sept autres acceptèrent de la cour vingt-deux mille cinq cent liv. sterling en indemnité. Dès-lors la Caroline fleurit en paix jusqu'à l'époque du fameux acte du timbre.

Aucun Etat n'a plus souffert pendant la guerre de l'indépendance. Les récoltes de 1779, 1780 et 1781 furent enlevées par les Anglais ; celle de 1782 le fut par les troupes Américaines. La Caroline perdit vingt-cinq mille nègres, vit ses villages brûlés, ses habitations détruites, ses propriétés pillées. On calcule qu'elle a payé de trois millions

sterling et du sang d'un nombre prodigieux de ses concitoyens, l'avantage de l'indépendance.

Depuis la paix, les progrès de sa population, de son agriculture, de son commerce, sont extrêmement rapides. Les talens et les vues patriotiques de ses législateurs les plus influens, et tous les avantages naturels qu'elle réunit, lui ouvrent une brillante perspective de prospérité.

CHAPITRE XV.

GEORGIE.

Étendue. Bornes. Division. Population. Sauvages, etc.

LONGUEUR, six cents milles ; largeur, deux cent cinquante milles.

Entre les 31e deg. et 35e deg. latit. nord ; et entre le 5e deg. et 16e deg. long. ouest de Philadelphie.

L'Etat de Georgie est borné à l'est par l'Océan Atlantique, au sud par les Florides de l'est et de l'ouest, à l'ouest par le Missis-sipi, au nord et au nord-est par la Caroline-Sud et le pays cédé aux Etats-Unis par la Caroline-Nord.

La Georgie est divisée en trois districts et onze comtés ; savoir :

Districts.	Comtés.	Villes.
Le district bas contient 21,566 habitans.	Cambden.	St. Patrick.
	Glyn.	Brunswick.
	Liberty.	Sunbury.
	Chatham.	Savanah.
	Effingam.	Ebenezer.
Le district du Centre contient 25,336 habitens.	Richmond.	Augusta.
	Burk.	Waynesborough.
	Washington.	Louisville.
		Golphington.
Le district élevé contient 37,946 habitans.	Wilkes.	Washington.
	Franklin.	
	Green.	Green'sburgh.

Sur quatre-vingt-quatre mille huit cent quarante-huit habitans, vingt-neuf mille deux cent soixante-quatre sont esclaves.

La rivière de Savanah sépare la Georgie de la Caroline-Sud. Son cours est du nord-ouest au sud-est. Elle est principalement formée de deux branches, nommées Tugulo et Keowee, qui prennent leur source dans les montagnes et se réunissent à quinze milles de la frontière du comté de Wilkes. La barre de Tybee, qui se trouve à son embouchure, a seize pieds d'eau à demi-marée.

Les gros bâtimens remontent jusqu'à Savanah, et les bâtimens de grandeur médiocre jusqu'à Augusta. Au-dessus de cette ville il y a une chute après laquelle les chaloupes remontent jusqu'au confluent des deux branches supérieures. De toutes les rivières qui se jettent dans la Savanah, Broad-River, qui la joint à Pétersbourg, est la plus considérable. Elle prend sa source dans le comté de Franklin. Elle traverse les plus beaux établissemens du comté de Wilkes, et pourroit, à peu de frais, être rendue navigable.

L'Ogeechee est une petite rivière à dix-huit milles au sud de la Savanah, et qui suit un cours parallèle à celui de cette rivière.

L'Alatamaha, qui coule à environ soixante milles

milles au sud de la Savanah, prend sa source dans la montagne de Cherokee. Elle arrose de son cours rapide un espace de deux cent cinquante milles avant d'arriver à la plaine. Elle y parvient sous le nom d'Oak-Mulge, parcourt lentement une distance de cent cinquante milles, se réunit à l'Ocone qui vient de l'est, et suit encore dès-lors, sous le nom d'Alatamaha, un cours de cent milles au travers des forêts avant de se jeter dans l'Océan, où elle entre par plusieurs bouches. — La route qui conduit d'Augusta chez les Creeks traverse les deux branches de l'Alatamaha, à seize milles au-dessus de leur confluent. Cette route passe près de l'Oak-Mulge par un terrain qui a été autrefois cultivé, et auprès duquel on voit les restes d'une ville que les Creeks disent avoir été leur premier établissement après leur émigration du pays de l'ouest.

Les rivières de Turtle, Great-Sitilla, Litle-Sitilla, Crooked et Saint-Mary, se jettent encore dans l'Atlantique. Cette dernière, qui prend sa source dans un immense marais, traverse de beaux bois de sapins, et peut se remonter à quatre-vingt-dix milles avec des bâtimens d'un port considérable. Enfin, les rivières de Mobile, de Pascagoula,

de Pearl et d'Apalachicola, coulent vers le sud et se jettent dans le golfe du Mexique. Cette dernière rivière qui prend naissance à l'extrémité de la chaîne des Alléganys et qui tire son nom d'une tribu de sauvages, a donné à ces montagnes le nom d'*Apalaches* qu'elles portent ordinairement sur les cartes européennes.

Les rivières de la Georgie sont peuplées de bon poisson de diverses espèces, mais le requin y est dans quelques endroits très-incommode aux pêcheurs.

Le marais d'Ouaquaphenogaw, qui donne naissance à trois rivières, couvre une étendue de trois cent milles de circonférence. Dans la saison pluvieuse il devient un lac, qui contient un grand nombre d'îles dont le sol est très-fertile. Une de ces îles, représentée par les Creeks comme le séjour de l'Univers le plus délicieux, est depuis long-temps l'objet de leurs recherches inutiles. Quelques sauvages de cette tribu, qui s'étoient engagés à la poursuite du gibier dans les parties intérieures de ce marais immense, étoient prêts à périr de fatigue et de faim, sur les bords d'une île qu'ils venoient d'atteindre, lorsque des Filles du Soleil, d'une beauté éclatante, les entourèrent en foule,

leur offrirent des gâteaux et des fruits, et les sollicitèrent de s'éloigner promptement pour se soustraire à la férocité des habitans de ces lieux enchantés. Dès-lors tous les efforts de ces crédules sauvages, pour retrouver l'île mystérieuse, ont été vains. Les plus heureux dans cette recherche l'ont vue, l'ont approchée, ont été près de l'atteindre, mais un charme fatal la leur a toujours dérobée.

La côte de la Georgie est garnie d'îles basses, couvertes de bois ; des criques navigables les entourent ou les séparent du Continent, dont les bords sont inondés de marais salans, dans une largeur moyenne de cinq à six milles. La partie orientale de l'Etat, dans une étendue de cent vingt milles sur quarante-cinq, est une plaine unie, sans un seul monticule ni aucune pierre. Les côteaux commencent ensuite et s'élèvent graduellement jusqu'aux montagnes. A soixante milles dans l'intérieur de la Georgie, à compter de sa frontière nord, se termine la chaîne des Alléganys. Au midi de ces montagnes s'étend une vaste et riche plaine, dans laquelle le sol et le climat favorisent les mêmes productions que dans les Indes orientales.

Les mêmes causes d'insalubrité que nous avons observées dans les Carolines, se re-

trouvent dans les plaines de la Georgie, et s'aggravent encore de la mauvaise qualité des eaux. Cette dernière circonstance sert d'occasion à l'usage des liqueurs fortes, qui en corrige l'effet, mais dont l'abus est fréquent et funeste. Pendant les mois de l'intempérie, les riches planteurs ont coutume d'habiter le pays élevé, où l'air est pur et sain, les eaux abondantes et de bonne qualité. Dans le sud de l'Etat, les Alizés tempèrent les chaleurs de l'été. Depuis le mois de juin au mois de septembre, le thermomètre de Farenheit se maintient du 76e au 90e degré; et en hiver il varie du 40e au 60e (1). Les vents d'est sont les plus chauds en hiver, comme les plus frais en été; les vents du sud sont chauds, humides et malsains.

Aussi loin que s'étend la marée, c'est-à-dire, de quinze à vingt-cinq milles, les bords des rivières sont cultivés pour le riz. Le sol du pays qui sépare les rivières est généralement d'une qualité inférieure. Il se couvre principalement de pins, de petits roseaux et d'herbe, et fournit toute l'année au pâturage des troupeaux. On trouve çà et là des

---

(1) De 17 degr. division de Reaumur en été, et de 4 degr. et demi en hiver.

cantons qui nourrissent le chêne et l'hicory, et dont le sol convient à la culture des grains et de l'indigo. Ces parties sont un peu plus élevées que le terrain environnant; et ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que toutes les fois qu'on trouve un renflement pareil sur le bord d'une rivière, on trouve vis-à-vis, sur l'autre bord, une dépression du terrain qui forme un marais, et dont l'étendue est toujours proportionnée à celle de la partie élevée.

Le sol, principalement composé d'argile et de sable, jusqu'à une certaine distance de la mer, affecte une couleur grise, qui devient rougeâtre ou brune, et enfin noire de place en place, en se rapprochant des montagnes. Le terrain rougeâtre produit naturellement le chêne et le hicory, et par la culture, le blé, l'avoine et le tabac; le sol noir, qui est le plus riche, nourrit naturellement le mûrier et le noyer noir, et donne, par le travail, le maïs, le tabac, l'indigo et le coton.

Cette dernière culture, que les planteurs bornoient autrefois à ce qu'exigeoient leurs propres besoins, prend dans la Georgie des accroissemens journaliers. Ils cultivent également le coton herbacée, qui est une plante annuelle, et l'arbrisseau vivace, qui porte le

nom de cotonnier dans les îles. La noix du premier est plus grosse, la filasse plus longue et plus blanche; le second a l'avantage de durer plusieurs années, et sa noix produit des flocons plus fins et plus soyeux. La culture du tabac donne aussi de grands profits aux planteurs. Enfin on cultive une espèce de pommes-de-terre qui donnent une nourriture saine, et dont on obtient, par la macération, une espèce d'empois nommé *sago*, et qui s'emploie aux mêmes usages que le sago de l'Inde; elles servent encore à faire une liqueur forte inférieure en qualité à l'eau-de-vie de riz. Les fruits sont les mêmes que dans la Caroline-Sud. Il paroît que l'industrie seule manque pour la culture de la vigne, et que les fruits des tropiques, convenablement soignés, y prospéreroient de même. On assure que le thé dont *Samuel Bowen* a apporté la graine à Savanah en 1770, y réussit très-bien.

Augusta est le siége actuel du gouvernement. Elle est à cent quarante-quatre milles de la mer, et située immédiatement au-dessous d'une chute de la Savanah, qui a dans cet endroit deux cent cinquante toises de large. Comme cette ville est centrale et saine, elle prend des accroissemens rapides.

En 1782, trois ou quatre maisons seulement y étoient réunies : en 1787 on y en comptoit deux cents.

Savanah est une ville de huit à neuf cents habitans, située sur la rive sud de la rivière de ce nom, à dix-sept milles de son embouchure; elle étoit ci-devant la capitale de la Georgie.

Sunbury possède un port commode et sûr; sa situation est agréable; et comme elle fait exception à l'insalubrité de la plaine, elle attire, pendant l'intempérie, un grand nombre de planteurs, qui, à cette époque, désertent les campagnes. Elle fut brûlée par les Anglais pendant la guerre; mais elle est rebâtie à neuf.

Brunswik, dans le comté de Glynn; à l'embouchure de Turtle-River, sous le 31° deg. 10 m., est une ville encore en projet, mais à laquelle un port, suffisamment profond pour les plus gros vaisseaux, et des environs très-fertiles, promettent un établissement et des progrès rapides.

Frederica, dans l'île de St. Simon, est une des plus anciennes villes de la Georgie. Elle avoit une forteresse qui tombe en ruines. Son port est sûr et commode, mais sa population est très-peu considérable.

Washington, dans le comté de Wilts, est une ville naissante; elle est située à cinquante milles nord-ouest d'Augusta: elle possède une académie de soixante à soixante-dix étudians.

La ville de Louisville, dont le plan seul existe jusqu'à présent, doit devenir le siége du gouvernement. Son emplacement est fixé sur la rivière d'Ogetchee, à soixante-dix milles de son embouchure.

Les objets d'exportation de la Georgie sont le riz, le tabac, le sago, les bois, les cuirs, les peaux, la coluvrine, la cire, l'avoine et le bétail.

Les exportations de la Georgie, en 1755, montoient à dix-huit cent quatre-vingt-dix-neuf tonneaux, dont la valeur étoit de quinze mille sept cent quarante-quatre livres sterling. En 1765, l'exportation montoit à sept mille six cent quatre-vingt-cinq tonneaux, dont la valeur étoit de soixante-treize mille quatre cent vingt-six livres sterling. En 1772, l'exportation montoit à onze mille deux cent quarante-six tonneaux, dont la valeur étoit de cent vingt-un mille six cent soixante-dix-sept livres sterling. La valeur des exportations dans l'année finie le 30 septembre 1791, montoit à quatre cent qua-

tre-vingt-onze mille quatre cent soixante-douze dollars.

Les importations sont les denrées des îles, le thé, les vins, les étoffes, la quincaillerie, les fromages, le poisson, les patates, les pommes, le cidre et les souliers. Les Etats du nord fournissent une grande partie de ces objets. Si l'augmentation du commerce dans les dix-neuf dernières années ne paroît pas telle qu'on pourroit l'attendre des accroissemens précédens, on doit l'attribuer, en grande partie, à la suspension de l'important commerce des fourrures avec les tribus des sauvages, commerce qui, avant la guerre, avoit une activité qu'il n'a point reprise depuis.

Les manufactures ont fort peu de vie. La culture de la soie n'attire point suffisamment l'attention des habitans. Dans le pays élevé ils fabriquent une partie des étoffes de leur propre consommation, mais dans la plaine ils dépendent entièrement, sur cet article, soit de l'Europe, soit des Etats du nord.

Les émigrations des autres Etats recrutent continuellement la population du pays. Le trait dominant des habitans, après l'hospitalité qu'ils exercent avec le même plaisir que leurs voisins, c'est la paresse. La nature y

est si prodigue et le climat donne si peu de besoins, que la nécessité, le grand mobile du travail, n'y exerce point d'empire. La danse est l'amusement favori, et le jeu la passion trop générale des Georgiens. — Dans le pays élevé, les combats des coqs et les courses de chevaux sont à la mode. Sous un climat qui change le repos en délices, l'oisive indolence des riches semble avoir besoin, pour se préserver d'une apathie complète, de ces diversions qui remuent par l'attrait des chances. C'est sous ce rapport que la chasse à cheval est un amusement très-généralement recherché. Ce goût se lie d'ailleurs à celui de la table, et donne souvent occasion à des fêtes, dans lesquelles la tempérance passeroit pour un ridicule.

Les habitans de l'Etat qui professent la religion chrétienne sont presbytériens, épiscopaux, anabaptistes ou méthodistes. Il n'y a parmi eux qu'un très-petit nombre de ministres.

La constitution de l'Etat a été sanctionnée en 1789, sur un plan semblable à celui de la constitution générale des Etats-Unis.

Les établissemens littéraires sont encore dans l'enfance chez les Georgiens. La législature paroît cependant y prendre intérêt;

les réglemens qu'elle a faits pour la fondation d'une université, à Louisville, et pour l'enseignement dans les divers comtés, promettent des succès auxquels l'indolence naturelle des habitans peut seule mettre obstacle. L'université est dotée de cinquante mille acres de terre, la plupart de très-bonne qualité, et de six mille liv. sterl. en lots ou maisons dans la ville d'Augusta.

Les sauvages nommés *Muskogee* ou *Creeks*, habitent le centre de la Georgie, et forment la nation la plus nombreuse de toutes celles qui sont comprises dans les limites des Etats-Unis. Il y a quelques années qu'on y comptoit dix-sept mille deux cent quatre-vingts individus, dont cinq mille huit cent soixante guerriers. Cette nation est composée de seize tribus qui portent des noms différens, et qui, après des guerres sanglantes entr'elles, se sont confédérées contre les Chactaws leurs rivaux. Les Creeks sont très-supérieurs aux autres tribus sauvages du continent, par la taille, le courage, l'industrie et la politique. Ils sont jaloux de leurs droits, et ont beaucoup de répugnance à vendre leurs terres. Ils nourrissent des bestiaux et de la volaille, cultivent le riz, le tabac, le maïs, les patates, les légumes, et toutes sortes de fruits.

Ils sont très-hospitaliers envers les étrangers; amis fidèles, et ennemis ardens. Aucune nation n'affecte plus de mépris pour la parole des peuples d'Europe, mais ils font profession de respecter la foi des Etats-Unis, et desirent poser, par un arrangement définitif, des bornes aux accroissemens continuels des blancs. Les terres qu'il réclament se bornent au nord par le 34e deg. de latitude, à l'ouest par la Mobile, et s'étendent jusqu'à l'océan Atlantique, quoiqu'ils aient cédé les côtes par divers traités à l'Etat de Georgie. Ce sont des voisins très-incommodes aux cultivateurs des frontières. Leur chef actuel *Gillivray*, fils d'un Anglais et d'une femme de haut rang dans leur nation, nourrit leur haine contre les Américains. Il avoit servi dans l'armée anglaise pendant la guerre, et la confiscation des biens considérables qu'il possédoit en Georgie, l'engagea à se retirer chez les Creeks. Ses talens et ses connoissances lui donnèrent bientôt de l'ascendant parmi eux, et ils l'ont élu leur souverain; plusieurs de ses soeurs, qui l'ont suivi, sont mariées à des chefs de la nation.

Les Chactaws ou Têtes plates, sont établis dans un pays montueux et fertile, entre l'Alabama et le Mississipi. Cette nation pos-

sédoit, il y a quelques années, quarante-trois villes ou villages, en trois divisions, contenant douze mille cent vingt-trois individus, dont quatre mille quarante-un guerriers.

Les Chicassaws habitent les sources de la Mobile, et errent sur les frontières nord-ouest de la Géorgie, et dans le gouvernement de Tenessée. Nous avons eu occasion d'indiquer les principaux traits de leur caractère et de leur histoire. Leur ville centrale est sous le 34e deg. 23 min. de lat. nord, et le 14e deg. 30 min. de long. ouest de Philadelphie. On comptait chez cette tribu, il y a quelques années, mille sept cent vingt-cinq individus, et cinq cent soixante-quinze guerriers.

En 1732, quelques particuliers opulens conçurent le projet de peupler les contrées qui bornoient les Carolines vers le sud. Ils se proposoient le double but de procurer une existence heureuse aux pauvres qui voudroient l'acheter par le travail, et d'assurer les frontières de ces provinces en mettant des colons nouveaux entr'elles et les sauvages continuellement excités aux déprédations par les ennemis naturels de l'Angleterre,

Le succès de cette entreprise, dont les vues étoient respectables, fut entravé par les fautes des cessionnaires qui l'avoient conçue. Des lettres-patentes de Georges II leur donnoient le droit embarrassant de fabriquer les lois de la nouvelle colonie. Ils considérèrent les colons comme des possesseurs de fiefs, tenus par cette possession même, à prendre les armes pour la défense du pays. Pour prévenir l'inconvénient des trop grandes propriétés, ils restreignirent à cinq cents acres l'étendue la plus considérable que pût posséder une famille. Ils établirent un droit d'échute en leur faveur, au défaut d'enfans mâles. Ils obligèrent les colons à un séjour non interrompu dans le pays. Ils soumirent à la confiscation les possessions qui, dans l'espace de dix-huit années, n'auroient point été cultivées, et encloses d'une haie vive ou d'une palissade de six pieds de haut, enfin ils défendirent toute communication avec les tribus sauvages, et prohibèrent l'importation des nègres et du rum.

Ces réglemens, dont le but étoit de forcer à un travail utile, de garantir du poison de l'esclavage et de l'intempérance, des colons maintenant dans une salutaire égalité de fortune, parurent, en général, dictés par

un esprit d'humanité et de sagesse; mais l'état de la colonie démontra bientôt que, lorsqu'il s'agit de gouverner les hommes, les conceptions du génie, séparées des leçons de l'expérience, n'offrent que des moyens d'erreur. Les nouveaux colons éprouvés par le climat, manquèrent des forces nécessaires pour opérer des défrichemens étendus dans un pays couvert de forêts épaisses.

La vente facile des bois eût encouragé leurs travaux, mais la prohibition des nègres et du rum, qu'ils eussent pu tirer des îles en échange, leur interdisoit ce marché; et privés de cette liqueur, dont un usage modéré corrige la mauvaise qualité des eaux, ils n'en devinrent que plus promptement victimes de l'intempérie.

De toutes les circonstances qui tendoient à l'allanguissement de la colonie, aucune ne contribua davantage à en paralyser les progrès, que la clause qui bornoit à cinq cents acres la propriété d'une famille. Une possession de cette étendue paroît d'abord devoir satisfaire l'ambition d'une classe d'hommes qui, avant d'atteindre le rivage américain, n'avoit peut-être jamais connu le sentiment de la propriété; mais l'échelle de l'ambition s'élève à proportion de la réussite, et l'ex-

périence démontre que, lorsqu'il s'agit d'attirer des colons, et d'encourager leurs travaux, il est impolitique de poser une barrière à l'espérance, en montrant le terme des succès.

Une partie des colons alla chercher au-delà de la Savanah des institutions plus libres. Le reste des habitans, en proie aux besoins, aux divisions, à l'anarchie, tourmenté par les guerres avec les Espagnols et les sauvages, implora, à diverses reprises, la protection trop foible des propriétaires. Ceux-ci fatigués d'une domination peu convenable à des particuliers, la cédèrent enfin à la couronne en 1753. A cette époque les exportations de la province ne montoient pas à dix mille liv. sterl. Elle commençoit seulement à ressentir les effets d'un gouvernement mieux calculé, et d'une protection plus efficace, lorsque la guerre vint suspendre ses progrès jusqu'en 1763. La marche de sa prospérité est assez indiquée par la progression des produits de l'exportation depuis cette époque jusqu'à la guerre de l'indépendance. La Georgie a autant souffert de cette guerre qu'aucun Etat de l'Union. Depuis la révolution, les délices de son climat, l'étendue et la fertilité des terres encore incultes, y font affluer les habitans

bitans des Etats du nord et du centre ; et lorsqu'une paix solide, projetée par le Congrès, aura mis un terme aux incursions des sauvages, encore redoutées sur la frontière, la Georgie rivalisera bientôt avec les autres Etats du sud, en population comme en richesse.

Les capitaines des navires américains ont la réputation d'être habiles et judicieux. Les meubles, livres, hardes portés en Amérique par les émigrés d'Europe, sont exempts des droits de douane. Le prix d'achat d'un acre de terre aux Etats-Unis, est peu de chose ; c'est beaucoup s'il égale la rente annuelle d'un acre de terre en Europe. Ce pays aura peu de charmes pour un homme avide de plaisirs, il plaira davantage à l'homme sage et modéré dans ses desirs. Celui-ci, soit qu'il ait de la fortune ou qu'il n'ait que le nécessaire, trouvera dans ce pays mille moyens de bonheur et de prospérité.

CHAPITRE XVI.

CANADA. ACADIENS ET ESQUIMAUX.

Lacs. Cataractes de *Niagara*. Villes. Fleuve Saint-Laurent. Indiens. Détails sur leurs usages.

Le Canada se divise en Canada supérieur et Canada inférieur; parmi les beaux lacs qu'on trouve dans le Canada, on remarque, à l'ouest, le lac supérieur; à l'est, le lac Erié et le lac Ontario; et au milieu des trois, les lacs Michigan et le Huron. Le lac Ontario est le plus oriental de tous; sa surface est d'environ 2,390,000 acres, il a 74 lieues de longueur de l'orient à l'occident, et 35 lieues de largeur; sa profondeur est très-considérable; dans certains endroits on ne trouve pas de fond avec la sonde. Le saumon et l'esturgeon y arrivent tous les printems de la mer, en remontant le fleuve St.-Laurent dont ce lac peut être considéré comme la source. On voit à l'est de l'Ontario le lac Oneida.

Le lac Erié est d'une forme elliptique; sa longueur est d'environ cent lieues; il a 90 milles dans sa partie la plus large. Les terres

qui le bordent sont d'une hauteur très-inégale ; il a 25 brasses de profondeur. Il est rempli d'esturgeons et d'autres excellens poissons. Les îles qui se trouvent dans sa partie septentrionale, sont infestées de reptiles et de serpens à sonnettes ; il est dangereux d'y débarquer.

Voici l'estimation des surfaces de quelques lacs du Canada, d'après un membre le plus instruit du Congrès :

	lieues quarrées.
Lac Erié,	3000
Lac Ste.-Claire,	380
Lac Huron,	7420
Lac Michigan,	4780
Lac de la Baie-Verte,	475
Lac Supérieur,	12756
Lac de la Pluie,	2175
Lac aux Bois,	1900

Ces deux derniers se trouvent au couchant du lac supérieur. Les cataractes sont entre le lac Erié et l'Ontario.

A dix-huit milles de la ville de Niagara (appelée aussi *Newark*), en remontant la rivière du même nom, on trouve trois fameuses cataractes distinctes, placées à juste titre parmi les plus étonnantes merveilles de la nature. On aperçoit la grande, ap-

pelée cataracte du *Fer-à-Cheval* parce qu'elle en a un peu la forme, à quarante-quatre milles de distance, semblable à un nuage blanc et immobile; le bruit de sa chute s'entend quelquefois à la distance de quarante milles, surtout quand le temps est nébuleux et qu'il veut pleuvoir. Le bruit qu'on entend auprès de ces trois cataractes de Niagara, ressemble aux déchiremens d'une tempête dans les momens de sa plus grande violence; c'est un retentissement qui saisit à-la-fois le corps et l'esprit, dont il est difficile de transmettre une idée précise. Malgré l'harmonie et la majesté que la nature a placées dans ces cataractes, la première vûe de ce spectacle sublime ne fait naître que l'idée du chaos. Le chant mélodieux des oiseaux, leurs doux concerts se font rarement entendre dans ce voisinage. Ces lieux ne sont habités que par les oiseaux de proie; la grande cataracte n'a que 142 pieds d'élévation, tandis que les deux autres en ont 160. Cependant quoique celle du Fer-à-cheval ait moins d'élévation que les deux autres, ses eaux s'échappent avec plus de violence au-dessus du précipice, parce que le lit de la rivière se trouve dans cet endroit plus bas d'un côté que de l'autre; c'est de son centre que s'élève

ce nuage prodigieux de vapeurs qu'on apperçoit de si loin, et qui ressemble à une colonne d'un blanc éclatant. L'opinion générale est que la grande a 600 pas de circonférence. L'île qui la sépare de la cataracte la plus voisine, peut avoir 350 pas de large. La seconde cataracte n'en a que cinq : l'île qui sépare celle-ci de la troisième en a trente ; et cette troisième qu'on appelle cataracte du fort *Schloper*, parce qu'elle touche la rive où ce fort est situé, en a au moins autant que la plus grande des deux îles. Il résulte de cet aperçu, que la largeur totale du précipice en y comprenant les îles, est de 1335 pas. On a évalué la quantité d'eau qui s'y précipite par minute, à 672,000 tonneaux. La saison la plus favorable pour voir ce phénomène, est le milieu de septembre; la fraîcheur des nuits chasse alors les moustiques et les serpens qu'on y trouve presqu'à chaque pas en été. L'action des eaux a considérablement reculé ces cataractes depuis leur découverte; les plus anciens habitans du pays se rappellent les avoir vues à plusieurs pas de distance de leur chute actuelle. Elles sont aujourd'hui d'un accès moins difficile qu'en 1720, époque où Charlevoix les visita. On voit à côté du gouffre et sur le rivage de la grande cataracte

des carcasses de gros poissons, d'écureuils; de renards, qui, surpris par le courant, ont été entraînés dans cet abîme. Le bruit effrayant des vagues qui se brisent contre les rochers, inspire une terreur religieuse à l'homme le plus téméraire. Les voyageurs ont remarqué auprès de la grande cataracte, des échelles, qui ne sont autre chose que des arbres où l'on a coupé des entailles, par le moyen desquelles les Indiens descendent à volonté. La rivière de Niagara prend sa source dans la partie orientale du lac Erié; après un cours de trente milles elle va se décharger dans l'Ontario. Les bords de ce lac sont habités par des Indiens Mississaguis très-robustes et très-habiles à la chasse et à la pêche; leur peau est d'une teinte noire, quelques-uns ressemblent à des nègres pour la couleur. Leur extérieur, surtout celui des femmes, est sale et dégoûtant; elles barbouillent leurs cheveux et leur visage avec de la graisse et de l'huile de poisson, de sorte qu'on ne peut les approcher quand il fait chaud, sans être fortement incommodé par leur mauvaise odeur.

En sortant des Etats-Unis par le lac Champlain, le voyageur s'aperçoit aussitôt qu'il est dans un autre pays, il voit le pavillon

anglais, des Français qui vont et viennent avec leurs bonnets rouges; presque partout la gaîté française; des enfans le saluent (chose inouie aux Etats-Unis); des grandes églises, des crucifix, des maisons propres et solidement bâties, des prêtres en soutane, des religieuses, des moines; tout est nouveau pour lui. Le langage diffère aussi, car le Français est la langue que l'on parle ordinairement au Canada. Ce beau pays, découvert vers l'an 1534 par un habitant de St.-Malo, nommé *Cartier*, a été possédé par la France jusqu'en 1763, époque où elle fit un traité qui le céda à l'Angleterre. Il est borné a l'ouest par le Mississipi, à l'est par le lac Champlain et l'Etat de Vermont, au sud par la Pensylvanie, et au nord par la baie St.-James. La nature l'a disposé pour la production de tous les grains; semés en mai, on les recueille avant la fin d'août; le gin-seng que les Chinois achètent au poids de l'or, a été trouvé en 1718 par le père Lafiteau, dans les forêts du Canada; cette plante précieuse y est fort commune. Les chiens de ce pays sont très-intelligens, ont les jambes courtes et aboient rarement. Les villes principales du Canada sont Kington, Montreal, Quebec et Niagara; on ne compte dans cette

dernière que 70 maisons, un tribunal, une prison et un bâtiment pour le corps législatif. Montreal, bâti sur le fleuve St.-Laurent, contient 1200 maisons, dont 500 seulement sont en dedans des murs et bâties en pierre; les autres construites en bois, composent les faubourgs du nord, de l'est et de l'ouest. Les rues de cette ville sont étroites, il y en a trois de parallèles au fleuve. Il y a une cathédrale pour les Catholiques, et cinq autres églises pour les Anglais Episcopaux; quelques couvents de femmes et d'hommes; mais ceux-ci ont ordre de ne plus recevoir de novices. Les deux tiers des habitans de Montreal sont des Français d'origine, très-complaisans et très-hospitaliers pour les étrangers. Ils vivent entr'eux dans la plus grande union; se fréquentent beaucoup, surtout pendant l'hiver, mangent un peu moins ensemble pendant l'été; mais on diroit dans toutes les saisons que c'est la même famille. Il s'y fait un commerce très-lucratif en castors et autres pelleteries qui arrivent en grande partie par les lacs Erié et Ontario.

Entre Quebec et Montreal on trouve Sorelle, ville fondée en 1787, à quinze lieues de Montreal. On voit déjà une centaine de maisons dans cette ville nouvelle, située sur

une rivière du même nom, qui tire ses eaux du lac Champlain et les décharge dans le fleuve St.-Laurent. On n'y parle guère que la langue anglaise.

Rien de plus riant et de plus magnifique que le fleuve St.-Laurent. Il est navigable jusqu'à la mer, ce qui fait une distance de 400 milles. Son embouchure est large de 90 milles. Il offre en outre des communications sûres avec les lacs, surtout avec l'Ontario qui lui sert de réservoir. Des maisons charmantes sont si rapprochées sur les bords du fleuve, qu'elles ont l'air de n'y former qu'un même village. Sa largeur varie; dans quelques endroits elle n'est que de deux milles, dans d'autres elle est plus considérable. On a donné à sa plus grande largeur le nom de *lac St.-Pierre*; le fleuve a dans cet endroit quatre lieues et demie de large. On trouve à quatre lieues au-dessous la ville de Trois-Rivières qui est à égale distance de Quebec et de Montreal. Elle contient de 250 à 300 maisons.

Quebec est situé sur la rive nord-ouest du fleuve, à 160 milles au-dessous de Montreal. Il se divise en ville basse et haute; celle-ci est bâtie sur un roc très-élevé de pierre à chaux, et forme une place forte; la

partie la plus élevée de ce rocher s'appelle le cap *Diamant*; il a environ mille pieds au-dessus du niveau du fleuve; il y a des casernes et une garnison très-nombreuse. Ce cap commande toute la ville; on découvre de ce point des sites magnifiques qui, par leur beauté et leur variété, surpassent tous ceux qu'offrent les autres parties du globe. Cette capitale tire son nom du mot algonquin *Québei*, qui signifie contraction soudaine du fleuve. Le lit du fleuve se trouve en effet considérablement resserré devant ses murs. Il y a environ deux mille maisons à Quebec, ce qui, à raison de six individus par feu, donne une population de 12000 ames dont les deux tiers sont Français d'origine. La société y est douce et agréable. On remarque que l'air est très-malsain dans la ville basse, habitée par des négocians et armateurs; les rues y sont sales et étroites; dans la haute, l'air y est toujours pur; le gouverneur y réside; en face du château du gouvernement est un couvent de récollets, et à côté le collége des jésuites occupé par un vieillard, unique rejeton de cette société fameuse; il jouit tout seul du revenu de cette maison, qui est de dix mille livres sterling.

Les environs de Quebec sont agréables; le voyageur qui les parcourt est également flatté de la beauté des sites et de l'air de bonheur répandu sur le visage des habitans. Parmi les merveilles qu'on admire auprès de Quebec, on remarque la cataracte de Montmorenci et celle de la Chaudière. Les deux rivières dont elles portent les noms se jettent dans le fleuve St.-Laurent; la première à quelques milles au-dessous de Quebec, et la seconde à quelques milles au-dessus. La hauteur de la chute de la Chaudière n'est pas de moitié aussi grande que celle de Montmorenci; mais sa largeur n'a pas moins de 250 pieds. Il y a une belle route et des postes bien servies qui vous conduisent de Quebec à Montréal. Un cheval attelé à une calèche coûte vingt-un sou par poste.

Quebec est la capitale du bas Canada, Niagara du haut. Dans chaque province le pouvoir exécutif est entre les mains d'un gouverneur assisté d'un conseil dont le roi nomme les membres. Chaque province a aussi un corps législatif; celui du haut Canada n'est composé que de sept membres; dans le bas Canada il y en a quinze. Le roi accorde à qui il lui plaît les titres d'honneurs héréditaires. Tous les cultes sont tolérés, mais la religion

catholique est celle de la majorité des habitans. Les saisons sont plus régulières au Canada qu'aux Etats-Unis; les passages brusques du froid au chaud y sont inconnus; mais les chaleurs de l'été y sont aussi excessives que les hivers y sont rigoureux; dans les mois de juillet et août le thermomètre de Réaumur y monte quelquefois à vingt-huit degrés, et pendant l'hiver il est rare qu'il ne descende pas à plusieurs degrés au-dessous de zéro. Dès que les neiges sont tombées et qu'un froid clair et piquant a succédé aux brouillards, chacun se livre au plaisir; cette saison est pour les Canadiens le temps du repos. Les festins, les visites, la danse, la musique et le jeu, fixent l'attention du riche comme du pauvre. Au moyen de leurs traîneaux les Canadiens se transportent sur la neige avec une vîtesse incroyable. Ces voitures sont si légères et le tirage si doux, qu'il n'est pas rare de voir le même cheval faire 80 milles en un jour. Les Canadiens profitent toujours de cette saison pour visiter leur amis éloignés; quoique le froid soit extrêmement sévère, ils le bravent en s'enveloppant de fourrures depuis la tête jusqu'aux pieds. Les chevaux du Canada sont petits et lourds, mais infatigables.

On trouve abondamment et à bas prix dans les marchés des villes de quoi fournir aux besoins de la table. Les Canadiens de la classe du peuple ont toute la vivacité des Français d'Europe; il y en a très-peu qui sachent lire et écrire, mais leurs femmes sont un peu mieux instruites; aussi sont elles toujours consultées par leurs maris dans les affaires importantes, et il est rare que l'homme ne suive pas l'avis de sa femme. On prétend que les Canadiens sont aveuglément soumis à leurs prêtres.

Les propriétaires de toutes les parties du Canada habitées du tems de la domination française, ainsi que des terres incultes accordées pendant ce même tems à des individus, ont un titre incontestable de propriété; mais il n'en est pas de même des terreins concédés depuis la conquête des Anglais; les particuliers qui en jouissent n'ont d'autre titre qu'une promesse de lettres-patentes et un certificat du gouverneur qui les autorise à former un établissement sur ce terrain, de sorte que d'un seul mot le gouverneur peut les expulser. Cette conduite du ministère anglais nuira beaucoup à la population de ces contrées. Les riches craindront toujours de faire des dépenses considérables sur leurs

établissemens, faute d'avoir des lettres-patentes ou un titre qui constate leur propriété. Le Canadien est hardi, entreprenant, il aime à traverser les lacs immenses des régions occidentales; comme il est très-enclin à la vanité, c'est elle qui soutient son courage et lui fait braver les horribles tempêtes qu'on éprouve souvent sur ces grandes masses d'eau. Le plaisir de raconter à son retour les périls et les dangers qu'il a courus dans son voyage, sont les trophées dont il aime à se parer. Dans le haut Canada et une partie du bas, le voyageur est obligé de porter son lit avec lui; il est composé d'une peau de buffle et d'une couverture. Les Indiens qui apprêtent ces peaux leur donnent le moëlleux d'une pièce d'étoffe, et en conservent le poil. Les meilleures sont celles dont les individus ont été tués au commencement de l'hiver, leur poil est alors long, épais, droit et noir comme celui d'un ours.

Il y a beaucoup de Français qui ont épousé des Indiennes, et qui ont été adoptés par les nations parmi lesquelles ils vivent; de sorte que les Canadiens de race française ressemblent tellement aux indigènes par la couleur de la peau, par les yeux et leurs longs cheveux noirs, qu'il est très-difficile de distin-

guer une race d'avec l'autre. Outre cette analogie donnée par la nature, ils ont les uns et les autres le même goût, ils détestent tous la vie sédentaire et préfèrent la chasse et la pêche à l'agriculture; ils s'associent dans leurs travaux et vivent entr'eux sur le pied le plus amical; quand les Indiens vont à la chasse de l'ours, ils se réunissent en grand nombre, forment un grand cercle et s'avancent avec ordre dans l'endroit où ils le supposent; dès qu'ils l'ont tué, ils l'écorchent bien vîte, le dépècent avec leur *tomahaw*, emportent les parties les plus succulentes et laissent le reste dans les bois. Les pattes sont le mets dont ils font le plus de cas; ils en font dans leurs repas solemnels une étuvée avec des jeunes chiens. Les Anglais ont eu beau faire des présens aux indigènes; l'Indien malade qui cherche l'hospitalité, préfère encore aujourd'hui la cabane d'un pauvre fermier français à la maison d'un riche propriétaire anglais. Pour captiver l'affection des Indiens il faut s'intéresser sincèrement à eux, les traiter en égaux et adopter en quelque façon leurs mœurs et leurs usages, c'est ce que les Français ont fait. Malheureusement le nombre des Indiens diminue beaucoup au Canada comme dans les autres

parties du vaste continent de l'Amérique ; on ne croit pas qu'il y en ait dans le bas Canada plus de 1200 de toutes les dénominations. La tribu la plus considérable est celle de Cachenonagas ; on en voit des bandes dans les grandes villes, mendiant un peu de pain ou d'eau-de-vie qu'ils aiment avec passion. Le concombre bien mûr et bien jaune est un mets favori parmi la classe pauvre des Canadiens ; ils lui laissent la peau, le coupent par petits morceaux et le mêlent avec du lait et du beurre. La couleur ordinaire des Indiens du Canada est celle du cuivre, quelques-uns n'ont pas le teint plus sombre que les naturels du midi de la France ou de l'Espagne, d'autres sont noirs comme les nègres. Les missionnaires qui ont vécu long-temps parmi ces derniers, prétendent que leur couleur naturelle ne diffère pas de la nôtre, mais qu'elle se rembrunit par la coutume qu'ils ont de s'oindre tout le corps avec des substances onctueuses, de s'exposer aussi très-souvent à la fumée et aux rayons brûlans du soleil ; mais je crois qu'ils doivent à la nature plutôt qu'à l'art les différentes nuances qui les distinguent. Ils ont tous les cheveux noirs, longs, droits et roides ; leurs yeux sont noirs aussi, plutôt petits que grands ; ils

ils ont en général la pommette des joues élevée, le nez pointu, petit et presque aquilin, leur haleine est douce; les hommes sont très-bien faits, leur démarche est fière et assurée. Ils sont le plus souvent d'une taille au-dessous de la moyenne, mais d'une forme déliée. Ils ont ordinairement la jambe, le bras et la main extrêmement bien faits; leurs femmes sont très-petites, ont la pommette des joues encore plus élevée que leurs maris, marchent de côté, les pieds en dedans; et avec l'âge deviennent massives et très-grasses; à trente ans elles ont les yeux caves, le front sillonné, néanmoins dans leur jeunesse elles ont été jolies et très-séduisantes. On attribue la cause d'un changement aussi prompt aux travaux excessifs dont les hommes les accablent, et à l'usage où elles sont de se prostituer de bonne heure. M. Weld a rencontré des Indiens à cheval, laissant leurs femmes aller à pied chargées de très-pesans fardeaux. Les Indiens ont un si grand dégoût pour le poil, qu'on en voit beaucoup qui s'arrachent les sourcils, les cils et même les cheveux, excepté une longue touffe qu'ils laissent croître derrière la tête; ils ornent cette touffe de grains de verre, de colifichets d'argent, et dans les grandes occasions de plumes. Car-

ver rapporte que lorsqu'ils sont en guerre ils saisissent la tête de leur ennemi mort, mettent un pied sur son cou, entortillent leur main gauche dans ses cheveux, de la main droite avec leur couteau à scalper ils cernent la peau de la tête et l'enlèvent avec la chevelure. Ils sont si adroits que l'opération dure à peine un peu plus d'une minute.

Tous les Indiens qui commercent avec les Anglais et Américains ont quitté l'usage des fourrures pour leurs vêtemens, excepté pour les souliers qu'ils appellent *Mocassins*, et quelquefois leurs bas. Ils préfèrent des habits de laine et des couvertures. Les mocassins, des pantalons, une chemise courte, une ceinture à laquelle est suspendue une poche pour le tabac et le couteau ou scalpel, composent tout le vêtement des Indiens quand il fait chaud. L'hiver, ils portent un habit très-ample comme une redingotte; mais le plus souvent une couverture, espèce de manteau très-large d'une seule pièce d'étoffe. Les vêtemens des femmes diffèrent peu de ceux des hommes; un pantalon, des mocassins, une chemise courte et lâche, avec une pièce d'étoffe fort large de couleur verte ou bleue, forment toute leur toilette; l'été, elles n'ont qu'un jupon et la chemise. Quand ils vont à

la guerre, et même pour se parer, ils se barbouillent la figure en rouge et en noir de la manière la plus bizarre. Dès qu'un enfant Indien est né on l'enveloppe dans des morceaux d'étoffe ou de peau; quand la mère va au dehors elle le porte derrière le dos, soutenu par une large sangle qu'elle passe autour de sa tête. Si elle a quelque chose à faire dans sa hutte, elle le suspend à un arbre, donne de temps en temps un coup de main à la planche sur laquelle est l'enfant pour la balancer. Dès qu'il est assez grand pour se traîner sur ses pieds et sur ses mains, on le dégage de tout lien, et on le laisse aller partout où il veut. Confié ainsi aux soins de la nature, le jeune homme à l'âge de dix-huit à vingt ans est en état de faire quatre-vingt milles en un jour, et trente milles chargé d'un poids de près de 120 liv. Ils ont tous le regard vif et perçant, une excellente mémoire, l'oreille très-fine et l'odorat exquis. Ils observent avec une telle sagacité, qu'ils font plusieurs centaines de milles dans les forêts désertes sans se détourner un instant de la ligne droite; et ils arrivent à l'instant même qu'ils ont fixé en partant; ils traversent aussi des lacs immenses avec la même adresse; malgré les nuages ils connoissent

très-bien la position du soleil; ils savent qu'un arbre a plus de mousse du côté du nord que du midi; que l'écorce diffère selon la position et que les branches tournées au sud ont ordinairement plus de feuilles que les autres.

Quand ils viennent dans les villes, les exercices des chevaux et les tours de force des sauteurs, sont les jeux qui les amusent le plus. Il n'y a pas d'individus sur la terre plus sensibles aux charmes de l'amitié, ils chérissent de même leurs enfans lorsqu'ils sont en bas âge, mais ils ressentent aussi très-vivement une injure; ce souvenir est pour eux une flamme qui ne peut s'éteindre que dans le sang de l'agresseur. Chaque tribu du Canada paroît avoir deux chefs, l'un pour le conseil et l'autre pour la guerre. Le premier dirige les affaires civiles et peut être chef à la guerre; sa dignité est héréditaire. L'autre est choisi parmi les guerriers qui se sont distingués au combat. Ils regardent les armes, habits et ustensiles comme une propriété particulière, tout le reste appartient en commun à la tribu. Les missionnaires catholiques ont fait embrasser leur culte à beaucoup d'Indiens, Les Moraves en ont gagné aussi quelques-uns; les Quakers ont

eu moins de prosélites. Leur musique est rude, manque de variété et de mélodie. Le chant et la danse vont toujours de compagnie chez eux; les femmes ne dansent pas avec les hommes, à moins qu'un jeune homme n'y introduise une jolie fille, ce qui doit être considéré comme une grande faveur; ils dansent toujours de nuit; et dorment ensuite au soleil ou s'amusent à fumer.

ACADIENS.

A l'est du Canada on voit l'*Acadie*, aujourd'hui la nouvelle *Ecosse*. Vers l'an 1745 la Grande-Bretagne, à laquelle la France venoit de céder l'Acadie, arracha sous des prétextes frivoles de religion, de sa terre natale, cette race douce et laborieuse. Les hommes, femmes, enfans, vieillards furent obligés de s'expatrier. Les uns vinrent au Canada, les autres au Maryland et ailleurs. Des familles aisées frétèrent un vaisseau et allèrent s'établir à la Louisiane, où ils introduisirent les habitudes pastorales dans lesquelles ils avoient été élevés. Pauvres, mais honnêtes, ils s'établirent la plupart avec une vache dans les plaines herbées. Ils possèdent aujourd'hui des nombreux troupeaux qui vivent toute l'année sur ces fertiles savannes.

Ces Acadiens les oublient et les perdent souvent de vue, bien sûrs qu'ils reviendront demander du sel quand le besoin se fera sentir. Ces bons Acadiens conservent encore à la Louisiane la simplicité des mœurs et les vertus hospitalières de leurs ancêtres. Satisfaits du nécessaire, ils ne connoissent pas cette fièvre d'ambition qui conduit quelquefois à la prospérité, mais plus souvent au malheur et au repentir. A la fin du siècle dernier, M. Crève-Cœur en a connu qui, sous le beau ciel de la Louisiane, sur son sol fertile, regrettoient encore leur froide et brumeuse patrie.

ESQUIMAUX.

Cette race paroît être entièrement différente des autres Indiens de l'Amérique, non-seulement par le teint, la couleur des cheveux et des yeux, mais aussi par le langage et les mœurs qui sont bien plus douces que celles de leurs voisins. On en voit à Terre-Neuve, sur les côtes du Labrador, sur les rives de la baie de Hudson, et jusqu'au 67e degré de latitude, dernières bornes de la végétation et de la vie. Ils sont tous harponneurs et pêcheurs; sans habitations fixes ils passent leur vie à errer sur ces terres in-

grates ou sur les bords des lacs et des rivières couvertes de glaces et de neiges éternelles. Il est difficile de concevoir l'idée d'une existence plus malheureuse. Ils y sont cependant si attachés, qu'il est presqu'impossible de les apprivoiser. J'en vis un à Quebec en 1796, dit M. Crève-Cœur: malgré tous les soins qu'on lui prodiguoit, il ne cessoit de soupirer après le moment de son retour, et il mourut de regret et de chagrin au bout de six mois.

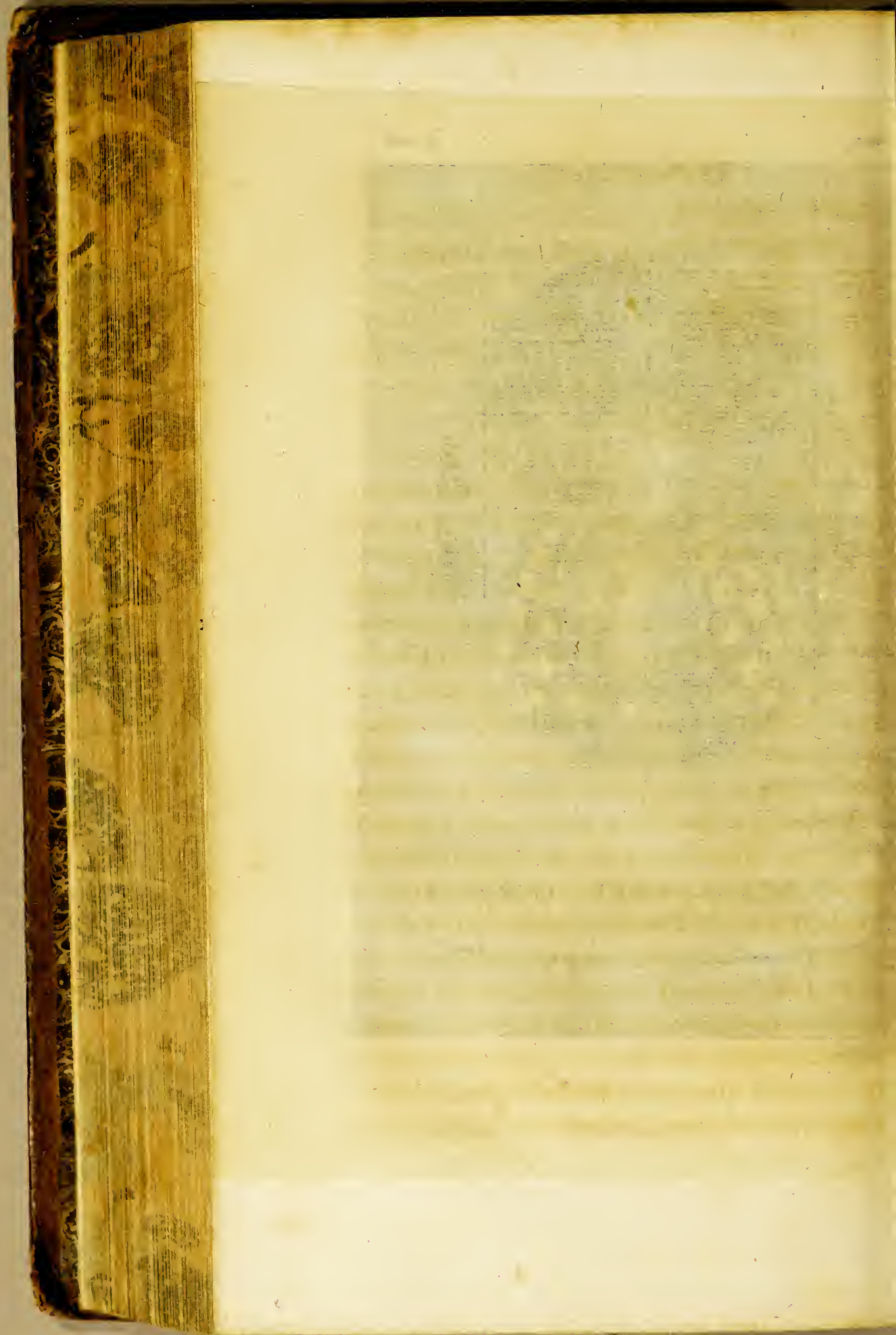
Cette suite éternelle de misères qu'ils éprouvent sous cet affreux climat, n'est cependant pas le seul malheur auquel la nature les ait condamnés. Elle a placé dans le cœur de leurs voisins connus sous le nom d'*Aratapeskow*, une haine implacable contre eux. Ces voisins redoutables qui occupent les régions à l'ouest et au sud de la baie de Hudson, et portent le nom du grand lac placé au centre de cette partie du continent, font aux Esquimaux une guerre continuelle; ils détruisent impitoyablement tous ceux qu'ils surprennent, vieillards, hommes, femmes, enfans; des tribus entières ont été massacrées dans un même jour. On ne conçoit pas comment cette race infortunée existe encore. Il paroît cependant, d'après les découvertes de M. Hearne,

gouverneur de la factorerie anglaise de la baie de Hudson, qui, en 1771 et 1772, parvint à plus de 400 lieues au nord-ouest de cette baie, que l'on trouve des Esquimaux jusqu'aux dernières régions habitables de cette partie du continent, et que leur stature décroît à mesure qu'ils approchent du pôle.



VASCO DE GAMA.

Gabriel



VOYAGE
DE VASCO DE GAMA.

Tandis que Colomb dirigeoit toutes ses vues du côté de l'Occident, les Portugais dirigeoient les leurs du côté de l'Orient et du Midi.

JEAN I[er], roi de Portugal, qui chassa de ses Etats les Maures ou les habitans de Tunis et Alger, poursuivit ses ennemis jusqu'au-delà de la mer et se rendit maître en 1415 de la ville de Ceuta, sur la côte d'Afrique. *Henri*, son troisième fils, qui l'accompagna dans cette expédition, en rapporta un goût si vif pour les voyages, qu'il consacra le reste de sa vie à cette espèce d'ambition. Il avoit étudié le peu de géographie qu'on savoit alors. Ses regards se portoient sans cesse sur la mer. Deux vaisseaux équipés par ses ordres s'avancèrent jusqu'au cap Boyador, presque à la hauteur des îles Canaries; mais ils n'osèrent pousser plus loin, effrayés par le bruit et la rapidité des courans. Dans un autre voyage Tristan, après avoir essuyé des tempêtes affreuses, découvrit en 1440 Madère, qui n'est séparée de Tenerife que par les îles Selvages. Antoine, Gonsalve et Nugno, avancèrent jusqu'au cap

blanc, et y retournant deux ans après avec quelques prisonniers qu'ils avoient faits dans leur premier voyage, ils les échangèrent avec de la poudre d'or que leur offrirent les habitans du pays; c'est la première fois que l'Afrique fit luire ce funeste métal aux yeux des avides Européens. L'ardeur pour les découvertes s'emparoît de tous les esprits; l'espérance rapprochoit les espaces et éloignoit les dangers. En 1446, Denis Fernandez passa l'embouchure de la rivière de Sénégal. Cependant l'ardeur des Portugais parut un peu ralentie par des pertes multipliées qui donnèrent de ces expéditions une idée redoutable. En 1462, on alla jusqu'à Sierra-Leona, et ce fut le terme de la navigation portugaise du vivant du prince Henri, car l'année suivante fut celui de la vie de ce prince.

Sous le règne de Jean II, Barthelemi Diaz passa de plus de cent lieues le Cap de Bonne-Espérance, mais il ne l'aperçut qu'à son retour; il le nomma *Cap des Tempêtes*, parce qu'il y en avoit essuyé une très-violente. Enfin Emmanuel, résolu de faire un dernier effort pour s'ouvrir la route des Indes orientales, jeta les yeux sur Vasco de Gama, gentilhomme de sa maison, natif du port de Synis, et lui donna trois vaisseaux, avec cent

soixante hommes. Les trois vaisseaux se nommoient *le St. Gabriel*, *le St. Raphaël* et *le Berrio ;* les deux capitaines partis avec l'amiral étoient Paul de Gama son frère, et Nicolas Nugnez. Gama, partant de Bélem avec des lettres du roi pour divers princes de l'orient, mit à la voile le 8 juillet 1497. Colomb étoit parti en 1492, et il y avoit déjà cinq ans qu'il avoit découvert le Nouveau-Monde: ce siècle étoit celui des grandes entreprises.

Gama étoit suivi d'une grande barque pleine de provisions, sous les ordres de Gonzale Nugnez, et d'une caravelle qui alloit à Mina, en Guinée, près de la Côte-d'Or, sous le commandement de Barthelemi Diaz. Une tempête les sépara de l'amiral à la vue des Canaries; ils se rejoignirent au Cap-Verd, où ils radoubèrent leurs vaisseaux. Diaz reprit la route du Portugal, et la flotte reprit la sienne. Le mauvais tems fit souvent perdre à Gama l'espoir de continuer son voyage. Le 4 novembre, il découvrit une terre basse qu'il cotoya pendant trois jours. Le 7, il entra dans une baie qu'il nomma *Angra de Santa-Helena.* Il ne put apprendre des habitans à quelle distance il pouvoit être du Cap de Bonne-Espérance; il y fut attaqué par les nègres et eut quelques

soldats blessés. Il quitta le 16 une terre si funeste pour lui, et le 18 il découvrit le Cap. On continua de faire voile jusqu'au 20, et dans cet intervalle il doubla le Cap. Les Portugais virent le long de la côte un grand nombre de bestiaux, et dans l'éloignement, des habitations qui leur parurent couvertes de paille. Le pays leur parut beau, couvert d'arbres et bien arrosé. Le 24, ils arrivèrent à Angra de Sanblaz, 60 lieues au-delà du Cap, il fit venir les nègres au bruit des sonnettes et leur donna des bonnets rouges pour des bracelets d'ivoire ; ils lui amenèrent des bœufs, des moutons, et commencèrent à jouer de quatre flûtes, qu'ils accompagnoient de la voix. L'amiral fit sonner ses trompettes, et tous, nègres et Portugais, se mirent à danser.

De Sanblaz on arriva à l'embouchure d'une rivière que l'on nomma *los Reyes*, parce que c'étoit le jour des Rois ; plus on avançoit le long de la côte, plus les arbres étoient grands et touffus, plus on découvroit des charmans paysages : on descendoit de tems en tems à terre, mais avec précaution ; un roi du pays vint visiter Gama sur son bord. On relâcha quelque tems dans une contrée qu'ils nommèrent *le Bon Peuple*, tant ils furent satisfaits de l'accueil qu'ils y reçurent.

Gama avoit avec lui Martin Alonzo, qui savoit plusieurs langues nègres ; il fit par ce moyen des liaisons de commerce avec les naturels du pays. Ils passèrent le Cap de Corientes, 50 lieues au-delà de Sofala, dans le pays des Caffres ; les Portugais ne furent pas si bien reçus à Mozambique, ville riche et commerçante, située au 15e degré de latit. méridionale. Cette ville est remplie de marchands Maures, qui vont dans la mer Rouge, dans l'Inde, faire le commerce d'épices, de pierres précieuses. La flotte manquoit d'eau ; elle en fit provision, tandis que l'artillerie tenoit les Maures en respect ; on fût même obligé de tirer sur la ville.

Deux pilotes maures que Gama avoit obtenus à Mozambique, dans les premiers pourparlers, firent leurs efforts pour engager la flotte dans des lieux fort dangereux, dont heureusement elle fut repoussée par l'impétuosité des courans : on ne s'aperçut de leur perfidie qu'à l'île de Monbassa, pays agréable et fertile. Le roi de l'île fit offrir à Gama de faire charger ses vaisseaux de marchandises du pays, d'or, d'argent, d'épices, de grains d'ambre ; Gama, quoique instruit à se défier des Maures, étoit déjà prêt à entrer dans le port, lorsqu'il vit ses deux pilotes

étrangers se jeter dans l'eau et nager de toute leur force vers la ville, où les Maures les attendoient : il ne put jamais obtenir qu'on les lui rendît ; il sut après, qu'ils n'avoient pris la fuite que dans la crainte d'être découverts, et qu'ils étoient de complot avec le roi de Monbassa pour faire périr les vaisseaux portugais. Gama mit à la voile le 13, et rencontra sur la route de Melinde deux sambucques ou pinasses ; il en prit une qui portoit dix-sept maures avec une assez grande quantité d'or et d'argent : c'est le premier butin que l'Europe ait fait dans la mer de l'Inde.

On arriva le même jour devant Melinde, à 18 lieues de Monbassa : les Portugais crurent voir une ville d'Europe, ils admirèrent la beauté des rues, des maisons bâties en pierres à plusieurs étages avec des terrasses ; la beauté des femmes de cette ville étoit passée en proverbe dans le pays. La ville est peuplée de Maures, d'Arabes ; des marchands de Cambaye et de Guzarate y portent des épices, du cuivre, du vif-argent et des toiles de l'Inde, qu'ils échangent pour de l'or, de l'ivoire, de l'ambre, de la poix et de la cire. Le riz, le millet, la volaille, les bestiaux, les fruits, y sont en abondance et à vil prix :

on vante surtout les oranges de Melinde pour la grosseur et le bon goût.

Le roi de Melinde vint avec sa cour dans une grande barque; ses musiciens jouoient de leurs sagbuts. Gama alla au-devant de lui dans sa chaloupe, avec douze de ses principaux officiers. Il passa dans la barque royale sur l'invitation du prince, qui le reçut avec des grands honneurs, et lui fit beaucoup de questions sur le pays d'où il venoit, sur le motif qui l'amenoit dans ces mers; Gama le satisfit sur tous les objets, et le roi lui promit un pilote pour le mener à Calicut: l'amiral fit faire plusieurs décharges d'artillerie, qui firent naître au roi le desir d'avoir des Portugais pour l'aider dans ses guerres. On conclut un traité d'alliance, et on se donna des présens de part et d'autre. On lui amena un pilote de Guzarate, nommé *Kanaka,* très-bon marin; ce fut sous ses auspices que Gama, qui avoit reconnu la côte orientale d'Afrique nommée *Zanguebar,* traversa un golfe de plus de sept cents lieues, qui sépare l'Afrique de l'Inde. Gama n'avoit jamais voulu entrer dans Melinde, tant les Maures lui avoient inspiré de défiance.

Kanaka étoit déjà accoutumé à se servir

de la boussole, des cartes marines et du quart de cercle; la traversée fut heureuse et s'acheva en vingt-cinq jours. Le vendredi 17 mai, les Portugais découvrirent la terre de huit lieues en mer; les petites pluies qui commençoient à se faire sentir, confirmèrent que l'on approchoit des côtes de l'Inde, où l'on étoit alors dans la saison de l'hiver.

Le 20 mai 1498, on découvrit les hautes montagnes qui sont au-dessus de Calicut, ville indienne sur la côte du Malabar, séparée de celle du Coromandel par des montagnes nommées *les Gates*; on voit sur ces montagnes arides de très-gros arbres pétrifiés à l'air libre; quand l'été est d'un côté, l'hiver règne de l'autre. Le Malabar est au couchant, le Coromandel à l'orient. La joie fut universelle; Gama donna une fête à la flotte et des récompenses au pilote indien; il y avoit déjà treize mois qu'il étoit parti de Lisbonne. Calicut est sur la côte du Malabar qui a cent lieues d'étendue du nord au sud, depuis le mont Delli jusqu'au Cap Comorin. Cette ville étoit le plus fameux marché de la côte en épices, pierres précieuses, soies, calicos ou toiles, or et argent. Les autres princes de la côte étoient tributaires du souverain

verain de Calicut, et frappoient leur monnoie à son coin. Le Samorin commandoit sur toute la côte du Malabar.

Mais avant de suivre Gama dans son expédition de l'Inde, il convient de donner une notice rapide sur les Indiens, et de connoître leurs mœurs et leurs usages.... Il n'est pas de plus beau spectacle que celui des forêts de l'Inde ; les arbres y sont animés; les singes ganbadent sans cesse sur les branches les plus fortes, et les plus foibles sont agitées par une infinité d'oiseaux charmans. Suivant MM. Forster et Sonnerat, le mot Inde vient du mot *Indu*, nom du peuple qui habite cette région. Les uns veulent que l'Inde soit restreinte dans ce que nous appelons Indostan, c'est-à-dire, dans le pays compris au couchant entre le fleuve Sinde ou Indus, au nord entre le Gange et le mont Imaüs, et au midi la mer. D'autres comprennent dans l'Inde tout le pays et toutes les îles situées à l'ouest et au nord de Madagascar jusqu'à la Nouvelle-Hollande, et de là à l'orient jusqu'aux Philippines et même la Nouvelle-Guinée. C'est dans ce sens que les navigateurs anglais et hollandais parlent de l'Inde; pour nous, nous nous bornons à l'Indostan. Il n'est pas rare d'y voir des personnes suffo-

quées tout-à-coup par la chaleur, tomber sans respiration et sans vie. Le thermomètre de Reaumur s'y élève jusqu'à 39 degrés. L'hiver à peine descend-il à deux degrés au-dessus de zéro ; la glace y est très-rare. Les avides Européens, non contens d'avoir pénétré dans ces contrées par la force des armes, ont souvent acheté, depuis près d'un siècle, tout le riz formant les provisions de l'année, et préparé, par cet affreux monopole, une disette qui a coûté toujours la vie à des milliers d'Indiens. Les îles qu'on voit dans les mers de l'Inde ont presque toutes une montagne qui a la figure d'un cône ; on diroit qu'elles sont sorties du fond de la mer. Il n'est pas rare de voir encore aux Moluques, aux Philippines, dans la terre des Papoux, des monts qui vomissent des flammes ; dans presque toutes les autres on y trouve des scories, des laves, des matières fondues, indices certains de volcans éteints ; mais, chose admirable ! les cendres y sont d'une fertilité étonnante, les plantes les plus précieuses y prospèrent, les arbres y viennent d'une hauteur surprenante.

Les anciens ont regardé les peuples de l'Indostan comme les premiers habitans de la terre. Ce pays offre en effet les traces

d'une fécondité primitive. Presque tous les peuples y sont venus puiser les élémens de leurs connoissances; l'Egypte et la Grèce lui ont dû et leurs fables et leur sagesse. On ne peut contester que Pythagore quitta la Grèce pour étudier sous les Brachmanes de l'Inde, regardés alors comme les sages les plus éclairés de l'univers. Les peuples de cette contrée ne sont pas d'accord sur la préséance de leurs dieux; ce qu'ils ont de commun est d'en reconnoître trois principaux, savoir : *Brouma*, dieu créateur; *Vichenou*, dieu conservateur, et *Chiven*, dieu destructeur. Ce pays a subi depuis quelque tems le sort des grands empires; les guerres civiles l'ont divisé, et l'Europe a achevé de le démembrer. L'Angleterre y domine et y a un pouvoir immense; elle a bien à redouter encore les Marattes et les Seiks, qui peuvent mettre sur pied cent mille hommes de cavalerie; mais suivant M. Sonnerat elle en retire plus de trois cents millions par an. Le conseil suprême des Anglais est à Calcutta, dans le Bengale. Les villes principales de la côte de Coromandel, qui s'appeloit anciennement *Sora-Mendulum*, sont Pondichéry et Karikal, jadis aux Français; Madras, aux Anglais; Negapatnam, à la Hollande. Dans les villages éloi-

gnés de ces villes européennes, le peuple y conserve encore un reste de son antique simplicité. Le chef y est regardé comme le père de tous; on n'est pas obligé de lui faire la cour: les fortunes y sont employées à bâtir sur les routes des chauderies ou caravenserais pour la commodité des voyageurs. Ces édifices, toujours placés auprès d'un bois, sont entièrement ouverts au midi; il y a à côté un étang pour pouvoir faire ses ablutions.

Les vents du nord commencent à y souffler dans le mois de septembre; octobre y est pluvieux; en décembre, le vent du nord-est, par sa violence, enfle la mer et la rend dangereuse; enfin, les mois de mai et de juin y sont la saison des grains et d'orages terribles qui viennent des Gates. Les habitans de cette côte ont l'humeur portée à la joie et à la gaîté; ils sont noirs, assez grands et bien faits, mais mous et efféminés; ils aiment les jeux, la danse, les spectacles, vivent de riz cuit à l'eau, d'herbages, de légumes et de fruits: c'étoit la nourriture des anciens Bramines, dont ils suivent encore l'exemple; on les appelle Tamouls; ils ne font que deux repas par jour; leur déjeûné n'est que de l'eau de riz ou du riz fort clair gardé de la veille; ils ont en horreur les liqueurs ou bois-

sons fortes capables d'enivrer : il y a cependant des castes qui mangent du poisson et du mouton. Dans leurs festins ils s'écartent de la loi générale de s'abstenir de tout ce qui a reçu vie : les Parias seuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache et du buffle ; c'est une abomination et le plus grand des crimes ; celui qui s'en rend coupable est déchu de sa caste. Ils boivent de l'eau pure, et quand ils veulent se régaler, ils composent une boisson avec du poivre, du tamarin et des oignons. Des feuilles d'arbres artistement cousues avec des brins d'herbe, leur servent de plats et d'assiettes ; ils mangent en silence, couchés sur des nattes de palmier ou sur un morceau de toile, prenant bien garde de ne pas toucher de leur salive les alimens qu'ils portent à leur bouche ; ce seroit une grande souillure qu'ils ont en horreur. Leurs habits sont une toile dont ils se ceignent les reins et qui descend jusqu'aux genoux ; une autre pièce de sept à huit coudées leur entoure le corps de différentes manières sans avoir rien de déterminé ; un linge très-fin leur couvre la tête. Un grand nombre, surtout les habitans de la côte, portent un grand caleçon qui va jusqu'à la cheville, et une longue robe à la mauresque, de toile blanche qui

se croise sur la poitrine. Les riches la portent en mousseline, quelquefois brodée à fleurs d'or; une écharpe la serre et la retient sur les hanches; ils ont la tête couverte d'une toque, espèce de turban: la plupart vont nu-pieds, plusieurs portent des sandales, d'autres des pantoufles de maroquin de diverses couleurs, ou d'étoffes brodées en or ou argent. Il n'est pas rare d'en voir dont l'habit est plus simple; ceux-là ne portent qu'un morceau de toile pour cacher leur sexe. Ils ont tous leurs oreilles très-alongées par d'énormes boucles d'or de forme ovale, ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

Les femmes des côtes du Malabar et de Coromandel sont laides, malpropres, excepté celles de quelques castes, qui sont moins désagréables et plus soigneuses de leur personne; elles ne mangent pas avec leur maris. L'usage commun est de n'en avoir qu'une, mais dans certaines castes on en a plusieurs; elles ne sont que d'honnêtes esclaves pour lesquelles le mari a des attentions. Une pièce de toile qu'on appelle *pagne* leur sert d'habit, elles lui font faire deux ou trois tours de la ceinture aux pieds; elles vont souvent nues de la ceinture à la tête. A la côte d'Orixa,

elles portent un petit corset dont les manches vont jusqu'au coude, il prend le contour de la gorge sans la gêner ; on voit à nu le reste du corps depuis le dessous de la gorge jusqu'au nombril ; quelques-unes portent des schâles d'une grande finesse, faits avec la laine des moutons du Tibet, il y en a qui valent jusqu'à 1000 livr.; la plupart portent aux bras et au-dessus de la cheville des pieds, dix à douze anneaux d'or ou d'argent, d'ivoire, de corail, qui jouent sur la jambe et font en marchant un bruit qui leur est très-agréable. Leurs doigts des mains et des pieds sont surchargés de grosses bagues ; elles teignent en noir le tour des yeux, en rouge la paume des mains et la plante des pieds avec le mindi, qui est le henné des Arabes, et le lawsonia de Linnæus. Miller, suivant Sonnerat, a cultivé avec succès ce charmant arbuste en Angleterre, et il pense qu'il prospéreroit bien mieux en France.

Dans certaines castes, les femmes se frottent le corps et le visage avec du safran ; elles ont des colliers d'or et d'argent qui leur pendent sur l'estomac ; elles en attachent jusqu'aux narines. Les veuves quittent tous ces joyaux, surtout le taly, qui est fait comme un priape, et ne portent qu'une seule

toile blanche qui leur enveloppe tout le corps, leur couvre le sein, et revient sur l'épaule droite après avoir passé sur la tête. Les enfans des deux sexes vont tous nus jusqu'à l'âge de puberté. Dans le tems de leurs infirmités périodiques, les femmes sont obligées, tous les mois, de vivre seules quatre ou cinq jours, comme impures et souillées; tout ce qu'elles touchent dans cet état est regardé de même: la loi les oblige à se purifier par des bains et des breuvages.

Il y a quelques maisons sur la côte bâties en argamasse, espèce de stuc impénétrable à l'eau; en général elles sont d'un seul étage, bâties en terre ou en brique recouvertes de chaux. Leurs maisons sont sans fenêtres, ou n'en ont que de très-petites; la porte est très-étroite et basse: il y a sur le devant une galerie qu'ils appellent *varangue*. Les brames et les dévots enduisent le pavé et quelquefois les murs de bouze de vache, pour chasser et éloigner les insectes qui abondent dans l'Inde. Ils nomment cette fiente *chani*; ils la délayent avec un peu d'eau: c'est dans l'esprit des Indiens un puissant moyen de purification; l'urine des vaches a la même vertu, suivant eux. Dès le matin vous voyez des femmes et des filles suivre ces animaux

pas à pas un vase de cuivre à la main; elles les caressent et les chatouillent même pieusement, d'un air recueilli, dans la partie d'où elles attendent cette eau lustrale. Leurs meubles consistent en une natte ou un tapis, une ou deux figures ou tableaux de leurs dieux, et quelques vases entassés les uns dans les autres. Leurs voitures sont le gari et le palanquin ; le premier est un chariot à deux roues, garni tout autour de rideaux, traîné par des bisons, qui font jusqu'à vingt lieues par jour. Le palanquin est un petit lit garni de matelas et de coussins plus ou moins précieux, traversé dans le milieu par un bambou, sur les bouts duquel se mettent cinq à six porteurs, appelés *boués*, qui font deux lieues par heure ; le bambou est une espèce de roseau noueux. Deux morceaux de bambou de dix pieds de longueur sur trois pouces de diamètre, peuvent porter un poids de quinze cents livres.

La côte de Malabar, dont le vrai nom est *Maleolon*, renferme le royaume de Cochin et de Calicut, le Carnate, le Cananor, le Kolastri, le Canara, la Sonde, le Bonzole, les Marates et les Mogols. Ses villes principales sont Surate, Cochin, Mahé, Goa; celle-ci est aux Portugais. Bombaye, où se trouve le seul port de cette côte, est aux

Anglais. L'objet du commerce dans ces contrées est le poivre; les Français en prenoient à Carnate dix-sept à dix-huit milliers par an. Les autres productions de ces contrées sont le gingembre, la canelle, le cardamome, le santal blanc, qu'on mêle avec le laurus benzoin pour parfumer les temples et les appartemens des riches; le betel, espèce de poivre grimpant comme le lierre; *piper* betel *Linnœi:* on prépare sa feuille avec la noix d'Areque et un peu de chaux brûlée: le betel conserve les dents et rend l'haleine agréable. Les Indiens en usent sans cesse; les feuilles du betel sont longues et en forme de lance.

Les Malabares sont industrieux et doux par foiblesse. Ils sont divisés en castes, tribus ou lignées; les Brames ne sont pas regardés comme une bonne caste par les habitans de Coromandel; ils croient que Vichenou les a maudits. Ces Brames ont le privilége de jouir de toutes les naïresses; les naïrs sont les militaires qui portent toujours leurs armes, et qu'on reconnoît encore à leur insolente fierté.

On dit que Sésostris s'empara de l'Inde et qu'il divisa le peuple en sept classes; les Brachmanes ou Sages y tenoient le premier rang. Quand les Brames se furent élevés sur

la chute des Brachmanes, ils réduisirent à quatre les sept classes; les Brames furent la première, et ils se placèrent au-dessus des rois. Ils sont les ministres du culte, et on prétend qu'ils descendent d'Abraham, par les enfans qu'il eut de Chettura sa concubine. Les Chartriers, Setreas ou Rajas, issus des familles royales, composent la deuxième caste; les Vassiers, ou marchands, la troisième; la quatrième enfin renferme les corps des métiers; on les nomme *Choutres* ou *Soudras*. Les Brames sont sortis de la tête et de l'esprit de Brouma; les Rajas de ses épaules, parce qu'ils soutiennent le poids du gouvernement; les Vassiers de son ventre, c'est l'entretien du corps; et les Choutres de ses pieds, voulant marquer par là tout ce qu'il y a de pénible dans la vie. Les Brames ont tous un cordon en écharpe qui va de gauche à droite et se donne en grande cérémonie à l'âge de sept à neuf ans; on les appelle dès-lors *Bramassari*, élèves de la caste de Brouma; à douze ans ils sont admis au sacerdoce, sont élus Brames, et ordinairement on les marie. Avant leur réception les novices sont tenus de se laver tous les jours de grand matin pour se purifier par le bain et vaquer à la prière. Rien de plus mystérieux que la

ligne ou cordon des Brames; elle est composée d'un nombre déterminé de fils de coton filés sans quenouille par la main des Brames, avec les doigts seulement : celle des novices n'a que trois brins, composés de plusieurs fils avec un nœud. Au moment du mariage elle doit avoir six brins avec deux nœuds, et à mesure qu'ils ont des enfans on augmente le nombre des fils et des nœuds, jusqu'au point marqué par le vedam, qui est le livre de la loi. Les Brames ont presque tous la tête nue et rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux qu'ils laissent derrière la tête; elle est semblable au pénésé des Chinois, et ils l'appellent *condoubi*; ils sont vêtus d'une pagne ou toile qui leur fait le tour du corps, se relève entre les cuisses et tombe devant par un de ses bouts. Les mets offerts aux idoles leur servent de nourriture; les princes ont des jours marqués dans l'année où ils en reçoivent jusqu'à cent à dîner. Brouma, Vichenou, Chiven ont leurs brames particuliers, qui se subdivisent encore entr'eux; il y en a qui vivent en cénobites dans des monastères; les Bonzes de la Chine, les Talapouins de Siam, les prêtres de Ceylan, dérivent des Brames. Ils ont tous le droit d'enseigner, sont juges de tous les différens, et passent pour des hom-

mes célestes. Ils ont seuls le droit d'approcher de l'idole dans le sanctuaire; aussi ils ne peuvent jamais être punis de mort pour aucun crime: si quelqu'un d'eux l'a méritée, on lui crève les yeux et on le laisse vivre. Quand la femme d'un Brame est surprise en adultère, elle est ordinairement renfermée entre quatre murailles; mais si le mari l'aime encore, sa faute est oubliée.

Les parias forment la dernière tribu et le rebut de la société. Dans les actes publics, on ne daigne pas même les mettre au rang des castes. Un Indien croira faire une belle action en sauvant la vie à des insectes, et laissera périr un paria sans lui tendre une main secourable. Les parias labourent la terre, pansent les chevaux, et font la cuisine chez les Européens. Quand un paria s'approche trop près d'un naïr, celui-ci a le droit de le tuer. Les parias ont un jour de l'année où les naïrs qu'ils peuvent toucher deviennent leurs esclaves; mais cela n'arrive jamais, parce qu'ils ont grand soin de se cacher ce jour-là. En un mot, l'avilissement des parias ne peut être comparé qu'à celui des Européens dans l'Inde; les Indiens les nomment *Parangui*, et ont le christianisme en horreur. Chaque caste fait un peuple particulier, les lois et la

religion les empêchent de se confondre les uns avec les autres. Le fils d'un laboureur ne peut être que laboureur, il ne peut se marier qu'à la fille de son cousin laboureur comme lui. Car la fille qu'on épouse doit non-seulement être de la même caste, mais encore de la famille du mari. La superstition condamne les veuves au célibat, elles ne se remarient jamais. Les Indiens sont très-jaloux de trouver en se mariant la virginité dans leurs femmes. Ils épousent des filles qui n'ont pas encore atteint leur âge de puberté. Il n'est pas rare de voir un septuagénaire épouser un enfant de quatre ans. Par une bizarrerie de l'esprit humain, selon Abraham Roger, la première nuit des noces appartient de droit au brame qui a fait le mariage; les seigneurs de la côte du Malabar prient quelquefois leur souverain de passer les trois premières nuits de leurs noces avec leurs femmes, après quoi ils viennent les chercher en pompe au son des instrumens. Le roi de Calicut donne quinze cents livres au plus considérable des Brames pour coucher avant lui avec la femme qu'il veut épouser. Après de pareils traits, il est évident que le chapitre des folies humaines feroit un très-fort volume. Les mariages des Indiens sont de deux sortes:

il y a le mariage en *pariam*, qui consiste à donner, quelques jours avant la noce, une certaine somme au père de la fille qu'on épouse. Le père de l'époux dit alors au père de l'épouse, devant un Brame et les parens assemblés : *l'or est à vous*, et *votre fille est à moi*. On peut regarder le pariam comme les fiançailles des Indiens. D'autres fois, le père donne sa fille sans pariam, il la marie alors en cannigadanam, mot qui veut dire, don d'une vierge. Celui qui se marie ainsi, se charge alors des péchés de son beau-père, et est exclu de la succession de son père. S'il meurt sans enfans, tous ses biens passent à sa veuve.

Les mariages des riches se font avec beaucoup de faste, ainsi que leurs funérailles. Les sectateurs de Chiven enterrent leurs morts; ceux de Vichenou les brûlent; cette cérémonie se fait toujours le soir. Un mort, chez les Indiens, est réputé un hôte incommode qui souille la maison, et qui empêche de manger. Au lieu de le faire sortir par la porte, ils pratiquent une ouverture dans le mur, pour le faire passer dans l'attitude d'un homme assis; on referme le trou après la cérémonie. Dans certaines castes, les femmes se réunissent alors, se prennent par la main, dansent

en rond comme des bacchantes, et chantent sur un ton lugubre, des paroles relatives à la cérémonie. On lave ensuite le cadavre; on lui met sur son front le signe de sa caste; on le revêt d'un habit propre, et on lui met du betel dans la bouche. Le convoi est précédé de trompettes, de plusieurs petits tambours, et marche vers le bûcher ou le cimetière, qui est toujours placé hors la ville. Si le défunt est de la secte de Vichenou, on dresse le bûcher; ce sont les parens eux-mêmes qui couchent le cadavre sur la fosse ardente, et le chef de la famille est le premier qui y met le feu. Le corps est ensuite abandonné aux parias qui ont la charge de le faire consumer.

Aucun peuple n'est plus attaché à sa religion et à ses usages que ces Indiens. Leurs coutumes sont toujours les mêmes depuis près de cinq mille ans. Toute l'éloquence des missionnaires d'Europe n'a jamais pu convertir un seul Brame. Ce peuple a passé sous le joug de plusieurs vainqueurs, mais a toujours conservé son culte. Les statues de ses dieux doivent être de pierre, de cuivre ou d'or, jamais d'argent ni d'autres métaux. Ces Indiens ont une grande vénération pour le Gange; ceux qui meurent sur ses bords en buvant de ses eaux, sont dispensés de revenir au monde

monde sous une nouvelle forme et d'y reprendre une nouvelle vie. Ils ont des religieux qui exercent de grandes cruautés sur leur corps et se livrent à une vie très-austère. Les plus considérés sont les saniassis et les pandarons; les premiers sont ou brames ou choutres. Ils errent de tous côtés, vivent d'aumônes, vont presque nus, ont la tête rasée, et une toile jaune qui leur couvre le dos. Les pandarons se barbouillent la figure, la poitrine et les bras avec la bouze de vache, portent à la main un paquet de plumes de paon, et au cou le lingam, qui est le priape et le phallus des anciens; ils chantent les louanges de Chiven. Plusieurs de ces êtres font vœu d'avoir toujours leurs bras croisés sur la poitrine, de sorte que leurs ongles pénètrent et s'enfoncent dans leur corps; d'autres ont les bras élevés toujours en l'air. Les uns paraissent nus devant le peuple, pour lui prouver qu'ils ne sont plus susceptibles des passions humaines. D'autres s'enterrent, et ne respirent que par une légère ouverture. Chacun s'empresse de leur porter à manger; on a soin surtout de ceux qui se sont interdit l'usage de leurs bras. Quelques femmes y mêlent l'adoration au point de baiser leurs parties naturelles. Le caractère de ces pénitens

est d'avoir beaucoup d'orgueil et un souverain mépris pour tous ceux qui ne sont pas de leur secte: L'inauguration d'un temple est très-dispendieuse. On attend quelquefois plusieurs années avant de trouver le jour propre à cette fête solemnelle qui dure quarante jours. Pendant ce tems, on nourrit tous les brames qu'on a rassemblés en plus grand nombre possible. Quand le temple est bâti, on choisit un brame pour patriarche ou grand-prêtre, qui ne peut se marier ni sortir de la pagode. Il ne paroît qu'une fois l'année assis au milieu du sanctuaire : le peuple reste prosterné devant lui jusqu'à ce qu'il échappe à ses regards. Cette dignité est héréditaire dans sa famille. On lui accorde des terres et des droits sur les marchandises. Il est aussi responsable des fléaux et des calamités publiques; quand ses prières et ses jeunes sont insuffisans pour les faire cesser, il est obligé de se précipiter, la tête la première, du haut de la pagode, afin d'appaiser la colère des dieux par ce sacrifice.

La plus grande fête des Indiens est le pongol, dans le mois tai qui répond au mois de janvier, pour célébrer le retour du soleil dans le nord. La cérémonie consiste à faire bouillir du riz dans du lait. Dès qu'on aperçoit les

premières ébullitions, les femmes et les enfans crient: *pongol, pongol,* il bout. Le même soir, les Indiens se visitent en cérémonie, se réunissent en famille, se font des présens mutuels, et se souhaitent un bon pongol. Mais en voilà assez sur les mœurs de l'Indostan, revenons à l'amiral.

Le spectacle des vaisseaux de Gama, dont la forme étoit inconnue dans ces mers, excita la curiosité des Indiens. Un malfaiteur, que Gama avoit embarqué pour les épreuves périlleuses, eut ordre de descendre à terre pour observer les dispositions du peuple de Calicut. Cet homme ne savoit ni l'indien, ni l'arabe, de sorte qu'il ne pouvoit répondre aux questions dont il étoit accablé. Le hasard le conduisit chez un Maure qui savoit l'espagnol et qu'on nommoit *Bentaybo*. Cet homme, venu de Tunis aux Indes par la route du Caire, ne pouvoit comprendre comment Gama avoit pu y arriver par mer de Lisbonne. Il approche de la flotte, et se met à crier en espagnol: *Bonnes nouvelles, des rubis, des émeraudes, des épices, toutes les richesses de l'univers.* L'amiral et les siens, entendant parler la langue de leur pays, versèrent des larmes de joie. L'amiral embrassa Bentaybo qui s'offrit d'aller à Panami, à cinq

lieues de Calicut, annoncer au prince l'arrivée des Portugais. Gama déclara aux siens qu'il vouloit descendre lui-même à terre, pour proposer au samorin ou empereur de Calicut un traité d'alliance et de commerce. Tout le conseil combattit cette résolution, et lui représenta que le salut de la flotte dépendoit de sa vie; mais Gama, jaloux d'achever son ouvrage, persista dans son dessein; il ordonna seulement que s'il lui arrivoit quelque disgrâce, on mît sur-le-champ à la voile pour porter dans sa patrie l'heureuse nouvelle de la découverte de l'Inde.

Le 28 mai il se mit dans sa chaloupe, avec douze soldats des plus braves, et quelques petites pièces d'artillerie; le katwal ou principal ministre l'attendoit sur le rivage, accompagné de deux cents gentilshommes du pays; il fut porté, avec le katwal, dans un palanquin à épaules d'hommes, tandis que la suite suivoit à pied.

Pendant toute la route, l'amiral avoit été suivi d'une multitude d'Indiens, mais elle n'approchoit pas de celle qui vint à sa rencontre aux portes de la ville. Il y reçut un cortége de trois mille hommes armés. Dans les transports de sa joie, il disoit à ses compagnons: *On ne s'imagine guère en Portugal*

qu'on nous fasse ici tant d'honneurs. Mais il ne se doutoit point de ce qui lui étoit réservé. Il ne restoit guère qu'une heure de jour lorsqu'il arriva au palais du samorin. Cet édifice, quoique bâti en terre, étoit fort spacieux, et formoit une perspective agréable par la beauté des jardins et des eaux dont il étoit environné. Plusieurs seigneurs indiens se présentèrent devant le palais pour recevoir l'ambassadeur de Portugal. A la dernière porte, il trouva le grand-prêtre, chef des bramines du roi, qui vint l'embrasser. Ce vieillard introduisit Gama et tous ses gens dans le palais. On le fit entrer dans une grande salle entourée de siéges en amphithéâtre et couverte d'un grand tapis de velours. Les murs étoient tendus de riches tapisseries de soie de diverses couleurs. Au fond de la salle étoit assis le samorin sur une estrade, à quelque distance de ses courtisans qui étoient debout. Pour ne rien omettre de ce qui concerne le faste et la magnificence asiatique, nous dirons que l'habit du samorin étoit une robe courte de calico, enrichie de branches et de roses d'or battu. Ses boutons étoient de grosses perles, ses boutonnières de trait d'or. Sur la tête il avoit une espèce de mître, enrichie de perles et de pierres précieuses. Ses

oreilles, ses doigts des pieds et des mains étoient chargés de diamans; ses bras et ses cuisses, qu'il avoit nus, l'étoient de bracelets d'or. A côté de lui étoit un guéridon d'or, avec un bassin de même métal où étoit le betel qu'un officier lui servoit et avoit préparé avec de l'arec. Il crachoit dans un vase d'or, prenoit de l'eau dans une fontaine d'or, pour se laver la bouche après avoir pris le betel.

Gama, approchant du samorin, fit trois révérences, leva ses mains au-dessus de sa tête, suivant l'usage du pays. Ce prince jeta sur lui un regard gracieux, le fit asseoir lui et les siens; on leur servit des raffraîchissemens; l'interprète vint dire ensuite à Gama qu'il pouvoit déclarer les motifs de son voyage aux officiers du prince qui auroient soin de l'en instruire. L'amiral répondit qu'il ne pouvoit sans déshonneur renoncer au droit qu'avoient en Europe tous les ambassadeurs de parler directement au souverain. Cette réponse ne parut point déplaire au samorin. Il fit conduire Gama dans un autre appartement et y passa lui-même suivi de son interprète, du chef des bramines et de l'officier qui lui servoit le bétel. S'étant assis sur une estrade, il lui demanda le sujet de

son voyage et de quel pays il venoit. Gama dit *qu'il étoit ambassadeur du roi de Portugal, le plus grand prince de l'Europe par ses richesses et sa puissance, que ce prince, informé qu'il y avoit aux Indes des rois chrétiens, dont celui de* Calicut *étoit le chef, avoit résolu de faire avec lui un traité d'alliance et de commerce; qu'il avoit ordre d'assurer sa majesté que le roi de Portugal étoit son ami, son frère, et se flattoit qu'elle enverroit un ambassadeur en Portugal pour établir une amitié inaltérable entre les deux couronnes.*

Le samorin accepta la qualité de frère et d'ami du roi de Portugal, et Bentaybo eut ordre de pourvoir au logement et à tous les besoins des Portugais. Gama fut reconduit avec le même cortége, et pria le katwal de venir examiner le présent qu'il destinoit au samorin. C'étoit quatre pièces d'écarlate, six chapeaux, quatre branches de corail, du cuivre, du sucre, du miel et de l'huile. On sourit à la vue de ces présens; on déclara formellement qu'ils ne pouvoient être offerts au samorin qui n'en recevoit jamais, à moins qu'ils ne fussent d'or ou de quelque matière aussi précieuse. L'amiral, un peu choqué, demanda qu'il lui fût permis d'offrir ses présens tels qu'ils étoient, ou de les renvoyer

à son vaisseau. On lui répondit qu'il étoit très-libre de les renvoyer, mais qu'il ne l'étoit pas de les offrir au samorin.

La jalousie du commerce et l'avarice avoient déjà armé les négocians maures de Calicut contre Gama. Ils craignoient que l'Europe ne s'emparât de tout le commerce des Indes. Ils résolurent donc de perdre ces nouveaux venus dans l'esprit du roi; Gama fût très-mal reçu à sa seconde audience; on le fit attendre trois heures, et le samorin lui demanda d'un ton irrité, comment l'ambassadeur d'un monarque aussi riche pouvoit apporter de si chétifs présens. Il finit par lui permettre de débarquer ses marchandises et de les vendre aussi avantageusement qu'il le pourroit.

Les Maures qui, pendant ce tems-là, avoient gagné le katwal, se proposoient de détruire la flotte de Gama et d'exterminer tous les Portugais, de manière qu'il n'en restât pas un seul pour aller dire en Portugal où étoit situé Calicut. C'est au milieu de ces agitations que Gama eut assez d'adresse pour envoyer un Portugais avertir Coëllo, l'un des principaux officiers de sa flotte, qu'il se gardât bien de la faire approcher du rivage. Le katwal avoit en effet dépêché plusieurs barques armées pour les saisir.

La nuit suivante tous les Portugais furent renfermés et leur garde fut doublée. Il leur vint à l'esprit que peut-être le katwal ne les traitoit si mal que pour leur arracher quelque présent. Gama le fit assurer que son intention étoit de lui offrir quelques raretés de l'Europe. Cette proposition parut le rendre plus traitable : il fit dire à l'amiral que, dès qu'il ne vouloit pas faire approcher ses vaisseaux, il n'avoit qu'à faire débarquer ses marchandises, et que du moment qu'elles seroient à terre, ils auroient tous la liberté de retourner sur leur flotte. Gama fit transporter ses marchandises qui furent très-mal vendues, et il prit le parti de faire informer le samorin par Diego Dias, son facteur, de tous les outrages qu'il avoit reçus du katwal et des Maures. Le prince promit de punir les coupables, et n'en fit rien. Tout fut calme jusqu'au 10 août, saison propre au retour de l'Inde. L'amiral dépêcha de nouveau au samorin Dias avec quelques présens, pour l'exhorter s'il vouloit envoyer son ambassadeur en Portugal, à ne pas différer l'exécution. Le samorin refusa de voir les présens, il n'accepta qu'une pierre gravée aux armes du Portugal qu'il avoit fait demander, et donna pour la cour de Lisbonne une lettre écrite sur une feuille de palmier, et signée

de sa main. Elle étoit d'un laconisme remarquable. *Vasco de Gama, gentilhomme de ta maison, est venu dans mon pays; son arrivée m'a fait plaisir. Mon pays est rempli de canelle, de girofle, de poivre, et de pierres précieuses. Ce que je souhaite avoir du tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate.*

Comme Gama alloit partir, Bentaybo vint lui demander un asyle sur ses vaisseaux. Le katwal l'avoit dépouillé de ses biens, l'accusant d'être l'espion des Portugais. Cette disgrace de Bentaybo acheva de manifester les pernicieux projets du roi de Calicut. En continuant sa route le long des côtes, Gama mit quelques hommes à terre pour couper du bois de canelle. Pendant ce tems, un matelot découvrit huit gros bâtimens indiens qui s'avançoient à pleines voiles; l'amiral alla au-devant d'eux, en prit un chargé d'armes, de cocos et de mélasse; les autres prirent la fuite. On sut que c'étoit une flotte du samorin.

Gama passa dix jours aux îles Lackedives pour réparer ses vaisseaux. Ces îles se trouvent au 12e degré de latitude nord, entre l'Afrique et la côte de Malabar. Il brûla le vaisseau qu'il avoit pris au samorin. Il falloit passer à Mélinde, pour y prendre un ambassadeur que le roi du pays avoit promis d'en-

voyer en Portugal. La route devint très-pénible et très-dangereuse; les tempêtes, les calmes, la chaleur dans le voisinage de la ligne, les maux inséparables d'une longue navigation et qui rappellent à l'homme toute sa foiblesse au milieu de ses plus grands efforts, se réunirent pour accabler les Portugais. L'enflure des jambes et des gencives, causée par le scorbut, des tumeurs dans tout le corps, accompagnées d'une diarrhée virulente, mirent aux abois ces tristes vainqueurs des mers. La consternation la plus profonde avoit succédé à l'ivresse de la gloire et des succès. Trente hommes furent emportés en peu de jours. Chacun se regardoit comme une victime dévouée à la mort. On étoit en mer depuis quatre mois, et il n'y avoit que seize hommes sur chaque vaisseau en état de faire le travail. Enfin, on découvrit la terre, et tout fut oublié. On étoit devant Magadoxa, à cent lieues de Melinde. Il arriva peu de jours après au port de Melinde, où il fut très-bien reçu du roi. Il prit à bord son ambassadeur, et après avoir employé cinq jours à se rafraîchir, il remit à la voile. Peu de jours après, vu le petit nombre de ses matelots, il prit le parti de brûler le Saint-Raphaël, un de ses vaisseaux. Le 20 février, il se trouva à la vue des îles de Zanzibar; elles

sont fertiles et peuplées de Maures qui commercent avec Sofala et Montbassa. Le 20 mars, la flotte doubla le Cap de Bonne-Espérance et arriva vingt jours après aux îles du Cap Verd. Là, pendant que Gama faisoit radouber son vaisseau à Saint-Jago, Coëllo partit secrètement pour donner le premier au roi de Portugal la nouvelle de la découverte des Indes; il arriva le 10 juillet à Cascais. Gama avoit été arrêté encore par la mort de son frère qui succomba aux fatigues d'un si long voyage; il arriva enfin à Belem au mois de septembre 1499, après deux ans et deux mois de fatigue et de dangers. De cent huit hommes partis avec lui, il n'en ramena en Portugal que cinquante. Le roi envoya au devant de lui un seigneur suivi d'un nombreux cortège. Son entrée à Lisbonne fut un vrai triomphe. Il obtint le titre de *don* pour lui et ses descendans, une pension annuelle de 3000 ducats, avec la permission de porter dans ses armes deux biches qu'on appelle en portugais *gamas*. Coëllo fut annobli avec une pension de 1000 ducats. Le roi prit le titre de seigneur de la conquête et de la navigation d'Arabie, de Perse et des Indes, titre fastueux et annonçant un excès d'orgueil que la fortune ne tarda pas à humilier; car l'année d'après, le 12 mai, quatre vaisseaux de

l'escadre commandée par Alvarez Cabral, furent submergés sur-le-champ par des colonnes d'eau que l'on appelle *trombes*. Barthelemi Dias, qui avoit aperçu le premier le Cap de Bonne-Espérance, y périt avec tous ses compagnons de voyage. On ne connoissoit pas encore ce phénomène très-commun dans l'océan atlantique et dans la mer des Indes. On a appris heureusement depuis à en diminuer les funestes effets, en abaissant toutes les voiles. Il sembleroit que ces destructions si rapides et si terribles dussent nous écarter des mers lointaines, et jeter au fond des cœurs la crainte de cet élément formidable qui, tout subjugué qu'il est, confond si souvent l'audace et l'habileté de l'homme; mais l'intérêt et l'espérance l'emportent sur les menaces de la nature.

Nous plaçons ici, à la suite de la relation de Gama, une analyse des voyages les plus récens en Afrique, région immense et peu connue, qui tient à l'Asie par une langue de terre de vingt lieues, nommée l'isthme de Suez. Elle forme un triangle dont un regarde l'orient, l'autre le nord, et l'autre l'occident. Nous commençons par la relation précieuse de Thunberg, sur le Cap de Bonne-Espérance. Ce voyageur y a demeuré en 1772, 73 et 74.

CHAPITRE PREMIER.

Le Cap, les Hottentots et les Caffres.

Il n'y a pas d'objet plus digne de la curiosité des hommes que les observations faites par des voyageurs éclairés. Thunberg est digne de confiance; ses recherches sont sûres. Il nous convaincra de la variété infinie qui règne dans le caractère des différentes nations. Le Cap de Bonne-Espérance, dit-il, est le plus grand cap connu, et est la pointe de terre de l'ancien continent la plus avancée vers le midi; il gît vers le 33e degré 35 min. de latitude sud et 35 deg. 2 min. de longitude. La ville du Cap est très-bien bâtie; elle s'étend depuis les bords de la mer jusqu'au pied de la montagne de la Table, derrière la partie gauche de la montagne du Lion, et un peu à l'est de celle du Diable. Celle-ci n'a que trois mille trois cent vingt-trois pieds d'élévation et trente pieds de moins de hauteur que celle de la Table qui doit son nom à sa forme. Ces trois montagnes n'en font véritablement qu'une, car elles se tiennent par la base, et sont séparées par de vastes vallées. On voit dans l'intérieur de cette ville le fameux jardin de la compagnie d'Hollande, et,

à l'extérieur, des jardins très-bien tenus et abondans en fleurs, fruits et légumes de toute espèce; ils sont bien arrosés par les eaux qui descendent des montagnes. Le myrte y croît à la hauteur d'un arbre; l'arbre à cire, les mûres, les amandes, les figues, noix, châtaignes, citrons, grenades, melons, oranges, etc. n'y cèdent en rien pour la bonté à ceux de nos contrées. On élève dans les métairies des environs quantité de bœufs, de buffles et des moutons dont la queue pèse jusqu'à neuf livres; de sorte que les bâtimens d'Europe sont sûrs de pouvoir s'y approvisionner abondamment, excepté en bois, parce qu'il y est très-rare.

Il n'y a pas de chemin frayé dans cette partie de l'Afrique; celui que les voyageurs suivent aux environs du Cap est pour ainsi dire battu; mais quand on avance dans les terres, il est très-aisé de s'égarer dans des plaines immenses parsemées de buissons. La seule ressource du voyageur consiste à observer avec soin les crottes de mouton qui lui indiquent qu'il y a dans le voisinage quelques fermes ou quelques terres labourées. Les bœufs de trait sont d'un très-grand usage en Afrique. Les Hottentots surtout les dressent très-bien; ils leur passent dans les narines

une broche de bois à laquelle sont attachées deux courroies semblables à des guides, qui servent à conduire l'animal et à s'en rendre maître.

Constance est le nom de deux fermes considérables situées au pied oriental des montagnes, à deux lieues de la ville du Cap; tout ce pays est couvert de protea argentea et de bruyère du Cap. On connoît et recherche ses vins appelés vins du Cap. Ils sont faits avec du muscat blanc et noir. On en recueille au mois de mars, époque de la vendange, environ soixante tonneaux de rouge et quatre-vingt-dix de blanc. Depuis quelque temps on est parvenu, dans les environs, à élever des plants qui donnent un vin aussi bon que celui de Constance, et qu'on appelle stomacal. Les bâtimens étrangers peuvent se procurer très-aisément de celui-là, même à un moindre prix que celui de Constance qui n'est vendu que par la compagnie des Indes.

Le froment est en général le grain le plus cultivé aux environs du Cap; il y réussit assez bien et pèse même plus que celui d'Europe. La Hollande en tire quelquefois pour ses propres besoins quand la Pologne lui manque. On plante assez volontiers autour des maisons de campagne le chêne, le châtaignier,

taignier, le sapin, et d'autres arbres de la zone tempérée ; mais envain voudroit-on s'y procurer nos bois touffus d'Europe, ces bosquets délicieux, impénétrables aux rayons du soleil. On ne voit dans ce pays pour l'ordinaire, au milieu d'un sable brûlant, que des brins d'herbe, des arbres dépouillés de leur parure et hérissés d'épines. Le changement subit de température se fait sentir souvent au Cap et y occasionne fréquemment des maux de gorge.

On appelle *Hottentots* toutes les hordes errantes qui habitent la pointe méridionale d'Afrique, à droite et à gauche du Cap. Quoiqu'on y trouve des hommes de six pieds, ils sont en général, et les femmes surtout, de petite taille ; ils sont maigres, fluets, ayant les joues élevées, le nez plat, la bouche avancée, le menton pointu, le dos arqué, le ventre gros. Leur couleur n'est pas noire, elle tire plutôt sur le jaunâtre; mais la bouze de vache, dont ils se barbouillent le corps après s'être frottés avec de la graisse, les rend noirs et dégoûtans; on diroit qu'ils se plaisent dans l'ordure. Une peau de mouton sur les épaules, une autre sur les hanches, composent leur costume, le poil en dessous l'hiver et en dessus l'été. Tout le devant du corps

est à découvert; c'est pourquoi les hommes renferment leurs parties naturelles dans un étui de peau de renard gris, semblable à une bourse et lié autour des reins. Les Caffres, séparés des Hottentots par une large rivière appelée *Camtour* (1), ont aussi une bourse semblable, mais si petite qu'elle ne couvre qu'une partie de leur nudité. Les femmes ont un morceau de peau carré qui leur descend jusqu'à la moitié des cuisses. J'ai vu (dit Thunberg) une jeune hottentote, dont les mamelles pendoient jusques sur ses genoux; il est vrai qu'aucune de ses compatriotes n'en avoit d'aussi volumineuses. Leur sein a pour l'ordinaire la forme et la grosseur d'une calebasse, de manière qu'elles peuvent les jeter par-dessus leurs épaules pour allaiter leurs enfans qu'elles portent sur leur dos, enveloppés dans des peaux de mouton nommées *krass*. Ces innocentes créatures sont attachées par derrière avec deux courroies.

Le chevalier Bruce prétend que les Egyptiens, Arabes, Abyssiniens, Gallas, en un mot presque tous les peuples de l'Afrique,

---

(1) Gordon et Paterson donnent pour limite le *Fish-rivier*, rivière du poisson.

T. 1.r p. 483.



soumettent leurs filles à l'excision avant qu'elles soient nubiles. La chaleur du climat (dit-il), ou quelque autre cause naturelle, produit une dilatation si considérable dans la partie la plus secrète de la femme, qu'il n'y a pas de doute que ces excroissances difformes n'inspirassent du dégoût aux hommes et ne contrariassent les vues du mariage et le but de la nature; aussi les Cophtes, et même les Catholiques d'Egypte, font circoncire leurs filles à l'âge de sept à huit ans. Ce sont des femmes qui font la cérémonie avec un rasoir ou un couteau. MM. Sonnini, Levaillant, Barrow, attestent que le tablier accompagne et fait partie des organes sexuels chez les femmes des Boschimans. C'est un appendice de trois pouces une ligne et demie de long, dont on se formera une idée assez juste si on le compare à la caroncule pendante qui est sur le bec du coq-d'inde; la peau en est mollasse de même, très-extensible, mais entièrement dépourvue de poils. MM. Lesueur et Peron, naturalistes, embarqués dans l'expédition du capitaine Baudin, annoncent le même fait dans un mémoire qui a été lu dernièrement à l'Institut de France. Suivant eux, ce n'est pas un clitoris fourchu, car il existe en-dessous ainsi que le

méat urinaire. Tous deux sont ainsi recouverts par le tablier ou appendice, qui se divise, vers la moitié de la longueur de la vulve, en deux lobes alongés et rapprochés entr'eux lorsque la femme est debout, de manière à représenter grossièrement un pénis affaissé sur lui-même.

L'Hottentot marche souvent nu-pieds, et a les jambes chargées d'anneaux de cuir barbouillés de graisse, depuis le talon jusqu'au mollet. Cet ornement, tout ridicule qu'il est, le garantit des morsures des reptiles, surtout du serpent à sonnettes, qui est très-dangereux; il a ordinairement aussi la tête nue; mais les petits-maîtres s'affublent d'un bonnet de peau de forme conique: quelques femmes se serrent la tête avec une large courroie de peau de buffle ornée de coquilles. Quand ils doivent se trouver avec des étrangers, ils ne manquent pas de se barbouiller le visage et d'y dessiner diverses figures en brun ou en noir.

Les Caffres sont mieux faits, plus forts et plus grands que les Hottentots. Ils portent des pointes de porc-épic enfilées à leurs oreilles. Tous ces peuples sont en général pasteurs et possèdent de nombreux troupeaux, surtout les Namaquas et les Caffres;

[illegible] urinaire. Tous deux sont ainsi cachés par le tablier ou appendice, qui se divise, vers la moitié de la longueur de la vulve, en deux lobes alongés et rapprochés [illegible] lorsque la femme est debout, de manière à représenter grossièrement un p[illegible] [illegible] sur lui-même.

L'Hottentot marche souvent [illegible] pieds, [illegible] les [illegible] d'une [illegible] bouclier [illegible], [illegible] la tête jusqu'à [illegible]. C'est [illegible] tout ridicule qu'il [illegible] le [illegible] des reptiles, surtout du serpent à sonnettes, qui est très-dangereux; il a [illegible] aussi la tête [illegible] les [illegible] d'affubler d'un bonnet de peau de [illegible]; quelques-uns [illegible] la tête avec une longue [illegible] ornée [illegible]. Quand [illegible] femmes [illegible] gras, [illegible] par [illegible] le [illegible] de [illegible] beaucoup [illegible].

Les [illegible] sont [illegible] fait [illegible] plus [illegible] que les [illegible] des [illegible] de [illegible] pas [illegible] entre [illegible] et [illegible] de [illegible] [illegible], surtout les [illegible] et les [illegible].


3
1
2
4

les hommes boivent le lait de vache, les femmes le lait de brebis. Les hommes font la guerre, traient et tuent les animaux, fabriquent leurs armes; les femmes ont soin des enfans, vont chercher le bois, déterrent les oignons, les racines, et font la cuisine qui est assez maigre; elle consiste en bouilli ou rôti, et pour l'ordinaire ils mangent la viande à moitié cuite, sans sel et sans pain. Leurs cabanes sont rondes et hautes de deux aunes, semblables à une meule de foin; ils ont soin de ménager une ouverture haute d'une aune, pour servir de porte à la hutte et d'issue à la fumée; ils mettent du fumier tout autour de la cabane, pour empêcher le froid d'y pénétrer; les hommes s'y tiennent accroupis sur leurs talons, les femmes mettent sous elles leur petit tablier carré. La vermine y pullule quelquefois au point de ne pouvoir y résister; alors ils abandonnent leur cabane pour en construire une nouvelle. Elles sont ordinairement disposées en rond, ce qui forme un village; ils font entrer la nuit leurs bestiaux au milieu du hameau, pour les préserver des bêtes féroces; ils restent dans le même endroit tant qu'il y a des pâturages, et s'en vont aussitôt qu'ils en manquent ou que quelqu'un de la horde vient à mourir;

Leur principal instrument de musique est une espèce de tambour, composé d'une marmite, sur laquelle on a attaché avec une courroie une peau de mouton bien mouillée. Ils aiment à danser au son de cet instrument, qui est sourd, mais qui n'a pourtant rien de désagréable. Ils conservent leur lait dans des outres et des vessies; une coquille de tortue de terre leur sert de verre. Une bourse à tabac, une pipe en pierre ou en bois, des lances, leur *assagai*, des flèches, composent tout leur mobilier en tems de paix et de guerre. Ils aiment avec fureur le vin, l'eau-de-vie, l'arrak, les miroirs, fument le tabac avec délices et le mêlent avec du chanvre; au défaut de tabac ils fument la fiente de l'éléphant et de la liconre.

La jeunesse y est nubile de très-bonne heure. Les mariages sont bientôt faits; car dès que la demande du prétendu a été acceptée par les parens de la fille, on fixe le jour de la célébration du mariage; alors une espèce de prêtre du village arrose de son urine les deux époux: on tue un bœuf ou un mouton, suivant les facultés, pour régaler les gens de la noce; les jeunes mariés couchent ensemble et ne se lèvent que très-tard le lendemain. Quoiqu'ils regardent l'adultère com-

me un crime capital, il n'est pas rare de voir un homme avoir deux femmes, et une femme avoir deux hommes. La veuve qui se remarie doit souffrir l'amputation d'un doigt à chaque nouveau mariage. Ils ont un penchant irrésistible pour la paresse ; leur bonheur suprême est de ne rien faire; il n'y a que la faim capable de leur donner un peu d'activité : ils ne se réveillent que pour manger. Quand ils ont pris du gibier, ils allument aussitôt un grand feu, le font rôtir, le mangent et dorment. Ceux qui n'ont pas des liaisons avec les Européens enterrent tous vivans les vieillards des deux sexes, ou bien les conduisent dans des crevasses et des antres de rocher, où ils les abandonnent avec peu de vivres, de sorte que ces infortunés ne tardent pas à périr de faim ou à être la proie des bêtes féroces. Ceux qui demeurent auprès des colons enterrent leurs morts ; ils enveloppent le cadavre dans son habit de peau, et trois ou quatre hommes l'emportent peu d'heures après son décès ; à sa suite marche une procession d'hommes et de femmes, distribuée en deux groupes qui poussent des grands cris.

Quoique les Européens aient relégué un peu loin les animaux sauvages ou féroces à

mesure qu'ils ont formé des établissemens dans l'intérieur des terres, on trouve encore l'hypopotame, ou cheval de rivière, plus gros de moitié que nos plus gros bœufs d'Europe. Sa tête seule pèse de cent cinquante à deux cents livres, et ses dents sept livres. La chair de cet animal est très-bonne; sa graisse fondue forme une huile excellente pour faire du savon, comparable au meilleur de Marseille. On le prend très-souvent sans danger en creusant sur les bords des rivières, des trous de dix pieds de profondeur, au fond desquels on plante des piquets très-pointus. L'hypopotame, en venant paître la nuit sur le rivage, y tombe et y périt.

Les éléphans y abondent aussi, au point qu'un certain Bota, chasseur de la colonie, en a tué jusqu'à vingt-deux dans une journée. Cet homme les tiroit à la poitrine avec une balle pesant un quart de livre, composée d'un quart d'étaim sur trois-quarts de plomb. Il a fait une fortune assez considérable à vendre des dents d'éléphant, qui pèsent depuis trente jusqu'à cent trente livres. On voit encore dans ce climat le lion préférer pour son repas un chien à un bœuf; un Hottentot à un Européen, peut-être parce que l'Hottentot est toujours graissé, ce qui lui donne

un peu de fumet. Un arbre élevé est le plus sûr asile contre sa poursuite ; tant que le lion ne remue pas sa queue on peut être tranquille ; mais dès qu'il l'agite, on court du danger, à coup sûr il a faim. Quand ce roi des animaux veut attaquer un bufle, il se met en embuscade auprès d'un ruisseau, derrière quelques buissons ; il saisit le moment favorable de fondre sur sa proie, lui enfonce dans le col ses dents terribles et lui presse les flancs avec ses griffes ; il a pour l'ordinaire assez de vigueur pour l'emporter sur son dos et sauter même avec son fardeau par-dessus des haies élevées ; les pieds du bufle traînent à terre.

Les zèbres, les couagas, les autruches, les gazelles, vont par grandes troupes dans les plaines des environs du Cap ; il y a aussi des hyènes, des girafes, des jacals et des tigres bien plus rusés et moins généreux que le lion ; mais le tigre y est de la très-petite espèce et de la grandeur d'un chien. On y voit la tourterelle à plumage bleu, le cardinal, le pélican et une grande quantité de babouins qui, sur la montagne de la Table, incommodent beaucoup les voyageurs.

A 50 lieues environ du Cap, on trouve une montagne noire, appelée le *Swart-Berg* ; cette montagne, d'où sortent des eaux

qui font élever le thermomètre de Reaumur à quarante-quatre degrés, est composée de granit contenant beaucoup de fer. Plusieurs habitans du Cap viennent y prendre des bains; ils les regardent comme spécifiques contre toute sorte de maladies. La campagne des environs y est très-agréable; les *Boschimans*, mot qui veut dire homme des bois, ou *Bosmans* Hottentots, ont le caractère bien différent des autres Hottentots. Le colonel Gordon, qui a vécu assez long-tems dans leur pays, dit qu'ils sont farouches, perfides et cruels; ils empoisonnent leurs flèches, ainsi que les Nimiquas, de sorte que la gangrène se met bien vîte à la plaie, et il est presque impossible d'en revenir. Voici comment ils préparent leur poison : ils prennent un serpent venimeux, tel que la vipère *cornue*, ou le serpent *jaune*; ils le pilent tout entier, le réduisent à la consistance de la gomme; alors ils en attachent avec des petits nerfs au bout de leurs flèches. Quelquefois ils le mêlent avec des plantes du pays, telles que *l'amaryllis disticha* ou une espèce *d'euphorbe*; ils appellent cette composition *poison pourri*.

Les Caffres redoutent tant le voisinage des Européens, qu'ils permettent difficilement aux étrangers l'entrée de leur pays: tous leurs villages sont auprès des rivières. Pater-

leurs villages sont auprès des rivières. Pater-

Tom. 1.r p. 490.



son a vu un de leurs chefs qui, pour les besoins de sa maison, avoit un troupeau de cent vaches. Ce peuple fait ses zagaies avec beaucoup d'art; les femmes y font des paniers qui peuvent aisément contenir de l'eau; ils ne sont cependant que d'herbe, mais tressés avec beaucoup d'adresse. Le Caffre a le teint noir et la dent blanche comme l'ivoire; il se vante beaucoup de la beauté de ses troupeaux; ils taillent les cornes des bœufs, de manière à leur donner la forme qu'ils veulent, et instruisent ces animaux à venir dès qu'ils sifflent. Ce peuple voit avec peine un Européen; mais dès qu'il l'a admis chez lui, il exerce l'hospitalité et pourvoit de son mieux à ses divers besoins.

Tout ce pays s'étend environ sept cent quatre-vingt milles du nord au sud; c'est-à-dire, depuis le Cap Negro ou Cap Noir jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. De cette dernière place il s'étend au nord-est jusqu'à l'embouchure de la rivière Del Spiritu Santo, l'espace d'environ six cent soixante milles, et de là dans l'intérieur des terres jusqu'à la ligne équinoxiale, c'est-à-dire, l'espace d'environ mille sept cent quarante milles. Le Cap Negro est sous le 15° 30 min. latit. sud, et la rivière Del Spiritu Santo sous le 25e de latit. sud.

CHAPITRE II.

L'Abyssinie, la Nubie, les Gallas, les Agows.

Si du pays des Caffres nous remontons au nord de l'Afrique et passons dans l'empire d'Abyssinie, nous y trouverons des faits intéressans à recueillir sur la foi de Bruce, admis au nombre des officiers de cet empereur. Il étoit réservé à ce gentilhomme écossais d'avoir la gloire de trouver les sources du Nil ; gloire que Sesostris, Cambyse, Alexandre, les Ptolomées, Jules-César, n'avoient pu obtenir malgré leur or et leur puissance. Les philosophes qu'ils ont fait partir pour cette découverte n'ont jamais pu y pénétrer; de là le proverbe pour désigner une entreprise folle et téméraire, *caput Nili quœrere*. Voici un extrait très-rapide de ce que nous dit ce voyageur sur l'Abyssinie, le pays des Agows, les Gallas et la Nubie; il a parcouru ces contrées depuis 1768 jusqu'en 1772.

La couronne d'Abyssinie est héréditaire dans une famille qui descend, dit-on, de Menilek, fils de Salomon et de la reine de Saba ; la primogéniture n'est pas un titre à

la royauté. Dans l'espoir d'avoir le gouvernement le plus parfait, la couronne est élective dans cette même famille; c'est le premier ministre qui y nomme, et malheureusement il arrive quelquefois que pour perpétuer son pouvoir, il décerne la couronne à un enfant dont il prolonge la minorité durant sa vie entière; ce qui a mis souvent le trône à deux doigts de sa perte. Les autres princes sont confinés dans une montagne, où on leur apprend à lire et écrire, et ils jouissent d'un air salubre; l'Etat leur alloue à chacun sept cent cinquante pièces d'étoffes et trois mille onces d'or, ou cent quatre-vingt mille fr. Dans des tems de trouble, leur revenu est quelquefois détourné par la dureté des ministres; mais leur sort est toujours plus doux que celui des princes du Sennaar, de Selé et de presque tous les Etats nègres; car à la mort du roi tous les princes y sont égorgés par ordre de celui qui monte sur le trône. Axum, dans le Tigré, entre Gondar et la mer Rouge, étoit autrefois la capitale de cet empire. Bruce n'y a vu que des ruines; il y a trouvé un obélisque, une statue représentant un Tot et divers hiéroglyphes. Ce peuple se vante d'avoir bâti la fameuse *Thebes* aux cent portes; il se dit descendant de Cush, petit-fils de Noé, qui,

effrayé du déluge, vint habiter les cavernes des montagnes de l'Ethiopie. Cet empire va à l'orient jusqu'à la mer Rouge ; au nord et au couchant il est borné par la Nubie, au midi par les Gallas. Gondar, bâti en 1680, est aujourd'hui sa première ville. Le mois de décembre est dans ce climat le plus beau de l'année, il n'y fait pas trop chaud pour un Européen ; le ciel y est toujours exempt de nuages. Le quartier de cette capitale, qu'on appelle la ville *Maure*, contient trois mille maisons, dont plusieurs sont spacieuses et commodes. Les gouverneurs des provinces portent dans les cérémonies un large bandeau qui va se nouer derrière la tête, au milieu duquel s'élève un lacet d'argent doré de quatre pouces de long, semblable à un éteignoir ; ils appellent cet ornement *kirn*.

Le roi à son couronnement est oint d'huile d'olive qu'on lui verse sur le sommet de la tête ; sa couronne ressemble à une mitre d'évêque, dont le dessus est de filagrame d'or et d'argent bien travaillé ; il y a au haut une boule de verre rouge remplie de clochettes de différentes couleurs ; il porte ses cheveux longs, et couvre toujours son visage quand il donne une audience publique ou qu'il rend la justice ; il est assis dans une

espèce d'alcove ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies. Il va tous les jours à l'église, dont il baise le seuil, les côtés de la porte, ainsi que les marches de l'autel, après quoi il s'en retourne soudain dans son palais. Il a six chambellans, dont quatre sont toujours auprès de sa personne; il y en a un septième qui est maître de la garde-robe. Dans le conseil, les colonels des troupes ont les premiers la parole, en commençant toujours par le plus jeune, ensuite *l'acabsaat*, ou le gardien du feu, qui est le premier ecclésiastique de la maison du roi; le monarque opine le dernier et prend le titre de *roi des rois*. Quand on paroît devant lui il faut se prosterner jusqu'à ce que le front touche à terre, et attendre si on a une grâce à lui demander, qu'il vous dise de vous relever. Tous les matins avant le jour un officier s'arme d'un long fouet, il le fait claquer devant le palais en faisant plus de bruit que cinq à six postillons de France. C'est le signal du lever du roi, et on chasse par ce moyen les hyènes et autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit. Le monarque se place à jeun sur son trône pour rendre la justice; à huit heures il va déjeûner : ses portes et fenêtres sont sans cesse assaillies de gens qui pleurent,

se lamentent, demandent justice dans les différens idiomes de l'empire. Si par hasard il ne s'en trouve pas assez, comme cela arrive dans les mois de mai, juin et juillet, saison des fortes pluies, qui empêchent de s'approcher de la capitale, on paye une bande de misérables pour crier comme s'ils étoient opprimés : cet usage est établi pour empêcher le prince de se livrer dans son palais à l'indolence et à la mollesse. Ces plaintes ont toujours pour refrein *rete o jan. hoi;* rends-moi justice, ô mon roi ! Celui qui se mettroit sur le siége du roi seroit soudain mis en pièces, à moins qu'on ne fût certain qu'il étoit fou. Ce monarque est maître absolu des biens et de la vie de ses sujets; tout Abyssinien naît esclave du prince. Le monarque épouse autant de femmes qu'il veut, mais il n'y en a qu'une de véritablement reine, ayant le titre d'*iteghé*. Ce roi ne marche jamais à pied hors de son palais, ne pose pas même le pied à terre; s'il veut descendre de cheval on lui présente aussitôt un tabouret.

Le roi ne condamne jamais à mort un homme la première fois qu'il est coupable, à moins qu'il ne soit sacrilége ou parricide; alors il est puni aussitôt et on l'exécute sans le conduire en prison. Dans cet empire il y a différentes

différentes peines pour les coupables, la potence, la croix, la lapidation ; la plus cruelle de toutes est d'être écorché vif ; on arrache aussi quelquefois les yeux. Le corps des suppliciés pour crime de haute-trahison reste exposé dans les places publiques ou dans les grands chemins. Les rues de Gondar sont pavées quelquefois des ossemens de ces malheureux, qui attirent les bêtes féroces pendant la nuit, au point qu'il est dangereux de sortir. Gondar est au nord-est des sources du Nil.

Les Abyssiniens ne combattent jamais de nuit ; ils écrivent sur des peaux d'animaux à l'exemple des Perses. Ils ne mangent ni ne boivent jamais avec les étrangers ; les femmes y vivent comme si elles étoient communes à tout le monde ; leurs plaisirs n'ont d'autre borne que leur volonté ; quand elles se marient elles croient cependant n'appartenir qu'à un seul homme, mais elles regardent ce devoir comme une plaisanterie. C'est une espèce d'infamie pour un Abyssinien d'aller au marché pour y acheter quelque chose, de charier de l'eau et de pétrir du pain ; il lave ses vêtemens et ceux des femmes sans que celles-ci puissent l'aider. Les hommes portent leurs fardeaux sur la tête,

les femmes sur leurs épaules. Le beurre et le miel sont la nourriture des gens riches quand ils ne mangent pas de viande.

Voici le tableau d'un banquet digne de *Poliphême*. Dans la capitale et dans les campagnes durant la forte saison des pluies, les principaux habitans se réunissent pour dîner ensemble. Ils placent une longue table entourée de bancs sur lesquels les convives s'asseyent; on conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, on lie bien les pieds de l'animal et on commence par lui fendre le fanon qui est sous la gorge, on écorche peu à peu la victime en vie sur la croupe, coupant sa peau quand on est un peu gèné, puis on dépèce la viande sans toucher aux os. Les cris plaintifs de l'animal sont le signal pour se mettre à table.

Alors trois ou quatre domestiques s'avancent portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante qu'ils posent sur des gâteaux ronds de teff, qui servent à la fois de plats et de pain. La compagnie est placée de manière qu'un homme est entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande de la grandeur d'un *bibtek* ou d'une demi *entre-côte*. Les femmes ensuite recoupent ces morceaux

en aiguillettes de la grosseur du petit doigt, les envelopent dans un morceau de pain avec du sel et du poivre, et les donnent ainsi aux hommes qui sont assis à côté d'elles, le corps penché, la tête avancée et la bouche béante comme des idiots, se tournant sans cesse du côté de la main qui leur présente le morceau à avaler. Ils se tournent alternativement de droite à gauche jusqu'à ce qu'ils aient pris leur réfection.

Les Abyssiniens font consister leur grandeur à ne toucher jamais à leur manger. Ils le reçoivent de la main des femmes, comme les petits oiseaux la becquée. Celui qui fait le plus de bruit en mâchant et avalant des gros morceaux, passe pour le mieux élevé. Ils ne boivent jamais qu'ils n'aient achevé de manger; et avant de boire ils présentent des deux mains aux deux voisines deux ou trois petits morceaux pareils à ceux qu'elles leur ont servis; elles ouvrent la bouche toutes deux à la fois. Les hommes prennent ensuite une grande corne pour boire; on boit à la ronde en criant vive la joie et la jeunesse! L'autel de Bachus devient bientôt celui où Venus reçoit leurs sacrifices. En vrais cyniques chacun se livre sans pudeur à tous les excès du libertinage; les femmes les plus dis-

tinguées même par leur naissance, ne font aucune difficulté d'y assister.

Pendant ce temps-là ceux qui n'ont pas dîné à table, arrachent avec leurs dents les restes de la victime qui a perdu tout son sang. Ainsi finit ce barbare festin. Ils boivent une espèce de bière appelée *bouza*, mise en fermentation avec des herbes et des feuilles d'arbres; ils boivent aussi de l'hydromel et de l'eau-de-vie.

Quoique l'Abyssinie produise du très-beau froment, ils cultivent d'avantage le *teff* qui leur donne une farine aussi blanche et aussi belle que celle du blé. *Bruce* pense qu'elle est même d'une digestion plus facile; aussi le *teff* sert à tout le monde, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets. Cette plante demande un terrein léger, peu humide, sans être jamais sec. Ils ont également une autre plante particulière à leur climat, appelée *cusso* ou *bankesia-abyssinica*. Cet arbre de la hauteur de vingt pieds, a des feuilles dentelées comme l'ortie, de deux pouces un quart de long, le calice pourpre, à fleur blanche et cinq petales : les deux sexes font un très-fréquent usage de l'infusion de cette fleur pour se purger. Ils se préservent et rendent par ce moyen une quantité de vers *ascarides*

qui les affligent, et qui sont différens du solitaire et des vers de nos enfans d'Europe.

Ils ont une grande quantité d'églises, qui sont rondes et couvertes en chaume; ils les placent sur le sommet des montagnes auprès des eaux courantes, et où croît le cèdre que nous appelons de *Virginie* et qu'ils nomment *arz*. L'intérieur de ces temples est toujours tapissé de tableaux en parchemin, représentant St. Georges et différens saints. Ils en font venir du Caire, qui ne valent pas mieux que ceux qu'ils ont chez eux. Quand on entre dans l'église on ôte ses souliers, il faut être nu-pieds.

Ils considèrent l'*Abuna* comme le patriarche de leur église, c'est lui qui ordonne les prêtres et les moines. Ceux-ci ne vivent pas dans des couvents, mais se bâtissent autour des églises de petites maisons, et cultivent le petit champ qui leur est assigné pour vivre. Les ecclésiastiques qui n'ont pas besoin de travailler sont pensionnés par l'Etat. *Frumentius*, sacré en 333 par St. *Athanase*, a été leur premier évêque; Louis XIV y a envoyé des missionnaires jésuites; leur foi a bien dégénéré depuis ce tems-là. M. Bruce prétend cependant qu'ils croient encore au Baptême et à l'Eucharistie sous les deux espèces.

Leur année est solaire comme la nôtre, mais ils la commencent le 29 ou 30 août. *Gondar*, bâti sur une haute montagne, contient en tems de paix 10,000 familles. La plupart des maisons sont d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône. Le palais du souverain se voit à l'occident de la ville; c'étoit un grand bâtiment quarré à quatre étages, d'où la vue s'étendoit au midi jusqu'au lac *Tzana* ou lac *Dembea*; mais cet édifice a été la proie des flammes. Le roi n'habite à présent que dans les deux premiers étages, où l'on voit une salle de plus de cent vingt pieds de long. Gondar est situé au 12e deg. 34 min. 30 secondes de lat. nord.

Le lac Tzana a trente-cinq milles de largeur de l'est à l'ouest; on n'en trouve pas d'autre depuis l'Egypte jusqu'aux sources du Nil, qui le traverse sans mêler ses eaux, et forme en sortant ce qu'on appelle la cataracte d'*Alata*. On y voit beaucoup d'hippopotames dont les uns nagent, les autres vont paître dans les prairies. Les crocodiles y abondent aussi. La petite vérole fait des cruels ravages dans l'Abyssinie; la peste est cent fois moins terrible; aussi sont-ils dans l'usage, quand elle est déclarée, d'entourer pendant la nuit la maison où elle règne; ils

y mettent le feu et repoussent sans pitié avec des fourches, les pauvres infortunés qui tâchent de se sauver. Bruce observe que ce fleau ne paroît heureusement qu'une fois tous les quinze ou vingt ans.

Ce fut le 5 novembre 1770 que M. Bruce découvrit les trois sources du Nil. Il fixa leur latitude nord à 10 deg. 59 min. 25 secondes; et leur longitude à 36 deg. 55 min. 30 secondes. Elles sont sur une plaine qui a plus de deux milles d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et qui se termine en un précipice de trois cents pieds de profondeur; au-dessous duquel est la plaine d'Assoa qui se prolonge au sud à soixante-dix milles. Elles sont au pied des montagnes de la Lune, appelées ainsi, parce qu'elles forment une triple chaîne de montagnes qui décrivent trois cercles régulièrement placés les uns derrière les autres. Le sommet et le pied de ces monts sont riches en pâturages; on n'y voit que de riantes prairies couvertes d'une immense quantité de bétail. C'est immédiatement au bas de la montagne de Geesh et de l'église de St.-Michel de Geesh, dans une espèce de marais, qu'on voit sortir le Nil de son berceau; il est si foible que ses eaux ne pourroient pas faire aller un moulin.

M. Bruce évalue à près de cent milles ou à 30 de nos lieues communes, la distance de Gondar aux sources du Nil. Il nous assure aussi que ce fleuve, avant de se rendre dans la Méditerranée, forme huit cataractes, dont celle qu'on voit dans le pays des Congas, auprès de l'Abyssinie, a deux cent quatre-vingt pieds anglais de haut. En sortant de sa source il va à l'est une centaine de pas, puis il fait beaucoup de sinuosités autour du territoire verdoyant de Sacala. Il quitte enfin ses montagnes natales, traverse la plaine de Goutto et y forme sa première cataracte.

Il reçoit ensuite dans son cours divers fleuves, tels que l'Abiad ou fleuve blanc. A six cents pas des sources est le village de Geesh, dont les maisons sont bâties par groupes de huit à dix sur la pente d'un rocher: et on voit au nord, en allant vers les sources une immense caverne dont on ignore l'origine; les habitans ne disent pas si on doit l'attribuer à l'art ou à la nature. Des arbres grands et majestueux couronnent le haut du rocher, et on aperçoit à cinq cents pas des sources l'église de St.-Michel de Geesh qui est entre deux montagnes dans une situation romantique.

La plus grande source a deux pieds onze

Tom. 1.r p. 606.



tribus de l'Abyssinie

pouces de diamètre sur six pieds 4 pouces de profondeur. La deuxième, qui est à dix pieds de distance, n'a que onze pouces de diamètre sur huit pieds trois pouces de profondeur; et la troisième, qui est à vingt pieds de la première, a moins de deux pieds d'ouverture et a cinq pieds deux pouces de profondeur; voilà le berceau du fleuve à qui l'Egypte doit sa splendeur, sa fertilité et son existence. Il est presqu'au midi de Gondar. Les peuples de l'Abyssinie lui rendent un culte solemnel tous les ans. Vers le temps de la canicule, le prêtre du Nil assemble alors les chefs des tribus invoque le génie du fleuve, et lui immole une génisse noire. On ouvre le corps de la victime, qu'on nétoie avec beaucoup de soin. Tout le monde étant rassemblé à l'occident de l'église de St. Michel, on partage la victime en autant de portions qu'il y a de tribus; elle se mange crue; Geesh a la plus considérable, quoique la tribu la plus petite, Sacala vient ensuite, et la tribu de Leegam après. On voit un autel de gazon à côté de la source principale; il est défendu d'y laver, mais il est permis d'y boire.

Les Agows qui sont au midi de Gondar et des sources, dans le pays desquels le Nil

prend naissance, forment une des nations les plus nombreuses de l'Abyssinie. Ils peuvent mettre sur pied quatre mille hommes de cavalerie et un plus grand nombre d'infanterie. Ils approvisionnent Gondar en bestiaux, miel, beurre, froment, cuirs et cire. Leurs vêtemens sont des peaux qu'ils préparent et rendent souples; les enfans vont tous nus, les mères les portent sur leur dos quand ils sont petits. Elles n'ont pour tout vêtement qu'une chemise qui tombe jusqu'aux pieds, liée par une ceinture au milieu du corps. Elles sont nubiles à neuf ans et ne se marient qu'à onze; il est rare qu'elles soient fécondes après trente. Le sel est une monnoie courante en Abyssinie, on le réduit en briques et on l'échange pour de l'or qu'on ne trouve pas dans le sol de l'Abyssinie. Presque toutes les maisons des Agows sont en groupe, et on voit presque partout au-dessous une vaste caverne creusée dans le roc; l'entrée en est cachée par des buissons et du lierre sauvage. Il y en a qui peuvent contenir cinq cents bœufs; ils s'y réfugient avec leurs bestiaux quand ils sont menacés de l'ennemi. Bruce pense que les peuples d'Egypte et d'Abyssinie ont été Troglodites dans l'origine. Ce peuple a à redouter l'in-

vasion des Gallas, dont les nombreuses tribus entourent l'Abyssinie du côté du midi et de l'orient, y font de très-fréquentes incursions, brûlant et massacrant tout ce qui tombe sous leurs mains : ils ont l'affreuse coutume de couper les parties secrètes des hommes et de les suspendre dans leurs maisons pour les faire sécher. Ils n'épargnent pas même les femmes enceintes, ils les éventrent toujours, dans l'espoir de détruire un enfant mâle. Ce peuple barbare est pourtant soumis à un gouvernement sévère. Il est divisé en vingt-une tribus qui élisent trois rois, de sorte qu'il y a un roi pour commander à sept tribus. Il faut que leur monarque ait au moins quarante ans. Ils le couronnent ordinairement sous un arbre, qu'ils appellent *Wansey*. Il décide de la guerre ou de la paix.

Les Gallas sont dans les deux sexes, blancs, ils ont la peau brune et la taille au-dessous de la médiocre; ils sont extrêmement légers et agiles. Les femmes ne restent pas chez elles même un seul jour après leurs couches. Quand les Gallas chargent l'ennemi, ils font beaucoup de bruit et poussent des cris horribles. Leurs habits, leur costume ressemblent absolument à celui des Hottentots et des

Caffres (1); quoique la polygamie soit permise aux Gallas, ils n'ont ordinairement qu'une femme. Il arrive très-souvent que sacrifiant leur goût pour les plaisirs et la volupté, elles sollicitent leurs maris d'augmenter le nombre de leurs épouses, afin d'accroître le nombre des enfans. Leurs provisions pour traverser quelquefois d'immenses déserts afin de tomber à l'improviste sur les moissons et les villes des Abyssiniens, consistent dans du café rôti et pulvérisé, mêlé avec du beurre dont ils font des boules fermes et semblables à une bille de billard. Ils les portent sans s'écraser, dans des sacs de cuir; une seule leur suffit par jour et leur donne plus de vigueur que du pain et de la viande. Bruce a remarqué que le café croît spontanément dans l'Abyssinie depuis Caffa jusqu'aux bords du Nil. Quand ils veulent traverser des grands fleuves, ils font des petits radeaux qu'ils placent sur des peaux de bouc; ou bien ils entourent leurs bras à la queue de leurs chevaux qui les entraînent à la nage.

Toutes les femmes d'Abyssinie qui suivent les armées, emploient aussi cette dernière méthode. Les peuples de la partie de l'Afri-

---

(1) Voyez page 481 de ce volume.

que, depuis Melinde jusqu'au cap Gardafui et le long de la côte sud de la mer rouge, sont obligés, dès qu'il pleut, de quitter leur demeure pour sauver leurs troupeaux, et de les conduire dans les contrées sablonneuses les plus voisines; car autrement, dès que le zimb bourdonne et paroît, les bestiaux cessent de paître et courent égarés jusqu'à ce qu'ils tombent morts de fatigue ou de faim. Isaie parle chap. 7. v. 18. de cet insecte.

Bruce qui l'a décrit, le représente un peu plus gros que l'abeille, les aîles plus larges que celles de la mouche commune; la tête grosse, la bouche tranchante et hérissée de trois poils d'un quart de pouce de long, qui résistent au doigt comme une forte soie de cochon. Ses ailes ressemblent à de la gaze, sans aucune variété de couleur. Il prend naissance sur une terre grasse et noire du moment qu'il commence à pleuvoir. La piqûre de cette mouche occasionne même sur le chameau des grosses tumeurs qui se putréfient et le font périr quelquefois.

Les Gallas ne sont point les seuls ennemis de l'Abyssinie, il y a encore les Shangallas, autre nation avec laquelle le monarque Abyssinien est souvent en guerre. Il les redoute tant, ainsi que les Gallas, qu'il décerne deux

bracelets d'ivoire au brave qui en tue un à l'armée. Le militaire qui a obtenu assez de bracelets pour couvrir son bras jusqu'au poignet, se présente devant un tribunal composé de douze juges, et obtient l'investiture d'une terre dont le revenu va à plus de vingt onces d'or.

Les Shangallas composent différentes tritribus ou nations de nègres, toutes réunies sous un chef commun. Il y en a quelques-unes qui habitent entre la Nubie et l'Abyssinie ; leur principal établissement est entre les fleuves Mareb et le Tacazé. Là, ils trouvent une quantité immense de gibier et de bêtes fauves, dont pendant le beau tems ils font des provisions d'hiver. Ils dépècent les viandes en petits morceaux et les suspendent aux arbres pour les faire sécher au soleil. Pendant la belle saison, ennemis du faste des palais, ils habitent sous des arbres dont ils courbent en forme de toit les branches latérales qu'ils recouvrent encore avec les peaux des bêtes féroces. L'arbre ainsi élagué leur sert de poteau de milieu, et son sommet touffu d'ombrage très-pittoresque. Chaque arbre est pour eux une maison.

Ces peuples ne vivent en général que du produit de leur chasse et de leur pêche, ils

ne dédaignent pas même les sauterelles; ils les font bouillir et sécher ensuite au soleil dans des paniers si artistement tissus qu'ils contiennent l'eau comme nos vases. Ils vont se désaltérer à la première fontaine. L'hiver, pendant la saison des pluies, ils quittent leur asile champêtre et se retirent dans les antres et les cavernes des montagnes, dont la pierre est molle et se prête heureusement à leurs desirs sans beaucoup de travail. Ces peuples habitent au-delà de Tcherkin, au nord-est de l'Abyssinie.

Du moment que les pluies ont cessé, dès que le soleil brille dans un ciel d'azur, peu de jours suffisent pour flétrir l'herbe et la dessécher jusqu'à sa racine; les Shangallas alors y mettent le feu qui parcourt quelquefois toute la largeur de l'Afrique avec une violence incroyable; c'est ce qui a fait dire à des voyageurs étonnés, entr'autres à Hannon, qu'il avoit vu en longeant les côtes d'Afrique, des rivières de feu qui descendoient du haut des montagnes pour se précipiter dans la mer. La flamme a bientôt consumé l'herbe sèche, de sorte qu'il est rare que les arbres en souffrent. Dès-lors ces peuples recommencent leur chasse; ils n'ont qu'un même langage dont la prononciation est très-

gutturale. Les deux sexes vont tous nus avant leur mariage; dès qu'ils se sont soumis à la loi conjugale, ils portent une étoffe légère autour des reins. Ils ont chacun plusieurs femmes ordinairement très-fécondes pendant une douzaine d'années; elles se marient à dix ou onze ans. Quand elles sont accouchées, elles vont se laver avec leur enfant dans l'eau froide; elles enveloppent ensuite leur nouveau-né dans une pièce d'étoffe tissue avec de l'écorce d'arbre, et le suspendent à quelque branche pour le préserver des serpens et des grosses fourmis qui infestent ces contrées. Dès que leur nourrisson devient un peu fort, elles le portent sur leur dos et l'allaitent par-dessus l'épaule; leur sein, surtout après une ou deux couches, est conformé de manière que leurs mamelles pendent quelquefois jusqu'au genou. Ces peuples adorent la lune et des arbres. Quand ils font la guerre au nord contre les Arabes et au midi contre l'Abyssinie, chaque famille combat ensemble et se partage le butin pris à l'ennemi, de sorte que les femmes connoissant le désavantage d'une petite famille, présentent sans cesse à leurs maris de nouvelles épouses, vont même les leur choisir de la même manière que nous l'avons

vu

vu pratiquer par les Gallas. Le thermomètre de Réaumur s'élève dans leur pays à plus de trente degrés. Il est rare qu'ils vivent au-delà de soixante ans. Bruce prétend qu'il y a des tribus parmi eux qui tuent leurs malades quand ils sont trop foibles ou trop vieux. Heureusement il y en a beaucoup d'autres qui honorent et protègent la vieillesse. Rien de ce qui sert à faire du pain ne croît ni ne peut prospérer dans ces contrées. Dans la saison des pluies la semence seroit étouffée par les mauvaises herbes ou pourriroit par l'humidité, et dans le beau tems elle seroit bientôt brûlée par le soleil.

Aprés ces peuples vient la Nubie qui sépare au nord l'Egypte de l'Ethiopie; mais elle s'étend encore au midi et au couchant de Sennaar dans les vastes montagnes du Dyre et du Tegla. La plupart des Nubiens ont les cheveux laineux, le teint d'un noir transparent, la peau luisante. M. Denon dit avoir rencontré en 1798, à Girgé en Egypte, un jeune prince frère du souverain de Darfour, qui est au couchant de Sennaar. Il étoit vif, gai et spirituel, et revenoit de l'Inde. Les François le questionnèrent beaucoup sur la fameuse ville de Tombout, dont l'existence est encore un problême en Eu-

rope. Il répondit qu'elle étoit au sud-ouest de son pays, que ses habitans venoient commercer avec eux et qu'il leur falloit six mois de trajet pour arriver. Il ajouta que Tombout étoit sur les bords d'un fleuve qui couloit à l'ouest dans un pays nommé dans leur langue le *Paradis*. Les habitans de Tombout sont petits et fort doux. Son frère étoit allié du souverain de Bournou et commerçoit avec lui. Quant à lui, il lui avoit fallu quarante jours pour se rendre de Darfour à Siout en Egypte, et dans cette route il ne trouvoit de l'eau que tous les huit jours, soit dans les citernes, soit à son passage aux Oasis qui sont dans le désert des îles au milieu des sables.

Pour en revenir aux Nubiens, ils sont vifs, intelligens, servent vîte, aiment l'argent. Leur pauvreté ne peut être comparée qu'à leur extrême frugalité. Ils élèvent cependant de nombreux troupeaux de cochons qu'ils ne mangent pas crus comme en Abyssinie, mais qu'ils font cuire tous entiers très-proprement dans des fours qu'ils ont pratiqués sous terre. Ce royaume a trois gouvernemens principaux; le premier est celui d'El-Aice, capitale de la province qui porte le même nom : l'Abiar ou Fleuve blanc arrose

son territoire. Ce gouvernement n'est confié qu'à un parent du roi de Nubie. Le second est celui du Kordofan, dont le revenu consiste en esclaves qu'on tire des montagnes du Dyre et du Tegla, pays immense à côté du Darfour. Le troisième est celui de Fazuclo, pays montagneux, au midi de Sennaar, où sont les grandes cataractes du Nil. Ces montagnes touchent celles du Dyre et du Tegla. Le principal revenu de Fazuclo est en or. Tous les habitans ont les dents belles, le nez aplati, un langage très-doux et sonore. Ce peuple adore la lune. Toutes les fois que cet astre vient les éclairer la nuit, ils sortent avec satisfaction de leurs huttes pour lui rendre hommage. La ville de Sennaar en est la capitale; on y voit le vaste palais du roi, bâti d'argile, à un seul étage. Le monarque a, pour tout costume, une grande chemise de toile de coton bleu qui lui descend jusqu'aux pieds; il est nu-tête, a les cheveux très-noirs et courts, et son teint aussi clair que celui d'un Arabe. Ce monarque est dans l'usage de se faire frotter tout le corps avec de la graisse d'éléphant, pour se rendre la peau douce et augmenter la force des muscles. Le trône de ce monarque est bien chancelant, car si les grands-officiers de la couronne décident qu'il

est de l'intérêt de l'Etat que le monarque cesse de régner, alors un homme de la famille du roi, résidant même dans son palais, et revêtu de la charge de sid-el-coom, vient mettre à mort son parent et son souverain. Bruce a parlé très-souvent au sid-el-coom, ou maître de la maison du roi, qui avoit égorgé en 1769 le roi Nasser avec deux de ses fils; cet officier s'attendoit en 1772 à remplir les mêmes devoirs envers Ismain, régnant à cette époque. Sennaar est bâti entre l'Abiar ou Fleuve blanc et le Nil, à la latitude nord de 13 deg. 34 min. 36 secondes. La ville est très-peuplée; on y voit d'assez belles maisons à un étage; celles des principaux officiers en ont deux avec une terrasse au-dessus. Ni chevaux, ni mulets, ni aucun animal domestique ne peuvent vivre dans Sennaar, surtout dans la saison des pluies; il en est de même des environs de la ville jusqu'à trois lieues, il faut les envoyer passer six mois dans les sables. Les lions même que les rois de Sennaar ont voulu avoir, y ont péri. Bruce prétend que le climat de cette ville est malsain pour l'homme, pour les animaux, et surtout très-contraire à la propagation de tout ce qui respire. Il y périt une immense quantité d'enfans, et la ville seroit bientôt déserte,

ainsi que ses environs, sans la multitude d'esclaves qu'on y transporte du midi de l'Afrique. La dyssenterie y fait beaucoup de ravages. Le thermomètre de Réaumur y monte à l'ombre à 39 degrés. L'inoculation y est connue et en usage depuis long-tems. Les mères font l'opération elles-mêmes à leurs enfans, et choisissent pour cela le tems le plus beau et le plus sec de l'année. Le sol, du reste, y est très-fertile; le millet, le durra, le froment et le riz rendent plus de deux cents pour un. Bruce a vu dans les sables d'Aira près du Nil, à 4 milles de Sennaar, quatre cents chevaux de race de la plus grande beauté, qui appartenoient à un sceik. Sennaar se trouve au couchant de Gondar. Le costume des habitans de Sennaar est une longue chemise bleue de coton; les hommes ont le cou nu, les femmes le boutonnent comme nous. Les deux sexes vont pieds nus dans la maison, dehors ils portent des patins ou des sandales de cuir. Les appartemens, surtout ceux des femmes, sont couverts de tapis de Perse. Ils prennent tous les matins une chemise blanche, mais couchent toujours sur un cuir de bœuf bien tanné, avec une chemise trempée dans la graisse. Le pauvre se nourrit de pain de maïs; le riche fait un

gâteau de cette farine, avec du beurre et du miel; il mange aussi du chameau et du bœuf, tantôt rôti, tantôt cru. Le foie et les côtes de ces animaux se mangent ordinairement crus. Tous les nègres à l'ouest de l'Afrique mangent ainsi la viande du chameau. Les Nubiens, quoique mahométans, vendent souvent leurs femmes après en avoir eu des enfans; le roi même, dit-on, suit souvent cette pratique dénaturée.

Les principales forces militaires de ce royaume consistent en partie dans quatorze mille hommes de pied qui combattent nus, avec une courte javeline et un bouclier. Il y a aussi dix-huit cents cavaliers nègres; on est étonné de leur manœuvre et de la beauté des chevaux. L'or du Sennaar passe pour le plus pur d'Afrique. Le commerce le porte à Moka et dans l'Inde. M. Denon, qui a observé quelques Nubiens en Égypte, dit qu'on les y appelle *barabras* ou gens d'en haut; ils sont au midi de l'Egypte, et passent au Caire pour bons, vifs, et très-fidèles à leur maître. On trouve dans l'Abyssinie et en Nubie, le lion, la giraffe, l'éléphant, le rhinocéros et le buffle. En Abyssinie, celui qui tue à la chasse un de ces animaux, obtient pour récompense deux bracelets d'ivoire. Le buffle

y est féroce, et attaque quelquefois le voyageur. On y voit aussi des sangliers, des hyènes, des crocodiles qui ont quarante pieds, des hippopotames, des autruches, des pintades, des pigeons. Le coton, le dora ou durra, espèce de millet, y prospèrent. En Abyssinie, le raisin vient très-bien à l'orient de Gondar, dans les forêts du Tigré. A Gondar et à Goutto on trouve l'ensete, jolie plante dont la feuille ressemble à celle du bananier, et dont les Gallas mangent la tige bouillie, qui a le goût du pain de froment. On y voit enfin le célèbre papyrus à fleur odorante, espèce de jonc, le premier dépositaire de l'histoire et des progrès des sciences. Les Egyptiens en faisoient du papier : ce secret est presque perdu pour nous. M. Denon a rapporté en France, en 1799, des manuscrits sur papyrus, qui étoient sous les bras d'une momie d'Egypte. Ces manuscrits se trouvent dans l'exemplaire du Voyage de Denon, appartenant à S. M. l'Empereur Napoléon. Je trace ici, aux amateurs curieux de visiter ces contrées, la route que M. Bruce a prise pour revenir d'Abyssinie en Europe. Ce sont au moins les principaux lieux où il a passé, avec leur latitude.

De Gôndar, capitale, il vint à Tcherkin,

pays très-boisé et abondant en gibier de toute espèce; on y prend beaucoup d'éléphans, en leur coupant le nerf du haut du talon, appelé dans l'homme le tendon d'Achille. Tcherkin est à la latitude nord de 13 degrés 7 minutes 30 secondes.

De Tcherkin à Hor-Cacamoot, village au milieu d'un bois. Les habitans n'y vivent que de maïs et de chair d'éléphant. Hor-Cacamoot est au couchant de Tcherkin.

D'Hor-Cacamoot à Teava, capitale de l'Atbara. Teava est à la latitude nord de 14 deg. 2 min. 4 sec.

De Teava à Sennaar, 13 deg. 34 min. 36 s. latit. nord. Ce chemin est le plus long.

De Sennaar à Halfaia, 15 deg. 45 min. 54 sec. Halfaia est une grande et jolie ville, à une demi-heure de chemin du Nil.

D'Halfaia à Chendi, 16 deg. 38 min. 35 s. Chendi a deux cent cinquante maisons.

De Chendi au village de Goos, 17 deg. 57 min. 22 sec. latit. nord. Le désert commence à Goos.

De Goos dans la vallée de Chiggre, 20 d. 58 m. 30 s. Cette vallée est dans le désert de Nubie, et est remarquable par ses sources, dont la meilleure eau sort d'un rocher pointu. Il faut, suivant Bruce, quarante ou qua-

rante-cinq jours pour traverser le désert. On prend un hybeer ou guide du désert.

De la vallée de Chiggre, où il a trouvé des colonnes de sable mouvant, il vint à Syené, dans la haute Egypte (1), de là à Alexandrie et à Marseille.

Le grand désert de Nubie n'est séparé au couchant de celui de Lybie ou Selima qui est immense, que par le Nil, et le même désert de Nubie à l'orient, n'est séparé des déserts de Sinaï et de l'Arabie, que par la mer Rouge... Désert! nom terrible pour celui qui l'a vu une fois. C'est un horizon sans bornes, un océan de sable dont le silence et l'espace vous oppressent; c'est une erreur de la nature; tout y attriste, rien n'y reçoit la vie.

(1) L'Égypte sera décrite au commencement du tome III de cette collection.

CHAPITRE III.

LE DARFOUR.

Pour compléter nos connoissances sur l'Afrique, nous donnons ici l'analyse du voyage de Browne dans le Darfour, pays au couchant de la Nubie. L'Europe savante a donné de justes éloges à ce voyageur, sur sa constance, son courage, la justesse de ses observations, et l'opiniâtreté qu'il a mise dans ses recherches. Son voyage date de 1792 jusqu'en 1798. Il a resté trois ans au Darfour, et est arrivé sur son territoire le 23 juillet 1793, après avoir parcouru l'Egypte.

Les étrangers sont obligés de s'arrêter aux frontières de Darfour, jusqu'à ce qu'il plaise au sultan de leur faire connoître ses volontés. Abd-el-Rachman est le nom du prince; il est âgé de près de cinquante-cinq ans; il est petit, d'une complexion sèche, a le teint très-noir, l'œil vif, les traits expressifs et la barbe touffue. Browne lui ayant fait hommage d'une pièce d'étoffe de soie et coton fabriquée à Damas, le trouva assis sur son trône; il n'avoit point de couronne sur sa tête, il étoit sous un dais de bois très-élevé

et garni de diverses étoffes de Syrie et des Indes indistinctement mêlées. Derrière étoient les meleks ou gouverneurs assis à quelque distance; il y avoit un rang de gardes dont les bonnets étoient ornés, sur le devant, d'une plaque de cuivre et d'une plume d'autruche noire; ils étoient armés d'une lance et d'un bouclier de peau d'hippopotame qui couvroit leur bras gauche. Quinze eunuques étoient placés derrière le trône. Le nombre des spectateurs ou des personnes qui avoient des grâces à demander, s'élevoit à plus de quinze cents. Un louangeur se tenoit à la gauche du prince, et crioit sans cesse : *Voyez le buffle, le taureau des taureaux ! Que Dieu prolonge ta vie, ô maître ! Que Dieu t'assiste et te rende victorieux.* Tous ceux devant qui le prince passoit en sortant de l'audience, se prosternoient devant lui, les meleks même n'approchoient du trône qu'en rampant sur leurs mains et leurs genoux. Le gouvernement y est despotique.

Cobbé, à l'extrémité du royaume, sur la route qui va du nord au sud, doit être regardée comme la capitale du Darfour; elle est au 14e deg. 11 min. de latitude, et au 28e deg. 8 min. de longitude. Elle a plus de deux milles de longueur, mais elle est très-étroite.

Les maisons sont entourées de palissades et séparées par un grand espace de terrain en friche; la ville est remplie de palmiers, de nebkas, qui lui donnent un coup-d'œil très-agréable. Pendant les pluies, la ville est entourée d'un torrent qui va du nord au sud, jusqu'à la montagne du même nom qui est remplie de jakals et de hyènes. L'eau des puits y est désagréable, quelquefois rare, mais n'est point malfaisante. Les indigènes occupent peu de maisons à Cobbé. Presque tous les habitans sont marchands et étrangers. La ville est entourée de plusieurs villages qui en dépendent et qui augmentent la population. Celui d'Helet-Hassan est peuplé de Dongolans, peuple à l'orient de l'Empire: Cobbé ne renferme pas plus de six mille habitans, quoique la ville la plus peuplée.

Les principales villes du Darfour sont : Sweini, Kourma, Ril, Coubcabia, Cours, Choba, Gidid et Gellé. Ce sont de petites villes de peu d'étendue.

Sweini a quelque importance par le passage des caravanes qui vont en Egypte et en reviennent. On y trouve pendant ce tems-là des provisions et des marchés. Les principaux marchands y ont des maisons, un melek y réside; elle est la clef de la route d'E-

gypte. Les Arabes en sont les habitans les plus pauvres.

Kourma est peuplé de marchands nés la plupart dans la haute Egypte. Il y a un marché deux fois par semaine.

La population de Coubcabia est nombreuse. Cette ville est la clef des routes de l'ouest. Le sel est le principal moyen d'échange de son marché. On y vend aussi des grands sacs de cuir propres à contenir du blé ou de l'eau : on les appelle *tokeas* ; il y en a aussi qui sont des pièces de toile de coton de six aunes de long sur dix-huit à vingt de large. Les fourains pauvres en font leurs vêtemens. Les habitans de Coubcabia sont fourains et du Bergou; il y a aussi des Arabes.

Les Foukaras habitent Cours ; ils sont intolérans.

Ril est composé en partie de fourains et de marchands étrangers. Cette ville est la clef des routes du sud et de l'est. Un melek y réside avec des troupes; le souverain y a demeuré autrefois. Son sol est propre au jardinage.

Choba est assez considérable ; on n'y manque pas d'eau. Gidid en a aussi, mais elle est habitée par les Foukaras, peuple peu hospitalier. Gellé est moins florissante par les

vexations qu'elle a éprouvées d'un iman.

Le Darfour est moins favorisé de la nature que les bords du Nil jusqu'à Sennaar, aussi y a-t-il quelquefois des émigrés du Darfour. Cobbé voit arriver des Egyptiens, des Tunisiens et d'autres habitans de la Barbarie, qui y viennent vendre leurs marchandises; il en vient aussi de Dongola, de Sennaar et du Kordofan, pays frontière. Quelques-uns se sont mariés dans le Darfour, et parlent entr'eux la langue du Barabra et l'arabe; mais leurs enfans ne parlent que la langue du Darfour. On les reconnoît et distingue aisément des Fourains à leur teint; ils ont d'ailleurs quelques traits des Européens. Dans le marché qui se tient deux fois par semaine, à l'extrémité de la ville, on y vend des esclaves volés en différens endroits: dans ce cas, la vente s'en fait en particulier. Il y a à Cobbé quatre écoles gratuites où les Foukaras enseignent à lire et à écrire aux enfans. On n'y voit qu'une petite mosquée, où les Foukaras s'assemblent trois fois par semaine.

On voyage par caravanes dans tout le nord de l'Afrique, sous la conduite d'un chef qu'on nomme *chabir*. Ces associations ont pour motif la sûreté des voyageurs. Il y

en a trois principales qui viennent de l'intérieur de l'Afrique conduire des esclaves et des marchandises au Caire : celle de Mourzouk, capitale du Fezzan, pays situé au midi de Tripoli ; celle du Sennaar, et celle du Darfour. La vente des marchandises ne dure pas plus de deux mois, après lesquels ceux qui la composent s'en retournent dans leur pays. Elles vont l'hiver comme l'été. On met moins de tems à aller d'Assouan à Sennaar que d'Assiout à Cobbé. On marque les chemins par un amas de pierres, afin de les reconnoître au retour : malgré ces soins, les caravanes s'écartent souvent. Les jelaps ou marchands n'emportent souvent pour toute provision qu'un sac de farine, un autre de biscuit, et deux bouteilles de cuir, l'une pleine de beurre, l'autre de miel ou de mélasse. Quelques-uns fument et prennent du café. Les provisions, comme on voit, n'excèdent point le nécessaire. La caravane du Darfour en Egypte emporte du petit millet dont ils font beaucoup d'usage. On le mout grossièrement, on le laisse fermenter et on en fait une espèce de pâte qui se conserve long-tems. On y ajoute un peu d'eau pour s'en servir, et c'est un manger assez agréable. L'acidité de cette pâte la fait regarder

comme propre à prévenir la soif. Cette pâte est appelée *ginseïa*. Il est rare que les caravanes prennent des articles qu'on ne peut pas manger sans les faire cuire. Celles qui vont du Darfour au Caire prennent du gros foin et du millet pour les chevaux; mais cela ne vaut pas les féves et le millet dont on se munit en Egypte pour venir au Darfour.

Les indigènes du Darfour sont armés d'une pique légère dont le bout est de fer mou de leur pays. Leurs boucliers sont de peau d'éléphant ou d'hippopotame. Le souverain ne peut mettre sur pied qu'une armée de trois mille hommes. Browne évalue la population de tout le royaume à deux cent mille ames. Il ne va pas de caravane du Darfour à la Mecque; les Fourains qui y vont se joignent à celles d'Egypte, ou passent par Suakem ou Jidda, deux ports sur la mer Rouge, le premier du côté de l'Egypte, l'autre en Arabie, en face de la Mecque. Le pays entre Suakem et le Darfour n'est soumis à aucun gouvernement. Les Tocrures qui voyagent en mendiant, sont les seuls qui fréquentent cette route. Les pluies commencent au Darfour à la mi-juin; une verdure riante embellit alors les campagnes. Les Fourains sèment dans cette saison leur millet, en creusant des trous

à deux pieds de distance. Le sultan, suivi de toute sa cour, creuse lui-même de sa main plusieurs trous où il sème du grain. Cet usage a lieu dans plusieurs royaumes de l'Afrique. Le blé se sème dans le même tems. On recueille le millet au bout de deux mois, et le blé trois mois après. Il n'est permis de vendre la récolte qu'après que la provision du sultan est faite. Ils battent leur blé et l'enterrent, ainsi que le maïs, dans des fosses, dont le fond et les parois sont bien garnis de paille, pour empêcher les insectes d'y pénétrer. Il y a au Darfour deux sortes de millet, le mahreik et le dokn; on y trouve aussi le blé de Turquie, des féves autres que celles d'Europe, et quelques autres légumes. Les pastèques et les melons y abondent dans la saison des pluies. Le tamarin est le seul arbre dont le fruit mérite d'y être cueilli; les dattes y sont sèches et sans saveur. Les chevaux n'y sont pas nombreux; ils sont réservés au militaire et aux officiers attachés à la cour. Il y a des moutons dont la viande ne vaut pas celle des moutons d'Egypte. Leur laine ressemble au poil de chèvre, et n'est guères propre à être travaillée. On y nourrit moins de moutons que de chèvres: celles-ci sont les mêmes que celles d'Egypte. L'âne y est très-

indocile : les meilleurs sont ceux de l'Egypte. Ce pays nourrit des lions, des éléphans, des giraffes, des rhinocéros, des buffles, des chameaux, des hippopotames, des crocodiles et des chats. Les chiens y sont de la race d'Egypte. On y voit aussi des caméléons, des lézards de toute espèce, et des scorpions dont on guérit la morsure en appliquant sur-le-champ un morceau d'oignon écrasé. Parmi les oiseaux, on remarque l'autruche, la perdrix, la pintade, le vautour à tête blanche. Les sauterelles et les terimtes ou fourmis blanches y sont en grand nombre, rien n'échappe à leur voracité. L'or y vient du Sennaar, l'argent, l'étain et le plomb d'Egypte. Le fer et le cuivre, l'albâtre et des marbres de différentes couleurs se trouvent dans le pays.

Les melecks ou gouverneurs des provinces jouissent d'une autorité égale à celle de leur maître ; dans les pays conquis ils prennent le titre de sultan ; mais ils sont toujours nommés par celui du Darfour, auquel ils paient leur tribut. Le sultan n'a d'autre crainte que de s'aliéner l'armée, qui pourroit lui opposer un concurrent dangereux. Le fils aîné succède à son père quand il est majeur. S'il n'y a point d'enfans mâles, ou s'ils sont mineurs,

le sceptre passe au frère du roi mort, mais la victoire souvent décide de la possession de la couronne. Son plus grand revenu consiste en tribut du dixième qu'on lui paie pour le bétail qu'on élève dans le voisinage des rivières. Ce tribut se paie en nature et est conduit dans la plupart des boucheries de l'Empire. On lui paie encore un dixième sur les marchandises qui entrent, et un droit sur les esclaves qu'on va vendre en Egypte. Les confiscations à la suite des querelles où il y a du sang répandu; les présens qu'on fait au prince quand on plaide devant lui; ceux que tous ses sujets lui portent annuellement à la fête de la garniture de la timbale; le millet que chaque village fournit annuellement au prince; tous les mâles qui naissent des jumens Arabes; le produit des champs que le sultan fait cultiver pour lui et le commerce fait pour son propre compte, sont autant de branches de revenus appartenans au souverain de cet Empire. La viande du bœuf y est bonne; celle du chameau est facile à digérer; le lait de vache y est peu agréable, celui du chameau y est estimé.

Ce pays n'a ni lacs, ni rivières, ni marais. Dans la saison des pluies il est entrecoupé de torrens plus ou moins considérables. Chaque

habitant cultive le terrain qui environne sa maison, de sorte que les maisons sont éparses, et les villages, quoique grands, sont peu habités; il est impossible de dire exactement quelle est la population de cet Empire.

L'architecture se borne à un toit léger, qui mette à l'abri du soleil ou de la pluie. Les maisons sont bâties d'argile, quelquefois elles sont couvertes d'une couche de plâtre peint en blanc, en rouge et en noir; le sol de ces appartemens est couvert de sable fin qu'on change de tems en tems. Un petit mur d'argile, plus loin une clôture faite de branches sèches d'acacia et d'autres bois épineux, pour empêcher le bétail et les esclaves de sortir, entourent les maisons.

Les meleks sont les seuls qui se servent de tentes. Les troupes du Darfour, quoique supportant long-tems la soif et la faim, manquent d'adresse et de bravoure; le souverain compte bien plus sur le courage des Arabes qui les accompagnent. Ce peuple ne se lave et ne se peigne que rarement; il s'épile avec des graisses. Les habitans du Darfour et du Cordofan sont ennemis; la rivalité du commerce en est la cause. Le Cordofan est sur la route du Darfour au Sennaar, au milieu de ces deux royaumes.

La seule monnoie du Darfour, qu'on appelle aussi Soudan, consiste en des anneaux d'étain dont la valeur est arbitraire : ils diffèrent beaucoup dans leurs dimensions. Les écus d'Allemagne et les autres monnoies qu'on y porte d'Egypte, servent d'ornemens pour les femmes; elles portent aussi au nez des anneaux d'or. Les Fourains sont gais, aiment la danse et la boisson ; ils boivent quelquefois jusqu'à huit pintes de bouza par tête : cette liqueur étant diurétique ne leur fait aucun mal; ils s'incommodent plus souvent avec une autre liqueur fermentée, qu'ils appellent *merisé*. L'empereur, voulant arrêter les querelles inséparables de l'ivrognerie, a porté des peines très-graves contre les marchands qui le fabriquoient, mais on a éludé ses ordres. Tous les vices qui tiennent à la fraude, au vol, au mensonge, sont communs dans le Darfour; le fils s'y glorifie de tromper son père; ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent; le sultan en a plus de cent de libres. Ils font peu de cas de la décence; l'ombre d'un arbre, l'herbe un peu haute, leur suffit pour se livrer aux plaisirs de l'amour; le fils et la mère, le père et la fille satisfont un penchant incestueux. Les frères et sœurs s'y marient souvent ensemble.

Les maris n'y sont nullement jaloux de leurs femmes. Elles préparent la terre, sèment le blé et le recueillent, font tous les travaux pénibles, avec le manger. Dans les voyages, elles vont souvent à pied, portant les provisions et le bagage, tandis que leurs maris sont montés commodément sur des ânes. Elles ne sont consultées et n'ont d'autorité que pour les affaires de ménage. C'est un désavantage que d'épouser la fille du sultan ou d'un puissant melek : on court le risque d'encourir souvent le ressentiment du monarque. Les Fourains ont la peau très-noire, les cheveux courts et laineux. Les faquirs ou savans y tiennent le premier rang après les chefs du gouvernement. Les kauris et les graines rouges sont un grand objet de luxe et de commerce chez les fourains.

A l'avénement d'un roi au trône, les fourains allumoient un feu qu'ils entretenoient jusqu'à sa mort. A présent, le nouveau monarque choisit un tapis qui, aux yeux de ses peuples, a un caractère semblable à celui du feu de ses prédécesseurs.

A l'ouest de Bormou est le pays d'Afnou, dont les mines d'argent sont si abondantes, que les habitans en font leurs armures... Les Fourains et les Bergoins vont chercher des

esclaves dans le Darkulla, royaume très-méridional. Ils donnent douze livres de sel pour un esclave mâle de douze à quatorze ans, une jeune fille en coûte trois de plus. Ces esclaves sont en partie noirs et en partie rouges ou cuivrés. Leur idiome est simple, facile à comprendre. Ils sont très-propres et se piquent de bonne foi. Les esclaves du Darkulla sont enlevés, les uns à main armée, les autres ont été réduits en esclavage, parce qu'un homme de leur famille a voulu envahir la propriété d'un autre, ou par quelque autre cause.

Les Kullains ignorent les maladies qui sont la suite du libertinage, mais sont sujets à la petite vérole. Ils sont divisés en petites tribus commandées chacune par un chef.

Le piment abonde chez ce peuple; on s'y en procure des boisseaux pour un peu de sel. Le sol y est très-fertile et bien arrosé. On y voit des arbres dont le tronc creusé peut fournir un canot capable de contenir dix personnes.

Les peuples du Bergou, premier royaume nègre à l'ouest du Darfour, entrent par irruption sur le territoire ennemi et en soumettent une partie sans s'arrêter; ils ne mènent pas leurs femmes à la guerre, comme

les Fourains. Dans le Fertit, on mange les prisonniers de guerre, ou on leur enlève la peau du visage et des mains, dont on fait ensuite des ornemens. Ces peuples forgent eux-mêmes leurs armes, en rougissent la pointe au feu, et l'enfoncent ensuite dans le tronc d'un arbre, jusqu'à ce qu'il soit bien imprégné du poison le plus dangereux et le plus violent. Les Mahométans appellent *Fertit* le pays qui avoisine le Darfour.

Tous ces peuples sont sujets à une tumeur à la cuisse, au-dessus du genou, d'où il sort, avec du pus, un petit ver blanc, appelé *ver de Guinée*, qu'il est dangereux de rompre en le retirant. Le scorbut, les maladies vénériennes, la fistule, les descentes ombilicales, l'apoplexie sont des accidens qui affligent l'espèce humaine dans ce climat comme en Europe. Les nègres de quelques tribus se forment sur la peau des dessins ineffaçables. On mutile, dans la haute Egypte, les nègres destinés à être eunuques, avant de les conduire au Caire. Cette opération est confiée à des personnes dont les familles, de père en fils, sont exercées à l'exécution de cette pratique si ancienne. Il n'en meurt que très-peu de ceux qu'on soumet à cette opération. Le sultan du Darfour fait opérer dans son palais

ceux qui sont destinés à son service. Il réside ordinairement à El-Fascher. Browne y a vu célébrer la fête de la garniture de la timbale. Elle dure huit jours; pendant ce temps, les meleks et autres grands personnages font au sultan des présens considérables. Le sultan les récompense de cette générosité involontaire, en traitant chez lui tous ceux qui se présentent. On tue, le premier jour, un si grand nombre d'animaux, que la viande que l'on mange les jours suivans se trouve gâtée. Pendant la fête on fait la revue des troupes, dont les exercices sont une imitation grossière de ceux des Mamelouks en Egypte. Ce roi, voulant se faire une réputation parmi les princes voisins, a voulu avoir une artillerie, et a demandé aux beys un homme qui le mît à même d'en avoir. Achmed-Aga y a été envoyé d'Egypte. Mais M. Browne ignore si les espérances du sultan ont été réalisées. Ce prince est sévère : cinq hommes qui avoient entretenu une correspondance avec un chef du Kordofan qui résistoit aux armes du sultan, furent amenés à El-Fascher, et mis à mort sans aucune forme de procès. Le bourreau leur plongea son couteau dans la poitrine, en présence de plusieurs meleks. C'est une terrible leçon de fidélité pour les gouverneurs des provinces.

CHAPITRE IV.

ALGER, LES MAURES, TUNIS.

Le côté septentrional de l'Afrique, qui va depuis Suez jusqu'à Gibraltar, est borné par la Méditerranée ; il a neuf cents lieues de côtes occupées par une région connue sous le nom de Barbarie et d'Egypte. La Barbarie, ancienne patrie d'Annibal, est au nord ; elle est le meilleur pays de l'Afrique et le plus peuplé ; elle renferme Tripoli, Tunis et Alger. Les peuples qui l'habitent sont ou Africains d'origine, ou Turcs, ou Maures, nations qui diffèrent par les mœurs et se mêlent peu. Presque tous sont mahométans.

Il y a, dit le savant Shaw, dans la plupart des villes et villages de Barbarie, une maison destinée à recevoir les étrangers. Tous les voyageurs sont logés et nourris le mieux possible, pendant une nuit, aux dépens de la communauté. Quand nous ne trouvions pas, dit-il, sur notre route, des maisons destinées aux voyageurs, nous étions obligés de coucher, à la belle étoile, sur le sable que nous couvrions d'un tapis ; nous roulions nos hardes pour nous servir d'oreiller, nos cha-

meaux étoient rangés en cercle autour de nous, ayant la tête tournée en dehors. La fiente de ces animaux nous servoit communément pour cuire nos mêts, car après avoir séché un ou deux jours au soleil, elle prend feu comme l'amadou et fait un feu aussi vif que le charbon de bois. Le climat de la Barbarie est en général tempéré; les pluies y commencent en septembre; on sème le froment en octobre, et la récolte se fait à la fin de mai. Le vaste champ des sciences y est en friche; aujourd'hui, si dans l'esprit grossier de ces Africains on découvre du jugement et même du génie, c'est le caillou brut dont on tire des étincelles.

Alger se divise en trois gouvernemens, dont chacun est sous le pouvoir d'un bey qui relève du dey, souverain de tout le pays. Constantine est la capitale du gouvernement du levant; elle est bien fortifiée et est à trente lieues de la mer. Non loin de cette ville, on voit les ruines de Colo, ville romaine, détruite par les Sarrasins; ses montagnes sont remplies de très-grands singes fort sauvages. Bonne a un port de mer, et est célèbre par la naissance de saint Augustin.

Dans l'étendue du gouvernement du sud, on ne trouve pas une seule ville, pas même

un seul édifice particulier. Tous les habitans vivent sous des tentes. Le bey, sa cour et sa garde sont obligés d'y camper. La ville d'Alger, capitale du royaume de ce nom, est la résidence du dey et la station des galères. Elle est baignée au nord par la Méditerranée; assise sur le penchant d'une colline, elle forme jusqu'à la mer un grand et bel amphithéâtre; mais les rues en sont si étroites que deux personnes ne peuvent y passer commodément. D'ailleurs les juifs et les chrétiens sont obligés, au premier signe, de faire place aux chameaux, aux chevaux, aux mulets et aux ânes, et n'y manquent pas impunément. La rencontre d'un soldat turc, qui prend exclusivement le titre d'effendi, est bien pire, il faut, sous peine d'un violent outrage, se coller contre le mur pour le laisser passer.

Chaque maison a sa citerne. La ville n'a aucune source d'eau intarissable, de sorte que la sécheresse reduit souvent ses habitans à de grandes extrémités. Il y a cependant un aqueduc qui distribue de l'eau de source dans plus de cent endroits, à chacun desquels est attachée une cuiller pour l'usage du public. Dans l'été il y a grande affluence, mais les Turcs sont toujours servis les premiers; un

juif ne doit pas remplir même sa cruche, tant qu'un Maure ou un esclave se trouve présent.

Alger a environ une lieue de circuit. Ses cinq portes restent ouvertes depuis le point du jour jusqu'au soleil couché. On y compte trois colléges, dix grandes mosquées, cinquante petites. Son port doit tout à l'art ; dans sa plus grande profondeur il n'a que quinze pieds. La loi oblige les Algériens de blanchir tous les ans leurs terrasses et leurs appartemens. Il n'y a dans la ville ni places, ni jardins ; on peut la parcourir presque partout au-dessus des terrasses. On n'entend cependant jamais parler de vol, attendu que si un étranger est trouvé dans l'intérieur de la maison, sans avoir auparavant envoyé son nom, il échappe rarement au supplice. Il y a dans cette ville un grand nombre de bains à un prix très-modique. Les femmes ont aussi les leurs ; les hommes ne peuvent y pénétrer. On prétend cependant que les dames se faisant toujours accompagner par des esclaves de leur sexe, y introduisent quelquefois des hommes sous l'habillement de fille ; mais quand l'intrigue est découverte elle est punie d'une manière terrible. Au sortir de la ville, on ne voit que des tombeaux à chaque côté

du chemin; ceux des deys et des pachas ont dix à douze pieds de haut, sont très-bien blanchis et s'élèvent en dôme; ils sont distingués par une pierre en relief taillée comme un turban; ceux des capitaines de vaisseau ont un bâton d'enseigne et une pomme de mât de pavillon. La campagne des environs d'Alger est charmante et très-fertile : elle jouit d'une verdure continuelle; les arbres y fleurissent au mois de février, et les fruits y mûrissent en mai ou en juin. On compte vingt mille jardins dans cette plaine qui a quatre lieues d'étendue. Les dames vont à la campagne à cheval ou sur des ânes; elles sont placées sous une espèce de pavillon d'osier, entouré d'un linge très-fin : elles voient des deux côtés sans être aperçues. Un esclave conduit leur monture. Les pavillons des riches sont ornés de dorures, de peintures, et garnis en gaze.

Quoique tout le pouvoir soit entre les mains du dey, les révolutions sont fréquentes à Alger; la conduite la plus irréprochable ne l'empêche pas de chanceler sur son trône. Selon la constitution primitive, le dey doit être choisi par la voix unanime de l'armée; tous les soldats sont éligibles, et les plus remuans forment des cabales. Dès qu'un des

candidats a réuni les suffrages, on le place sur le trône; le muphti lui dit qu'il est appelé au gouvernement pour protéger le juste et punir le méchant. Les assistans baisent la main au nouveau dey, et toute la pompe se réduit à tirer le canon. Le trône où le dey rend la justice est en partie de brique et en partie de pierre; il est couvert d'un tapis avec une peau de lion par dessus. Il s'y place depuis le point du jour, après le caban, première prière, jusqu'à midi, qui est le tems de la seconde prière. Il a quatre secrétaires autour d'une table, pour expédier ses ordres et les enregistrer. Il y a d'ailleurs dans une grande salle les principaux officiers de la milice, et d'autres officiers des troupes, qui sont assis proche la porte du palais. Les uns et les autres sont à portée de recevoir les ordres du souverain.

Il fait partir annuellement trois camps, pour lever les impôts dans les trois provinces: les beys font payer le double aux débiteurs tardifs. Les chiaoux, gens fort respectés, sont les messagers d'Etat, et au nombre de douze; ce sont des Turcs remarquables par leur taille et leur force; ils sont sans armes, sans couteau, sans bâton, habillés en vert, ceinture rouge et bonnet blanc pointu. Ils sont

chargés de l'exécution des ordres émanés de la bouche du dey. La justice y est rendue, sans frais et sans délai, dans toutes les causes possibles. Les voleurs de grand chemin sont précipités sur de grands crampons de fer où ils restent accrochés jusqu'à ce qu'ils expirent. Un Maure perd la main droite pour le moindre vol, et est ensuite promené sur un âne, la tête tournée vers la queue, et la main mutilée pendue à son cou.

Les Algériens ont en général de mauvaises mœurs, et conviennent eux-mêmes qu'ils sont très-avides d'argent. Les Maures et les jeunes Turcs ne rencontrent guères un étranger dans les rues, sans lui dire quelque parole offensante. Ce n'est que quand l'insulte est trop forte qu'on obtient du dey une prompte justice. On s'épouse à Alger sans se connoître; le premier moment de l'entrevue est celui de l'engagement. L'homme n'a d'autre ressource que de s'informer du caractère et de la figure de sa prétendue, par des femmes qu'il envoie en secret pour l'examiner. Les Algériens, soit Turcs ou Maures, mènent une vie très-sérieuse; leurs jeux se réduisent aux échecs et aux dames. Ils se lèvent de grand matin, dînent entre dix et onze heures, et soupent à la fin du jour. Dans cet intervalle

tervalle ils font deux ablutions, trois prières, et deux autres pendant la nuit. Chacun se retire dans sa maison vers le coucher du soleil. Après ce tems on ne voit personne dans les rues. Ces peuples sont d'une sobriété extrême; il n'est point de père de famille qui ne s'occupe d'amasser un trésor. Il l'enterre dans le lieu le plus secret de sa maison; il est très-dangereux dans ce pays de passer pour riche. Des murs blanchis très-proprement, des nattes fines, un sofa, quelques tapis, font tout l'ornement des maisons les plus opulentes. Leur lit consiste dans des matelas très-légers, garnis de couvertures et de coussins, qu'on étend le soir sur une natte et qu'on retire le matin. Leur vaisselle est composée de pots de terre et quelques plats de cuivre. Ils ne connoissent pas l'usage des fourchettes, et ne se servent que de cuillers de bois. L'argenterie est en général très-rare parmi eux. Les femmes se fardent le visage, peignent en bleu le bout des doigts, font des marques de la même couleur sur leurs cuisses et leurs bras, et noircissent leurs sourcils et leurs cheveux, quoique naturellement très-bruns.

Ils envoient leurs enfans à l'école, dès qu'ils ont atteint l'âge de six ans; ils y ap-

prennent à lire et à écrire. Quand un écolier a fait des progrès rapides, ses parens lui donnent un habit magnifique et le placent sur un cheval richement caparaçonné. Ses camarades le conduisent dans les rues, au milieu des acclamations publiques; les amis le comblent de présens, et vont féliciter le père et la mère. Il n'y a pas de médecins dans le royaume d'Alger, et il y a peu de malades. L'air y est sain. Les habitans y parviennent communément à une grande vieillesse. Le mahométisme est la religion des Turcs, des Maures et des Arabes. La plupart des Turcs algériens n'ont aucun principe de religion ni de probité; leur intérieur n'est que corruption et libertinage. Les femmes peuvent se dispenser d'aller à la mosquée ou à la prière, sans qu'on le trouve mauvais; elles ne se croient sur la terre que pour contribuer aux plaisirs de l'autre sexe.

Les marabous, qui sont des moines maures ou arabes, ont tant de crédit parmi les gens de leur nation, qu'ils commettent impunément toutes sortes de crimes, mais ils sont méprisés parmi les Turcs. Quand le dey est instruit qu'ils sont coupables de quelque délit, il les fait étrangler en sa présence.

Le peuple est corsaire, et ne vit que des

prises faites sur l'ennemi. Son plus cher intérêt est d'être en guerre; la milice se révolte en tems de paix. Ils fabriquent des velours et du tafetas; les tapis qu'ils font sont plus doux et moins chers que ceux de Turquie, mais ils ne les valent pas pour la beauté.... Les Maures sont les habitans primitifs de l'Afrique septentrionale; ils sont médiocrement basanés; s'il y a quelques noirs parmi eux, c'est qu'ils viennent des Africains du midi. On en distingue deux espèces principales, les Maures des villes et ceux des campagnes. La plupart des premiers vivent avec les Turcs dans les villes: ils sont des descendans des proscrits chassés d'Espagne en 1610. Philippe III en bannit en un jour neuf cent mille. Il y en a de fort riches et de très-industrieux. Leur habit est propre et un peu différent du costume turc. Ceux de la campagne vivent errans, font des tentes, et méprisent les Maures des villes. Leurs tentes sont gardées par des chiens qui donnent la chasse aux renards et aboient à l'approche des lions. Les chats les garantissent des rats et des serpens, très-communs dans certains cantons. Ils n'ont pour tout vêtement qu'une pièce de laine blanche dans laquelle ils s'enveloppent. Ceux de quelque distinction por-

tent une chemise avec un manteau de laine sans couture, nommé *barnus*. Les femmes s'habillent aussi simplement, mais tressent leurs cheveux avec grâce, portent aux bras et aux jambes des cercles ornés de corail, de dents de poisson, de perles et de coquillages. Elles se font aux mains et aux cuisses de petites incisions avec une aiguille, et frottent la plaie avec une poudre noire dont les traces sont ineffaçables : elles croient ajouter par là un nouveau prix à leurs charmes. Tandis que les hommes s'occupent de l'agriculture, elles élèvent des abeilles, des vers-à-soie, conduisent les bestiaux au pâturage, portent de l'eau et du bois dans l'habitation. Quand un garçon veut se marier, il conduit lui-même au père de sa prétendue, un certain nombre de bœufs, de vaches, de moutons et de chèvres ; quand il est arrivé, l'usage veut qu'on lui demande combien il a acheté son épouse ; il répond, qu'une femme laborieuse et sage ne coûte jamais rien. On assemble toutes les filles de la tribu qui, ayant fait monter la future à cheval, la conduisent à la tente du mari. Les parentes du mari lui présentent un breuvage de miel et de lait. Tandis que la mariée le boit, ses compagnes chantent une espèce d'épithalame ; la mariée,

après cette cérémonie, plante un pieu, l'enfonce de son mieux, en disant : *Comme ce pieu ne sortira pas du lieu où je l'ai mis, à moins qu'on ne l'arrache, ainsi on ne me verra jamais quitter mon mari, à moins qu'il ne me chasse....* Ces Maures parlent un arabe corrompu, et professent la religion de Mahomet. Il y a aussi, dans le royaume d'Alger, des juifs de tous les pays; on leur assigne un quartier dans toutes les villes. Chaque nation a sa synagogue. Les esclaves chrétiens y sont aussi en grand nombre; les Turcs et les Maures ne les achètent que pour les revendre. On embarque toujours sur les bâtimens corsaires un nombre de captifs. Quand ils se comportent bien, on les associe au profit des prises.

A l'est d'Alger est la ville de Tunis, donnant son nom à ce royaume qui fut le siége de l'empire des Carthaginois. Aucune contrée de l'Afrique n'est aussi florissante que celle de Tunis. Cette prospérité moderne, dit Shaw, est la suite d'une révolution dans le gouvernement. Le dey, qui gouvernoit alors avec ses Turcs, a été dépouillé de sa puissance, et remplacé par un prince maure, qui, sous le nom de *bey*, conduit avec sagesse le timon de l'Etat. Ses forces militaires con-

sistent en sept mille hommes de cavalerie, la plupart Maures, et cinq à six mille hommes d'infanterie, Turcs ou chrétiens apostats. Ces troupes ont un fusil sans baïonnette, et deux pistolets à la ceinture. La marine est un peu négligée. Les Turcs sont encore armés d'un poignard, et les Maures d'un stilet.

Tunis est situé dans un marais, sur le penchant d'une colline; ses murs ont soixante pieds d'élévation. On y remarque la place de Charles-Quint, parce que c'est là que campa cet empereur lorsqu'il prit cette ville. L'air de Tunis est malsain; ses eaux ne sont pas potables; il faut en aller chercher de meilleures à deux ou trois milles; la ville renferme cependant cent cinquante mille habitans les moins barbares de l'Afrique. Elle communique avec la mer par un lac qui ne peut recevoir que des bateaux très-plats; à la suite de ce lac est un canal étroit qui conduit à la Goulette, qui sert de rade à la capitale.

Non loin de là, on voit Bizerte, célèbre par les nombreuses galères que l'Etat y entretenoit jadis, et Byrsa, château bâti sur les ruines de Carthage, cette fameuse rivale de Rome. Les seuls monumens qu'on y remarque sont les aqueducs et les citernes. Il y a

quelques arches entières; Shaw, en les mesurant, leur a trouvé soixante-dix pieds d'élévation. Au-dessus de ces arches est le canal par lequel l'eau passoit. Le bey réside aux environs de Tunis, dans un palais appelé *Bardo*; il y rend la justice à tous ceux qui se présentent; il est assisté d'un grand écrivain et de quatre secrétaires qui mettent par écrit les jugemens qu'il prononce. Quoiqu'il jouisse d'un pouvoir absolu, il a soin de tempérer lui-même cette autorité, en consultant dans les grandes affaires, les officiers du divan, les cadis et les autres gens de loi. Tous les officiers de sa maison sont vêtus d'un habit très-propre qu'on renouvelle tous les ans. C'est la communauté des juifs qui fournit le damas, les draps et autres étoffes nécessaires.

On sert sur sa table une centaine de plats remplis de riz, de volaille, pâtisserie, légumes, fruits. Le bey, par distinction, a une cuiller d'écaille. La loi défend aux Tunisiens d'avoir aucun vase en or ou argent. Il mange avec ses principaux ministres, qui gardent un profond silence pendant le repas. L'eau est l'unique boisson.

Le dîné fini, le bey prend son café dans sa chambre, suivant l'usage du pays, et passe ensuite dans l'appartement des femmes, d'où

il sort à trois heures pour aller prier à la mosquée; il soupe une heure avant le coucher du soleil et se couche deux heures après. Il se lève l'hiver deux heures avant le jour, et l'été, dès que l'aurore paroît. Il est chargé personnellement de la levée des tributs, et il sort pour cela deux fois par an de Tunis, une fois en hiver et l'autre en été, à la tête d'un camp de trois mille hommes; il ne va qu'à deux ou trois journées de la capitale: ses lieutenans pénètrent jusqu'aux extrémités du royaume, et y commettent souvent des grandes vexations. Le Grand-Seigneur envoie bien un pacha à Tunis, mais il ne sert qu'à rappeler aux Tuniciens leur ancienne dépendance. On n'exécute plus les ordres de la Porte, qu'autant qu'ils sont conformes aux vues et aux intérêts du royaume. Le divan est le conseil général de la nation; il est composé de quatre cents personnes, qui ne se trouvent presque jamais réunies à Tunis; il est présidé par un aga, qu'on change tous les six mois; et qui est en même tems gouverneur de Tunis. Le divan s'assemble tous les matins; il est rare qu'il y ait plus de soixante membres dans ce tribunal; il juge en dernier ressort toutes les causes capitales des Turcs.

L'habit des Turcs et des Maures consiste dans une longue veste qui vient jusqu'au milieu de la jambe, et dans une camisole très-courte; on met par-dessus un manteau blanc ou brun, surmonté d'un capuchon ; ils nomment ce manteau *barnus*. Une ceinture fort large embrasse la veste et fait plusieurs fois le tour du corps ; les Turcs seuls y attachent deux couteaux de grandeur inégale. Les hommes ont ordinairement les jambes nues et ont des babouches aux pieds.

Les dames ont des vestes plus longues de deux couleurs, avec des caleçons qui descendent jusqu'aux talons ; elles portent jusqu'à trois chemises, dont la plus apparente a des manches très-larges et terminées par une belle broderie. Leur coiffure est un bonnet, autour duquel on roule un mouchoir brodé et orné de perles et de pierres précieuses ; leurs bras et leurs jambes sont ornés de cercles d'or et d'argent; elles se parfument le corps des odeurs les plus fortes, qu'elles aiment passionnément, et se peignent en rouge les extrémités des mains et des pieds. Pour relever l'éclat de leurs dents, qui sont extrêmement blanches, elles se noircissent les lèvres, se font autour de leurs sourcils noirs trois petits cercles enfermés dans un plus grand, les peignant d'abord en noir et les

couvrant ensuite de filets d'or ; leurs cheveux nattés flottent sur leurs épaules ; ils sont noués vers l'extrémité avec des rubans d'or et d'argent, terminés par des flocons de soie.

Les maisons à Tunis sont basses, petites et très-tristes ; elles sont terminées par une terrasse, sur laquelle les femmes passent dans la belle saison une partie du jour. Les Turcs et les Maures y sont rarement ; les juifs et les chrétiens n'osent y paroître, un Maure pourroit leur tirer impunément un coup de fusil. Les siéges sont des nattes ou des tapis fort communs ; l'ornement des plus beaux palais se réduit à des peintures en mosaïque. Les tapisseries leur sont inconnues, et l'usage des statues et des tableaux leur est défendu par la loi. Les malfaiteurs trouvent un asile sûr dans les mosquées ; il n'est pas permis de les en arracher.

Les marabous sont des espèces d'hermites vagabonds, couverts de mauvais haillons qui cachent à peine leur nudité ; ils font des grimaces et des contorsions hideuses. Lorsqu'un de ces marabous meurt, les Turcs et les Maures l'accompagnent à la sépulture ; ils le portent en l'air sur les mains.

On parle à Tunis le turc, l'arabe et un italien corrompu, qu'on appelle le *petit-franc*. Les bagnes sont des vastes bâtimens servant

de prison aux esclaves: il y a à côté des bagnes des tavernes où toutes les sectes sont confondues et boivent ensemble sans scrupule; le bey en tire des grands droits. Le mariage à Tunis n'est qu'un commerce passager, dont on rompt les liens quand on veut. L'embonpoint est une qualité très-estimée dans leurs femmes, aussi n'oublient-elles rien pour tâcher de l'obtenir; elles ne sortent jamais sans être voilées.

L'appareil des funérailles y est très-lugubre. Dès qu'un homme a fermé les yeux, ses esclaves de l'un et de l'autre sexe, ses parentes, ses amies, s'assemblent autour de lui, se frappent la poitrine, se déchirent le visage, en poussant des cris affreux; son épouse entre échevelée; sa plus proche parente ayant un tambour qu'elle bat par intervalle, fait l'éloge funèbre du mort. Cette triste cérémonie dure trois jours: le corps n'est exposé que pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles on le porte en terre après l'avoir lavé avec de l'eau camphrée mêlée avec d'autres aromates. Les Turcs et les Maures usent beaucoup du café, du vin et des liqueurs fortes; ils fument sans cesse et prennent de l'opium. Ils sont jaloux de leurs femmes, au point qu'il seroit très-impoli de leur demander comment elles se portent.

CHAPITRE V.

MAROC, FES, TAFILET, TRIPOLI.

L'EMPIRE de Maroc, qui n'est séparé de l'Europe que par un détroit de cinq lieues, seroit moins connu de nous que les pays les plus éloignés, sans M. Chenier, qui y a voyagé en 1767 et séjourné en qualité de consul de France. Il est borné au nord par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, à l'est par Alger, au sud par le désert, et à l'ouest par l'Océan. Les Maures n'étant pas habitués à voir des Européens, ne laissent guère pénétrer dans les provinces de l'intérieur. Les villes dans cet empire ne sont ni grandes, ni peuplées, ni nombreuses. Cet empire est séparé de celui d'Alger par la rivière Mulluvia, qui se jette dans la Méditerranée. A une demi-lieue de la rade, on voit Ceuta, qui appartient à l'Espagne; il y a un port pour de petits navires; la côte, habitée par les Maures et hérissée de rochers, n'est d'aucune ressource pour la navigation. Tanger est à environ dix lieues de la rade de Tetuan; la position de Tanger sera toujours favorable à la piraterie des Maures. Les Anglais qui la

possédoient, ont détruit, en 1784, ses fortifications et l'ont abandonnée.

Maroc, capitale de l'empire de ce nom, se trouve à vingt lieues de la mer; elle n'a été bâtie que dans le onzième siècle; ses murs, très-épais, sont construits d'un ciment, composé de chaux, de sable et de terre, qui se durcit et se pétrifie avec le tems. Cette ville est située dans une plaine agréable, remplie de palmiers, ayant à l'est le mont Atlas. Cette plaine fertile étoit autrefois divisée en un nombre infini de jardins bien cultivés et arrosés par plus de dix mille sources venant du mont Atlas. Mais ces riches propriétés ont été dévastées dans des tems de révolution; la capitale n'a pas été plus épargnée; quoique ses murs extérieurs existent en entier, elle ne présente dans son intérieur qu'un désert inhabité; les ruines des maisons entassées les unes sur les autres, y forment des vallons éloignés les uns des autres. Les maisons y sont basses, malpropres et peu logeables; elle ne renferme pas trente mille ames, même lorsque la cour y réside. A l'extrémité de la ville, près du palais, il y a un faubourg muré qu'on nomme la *Juiverie*; c'est là ou habitent les juifs. Les seigneurs espagnols qui, par mécontentement, étoient passés au ser-

vice du roi de Maroc, ont logé autrefois dans le même faubourg ; il y a encore un quartier qu'on appelle des *Andalous.*

Le palais de l'empereur est en face du mont Atlas, à l'extrémité de la capitale. On y voit différentes cours, plusieurs jardins soignés par des jardiniers d'Europe ; il n'y a autrement dans les appartemens aucune recherche en meubles, tout y annonce la simplicité. Pour pouvoir plus aisément contenir les peuples des petits royaumes qui sont sous la domination de l'empire, le souverain a une autre ville impériale où il réside quelquefois ; Maroc est la ville du midi, et Miquenés la ville du nord. Celle-ci est située à quatre-vingt lieues au nord de Maroc : l'hiver, il y a dans Miquenés une très-grande quantité de boue. Le palais du souverain y est très-vaste, renferme plusieurs jardins bien arrosés et bien entretenus. Les palais des rois Maures sont d'autant plus spacieux, que leurs appartemens n'ont qu'un rez-de-chaussée. Ce sont de grandes pièces longues, étroites, qui ont dix-huit à vingt pieds de haut, peu ornées, qui reçoivent le jour par des grandes portes à deux battans, qu'on ouvre plus ou moins, suivant le besoin. Les appartemens sont toujours éclairés par une cour quarrée qui est

dans le centre et presque toujours entourée d'une colonnade. L'empereur conserve dans ses ménageries, qui ne sont que des fosses vastes et profondes, des lions et des tigres, dont il fait présent quelquefois aux souverains de l'Europe.

Les Maures de Miquenés sont plus doux et plus lians que ceux de Maroc; il font politesse aux étrangers. Le sexe y est très-beau, les femmes y sont très-blanches, ont de beaux yeux noirs et des dents magnifiques : quand elles sont sur leurs terrasses elles ne se cachent pas des étrangers; mais si un Maure paroît, elles se retirent bien vîte.

Il y a encore la ville de Fez, capitale d'un royaume de ce nom, bâtie en 793 par un descendant de Mahomet et d'Ali; il y a la mosquée de Carabin, une des plus belles de l'empire et de toute l'Afrique. Fez, où les Musulmans alloient par dévotion, fut bientôt le rendez-vous des provinces voisines; l'affluence des étrangers y introduisit le goût du plaisir, qui est un attrait de plus pour le voyageur. On fabrique à Fez des gazes, des soieries, des ceintures brochées en or et en soie. Le goût pour l'étude s'y est conservé; les Maures riches envoient leurs enfans aux écoles de Fez. Les Maures de Fez, quoique

plus polis que les autres, passent pour être vains, intolérans et superstitieux : les saints qu'ils disent être enterrés dans son enceinte sont pour eux un prétexte de prohiber aux juifs et aux chrétiens l'entrée de leur ville; de sorte qu'il faut un ordre du roi de Maroc pour y être admis. Fez est situé dans le fond d'un vallon entouré de coteaux; le vallon dans sa hauteur est divisé en jardins plantés d'arbres de haute tige. Une rivière qui serpente fait aller plusieurs moulins et fournit de l'eau dans toutes les maisons.

Les jardins, vus du bas de la ville, forment un amphithéâtre des plus gracieux. Dans le treizième siècle, un empereur a fait bâtir le nouveau Fez, contigu au vieux; il est habité par des familles Maures et un grand nombre de juifs, qui cherchent à trafiquer dans le vieux Fez, à travers les humiliations, dont ils se dédommagent par les bénéfices qu'ils font avec eux. Il y a une espèce de poste établie pour communiquer de Fez à Miquenés; à toute heure du jour on trouve des mules sellées et bridées qu'on remet en arrivant au lieu du dépôt.....

Il y a encore le royaume de Tafilet, mais on ne peut en donner une idée exacte, parce que les Européens n'y vont point. Ce royaume

me s'étend le long du mont Atlas, du côté de l'est. Ses habitations se réduisent à environ quinze cents maisons isolées, garnies la plupart d'une tour pour se défendre. Chaque maison est dans un enclos qui renferme des jardins, des terres cultivées et des plantations de palmiers. Cette campagne est agréable, variée et coupée de plusieurs ruisseaux venant de l'est du mont Atlas. Des dattes petites, mais d'un bon goût, sont la richesse et la nourriture de ces habitans. On fait à Tafilet de l'eau-de-vie de dattes, extrêmement forte. Les shérifs en font un usage si immodéré, que le vin ne fait plus sur eux la moindre sensation ; ces shérifs, qui sont des grands ou des nobles, forment la population de Tafilet; ils sont pauvres, se font la guerre entr'eux et s'occupent de leurs terres et de leurs jardins; il y en a qui se disent descendans de Mahomet.

Le climat de l'empire de Maroc est tempéré; la chaîne des montagnes de l'Atlas qu'on voit à l'est, et dont le sommet est couvert de neige, tempère l'ardeur naturelle du climat. Dans l'intérieur des terres, à une certaine distance de la mer, la chaleur est si forte que les petites rivières tarissent en été. Les pluies sont assez régulières pendant l'hiver. En janvier, la campagne y est couverte de ver-

dure et émaillée de fleurs. Au mois de mars on moissonne les orges, et le froment au mois de juin ; les vendanges sont faites au commencement de septembre. Les sauterelles y viennent du midi et y font quelquefois des ravages affreux ; elles y occasionnent la famine ; les Maures s'en dédommagent en les mangeant. On en porte des quantités considérables au marché ; on les sale et fume comme des harengs-saurs. L'hiver n'est pas rigoureux à Maroc, on peut s'y passer de feu. Les plus longs jours n'y sont que de quatorze heures, et les plus courts de dix. Le territoire de Maroc est assez fertile pour que l'empire puisse se suffire à lui-même. Le blé y rend souvent soixante pour un; quand il ne produit que trente, la récolte passe pour être médiocre. Les oranges, citrons, figues, raisins, sel, miel, dattes, y abondent ; les poires, pommes, abricots, y ont peu de saveur : la pêche n'y mûrit pas. Du côté de Salé et de la Mamoré il y a des forêts de chêne qui produisent un gland de près de deux pouces de long, ayant un goût de châtaigne. On en envoie beaucoup à Cadix, où les dames espagnoles en font beaucoup de cas.

L'empereur de Maroc est maître absolu ; le sujet dans son empire n'a rien à lui, pas

même son opinion. La richesse y est un crime que le despote punit au gré de son avarice! A Maroc, la volonté du souverain ne connoît point de bornes; il n'a point de ministres, il voit tout par lui-même. Quatre fois par semaine il donne des audiences publiques, où il rend la justice; tous ses sujets ont la liberté d'y assister: on y porte toujours un présent proportionné à ses facultés. Le prince est à cheval à l'ombre d'un parasol porté par un de ses écuyers: c'est à Maroc le seul attribut de la royauté et la seule marque distinctive de la couronne. Ce qu'on appelle en Europe la cour ou le centre de l'administration de l'Etat, s'exprime à Maroc par *magasin*. Chenier étoit, en 1775, à l'audience publique à Miquenés, lorsque l'empereur fit assommer à coups de bâton un gouverneur de la province du Rif; après il lui fit couper les mains et fit jeter son corps dans la campagne. Ce prince descendit ensuite de cheval, baisa la terre pour faire honneur à Dieu de cet acte de justice. Dans les villes et campagnes il y a des cadis pour rendre la justice, et des talbes ou notaires pour passer les actes. Dans les provinces la juridiction des gouverneurs ne s'étend que sur la police; les riches, comme partout, sont rarement punis avec éclat. Il

y a autant de simplicité à la cour de Maroc que de faste à la cour ottomane. Le prince est naturellement sobre et fait peu de cas de la bonne chère ; les Maures ne mangent que pour vivre ; ils ignorent cette variété de ragoûts usités en Europe. L'empereur mange presque toujours seul, et de sa table on porte aux officiers attachés à sa personne ; il a un nombreux domestique de l'un et l'autre sexe, qu'on habille tous les ans. On appelle alors tous les tailleurs de la ville, qui sont obligés de travailler *gratis* ; ils sont ordinairement juifs et se paient par leurs mains quand ils le peuvent. Toutes les professions doivent travailler gratuitement pour l'empereur : le propriétaire d'un four à chaux lui donne une fournée sur dix ; tous les objets d'industrie paient à proportion de cet impôt.

L'empereur a dans son palais une garde en femmes avec leurs commandantes, nommées *hariffa*. On les expédie dans les provinces pour y mettre à la torture les femmes des grands quand ils sont arrêtés, et leur faire avouer les trésors de leur mari. Les femmes de l'empereur sont, ou des princesses ou des filles de shérifs ou de gouverneurs de province. La grande reine est la première et a la préséance sur les autres ; les filles du roi ont

des apanages et restent dans le palais. Les enfans mâles ont des gouvernemens de province, où ils se forment dans l'art d'opprimer les peuples. Il est bien reçu à Maroc, que l'aîné des enfans mâles doit hériter du trône; mais comme il n'y a point à Maroc de divan ni de conseil, l'élection du souverain y est confiée très-souvent au hasard, et la couronne appartient à celui qui a le trésor, parce que avec de l'argent on a des soldats et on se fait obéir. La religion des Maroquains est le mahométisme; ils ont leurs saints et leurs derviches. Parmi les habitans de cet empire on remarque les Brebes, qui s'habillent en laine comme les Maures, et quoique habitans des montagnes, portent rarement des bonnets. Ces montagnards, ainsi que leurs femmes, ont de très-belles dents, et sont d'une vigueur étonnante. Ils vont à la chasse des lions et des tigres; les mères, croyant donner à leurs enfans de la force et du courage, leur font porter sur la tête un ongle de tigre ou un morceau de peau de lion. Les autres habitans de l'empire sont des Maures, dont les uns habitent les villes, les autres errent dans la campagne sous des tentes; ils ont chacun plusieurs femmes; leur manger ordinaire est le kouskous; c'est une pâte faite avec leur

farine de froment ou de maïs pilé, en forme de petits grains comme les pâtes d'Italie : on la cuit à la vapeur du bouillon, dans un plat profond et troué comme une passoire. Ce plat s'emboîte dans la marmite où l'on fait cuire la viande ; c'est un manger nourrissant et agréable. Les riches l'humectent avec un bouillon succulent, et le font arroser ensuite de beurre frais. Un étranger est reçu dans leurs tentes avec la cordialité de Jacob et Laban. Je me suis trouvé souvent, dit Chenier, à des pareils repas, et me suis cru transporté en songe sous la tente des patriarches. Les femmes sous leurs tentes préparent les laines, les filent, en font des étoffes sur des métiers. Chaque pièce a environ cinq aunes de long sur une et demie de large; on l'appelle *haique*. Toute la garde-robe d'un Maure de la campagne est un haique pour l'hiver, un autre pour l'été, une cape, une culotte rouge et une paire de pantoufles.

L'habit des femmes est aussi un haique, assujéti par une ceinture; les plis qui couvrent le sein et les épaules sont tenus par des agraffes d'argent. Pour être plus belles elles font imprimer avec la poudre à canon sur leur visage, leur col, leur sein et presque tout leur corps, des fleurs et des ornemens.

Elles sont regardées cependant par leurs maris comme des esclaves destinés au travail ; elles soignent, sellent, brident les chevaux, et, à la honte de l'humanité, on voit une femme labourer la terre, à côté d'une mule, d'un âne ou autre animal.

Les femmes des Maures de la campagne marchent sans être voilées, et elles teignent leurs pieds et le bout de leurs doigts avec les feuilles du henné, qui est le lausonia de Linnæus. Les adouars sont toujours auprès de quelque ruisseau ; parmi la grande quantité de tentes qui les composent, il y en a ordinairement une pour recevoir les étrangers. Les adouars sont responsables d'un vol fait dans leur voisinage et à la vue de leurs tentes pendant le jour ; les délits commis après le soleil couché, ne sont pas à leur charge. Pour faciliter les échanges dans la campagne, il y a tous les jours, excepté le vendredi, qui est un jour de prière, un marché public dans les divers quartiers des provinces. C'est comme nos foires de village ; le mouvement des gens qui vont, qui viennent, donne une idée plus juste de la façon de vivre des Maures. Chaque tribu forme un adouar, un camp ; les chanteurs, les danseurs, les baladins qui font danser des singes, y abondent.

Les Maures qui habitent les villes de Maroc n'ont qu'une femme ; il est rare qu'ils en augmentent le nombre ; ils ont des esclaves négresses dont ils peuvent faire des concubines. Les Maures, par la nature du sol ou des alimens, sont maigres ; ils ont de l'agilité et point de vigueur, supportent plus aisément la course que le travail. Ils sont naturellement avares ; l'or est presque pour eux un objet de culte ; ils sont souples, rusés, plus pénétrans que leur figure ne paroît l'annoncer. La punition du vol à Maroc est de faire couper la main ou le pied. L'empereur de Maroc fait un soldat d'un bacha, et un bacha d'un soldat ; on voit aussi un gouverneur de place déposé, condamné à balayer les rues de la ville qu'il gouvernoit.

Les Maures sont peu recherchés dans leur manger ; ils font le matin un déjeûner avant leur travail ; leur grand repas est le soir après le soleil couché : ils n'ont ni cuillers ni fourchettes ; ils se lèchent les doigts après le souper, et s'essuient à leurs habits, qu'ils font laver quand ils sont sales ; ceux qui ont des nègres les font approcher et frottent leurs mains à leur tête. Ils se marient jeunes ; les filles sont nubiles à treize ans. Ils disent que c'est un péché de tuer une cigogne. Cet

oiseau est ami de l'homme; il le délivre des serpens. Outre les juifs et les Maures, qui partagent la population de cet empire, il y a encore des Renegats, que les Maures n'estiment pas; ces apostats ne peuvent s'allier qu'entr'eux. Les Maures pensent que le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à Dieu est de tuer un chrétien.... Le bœuf abonde à Maroc; l'espèce en est petite. Les Anglais en approvisionnent Gibraltar; il passe à Marseille une grande quantité de cuirs de bœufs en poil; et cet empire nourrit beaucoup de chameaux, de chevaux, de mules, de volailles, de lièvres, de lions, de tigres et de sangliers. La qualité de ses laines est généralement très-bonne. On n'y voit presque pas de brebis noires.

Tripoli, situé dans la partie orientale de la Barbarie, est borné au couchant par Tunis, à l'est par l'Egypte, au nord par la Méditerranée, au sud par le désert de Sara. Cette ville, que des ruines magnifiques et un aqueduc bien conservé ont fait soupçonner être l'antique Orca, est située sur les bords de la mer, dans une plaine fertile en dattes, mais où il n'y a ni sources ni rivières. Les Espagnols l'ont prise en 1510. Les chevaliers de Malte l'ont possédée pendant près de

vingt ans dans le même siècle. Les caravanes de Tombut y portoient autrefois beaucoup d'or ; celle de Maroc s'y rend encore en allant à la Mecke. L'intérieur du pays n'est qu'un désert inconnu ; on n'y voit que quelques familles Maures éparses de loin en loin. Les voyageurs ne nous donnant aucune connoissance de ces contrées ni de leur gouvernement, nous finirons cet article, ne voulant pas donner des faits hasardés.

CHAPITRE VI.

NIGRITIE,

Climat et Coutumes des Mandingues.

UNE société de Londres desiroit, en 1793, trouver quelqu'un qui voulût pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique; Mungo-Park, de retour d'un voyage aux Indes orientales, instruit de ce projet, se présenta et fut bientôt accepté. Il savoit cependant que le major Hougton, parti dans les mêmes vues, avoit vraisemblablement péri par l'ardeur du climat ou par la perfidie des naturels du pays. Si l'on pense à la hardiesse de cette entreprise, aux obstacles de tout genre, aux dangers sans nombre qu'il a éprouvés, à une course de près de onze cents milles en ligne directe dans un pays inconnu, sous un ciel brûlant et au milieu de toute sorte de privations, on admirera son courage et sa constance, et l'on sera forcé de donner des éloges à son dévouement généreux.

Muni d'un crédit de deux cents livres sterling sur le docteur Laidley, il s'embarqua le 22 mai 1795, sur l'Endeavour, qui faisoit voile pour la rivière de Gambie,

située sur la côte septentrionale d'Afrique; un mois après il arriva à Gillifrie, sur la rive septentrionale de la Gambie. On trouve abondamment dans cette ville tout ce qui est nécessaire à la vie. Le principal commerce des habitans est le sel, ils l'échangent à Barraconda contre du maïs, des étoffes de coton, des dents d'éléphant et de la poudre d'or. Les vaisseaux d'Europe y sont soumis à des droits considérables imposés par le roi de Barra; l'alkaïd, c'est-à-dire le magistrat de Gillifrie, les perçoit lui-même.

Le lendemain, en remontant la Gambie, M. Park arriva à Vintain, ville très-fréquentée par les Européens à cause de la quantité de cire qu'ils trouvent à y acheter. Elle est amassée dans les bois par les Feloups, nation sauvage, dont le pays très-étendu produit beaucoup de riz; ce sont eux qui le fournissent à ceux qui font le commerce de la Gambie et de Cassa-Mansa. Ils font avec le miel une liqueur enivrante qui ressemble beaucoup à notre hydromel. La langue des Feloups ne ressemble point à celle des autres nègres; les Européens ne traitent avec eux que par l'entremise des Mandingues, dont la langue est la plus répandue dans cette partie de l'Afrique.

M. Park quitta Vintain pour aller à Pisania, village habité par des blancs, dans les Etats du roi d'Yany. Ce sont ces blancs qui font la plus grande partie du commerce en esclaves, or et ivoire. La Gambie est une rivière profonde, vaseuse et abondante en poissons excellens, presque tous inconnus à l'Europe. Les requins, crocodiles, hippopotames, y sont très-communs. Ses bords, très-fertiles, sont aussi habités par quatre nations différentes, les Feloups, les Yolofs ou Jallofs, les Foulahs ou Foulis, et les Mandingues ou Mandingos. Le mahométisme a fait beaucoup de progrès chez ces peuples, ils ont cependant conservé, surtout dans la classe du peuple, les superstitions de leurs ancêtres.

Le Feloup est triste, ne pardonne jamais, et lègue à ses enfans sa haine comme un héritage sacré. Dans leurs fêtes les Feloups s'enivrent avec l'hydromel et se querellent après. Si dans ces disputes quelqu'un perd la vie, l'aîné des enfans prend les sandales de son père et les porte, chaque année, le jour de l'anniversaire de sa mort, jusqu'à ce qu'il l'ait vengé. Ce penchant féroce est contrebalancé par une grande reconnoissance et une fidélité à l'épreuve.

Les Yolofs, divisés en plusieurs Etats indépendans, sont actifs, puissans, belliqueux; ils sont sur les bords de la Gambie, entre le Sénégal et le pays des Mandingues, dont ils diffèrent par la couleur, les traits et le langage ; ils passent pour les plus beaux nègres de cette partie du continent. Leur peau est très-noire, leur nez est moins épaté, leur lèvre moins épaisse. Leurs tribus se font souvent la guerre entr'elles. Leurs mœurs, leurs superstitions ont beaucoup de rapport avec ceux des Mandingues qu'ils surpassent dans l'art de fabriquer la toile de coton ; ils filent aussi la laine avec plus de finesse et la teignent beaucoup mieux.

Les Foulahs ou Foulys ont la peau d'un noir peu foncé, les cheveux soyeux et les traits agréables. Ils se répandent dans les royaumes voisins pour y être bergers et laboureurs.

Les Mandingues, appelés ainsi parce que leur pères sont sortis du Manding, qui est au centre de l'Afrique, sont les plus nombreux habitans de ces contrées. Leur langue est parlée ou entendue dans toute cette partie du continent.

Le Sénégal est un pays stérile dont l'air est salé, au point qu'il pénètre et ronge le fer en très-peu de tems. M. Saugnier, qui a visité

ce pays en 1784, assure que le Sénégal ne renferme que six mille nègres très-braves, dont le courage tient même de la témérité. Les femmes y sont les plus belles négresses de l'Afrique; leurs cases ont la forme de nos ruches à miel, elles ont dix à douze pieds en tous sens; leurs lits sont des claies soutenues par de petites fourches qui s'élèvent à un pied de terre. Ils s'y couchent pêle-mêle, hommes, femmes, filles et garçons. Le feu se fait au milieu, et la fumée n'a d'autre issue que la porte; les alimens n'y sont pas plus sains; les eaux y sont saumâtres et dangereuses; la viande y est détestable et le poisson de mauvais goût. Les bœufs qui y sont de moitié plus petits qu'en France, y fournissent la meilleure viande. Dès que le soleil est couché, on est attaqué par une infinité de moucherons ou maringoins, dont la piqûre est très-sensible; on ne peut s'en garantir qu'avec des cousinières de gaze, ou en se frottant de beurre suivant l'usage du pays.

Les Mandingues sont doux, sociables et bienveillans; ils sont pour la plupart bien faits, d'une taille au-dessus de la médiocre et capables de grands travaux; leurs femmes sont bonnes, vives et jolies; elles fabriquent

elles-mêmes leurs étoffes. Les hommes ont un caleçon qui descend jusqu'à mi-jambe, et une tunique flottante semblable à un surplis; ils portent des sandales et un bonnet de coton. Les femmes ont une pièce de toile autour des reins, qui tombe jusqu'a la cheville du pied, en guise de jupon, et une autre pareille étoffe qui enveloppe négligemment leur sein et leurs épaules. Ces deux étoffes ont chacune six pieds de long sur trois pieds de large : tel est le costume de tous les habitans de cette partie de l'Afrique. La coiffure des femmes varie un peu. Sur les bords de la Gambie elles ont une bande étroite de coton qui, en partant du front, leur fait plusieurs fois le tour de la tête. A Bondou, elles portent sur le front des grains de verre blanc avec une petite plaque d'or. Dans le Kassou, c'est avec de petits coquillages blancs qu'elles ornent leur tête. Dans d'autres endroits elles ont un coussinet pour tenir leurs cheveux très-élevés sur leur tête.

Les Mandingues, loin d'imiter le gouvernement républicain de leur ancienne patrie, n'ont formé dans le voisinage de la Gambie que des Etats monarchiques. Leurs rois sont cependant obligés, dans les affaires importantes,

tantes de convoquer une assemblée de vieillards, surtout quand il s'agit de faire la paix ou la guerre. Dans les villes il y a un alkaïd dont la place est héréditaire, qui maintient l'ordre, perçoit les droits imposés aux voyageurs, et préside à l'administration de la justice; elle se rend par l'organe des vieillards, en plein air. Les affaires sont examinées avec franchise, et les témoins entendus dans les séances appelées *Palaver*, ou dans un *Bentang*, espèce de théâtre qui sert dans les villes, de halle et de maison-commune. Un mur de terre de quatre pieds de haut, sur lequel est une couverture conique, sert pour la demeure du roi comme pour celle du plus humble esclave. Une jarre, quelques vases d'argile, des gamelles, des calebasses, un ou deux tabourets composent tout l'ameublement de ces souverains. Le lit est le même qu'au Sénégal.

Les Mandingues de condition libre ont plusieurs femmes, qui ont chacune leur petite chaumière. Toutes ces chaumières appartenant à la même famille, sont entourées d'un treillis en bambou fait avec art, et forment un enclos appelé *Sirk* ou *Sourk*; plusieurs de ces enclos séparés par un petit passage, composent une ville. Ce pays n'est

qu'une vaste plaine couverte de bois dont la vue en est uniforme : la chaleur y est étouffante pendant le jour, et la nuit on est effrayé par le croassement des crapauds, les cris aigus des jakals, les hurlemens des yènes et les coups redoublés du tonnerre. Le blé y vient très-bien, les bestiaux y trouvent des gras pâturages ; le riz, le maïs et deux sortes de millet y prospèrent. On trouve dans les jardins environnans les villes, l'oignon, la patate, le manioc, l'igname, l'orange, la banane, la pistache, le giraumon, la citrouille, la pastèque et autres bons légumes. Les nègres pilent le grain dans un mortier pour le séparer de son enveloppe, le vannent après et le réduisent ensuite en farine. Ils en font un mets estimé appelé *Kouskous* ; pour le faire ils humectent d'abord la farine jusqu'à ce qu'elle soit un peu graineuse, et la mettent dans un vase de terre profond et percé comme une écumoire qu'ils adaptent et scellent sur une marmite remplie d'eau et de viande, de sorte que le Kouskous est cuit à la vapeur du pot-au-feu : la plus grande preuve d'attachement qu'une négresse puisse donner à son amant est de boire l'eau dans laquelle son ami s'est lavé les mains : c'est le plus grand té-

moignage de fidélité qu'elle puisse donner.

Tout ce qu'on vient de dire des Mandingues n'est applicable qu'à ceux qui sont libres et qui forment au plus le quart des habitans de ces contrées. Les trois autres quarts nés esclaves n'ont aucun espoir de cesser de l'être. Ils sont chargés du labourage et des autres travaux serviles. Les seuls esclaves nés dans le pays ont le droit d'invoquer les lois pour ne pas en sortir. Ils ne peuvent être vendus par le Mandingue libre, sans qu'un palaver ait jugé publiquement qu'ils méritoient d'être punis. Les prisonniers de guerre, les condamnés à l'esclavage pour dettes ou pour quelque crime, tous les infortunés qu'on tire de l'intérieur de l'Afrique et qu'on vient vendre sur la côte, ne peuvent réclamer contre la volonté et les injustices de leurs maîtres. Un homme de dix-huit à vingt-cinq ans, bien constitué, se vend de dix-huit à vingt livres sterling. Les nègres de l'intérieur se servent d'un petit coquillage appelé *Kauris*, en guise de monnoie. Deux cent cinquante kauris équivalent à vingt-quatre sous de France. Quand ils commencèrent à traiter avec les Européens, le fer étoit l'objet dont ils faisoient le plus de cas, et la barre de fer devint la

mesure de la valeur de toutes les marchandises; de là, le terme mercantile sur ces côtes, une barre de marchandise. Un nègre y vaut ordinairement soixante-dix barres ou trois cent cinquante livres de France; la barre est évaluée à cinq livres. M. Park assure que les Européens ne tirent pas plus de mille esclaves par an de l'Afrique. Vers le milieu de juin on éprouve souvent des ouragans accompagnés de pluie et de tonnerre, c'est le prélude de la saison pluvieuse qui dure jusqu'en novembre. La pluie y est très-forte pendant ce tems, et le vent souffle du sud-est. A la fin de la saison le vent passe au nord-est et y reste. L'herbe se sèche alors et meurt, les rivières diminuent rapidement et plusieurs arbres perdent leurs feuilles. Lorsque les herbes sont assez sèches, les habitans y mettent le feu; cet usage que nous avons vu pratiqué par les Shangallas (1), n'a pas lieu dans le Ludamar. La combustion des herbes offre un spectacle effrayant, elle est bientôt suivie d'une verdure fraîche et nouvelle; le pays en devient plus agréable et plus sain.

Les bois antiques appartiennent à l'Etat; si cependant un particulier peut cultiver plus de terrain qu'il n'en possède, le gouverne-

(1) Page 511 de ce volume.

ment lui en cède, sous la condition expresse de le perdre, si dans un tems limité il n'est pas mis en culture. La population n'y est pas très-grande : les bords du Sénégal, de la Gambie et des autres rivières sont nuisibles à la santé. Les mandingues vont rarement au-delà de cinquante ou soixante ans. Ils sont doux, gais, curieux, crédules, simples et aimant la flatterie. Ils ont un penchant au vol, qu'ils regardent pourtant comme un crime, puisqu'ils ne s'en rendent pas coupables les uns envers les autres. Ce vice est compensé par leur générosité et leur charité désintéressées. Leurs femmes surtout possèdent éminemment ces deux qualités.

La tendresse maternelle n'y connoît point de bornes ; le plus tendre retour de la part des enfans en est la douce récompense. Le plus grand affront qu'on puisse faire à un nègre est de parler avec mépris de celle qui lui a donné le jour. Frappez-moi, disent-ils, mais ne maudissez pas ma mère. La sollicitude maternelle s'étend non-seulement sur le physique, mais encore sur le moral. Les premières leçons de la mère à son enfant sont le respect et l'amour de la vérité. Une négresse dont le fils fut tué par des Maures, n'avoit d'autre consolation que le plaisir de

dire que son fils n'avoit jamais fait un mensonge. C'étoit un éloge du mort et une leçon pour les vivans.

Les négresses allaitent souvent leurs enfans pendant trois ans, et toujours jusqu'à ce qu'ils marchent seuls. Dès que l'enfant peut aller sans secours, on lui laisse une grande liberté. Les filles apprennent à filer le coton, à battre le blé et à s'acquitter des autres travaux domestiques. Les garçons travaillent aux champs; les deux sexes en atteignant l'âge de puberté, subissent la circoncision. Les *Kafirs*, mot qui veut dire payen ou infidèle, regardent cette opération comme utile et commode; dès qu'un jeune homme a trouvé une jeune fille à son gré, il la demande au père qui la lui accorde ordinairement pour le prix de deux esclaves. Si les parens sont d'accord et qu'ils aient mangé quelques noix de kolla que le prétendu offre comme arrhes du marché, la jeune personne épouse celui qu'ils ont choisi, ou reste fille, car l'amant auroit le droit de la réclamer comme esclave si ses parens la donnoient à un autre. Le jour des noces on tue un bouc, un taureau, et on prépare beaucoup de mets: à la nuit la mariée est conduite dans une hutte où les matrones l'aident à arranger sa robe nup-

tiale qui est toujours de coton blanc, et faite de manière à cacher la personne de la tête aux pieds. Les vieilles, placées autour d'elle, lui donnent aussi des leçons de conduite pour l'avenir; pendant ce tems-là les jeunes filles amusent la compagnie par des chansons, des danses très-gaies. Dans cet intervalle le mari s'occupe au-dehors des convives et leur distribue des petits présens. Après le repas on chante et on danse toute la nuit. A minuit les matrones conduisent la mariée dans sa hutte; et l'époux disparoît à un signe convenu. Vers le matin les matrones viennent examiner la couche nuptiale, cérémonie indispensablement nécessaire, le mariage seroit nul si elle avoit été omise.

Les enfans des Mandingues ne portent pas toujours le nom de leurs parens; quelques-uns des noms qu'on leur donne expriment les bonnes ou mauvaises qualités qu'ils ont, d'autres des reproches. Outre leur nom propre, ils ont le surnom de la tribu à laquelle ils appartiennent. Chaque nègre s'enorgueillit de l'ancienneté de la sienne; c'est sept à huit jours après la naissance de l'enfant qu'on lui donne un nom; on lui rase la tête, on prépare pour les convives un mets nommé *déga*, fait avec du lait aigre et du

maïs pilé ; quand les parens sont riches on y ajoute une brebis ou une chèvre ; cette fête s'appelle la *tonsure de la tête de l'enfant.*

Quand les nègres se rencontrent, ils se saluent toujours en disant : *Abbé haeretto, e ning semi,* êtes-vous bien ? la réponse générale est *marhaba*, mon ami, et on répète le salut de la personne ou son surnom.

Ils calculent le tems par les saisons pluvieuses, l'année par les lunes, les jours par le soleil ; comme nous ils divisent le jour en matin, milieu du jour et soir. Ils font une prière à chaque nouvelle lune ; c'est tout le culte qu'ils rendent à l'Etre-Suprême ; ils ne commencent jamais un voyage pendant le dernier quartier de la lune, et ils attribuent à la sorcellerie toutes les éclipses quelconques. Le monde est, selon eux, une plaine très-étendue : une rivière salée où la mer les séparent de la terre des blancs, qu'ils appellent *Tobaudodou*, et d'un autre pays habité par des cannibales d'une taille gigantesque nommés *Koumi.* Ils appellent cette terre *Jong-sangdou*, terre où on vend les esclaves. Leur pays est le meilleur de tous, ils nous plaignent beaucoup.

Leurs alimens simples, et leur vie active ne les préservent pas toujours des maladies,

les fièvres, la dyssenterie, le ver de guinée que nous avons decrit en parlant du Darfour, une lèpre qui se manifeste aux pieds et aux mains par des taches scorbutiques, sont des fléaux qui les affligent souvent. A la mort d'un personnage important, les parens et amis se réunissent et font entendre des cris lugubres. On tue un bœuf pour le repas des assistans; le corps est vêtu d'une toile de coton blanc et enveloppé d'une natte; le jour même de la mort, et à la nuit, les parens le portent au tombeau qui est creusé dans la hutte du défunt; car les nègres n'ont pas de lieu déterminé pour la sépulture. Quand la fosse est hors de la ville, au lieu de la couvrir d'une pierre qui serviroit de monument ou de décoration, ils la couvrent de branches épineuses pour en écarter les loups.

Les alimens varient et suivent les productions du sol; les nègres libres déjeûnent à la pointe du jour, avec de la bouillie de farine et d'eau, à laquelle on mêle un peu de fruit de tamarin pour lui donner un goût acide. Vers deux heures ils mangent du kouskous fait avec un peu de beurre végétal du Shea. Le souper est leur principal repas; il se fait vers minuit, avec du kouskous mêlé de viande ou de beurre de Shea. Leur breu-

vage est la bière et l'hydromel, ils en boivent souvent avec excès. Ils fument tous et prennent du tabac. Leurs pipes sont de bois, terminées par un coffret très-curieux en terre où ils allument leur tabac. Leur luxe est le sel; dire qu'un homme mange du sel à sa table, c'est dire qu'il est très-riche; on voit souvent des enfans qui en sucent des morceaux gommés.

En Afrique les esclaves, relativement aux hommes libres, sont dans la proportion de trois contre un. Les guerres pour des causes frivoles en produisent souvent beaucoup. Quand un homme libre est fait prisonnier, ses amis peuvent le racheter en donnant deux esclaves à sa place. Plus les esclaves sont éloignés de leur pays, plus leur valeur augmente, parce qu'ils s'échappent assez souvent quand ils en sont près. Il est rare qu'ils n'y parviennent, quand ils en ont formé le dessein. Cependant, pour s'en assurer on met le plus souvent dans la même paire de fers la jambe droite de l'un et la gauche de l'autre. Ils ne peuvent marcher que fort lentement et en supportant leurs fers avec une corde. Ils sont attachés quatre à quatre avec de fortes lanières tressées. Dans la nuit on leur met une nouvelle paire de fers, et quelquefois

on leur passe au cou une chaîne légère du même métal. Ceux qui donnent des marques de mécontentement sont assujétis d'une autre manière. On fait entrer la jambe de l'esclave dans une entaille évasée, faite dans un épais billot de bois d'environ trois pieds de long, et on l'y attache par une forte vertevelle de fer dont une branche passe de chaque côté de la cheville. Ces malheureux nègres demandoient à M. Park si on les mangeoit après leur avoir fait passer la grande eau.

C'est après la moisson que les guerres ont ordinairement lieu avec plus de fureur; les vainqueurs enchaînent, emmènent leurs prisonniers, et emportent leur butin. Le secret préside toujours à ces opérations militaires et l'audace les fait réussir. Dans les tems de disette il arrive souvent que les parens vendent leurs enfans pour acheter des vivres. La lutte et la danse sont leurs amusemens favoris. Les lutteurs joignent la force à l'agilité; ils n'ont pour vêtement qu'un caleçon court, et leur corps est oingt d'huile et de beurre. Les combattans sont animés par la musique d'un tambour qui règle assez bien leurs mouvemens. Les danseurs ont des petits grelots aux bras et aux

jambes. Le même instrument ou tambour règle leurs pas ; il sert aussi à maintenir l'ordre dans ces assemblées qui se tiennent au Bentang ou maison-commune, qui sert aussi de théâtre et de halle.

Sans s'arrêter à Tambaconda et à Konniakari, notre voyageur se mit le 12 décembre en route avec deux ou trois nègres. Ils entrèrent dans le désert qui sépare le royaume de Woulli de celui de Bondou. A peine eurent-ils fait un mille, que les nègres s'arrêtèrent pour préparer un saphi qui, dans la traversée, pût les garantir des accidens fâcheux. Cette cérémonie consiste à marmotter quelques paroles et à cracher sur une pierre qu'on jette sur le chemin. Les nègres ont beaucoup de confiance dans ces saphis ; ils ont encore d'autres charmes ou amulettes nommés aussi *saphis*, qu'ils portent constamment sur eux, renfermés dans des espèces d'étuis faits avec des cornes de mouton ; ce sont des versets de l'alcoran que des prêtres mahométans écrivent sur des petits morceaux de papier, et qu'ils vendent aux nègres comme ayant une vertu extraordinaire. Après avoir fait halte sous un arbre auquel chaque voyageur attacha un lambeau d'étoffe, M. Park arriva le 13 à Tallika, ville

du royaume de Bondou, habitée en grande partie par des foulahs mahométans. Ces nègres s'enrichissent en fournissant des vivres aux caravanes, et dans le commerce d'ivoire que leur procure la chasse qu'ils font aux éléphans. Huit jours après ils arrivèrent à Fatteconda, capitale du royaume de Bondou; il furent invités à aller loger chez un riche slatée ou marchand nègre d'esclaves. On ne tarda pas à le conduire chez Almami, souverain de Bondou. Pour se le rendre favorable, il lui fit présent d'une poire à poudre, de tabac, d'un peu d'ambre et de son parasol. A l'entrée de la cour, où est l'appartement du roi, le guide et l'interprète de M. Park ôtèrent leurs sandales. Ils trouvèrent le monarque assis dans la campagne sous un arbre; il donnoit audience à ses sujets, et il fit asseoir M. Park sur la même natte que lui; il fit un grand éloge de l'habit bleu de Park, et termina sa péroraison en le lui demandant. Pour le dédommager, il l'assura qu'il le porteroit dans toutes les grandes occasions, et qu'il instruiroit tous les étrangers de la libéralité de l'homme blanc.

M. Park ne crut pas devoir résister à un prince africain, ôta son habit et le mit aux pieds du monarque, qui l'engagea d'aller

rendre visite à ses femmes, très-curieuses de voir cet étranger.

A peine entré dans leur cour, il se vit environné de tout le sérail; elles étoient dix à douze, la plupart jeunes et jolies; elles portoient sur la tête des ornemens d'or et des grains d'ambre; elles le plaisantèrent très-joliment sur la blancheur de sa peau et la longueur de son nez, et finirent par lui offrir une jarre de miel et quelques poissons. Les Foulahs et les Mandingues forment la population du royaume de Bondou; ils sont naturellement doux et faciles, pasteurs et agriculteurs. Le mahométisme a fait de grands progrès parmi eux; ils ont des petites écoles où leurs enfans apprennent à lire le koran. Les droits imposés aux voyageurs y sont très-considérables; dans presque toutes les villes on paye une *barre* de marchandises d'Europe pour un âne chargé. Leur bétail est extrêmement doux et familier; ils traient leurs vaches soir et matin : leur lait est délicieux, mais peu abondant. Ils ne l'emploient que quand il est aigre; ils ignorent l'art de faire le fromage. Ils font un commerce d'excellens chevaux qui sont un mélange de la race africaine et de l'arabe.

CHAPITRE VII.

Détresse de M. Park, Maures du Ludamar et du milieu de l'Afrique, Mariages.

Nous appelons en France *Galam* le royaume que les nègres nomment *Kajaaga*, et *Seracolets* les *Serawoullis* qui peuplent ce royaume. Ce peuple va vendre au loin le sel et les toiles de coton; il y fait un gain considérable et est renommé par la loyauté de son commerce. M. Park, quoique ayant éprouvé des malheurs dans ce pays, ne se plaint pas de l'air de ce royaume; il le trouve plus pur et plus sain que celui des contrées qui se rapprochent de la côte. A Joag, ville de deux mille habitans, il logea chez le douti ou gouverneur, et fut éveillé, au milieu de la nuit, par dix cavaliers armés qui lui emportèrent, par ordre du roi, son argent et la moitié de ses effets, pour le punir d'être entré dans la ville sans payer les droits d'usage.... Le 4 janvier 1795, il arriva à Tiesie dont les habitans, quoique riches en grains et en bétail, sont peu difficiles sur leurs alimens : grands et petits, maîtres et esclaves, tous mangent les rats, les taupes, les écureuils, les serpens et

les sauterelles. Le lendemain, il traversa le Krieko, un des bras du Sénégal; il passa sans s'arrêter à Madina, et vint à Jambo, dans le royaume de Kasson. Admis à l'audience du souverain de cet Empire, le monarque lui apprit le sort du major Hougton. Ce voyageur avoit fait présent au roi de Kasson d'un cheval blanc, avoit traversé ensuite le royaume de Kaarta, et perdu la vie dans le Ludamar, pays des Maures.

Le Kasson est un des plus beaux, des plus riches pays de l'Afrique; il renferme plusieurs villes considérables. Les champs cultivés qui les entourent offrent une perspective charmante. Le roi peut mettre sur pied une armée de quarante mille hommes.

Les Maures du Ludamar ressemblent, selon M. Park, aux mulâtres des Antilles, et il faut les bien distinguer des Maures de la Barbarie, dont le grand désert les sépare. Soit que les Maures du Ludamar descendent des Vandales, des Numides, des Phéniciens ou des Carthaginois depuis des siècles, avant même la conquête d'une partie de l'Afrique par les Arabes, ils sont connus sous la dénomination de Maures. Le pays qu'ils possèdent s'étend de l'ouest à l'est, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à l'Abyssinie. Les nègres

nègres appellent le Sénégal *Bafing*, fleuve noir : il coule à l'ouest; il n'est pas le même que le Niger, appelé par les nègres, *Joliba*, ou *la Grande-Eau*. Le Niger coule à l'est. Ces Maures sont un peuple perfide et rusé, qui trompe et vole à chaque instant les nègres naïfs et crédules. Leurs traitemens à l'égard des chrétiens sont aussi barbares. Un long tems s'étoit écoulé, dit M. Park, depuis que je languissois prisonnier dans le camp des Maures. On m'apportoit vers minuit une gamelle de kouskous, avec du sel et de l'eau : c'étoit tout ce qu'on nous donnoit, à Demba, Johnson et moi, pour apaiser notre faim. Le jour suivant, je parvins à m'échapper, et le désert me parut préférable. J'étois cependant sans moyen pour me procurer des vivres puisqu'on m'avoit tout pris, et je craignois de ne pas trouver d'eau; la nuit étoit très-obscure, j'avançois difficilement; au bout de quelque tems j'aperçus quelques lumières et des huttes dispersées, vers lesquelles je me dirigeai. Une vieille femme filoit du coton à sa porte; je lui fis signe que j'avois faim; à l'instant elle me fit entrer chez elle, et me donna du kouskous pour moi et du maïs pour mon cheval. Traversant ensuite le bois et dirigeant ma marche vers le sud, j'arrivai le 4 juillet dans un pays habité par

des Foulahs dont je reçus un bon accueil.

Les Maures du milieu de l'Afrique sont divisés par tribus. Les plus redoutables sont celles de Trasart et d'Ilbraken, sur la rive septentrionale du Sénégal. Les tribus de Gedingouma, de Jafnou et de Ludamar, quoique moins considérables, sont puissantes et belliqueuses. Chaque tribu a son chef ou roi, qui jouit d'une autorité absolue.

Les Maures, en tems de paix, ne s'occupent que de leurs troupeaux, passent alternativement de la voracité à l'abstinence; mahométans très-rigides, ils jeûnent souvent les jours indiqués par la loi du prophète. Ils supportent la faim et la soif; mais, quand l'occasion se présente, ils mangent plus dans un seul repas que trois Européens. Leur pays est stérile et produit peu d'objets propres à être manufacturés. Ils négligent l'agriculture, et échangent du sel gemme, qu'ils tirent du grand désert, contre du grain, des toiles de coton et autres objets qu'ils reçoivent des nègres. Ils fabriquent eux-mêmes une toile très-forte dont ils couvrent leurs tentes. Cette étoffe est faite avec du poil de chèvre filé par les femmes maures. Elles préparent aussi les cuirs pour les selles, brides, valises et autres objets.

Ils font, avec du fer natif, des couteaux, des piques et même des marmites; les Européens leur fournissent des sabres, fusils, pistolets, munitions, qu'ils paient avec des malheureux nègres qu'ils enlèvent dans les royaumes voisins.

A défaut de mosquée, ils font la prière dans une enceinte de nattes; celui qui y préside est prêtre et maître d'école. Le papier étant rare et cher, les écoliers, qui s'assemblent tous les soirs devant la tente du maître, écrivent ce qu'on leur apprend sur des planchettes qu'ils portent toujours pendues derrière le dos. Dès qu'un écolier sait lire et écrire quelques passages du Koran, il sort de la classe des enfans, et méprise alors les nègres illettrés. L'éducation des filles est très-négligée parmi eux; les Maures ne les croient créées que pour le plaisir et les caprices d'un maître; suivant eux, du goût pour la volupté est leur première qualité, et la plus aveugle soumission leur premier devoir. Embonpoint et beauté sont synonymes chez les Maures. La femme à qui il faut un chameau pour la porter est une beauté parfaite; celle que deux esclaves peuvent soutenir, ne peut avoir que des prétentions modérées. Aussi, pour procurer ces charmes à leurs filles, les

mères leur font manger tous les matins une énorme quantité de kouskous et boire une grande jatte de lait de chameau. Les coups sont employés souvent pour les y contraindre ; cet usage, du reste, n'occasionne ni maladies ni indigestion. Leur habit n'est qu'une pagne qui leur ceint le corps et fait à-peu-près l'effet d'un jupon ; au haut de cette pagne, on coud deux pièces carrées et on les attache ensemble sur l'épaule, l'une devant et l'autre derrière. Leur coiffure consiste en un bandeau de toile de coton, dont une partie, plus large que le reste, leur couvre le visage ; elles ne sortent jamais sans être voilées de la tête aux pieds.

Le degré de fortune du mari varie les occupations de la femme maure : la reine et quelques autres passent leur vie à causer avec ceux qui viennent les voir, à faire quelques prières et à applaudir à leurs charmes devant une glace.

Celles d'une classe inférieure s'occupent du ménage, sont vaines, parleuses, et dures pour leurs esclaves. Le sort des négresses esclaves est vraiment déplorable. Contraintes d'aller chercher de l'eau dans de grandes outres appelées *guirbas*, il faut qu'elles en charrient assez pour les maîtres et les chevaux,

puis elles pilent le maïs et préparent le manger. Dans les intervalles, elles balaient la tente, battent le beurre, et font tout ce qu'il y a de plus pénible. Elles sont très-mal nourries, et cruellement châtiées pour la moindre faute.

L'habit des Maures du Ludamar est le même que celui des Mandingues (1), si l'on en excepte le turban que les Maures portent toujours de toile blanche. Ceux qui ont la barbe la plus longue en sont orgueilleux, parce qu'elle prouve leur origine arabe. Les autres en général ont les cheveux courts, touffus et extrêmement noirs. La petite vérole fait chez eux de grands ravages, et se communique chez les nègres du midi. Ces derniers connoissent heureusement l'inoculation. La justice criminelle y est prompte; ils n'infligent guères les peines capitales qu'aux nègres. La garde des troupeaux fait leur unique soin ; ils restent alors sans rien faire; les oisifs viennent souvent dans la tente du roi, qui oublie sa grandeur et se met de niveau avec le plus petit de ses sujets; son costume cependant en impose, car il est toujours vêtu des étoffes les plus précieuses;

---

(1) Voyez page 576 de ce volume.

il porte tantôt des toiles de coton bleu de Tombuctou, tantôt des mousselines de Maroc.

Tous les nègres établis dans le Ludamar lui paient une taxe en grains, en toile, ou en poudre d'or. Les korées, c'est-à-dire, sources ou puits, sont sujettes à une taxe qui se paie en bétail; toutes les marchandises qui passent dans le royaume paient aussi un droit toujours prélevé en nature, mais ses revenus les plus considérables viennent du pillage et de l'extorsion. Il a des espions qui lui rendent compte des grandes fortunes, et il trouve toujours le moyen de les niveler. Les pauvres nègres surtout tremblent de paroître un peu riches. Les forces de ce souverain sont la cavalerie qui est bien montée et très-adroite surtout à la guerre d'escarmouche et de pillage; cette armée est de deux mille hommes. Les chevaux en sont si beaux et si estimés, que les princes nègres donnent jusqu'à quatorze esclaves pour en avoir un. Les Maures sont excellens cavaliers; ils mettent leur orgueil à courir ventre à terre et à arrêter le cheval tout-à-coup en tirant la bride de manière à déhancher l'animal, ce qui arrive très-souvent.

Un grand tambour appelé *Tabala*, an-

nonce chez ces peuples la célébration du mariage. Plusieurs personnes se réunissent alors dans la tente où les époux vont s'unir; il n'y a ni chant ni danse. Une femme bat le tambour; ses compagnes poussent toutes à la fois à intervalles égaux un cri aigu, et remuent en même tems leur langue d'un côté de la bouche à l'autre, avec une volubilité extraordinaire. M. Park, lassé de ce spectacle, nous raconte qu'étant fatigué de cette étrange cérémonie, il commençoit à s'endormir, lorsqu'une vieille femme se présenta tenant une gamelle dans sa main et lui annonça un présent de la nouvelle mariée; la femme en même tems lui jeta le présent sur le visage; c'étoit l'eau lustrale (1) dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés. Revenu de sa surprise, il s'essuya, et chargea la vieille de faire ses remercîmens à la jeune mariée. Les jeunes Maures non mariés reçoivent toujours avec reconnoissance une faveur aussi distinguée. Après que l'épouse a fait ce don, le tambour continue à battre, et les femmes répètent leurs cris pendant toute la nuit. Vers les neuf heures du matin, la nouvelle mariée sort de la tente de sa mère,

(1) Voyez page 486 de ce volume.

suivie d'un grand nombre de femmes portant la tente dont son mari lui a fait présent. Arrivées dans le lieu destiné à la résidence des jeunes époux, elles y plantent la tente; le nouveau marié a avec lui un cortége d'hommes conduisant quatre taureaux qu'on attache aux piquets de la tente; puis on en tue un cinquième qu'on distribue aux spectateurs pour terminer la cérémonie.

Ils ont aussi une fête appelée la *banna salée*. Tous les esclaves sont proprement habillés. Les maîtres de maison font distribuer à l'envi des provisions aux Maures voisins qui sont moins riches qu'eux; et alors, hommes, femmes, enfans, libres ou esclaves, ont à manger jusqu'à satiété.

Le Ludamar est borné au nord par le grand désert de Sahara: cet océan de sable, qui occupe un si grand espace dans le nord de l'Afrique, est presque entièrement inhabité. Dans quelques endroits, une légère apparence de végétation excite les Arabes pauvres à y conduire leurs troupeaux. Quelques peuplades maures ont fixé leur demeure dans d'autres endroits où l'on trouve un peu plus d'eau et de pâturages; là, elles vivent pauvres, mais indépendantes, sans redouter la tyrannie des despotes de la Barbarie. Le reste du

désert absolument dépourvu d'eau, ne voit d'autres humains que quelques marchands dont les caravanes forment quelquefois la dangereuse et pénible entreprise de le traverser. Dans quelques parties du désert, le sable est couvert d'arbustes rabougris, qui marquent les haltes des caravanes et fournissent un peu de pâture aux chameaux; mais, presque partout, le voyageur n'a autour de lui que les cieux et une immense étendue de sable brûlant.

Les Maures ont quelque chose de désagréable, de sinistre dans la figure. On croit voir sur leur visage la perfidie et la cruauté; leur regard est tellement égaré, qu'on les prendroit pour des fous. Ils pillent tant qu'ils peuvent les villages nègres, sans que les habitans paisibles de ces hameaux en tirent vengeance. Les Maures changent de place à chaque saison; la vîtesse de leurs chevaux les rendent des ennemis dangereux. Les petits royaumes nègres près du désert sont dans des transes continuelles, tandis que les tribus maures vivent tranquilles, grâce à la terreur que leur nom inspire. Mais revenons à Mungo Park.

CHAPITRE VIII.

Mungo Park arrive dans le Bambara ; détails sur Sego, sa capitale ; sur le Shea, arbre à beurre ; sur le cours ultérieur du Niger, et les États voisins du côté de l'est ; Or et Ivoire.

SEGO, capitale du Bambara, se compose de quatre villes ; deux, sur la rive septentrionale, se nomment *Sego-Koro* et *Sego-Bou* ; les deux sur la rive méridionale s'appellent *Sego-Soukorro* et *Sego-Sée-Korro* : le roi réside constamment dans celle-ci. Elles sont sur le Niger, fleuve très-majestueux, et toutes entourées de grands murs de terre. Les maisons sont quarrées, construites en argile ; quelques-unes ont deux étages, et ont toutes leurs toits en forme de terrasse. Sa population est de trente mille ames. On voit dans tous les quartiers des mosquées bâties par les Maures ; les rues y sont étroites, et l'usage des voitures y est inconnu. Le souverain tire un revenu très-considérable des canots destinés à faire passer le fleuve aux habitans. Ils sont faits avec deux troncs d'arbres qui ont beaucoup de capacité, et arrangés de manière que la jointure est précisément au milieu. M. Park les a vus chargés de quatre chevaux et de

plusieurs personnes. Le roi Mansong, averti que M. Park venoit pour le voir, lui fit dire aussitôt qu'il ne seroit point admis en sa présence, sans qu'il sut ce qui l'amenoit dans son pays ; le messager lui conseilla en même tems d'aller passer la nuit dans un village. Je fus (dit-il) au village, où personne ne voulut me recevoir; je restai toute la journée sans manger assis sous un arbre. Déjà j'avois lâché mon cheval afin qu'il pût paître en liberté, quand une femme qui revenoit le soir des champs me regarda ; touchée de ma position, elle revint bientôt avec un fort beau poisson, qu'elle fit griller à moitié sur quelques charbons, et qu'elle me donna pour souper. Les femmes de sa maison n'avoient cessé de me contempler ; elle les rappela alors au travail, qui consistoit à filer du coton. Pour charmer leur ennui, elles se mirent à chanter et improvisèrent une chanson sur moi ; l'air en étoit doux, les paroles répondoient à celles-ci chantées d'abord par une seule femme, les autres reprenoient ensuite en chœur : *Les vents rugissoient et la pluie tomboit, — le pauvre homme blanc, foible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre ; — il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour lui moudre son grain.—*

Chœur. *Ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère*, etc. etc. Emu d'une bonté si touchante et si inespérée, je donnai à ma bienfaitrice quatre boutons de cuivre qui restoient à ma veste. C'étoit le seul don qu'il fût en mon pouvoir de lui offrir.

Ne voulant point retomber entre les mains des Maures, je craignois que le péril augmentât à mesure que j'irois plus avant; toutes les villes du centre de l'Afrique sont sous leur influence. Tombuctou, l'objet principal de mes recherches, est une ville occupée par les Barbares, qui ne permettent à aucun chrétien d'y séjourner. Je passai le 24 juillet à Kabba, grande ville située au milieu d'un beau pays bien cultivé. Les habitans étoient occupés partout à cueillir le fruit du *shea*, dont on forme un beurre végétal qui se conserve toute l'année sans sel; il est plus blanc, plus ferme et plus agréable au goût que celui qu'on fait avec le lait de vache. Cet arbre, qu'on place dans la famille des sapotilliers, produit un fruit ressemblant un peu à l'olive d'Espagne; le noyau est enveloppé d'une pulpe douce que recouvre une mince écorce verte. On fait sécher ce fruit au soleil ou dans un four sous lequel on allume un feu de bois clair. Après trois jours le fruit est en

état d'être pilé et bouilli ; le beurre préparé de cette manière est délicieux. Un des plus grands objets de l'industrie africaine est la récolte et la préparation du beurre de shea.

J'arrivai le 28 à Nyamée, ville habitée par les Foulahs du royaume de Massina, nous passâmes ensuite à Modibou, ville fort peu éloignée et située sur les bords du Niger. De petites îles vertes, paisibles demeures de quelques industrieux Foulahs, parsèment ce fleuve et décorent son lit bien plus majestueux qu'à Sego. De là on me conduisit à Silla, grande ville, où je restai jusqu'à la nuit, assis sous un arbre. Je pris là quelques renseignemens sur le cours ultérieur du Niger, la situation et l'étendue des royaumes qui l'avoisinent ; j'en tirai les détails suivans, que j'ai lieu de croire authentiques.

A deux journées de marche à l'est de Silla est Jenné, situé sur une petite île du fleuve, et qui contient plus d'habitans qu'aucune autre ville du Bambara. A deux autres journées, la rivière forme un lac considérable, appelé *Dibbic*, lac obscur. En le traversant de l'ouest à l'est, les canots perdent la terre de vue pendant un jour entier. L'eau, en sortant de ce lac, forme deux grands bras de rivière, dont l'un coule au nord-est et l'autre

à l'est. Ils se réunissent à Kabra, qui est à une journée de marche de Tombuctou, et qui forme le port de cette ville. L'espace renfermé par les deux bras du lac s'appelle *Jimballa*; il est habité par des nègres. Il y a douze jours de marche de Jenné à Tombuctou.

A onze journées au-dessus de Kabra, le fleuve passe au sud de Houssa. Les naturels n'ont aucune connoissance du cours du fleuve au-delà de ce point; ils vont rarement au-delà de Tombuctou et d'Houssa : sur la rive septentrionale du Niger est le royaume de Massina, habité par des Foulahs; au nord de Massina est le royaume de Tombuctou. La capitale de ce royaume, qui est à l'est quart de sud, est le centre principal du commerce que les Maures font avec les nègres. Elle n'est peuplée que de Maures et de Mahométans. Le roi et ses principaux officiers sont Maures. Ce souverain passe pour posséder de grandes richesses; ses femmes, ses concubines, sont vêtues de soie; les grands de la cour affichent beaucoup de faste. Houssa, capitale d'un royaume de ce nom, est à l'est de Tombuctou; plusieurs marchands qui y ont été la disent plus grande et plus peuplée que Tombuctou; les nègres

y ont quelque part au gouvernement.... Le sol du royaume de Jimbala est très-fertile et entrecoupé de ruisseaux. Les habitans sont nègres; il y en a quelques-uns fort opulens. Au sud de Jimbala est le royaume de Gotto, qu'on dit très-étendu. A l'ouest de Gotto est le royaume de Baedon, conquis par le roi de Bambara en 1788. A l'ouest de celui-ci est Maniana, dont les habitans sont féroces et cruels; jamais ils ne font quartier dans les combats; on dit même qu'ils font des festins barbares et dégoûtans de chair humaine. Il nous reste à parler de l'or et de l'ivoire, objets qui attirent l'avide Européen dans ces climats. Quant à notre voyageur, il revint en caravane sur les bords de la Gambie, où il s'embarqua dans un vaisseau qui le conduisit en Amérique et de là à Falmouth: il arriva dans sa patrie le 22 décembre 1797.

On trouve l'or dans tout le Manding, pays très-vaste au centre de l'Afrique. L'or y est partout presque en petits grains purs, dont la grosseur varie depuis la tête d'une épingle jusqu'à un pois; il est dispersé dans un grand volume de sable ou d'argile. Les Mandingues l'appellent alors *sanou munko*, poudre d'or. Quand la moisson est finie et que les eaux

sont basses, le mansa, c'est-à-dire le roi ou gouverneur, indique un jour pour commencer le lavage de l'or : une pelle ou bèche pour creuser le sable, deux ou trois calebasses pour le laver, quelques tuyaux de plume pour contenir la poudre d'or, sont les ustensiles nécessaires. Pendant que quelques personnes cherchent dans les sables, d'autres remontent le torrent jusqu'aux endroits les plus rapides. Cette recherche est la plus pénible ; quelquefois les femmes ont la peau des doigts usée à ce travail ; elles trouvent souvent des morceaux d'or appelés *pierres d'or*, qui les paient de leurs peines ; ce sont elles qui séparent toujours l'or du sable. Pour ce procédé elles mettent dans une grande calebasse une portion de sable avec une quantité suffisante d'eau ; elles donnent au tout un mouvement de rotation ; elles commencent doucement et augmentent de vîtesse jusqu'à ce qu'il sorte un peu d'eau et de sable par-dessus les bords de la calebasse. Quand l'opération a duré quelque tems, elles versent le sable dans une seconde calebasse, ayant soin de laisser dans la première ce qui se trouve le plus près du fond. Elles sont contentes quand le contenu de deux calebasses fournit trois ou quatre grains d'or, qu'on garde dans des tuyaux de

plume

plume fermés avec du coton. Les montagnes du pays en contiennent une grande quantité; si on remontoit à la source des ruisseaux ou des torrens, on trouveroit l'or en plus grosses parties, et cette recherche conduiroit sans doute à la découverte d'une mine. Une partie de cet or est enlevé par les Maures et les Slatés, c'est-à-dire, nègres marchands d'esclaves. Les femmes en convertissent aussi beaucoup en ornemens pour leur parure. Ces bijoux sont sans élégance et sans grâce; mais celles qui sont en grande toilette n'en portent pas moins pour 50 ou 60 louis. Les nègres ont toujours sur eux de petites balances pour peser l'or; ils ne mettent aucune différence entre l'or travaillé et l'or en poudre : ils ne conçoivent point notre empressement pour des dents d'éléphans. Ces quadrupèdes sont moins dociles en Afrique et moins susceptibles d'éducation que ceux de l'Asie; ils sont même moins nombreux dans le pays des nègres. Cependant on trouve souvent dans les bois de l'intérieur de l'Afrique des dents d'éléphans. On en transporte surtout en assez grande quantité du Bambara et du Kaarta dans les rivières du Sénégal et de la Gambie.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des matières contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER AU TOME PREMIER.

Page 55, ligne 23, au lieu de 1505, *lisez* 1506.

Page 305, ligne première, au lieu de 1871, *lisez* 1781.

Page 459, ligne 26, au lieu de se laver, *lisez* se lever.

Page 486, ligne 17, au lieu de liconre, *lisez* licorne.



